

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Histoire impartiale des Jésuites [Document électronique] : depuis leur
établissement jusqu'à leur première expulsion... / [par S.-N.-H. Linguet]

EPITRE A SA M. LE R.. DE P..

p1

Sire,
je publie un ouvrage qui ne
sera peut-être pas sans utilité ; et
c' est la raison pour laquelle je ne
crains point de le mettre sous la
protection de votre majesté.
Ce n' est pas au très-grand roi
d' une nation guerriere que je l' adresse,
c' est à l' homme éclairé

p2

qui n' a pas besoin d' une couronne
pour être quelque chose
par lui-même ; c' est au héros
philosophe, qui, après avoir
donné des leçons de politique aux
rois, et de science militaire aux
guerriers, en donnerait de délicatesse
et de goût aux beaux-esprits.
L' histoire que j' ai l' honneur
de lui présenter, est celle d' une
longue guerre : on y verra des
négociations, des traités, des
combats ; mais ces événements
sont un peu différens de ceux qui
se passent entre les princes.
Tandis que votre majesté
repoussait avec tant de gloire les
attaques de tous ses ennemis,

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

une autre espece de guerriers,
après avoir brillé pendant deux
siecles, touchait à sa fin par des
revers funestes. Ceux-là, il est
vrai, ne tenaient ni leur uniforme

p3

ni leur exercice de vos
p... leurs troupes marchaient
sans cet attirail effrayant qui accompagne
toutes les autres. On
les soupçonnait violemment de
ne porter leurs armes que dans
leur tête et dans leurs poches.
L' adresse, la ruse, l' insinuation
et de petits coups de main exécutés
sans bruit, avec peu d' acteurs,
étaient, disait-on, leurs
ressources les plus familières.
Les unes asservissaient les peuples ;
elles leur persuadaient de
se soumettre d' eux-mêmes à un
joug volontaire : les autres, à ce
qu' on croyait, tenaient les souverains
en respect ; elles servaient
à punir les coeurs indociles, ou à
se débarasser des têtes éclairées.
C' est avec des armes si redoutables
qu' on accusait cette singuliere
espece de guerriers, connus
sous le nom de *jésuites* , de s' être

p4

fait un empire qui embrassait les
quatre parties du monde.
Il leur est arrivé enfin la même
chose qu' à tant d' autres puissances ;
à force de s' étendre, elles
s' affaiblissent. Celle-ci est déjà
tombée en *France* , en *Portugal*
et en *Espagne* . Ces trois révolutions
peuvent en amener d' autres
qui donneront peut-être le dernier
coup à tout l' empire : c' est
un grand arbre à qui l' on a déjà
coupé plusieurs racines ; le tronc
risque fort de s' en ressentir.

Parmi la foule étonnante de spectateurs, dont cet événement cause les cris, il y en a de si peu sensés, que je n' ai pu me résoudre à être de leur avis. Dans cette affaire, où si peu de gens sont neutres, je me suis proposé de garder la neutralité. Je sais que ce n' est pas toujours le meilleur parti en morale comme en politique ;

p5

celui qui l' observe, risque d' être maltraité par ceux qui se battent, sur-tout quand c' est la raison qu' on insulte, et que c' est par respect pour elle qu' il refuse de se déclarer.
Cette pauvre raison est, de tous les fantômes brillans qui séduisent les hommes, le plus difficile à joindre et le plus dangereux à suivre. C' est une maîtresse dont les faveurs sont empoisonnées. Elle ne donne jamais autant de plaisirs qu' elle cause de chagrins. Cependant, sire, c' est elle que j' ai osé défendre. Heureusement je suis jeune, et il fallait l' être pour hasarder une entreprise si téméraire.
Je ne suis donc d' aucun parti : si quelqu' un m' en blâme, ce ne sera pas sans doute votre majesté ; car enfin, elle n' est pas janséniste ; elle sait bien qu' en bonne

p6

morale il faut être équitable, même avec les jésuites. Or, quiconque suivra cette règle, trouvera que, si cet institut était assez suspect pour mériter les arrêts rigoureux qui l' ont d' être supprimé dans une grande partie de la chrétienté, les membres qui l' observaient n' étaient pas assez coupables

pour devenir l' horreur de
l' univers entier et l' opprobre du
genre humain, comme tant de
gens l' ont prétendu.
Il faut en convenir, sire, ils
n' ont jamais fait ni autant de
maux que leurs ennemis l' ont cru,
ni autant de bien que leurs panégyristes
l' ont dit. Une des plus
singulieres particularités de leur
existence, c' est l' éclat avec lequel
ils ont paru dans le monde ; c' est
le bruit qu' ils y ont fait. Mais
pourquoi ont-ils paru avec cet
éclat ? Comment ont-ils réussi à

p7

faire ce bruit ? C' est aux circonstances
qu' il faut s' en prendre,
plus qu' à la politique. La haine à
cet égard les a encore mieux servis
que leur mérite. Il serait aisé
de démontrer que ce n' est pas
précisément à eux-mêmes, ni à
l' emploi bon ou mauvais de leurs
talens, que ces peres doivent leur
réputation.

Ce sont les *protestans* , il faut
l' avouer, qui ont, sans y songer,
commencé leur célébrité. En voulant
deshonorer la société, ils
l' ont rendue fameuse ; en cherchant
à la détruire, ils ont affermi
son pouvoir.

Il était naturel que les ennemis
du saint siege en poursuivissent
les défenseurs. Ceux qui attaquaient
en *Allemagne* l' autorité
exorbitante des *papes* , devaient
haïr ceux qui la prêchaient à
Rome , à *Venise* , en *Espagne* et

p8

jusqu' au *Japon* ; mais cette haine
même fit remarquer ceux qui en
étaient les objets.
Ce fut un titre pour les *jésuites* ,

auprès des catholiques,
que d' être décriés par les réformés.
Aussi *Paul Iv, Pie V,*
Philippe li, Catherine De Médicis ,
et les autres souverains
orthodoxes, qui, sous prétexte
de religion, se sont baignés avec
tant de constance et d' inhumanité
dans le sang de leurs sujets
hérétiques, ont-ils été les plus
ardens protecteurs des *jésuites* .
Cette même raison leur valut
enfin, après bien des obstacles,
l' approbation du parlement de
Paris . Le président *De Thou* convient
que la haine contre les *protestans* ,
que les sectateurs d' *Ignace*
paraissaient destinés à détruire,
engagea la cour à tolérer
ceux-ci : *odio... etc.* .

p9

Le même principe agit dans
la suite avec la même efficacité
sur d' autres tribunaux *français* .
L' envie d' exterminer le *calvinisme*
les rendit moins défiants
dans l' examen d' une nouvelle
milice formée pour le combattre.
Ils protégeaient les *jésuites* pour
les opposer aux *réformés* . Ils sacrifièrent
leur répugnance pour
des moines dévoués à la cour
d' *Espagne* et nés sous sa domination,
à la crainte que leur
inspiraient les novateurs ; et la
rigueur pour des compatriotes
leur inspira trop d' indulgence
pour des étrangers.
Ils ont depuis bien expié les
maux que causa au royaume
cette funeste politique. Mais alors

p10

ils étaient d' accord avec les cours
de *Rome* et de *Madrid* sur la
façon dont il fallait détruire l' *hérésie* .

Au mois de juillet 1562,
on rendait un arrêt pour permettre
de tuer les *huguenots*
par-tout où on les trouverait.
On ordonna que cet arrêt serait
lu tous les dimanches au prône
de chaque paroisse : c' était
presque ordonner tous les dimanches
une saint *Barthelemi* .
C' était même faire quelque
chose de plus odieux : car enfin,
cette scene affreuse de la saint
Barthelemi était le fruit passager
de la foiblesse et de la séduction ;
l' arrêt était le fruit durable de
la réflexion, d' une rigidité appuyée
par les loix. C' étaient de
vieux jurisconsultes qui renversaient
les autels de la justice :

p11

c' étaient les peres de la patrie
qui fournissaient des armes pour
l' ensanglanter.
Votre majesté voit par-là
que l' esprit qui régnait lors de
l' établissement des *jésuites* , était
un esprit général de violence et
de cruauté ; ils s' en remplirent
dès leur naissance. Il n' est pas
étonnant que dans la jeunesse
de leur ordre cet esprit en soit
devenu le principe.
Les choses resterent long-temps
en cet état. Les *jésuites* furent
toujours chers aux *catholiques*
dans la même proportion qu' ils
paraissaient détestés des *réformés* ;
mais le milieu du dix-septieme
siele ouvrit pour eux une
nouvelle source de haine et de
réputation. Alors commença le
jansénisme , secte singuliere, qui
ne s' est guere soutenue que par
des efforts d' esprit, qui a été proscrite

p12

avec humiliation, quoiqu' elle
eut pour elle les plus grands
talens et les plus grandes vertus.
Ces malheureux *jansénistes*
n' ont jamais été que persécutés ;
ils n' ont point eu la consolation
d' être persécuteurs.
Mais ils eurent de bons écrivains
qui couvrirent leurs adversaires
victorieux de ridicule et
d' ignominie. Blaise *Pascal* , Antoine
Arnauld , Pierre *Nicole* ,
s' illustrerent aux dépens de la
société. Leurs ouvrages nombreux
et purement écrits inonderent
la France. Le crédit des
jésuites , qui les faisait haïr, fit
aussi lire avec avidité des livres
où ils étaient insultés sans ménagement.
Tous ceux qui avaient à se
plaindre de ces peres, s' accoutumerent
sans peine à croire que
ce qu' on disait contre eux était

p13

vrai. Une partie de la nation en
vint à les regarder comme les assassins
nés de tous les rois. On
se persuada qu' ils étaient destinés
par la providence pour procurer
la vacance de tous les trônes.
Ces idées ont prévalu. à
force de multiplier les volumes
et d' entasser les calomnies, on
est venu à bout de donner de
l' importance à des choses qui n' en
avaient pas. On a fait des *jésuites*
une armée de politiques qui se
frayaient doucement les chemins
à la monarchie universelle. On a
imprimé qu' ils voulaient soumettre
toutes les couronnes, et
même la respectable tiare, au
bonnet à quatre cornes de leur
général. On a prétendu que
l' *Allemagne* , la *France* , l' *Espagne* ,
la *P* même que
votre majesté sait si bien
défendre, seraient un jour de

p14

petites provinces du vaste empire
des *jesuites* .

Ceux qui jugent avec impartialité,
ont peine à se persuader
que de pareilles imputations
soient justes. Ils ne voient dans
ces peres qu' un ordre propre par
sa constitution à jouir d' une longue
durée, capable, par le choix
et les talents de ses membres, de
bien servir l' état dans des temps
calmes, et capables aussi de le
troubler par les mêmes raisons,
dans des temps d' orage : ce qui
leur est à peu près commun avec
tous les autres moines.

Ils furent dangereux dans le
temps de la *ligue* ; mais quel
corps fut tranquille alors ? Les
capucins endossaient la cuirasse.
Les *feuillans* , les *minimes* faisaient
des processions le fusil sur
l' épaule et l' épée à la main.
Plusieurs *parlemens* déclaraient

p15

le sage, le bon roi *Henri Iv* ,
incapable de succéder à la couronne :
ils condamnaient ses
partisans à être pendus ; ils promettaient
deux cens écus à ceux
qui les livreraient.

La faculté de *théologie* déliait
les *français* du serment de
fidélité. Elle s' assemblait plusieurs
fois ; elle délibérait avec
maturité ; elle disait des messes
du *saint-esprit* , avant que de
prononcer le plus insolent de tous
les décrets contre *Henri De Bourbon*,
notoirement relaps et fauteur
d' hérésie . Elle déclarait que
tous les *français* étaient *en conscience*
tenus et obligés de l' empêcher
de tout leur pouvoir de
parvenir à la couronne, de ne
faire aucune paix avec lui, *non-obstant*
son absolution ; que tous
ceux qui s' opposaient à lui *par*

toutes sortes de voies possibles ,

p16

méritaient beaucoup *devant Dieu*
et devant les hommes .
Qu' on repasse toutes les horreurs
accumulées dans cet infame
décret, imprimé en *français* ,
publié avec éclat dans
toutes les paroisses, nourrissant
dans le peuple une haine toujours
renaissante contre son *roi* ,
et contribuant enfin à sa mort
funeste : qu' on compare ces mots,
par toutes sortes de voies possibles,
employés nommément contre le
meilleur des rois, à un écrit
satyrique imprudemment conservé
par le jésuite *Guignard* , qui
fut pendu ; à quelques généralités
éparses dans de mauvais livres
latins, composés par des imbécilles
appelés *casuistes* , et qu' on
juge entre les *jésuites* et la *Sorbonne*
de ces temps-là ?
Les premiers ont à la vérité
conservé plus long-temps cet

p17

esprit intrigant qui seme sourdement
la division ; mais on ne s' en
apperçut pas sous le ministere
de *Richelieu* . Cet homme qui
écrasa en *France* les grands seigneurs
et les *protestans* , qui de
tous les moines ne favorisa qu' un
capucin , qui refusa de recevoir
le concile de trente, qui
dans ses paroles et sa conduite
ne ménagea ni *Rome* ni sa religion,
n' eut rien à craindre des
jésuites .
Louis XIV les estima trop
vers la fin de son regne. Il leur
prodigua sa confiance et son autorité :
mais le duc *régent* les
exila ; il caressa le cardinal De
Noailles , leur ennemi. Il se moqua
d' eux et des *jansénistes* . Il

ne fut pourtant ni assassiné ni
empoisonné. Leurs plus violents
adversaires n' ont point fini par
les morts violentes qu' ils accusaient

p18

les *jesuites* de donner si
à propos.
Je ne suis point leur apologiste,
sire ; je suis, comme
j' ai eu l' honneur de vous le dire,
celui de la raison, autant que je
puis. Je veux tâcher de la venger
du trop grand nombre de libelles
qui l' outragent depuis long-temps
à cet égard. Si j' entreprends l' histoire
des *jesuites* , c' est pour dire
exactement ce qu' ils ont été,
pour faire voir qu' ils ne méritaient
ni leur réputation ni peut-être
les opprobres qu' elle leur a
causés. Si je l' adresse à votre
majesté, c' est pour lui offrir
un faible monument de l' esprit
philosophique dont elle cherche
à faciliter les progrès.
Cette histoire, si je puis exécuter
le plan que je me propose,
sera peut-être la meilleure leçon
qu' on puisse donner aux siecles

p19

à venir, contre le fanatisme et
contre ceux qui le prêchent. Elle
ne peut gueres manquer de rendre
odieux ou ridicules la plupart
de ces grands objets qui ont si
long-temps et si gravement occupé
nos peres.
Je n' aurai pas besoin de recourir
à la malignité ; c' est la ressource
méprisable de l' esprit de parti :
mais il y a toujours un fonds inépuisable
d' absurdités, caché au
milieu des plus terribles excès, où
les disputes de controverses ont
entraîné les hommes.

On rit d' entendre Dom *Quichotte*
menacer de se battre
contre tous ceux qui ne voudront
pas reconnaître la beauté
de sa dame qu' ils n' ont point vue.
Il est plus triste, mais tout aussi
plaisant d' entendre des hommes
sans autorité, demander un respect
aveugle pour des décisions

p20

qu' ils ont fabriquées, exiger qu' on
les croie descendues du ciel, tandis
qu' on les a vues naître et grandir
successivement sous la main de
l' imposture et du fanatisme.
Je ne parle pas ici, comme on
le sent bien, de ces décrets portés
par des assemblées respectables,
et nécessaires dans tous les cultes,
pour fixer la créance des particuliers.
Je n' ai en vue que ces sentences
sur des matieres inintelligibles,
sollicitées par la haine,
accordées à la brigue, à l' importunité,
appuyées mal à propos par
l' autorité séduite, et combattues
avec acharnement par une opiniâtreté
aussi malheureuse que
déplacée.
Les *jesuites* ont sans doute
occasionné beaucoup de maux ;
mais il ne serait pas difficile de
prouver que ce qu' on a appelé
les *jansénistes* se sont fait à eux-mêmes

p21

presque tous ceux qu' ils
ont essayés. Si l' entêtement de
leurs ennemis à exiger leur soumission
était cruel, leur obstination
à la refuser était ridicule et
dangereuse.
1 la gloire de *Quesnel* ,
d' *Arnaud* , et même de saint
Augustin , n' aurait jamais dû balancer
dans aucun esprit la tranquillité

publique. Il était fort indifférent
qu' un évêque d' *Hippone*
se fût trompé dans quelques-uns
de ces traités écrits en mauvais
latin, remplis d' une métaphysique
inintelligible, et très-souvent
de raisonnemens aussi
indiscrets qu' inconséquens ; mais
il ne l' était pas que l' on s' opiniâtât
à rejeter des décrets soutenus
par les deux autorités, et
à rendre odieux ou ridicules les
ministres qui en exigeaient l' acceptation.

p22

2 il n' était point question
dans ces fameux débats des principes
fondamentaux de la religion ;
ainsi cette acceptation entière,
absolue, ne lui aurait fait
aucun tort. Il pouvait très-bien
se faire qu' il n' y eût point d' erreur
dans le gros livre de *Jansénius* ;
mais il était infiniment dangereux,
au moins pour les *Catholiques* ,
de laisser croire qu' il
pouvait y en avoir dans la *bulle*
qui le condamnait.

3 la chaleur qu' on a mise
dans ces disputes, petites, misérables
par elles-mêmes, aurait pu
dans un autre siècle, et sous un
gouvernement moins ferme, ramener
en *France* toutes les horreurs
dont le souvenir doit encore
la faire frémir ; deux cens ans
plutôt les *jansénistes* auraient
fait une conjuration d' *Amboise* ,
et les *jésuites* une saint *Barthelemi* .

p23

Le royaume entier aurait été
baigné de sang pour des passages
de la bulle, comme il l' a été
pour des paragraphes des saints
peres. Les mêmes mains, à qui
la révolution arrivée dans les

moeurs ne permit au dix-septieme
siecle de se battre qu' avec des libelles,
des mandements et des
lettres de cachet, se seraient
armées au seizieme d' épées sanglantes ;
et le formulaire, qui n' a
gueres causé sous *Louis Xiv*
que des malheurs obscurs, serait
devenu sous *Charles Ix* le signal
de la plus horrible proscription.
4 enfin les *jansénistes* eux-mêmes
condamnaient leurs principes
par leur conduite et par
leurs ouvrages, puisqu' ils écrivaient
contre la rebellion des
ministres de *Strasbourg* et de
Geneve , qui, entr' autres points
de ressemblance, avaient aussi le

p24

même éloignement pour le pape
et ses sentences. Ainsi, quoique
le prétexte d' après lequel on les
persécutait ne fût au fonds qu' une
chimere peu intéressante, leur
acharnement à ne se point soumettre
était inexcusable.
En réfléchissant sur cette roideur
inflexible dont ils se sont
piqués, on gémit sans doute sur
le sort des malheureux qui en
ont été les victimes. On est surpris
qu' ils aient pu se résoudre
volontairement à l' être : mais
d' un côté l' audace orgueilleuse
des oppresseurs ; de l' autre, l' entêtement
inutile et insensé des opprimés
forme un spectacle bien
singulier aux yeux des gens sages.
Ils admirent que l' ambition et
l' avarice aient pu rendre les premiers
si cruels, et leurs ministres
si rampans. Ils sont étonnés que
l' inflexibilité des autres les ait

p25

engagés à s' immoler à une chimere :

ils ne peuvent concevoir
que des hommes, d' ailleurs très-éclairés,
aient refusé pendant
tant d' années d' acheter leur repos
par une complaisance indifférente,
qui ne touchait ni à leur
honneur ni à leurs biens, qui
laissait subsister au fond de leur
coeur un tribunal indépendant
où ils pouvaient citer ceux même
qui les enchaînaient avec tant
d' injustice.

Ce spectacle n' est au fond que
celui qu' offrirait l' histoire de toutes
les sectes ; mais il est rendu plus
frappant dans celle des *jesuites* ,
par la petitesse des motifs et par
la grandeur des moyens qu' ils
employaient dans leurs querelles.
Rome a certainement déployé
moins de politique et de fermeté
pour abaisser et détruire *Carthage* ,
que les *jesuites* et leurs

p26

ennemis pour faire passer ou rejeter
quelques décisions indifférentes,
qu' on pouvait très-bien
recevoir et ne point suivre,
comme on le fait tous les jours
à l' égard de tant d' autres beaucoup
plus raisonnables.

La lecture de Dom *Quichotte*
a porté un coup mortel aux folies
de la *chevalerie* errante. Ce serait
peut-être juger trop favorablement
de l' esprit humain, que de
croire qu' une histoire des *jesuites*
puisse avoir autant de puissance
contre des folies toutes pareilles,
mais ennoblies par des manoeuvres
plus vives, par des intérêts
bien plus pressans.

Quoi qu' il en soit, sire,
voilà l' ouvrage que j' ai osé entreprendre :
c' est à la raison que je
l' ai consacré, c' est à votre
majesté que je l' offre.
Il est honteux qu' il soit encore

p27

à faire, tandis que la *France* a produit tant d'hommes en état de l'exécuter.

Peut-être ont-ils été effrayés par la difficulté de réussir, ou par la crainte d'un abandon général. Les meilleurs écrivains cherchent dans la célébrité la récompense de leurs travaux. Or, il faut caresser les factions dominantes, quand on prétend à devenir célèbre : un moyen sûr de choquer presque tout le monde, c'est de ne flatter personne ; et quiconque veut n'embrasser que le parti du bon sens, est sûr d'avoir bien peu de partisans.

Ceux qui ont écrit sur cette matière épineuse, se sont donc vendus lâchement comme de vils sectaires, tandis qu'ils pouvaient être des juges respectés. Ils ont outragé la vérité qu'ils auraient dû défendre. Les volumes se

p28

sont multipliés de part et d'autre : presque tous ont dû leur éclat momentanément à la cause même qui devait les rendre méprisables, à l'empyrement, à la fureur qui y régnait.

Depuis deux cents ans qu'on les prodigue de part et d'autre, on n'a que les lettres *provinciales* qui puissent survivre aux auteurs et aux partis qui les inspiraient.

Ce ne sont point, à la vérité, des modèles d'une critique douce et modérée ; on y sent une passion furieuse, ornée de tous les agréments que l'esprit, le bon goût et l'éloquence peuvent lui prêter : ce sont des chefs-d'œuvre de satire.

Cependant elles flattent si agréablement la malignité humaine ; elles sont remplies d'une plaisanterie si fine, d'une éloquence

si forte et si nerveuse,

p29

que ceux même qui n' en goûtent pas le sujet, ne peuvent s' empêcher d' admirer le style. Elles brillent avec éclat au milieu d' une foule de libelles qui les ont précédées ou suivies ; mais pas un ne les approche. Ils ont tous le défaut qui caractérise les *provinciales* , c' est-à-dire, une extrême envie de nuire ; mais ils n' ont aucune des graces qui les embellissent.

L' histoire sur-tout est le genre où tous ces écrivains ont le plus mal-adroitement échoué. Elle n' admet point de saillie ; elle exige que l' auteur oublie ses propres sentimens, pour rendre avec vérité ceux des hommes dont il raconte les actions ; elle désapprouve également les lâches détours de la flatterie et les emportemens furieux de la satire : mais la sage impartialité qu' elle

p30

demande ne se trouve dans aucune histoire des *jesuites* . C' est encore un sujet neuf, malgré la prodigieuse quantité d' écrivains qui l' ont essayé.

Les plus longues, et celles qu' on connaît le moins, viennent des *jesuites* même. Ce sont des panégyriques ridicules, à force d' être outrés ; on y prodigue les miracles absurdes et les détails ennuyeux ; les vérités honteuses y sont déguisées ; les vérités honorables y sont exagérées : on ne peut ni les lire ni les croire.

Les apologies qu' ils ont publiées de nos jours ont encore le même caractere ; elles représentent les *jesuites* comme des innocens

persécutés, toutes leurs
maisons comme des sanctuaires
d'innocence et de vertu ; elles
parlent de leur ordre comme

p31

d' un séminaire inépuisable de
saints et de martyrs, comme
d' une colonne inébranlable élevée
par les *papes* pour le soutien
de la religion, et indépendante
des magistrats civils,
qui, pour être chargés d' entretenir
l' ordre parmi les citoyens,
n' ont pas acquis, disent-elles,
le droit de réformer l' église. à
les entendre, il n' y a jamais eu
de *jésuite* factieux : ils ne se sont
mêlés d' aucune intrigue ; leur
objet unique a toujours été la
gloire de Dieu et l' édification
des hommes.

Cette opiniâtreté déplacée à
vouloir se justifier en tout, a
révolté le public au lieu de le
convaincre ; il l' a regardée
comme une marque d' orgueil
plutôt que d' innocence. *Socrate*,
après soixante et dix ans d' une
vie sans reproche, considéré

p32

par toute la jeunesse d' *Athenes*
comme son pere, déclaré par
l' oracle le plus sage des *grecs* ,
et assez sage en effet pour chercher
de nouvelles raisons d' être
modeste dans une déclaration
si glorieuse : *Socrate* enfin, resté
pauvre par goût, malgré les sollicitations
d' une foule d' amis
riches, puissans et généreux ; *Socrate*
pouvait dire à l' aréopage :
*je ne suis point coupable ; ma
simple parole doit avoir plus de
force pour me justifier, que les
raisonnemens de mes accusateurs*

pour me noircir . Mais les prédicateurs
de la *ligue* , les négocians
infidèles de la *Martinique* ,
ne semblent pas être en
droit de tenir ce langage ; c' est
pourtant celui de leurs histoires
et de leurs justifications. Tel est
aussi le discrédit où elles sont
tombées, que la société elle-même

p33

n' a jamais osé les louer,
du moins en France.
Les autres histoires des *jésuites*
ne sont souvent que des satyres
sanglantes ; elles ont été
composées par leurs adversaires
reconnus et malheureux. Il y a
eu des temps où ces peres, devenus
réellement despotiques,
accablaient sous le poids de l' autorité
souveraine tout ce qui ne
pliait pas sous celle qu' ils s' attribuaient.
Les opprimés jetaient
des cris qui n' étaient pas toujours
réglés par la modération,
et moins encore par la vérité.
Ce sont ces cris qu' on nous a
donnés pour des histoires. Voilà
ce qui a produit tant de volumes
répandus secrètement par la haine,
désavoués par la raison, et qui
démontrent seulement quel abus
les *jésuites* et leurs ennemis faisaient,
les uns de leur pouvoir,

p34

les autres de leurs talens.
Cette vérité importante deviendra
bien sensible par la lecture de
mon histoire. Elle présentera des
traits de fanatisme de toutes les
especes et de tous les partis. Un
des plus singuliers peut-être,
mais des plus innocens, est le
nombre des monumens littéraires
élevés à la gloire de saint

Ignace par les écrivains de son
ordre. C' est la quantité de vies
qu' on a données de ce fondateur
aussi-tôt après sa mort.

De ce côté, sire, il faut vous
résoudre, ainsi que tous les héros
vos confreres, à rester infiniment
au-dessous du bienheureux

Loyola .

Vous devinez bien qu' un grand homme,
qui de son siècle est l' ornement,
que l' avenir assurément
ne peut manquer d' admirer comme

p35

on l' admire dès-à-présent,
doit différer entièrement
d' un grand saint que l' on place à *Rome*
sur un autel bien proprement,
et dont le peuple dévot chôme
la fête fort exactement.

Quand le chevalier de *Marie* ,
quand ce *Loyola* si fameux
par sa valeur, par sa folie,
et plus encor par le génie
de ses enfans industrieux,
quittant ce monde vicieux,
eut été chercher dans les cieux
des secours pour sa compagnie ;
on vit, dit-on, trente écrivains,
pour chanter sa gloire infinie,
d' encre et de plume armer leurs mains.

On compta trente demi-saints
qui s' empresserent à l' envie
de célébrer ses faits divins
sur un ton digne de sa vie.
Vous avez beau des plus grands rois
des sages être le modele ;

p36

vous avez beau donner des loix
au peuple guerrier, dont le zele
partage, assure vos exploits.
De *César* et de *Marc-Aurele* ,
aux yeux de la postérité,
vous aurez la palme immortelle.
La gloire, sans difficulté,

sur son char, vous mettant près d' elle,
entre ces héros si vantés,
marquera d' une main fidelle
la place que vous méritez.
Mais que trente auteurs bien comptés,
dignes de vous, de votre histoire,
consacrent à votre mémoire
des écrits aussi respectés
du temps de la critique noire,
que l' est aujourd' hui votre gloire
par les peuples que vous domptez :
pardonnez, je n' ose le croire.
économe dans ses présens,
le ciel rarement à la terre
donne ces héros éclatans
qui la remplissent de lumiere,

p37

et dont la brillante carrière
sert d' exemple à leurs descendans ;
mais il est plus avare encore
des mains qui, par de nobles traits,
savent assurer leurs portraits
contre le temps qui les dévore.
Si cependant, plein de bonté
pour les siècles encore à naître,
vous leur voulez faire connaître
ce coeur d' un héros respecté
que *B* chérit dans son maître ;
si dans un tableau non flatté,
vous voulez qu' un jour on admire
les traits du vainqueur redouté
de l'... et de tout l' *empire* ;
ces traits généreux et guerriers,
ce front brillant, couvert de gloire,
qui des arts cache les lauriers
sous les lauriers de la victoire :
enfin, *Alexandre* nouveau,
si vous desirez un *apelle* ,
prenez vous-même le pinceau,
soyez le peintre et le modele.

p38

C' est je crois le seul moyen
qu' ait votre majesté, pour
donner à la postérité une juste
idée du *roi* de *P* ; c' est à la

main qui a gagné tant de victoires
à les décrire. César a suivi cette
méthode ; il s' en est bien trouvé :
imité-le, sire, en cela,
comme dans tout le reste. Pour
moi je finis cette lettre déjà trop
longue, en renouvelant à votre
majesté les assurances du profond
respect, etc.

p39

LIVRE 1

*servant d' introduction et de
discours préliminaire.*

chapitre 1.

objet de ce livre.

les jésuites ne sont plus pour nous.

Il ne reste d' eux qu' un souvenir assez
mêlé de louanges et de reproches. Si
leur chute a fait pousser des cris de joie,

p40

elle a fait aussi couler bien des larmes.
La France est encore partagée sur leur
mémoire. D' un côté on les plaint ; de
l' autre on les insulte. Quoiqu' il y ait
bien peu d' esprits raisonnables qui
n' applaudissent sincèrement à leur suppression,
il y en a peut-être encore
moins qui sçachent avec précision ce
qu' ils doivent penser de cette fameuse
société.

Personne ne sait, et personne n' examine
si c' est à l' utilité publique ou à
des ressentiments particuliers qu' elle a
été sacrifiée. L' opinion la plus générale,
est qu' on a très-bien fait de l' éteindre ;
mais en consommant sa dissolution,
l' a-t-on envisagée comme coupable,
ou simplement comme dangereuse ?
Sont-ce des crimes bien réellement
commis par elle, et par elle seule,
dont on a voulu lui faire porter la peine ;
ou ne s' est-on proposé que de se rassurer

contre la crainte qu' elle inspirait ?
Est-ce l' unique établissement de ce genre
qui puisse favoriser des attentats, et
justifier des inquiétudes ?

L' Europe catholique est pleine
d' instituts religieux qui ont les mêmes
principes, les mêmes armes, le même

p41

uniforme, la même origine, et à-peu-près
le même gouvernement que les
jésuites ; ils ont vu cependant, sans
en être atteints, la foudre tomber sur
leurs compagnons. Ils n' ont pas même
eu honte de laisser paraître leur joie de
cet accident funeste ; et la cendre de la
société est devenue le jouet d' une
multitude de mains qui ne semblaient
pas avoir le droit de lui faire cet
affront.

Est-ce par la différence de leur sort,
qu' il faut juger de leur mérite ? Doit-on
croire que l' orage n' a épargné que
les innocens, et consumé que les coupables ?

L' indulgence et la rigueur
sont-elles des preuves infaillibles qui
operent sans retour l' absolution des
vivans et la condamnation des morts ?
C' est ce que je ne vois pas que l' on ait
encore beaucoup approfondi, et ce
qui mériterait pourtant de l' être.

Je ne songe point à faire ici une satire.
Je ne veux pas répéter les clameurs
que la jalousie a fait pousser contre une
espece d' hommes trop fortunés en apparence,

p42

qui, jouissant d' une fortune et
d' un repos inaltérables, semblent, aux
yeux de bien des gens, ne les avoir pas
assez payés par le sacrifice des droits
dont ils se sont privés. Je ne cherche
pas à déshonorer la partie de l' ordre
ecclésiastique que l' on a nommée *réguliere* .
Mais j' entreprends une histoire des
jésuites. En pensant à cet institut qui a
fait tant de bien et tant de mal, on ne

peut gueres s' empêcher de se rappeler
les autres instituts monastiques, dont
la destinée est plus paisible et plus heureuse.

Bien des personnes prétendent
qu' ils n' ont été moins nuisibles, que
parce qu' ils ont été moins parfaits. Je
voudrais, avant tout, essayer de résoudre
ce problème, plus intéressant peut-être
encore que singulier.

Il y a long-temps que je réfléchis sur
l' origine et la formation de ces grands
corps. Je les suis dans les différentes
migrations qui les ont transplantés loin
des terrains où ils sont nés. Je les vois
éclore presque avec la société humaine,
et ensuite la servir ou la troubler successivement.
Je considere les fruits qu' ils
ont produits dans tous les lieux où on

p43

leur a laissé prendre racine ; et j' admire
comment ces hommes austeres sont
parvenus à troubler tant de fois le monde
chrétien, précisément parce qu' ils
avaient fait un serment solemnel de se
détacher pour jamais du monde et de
tout ce qui lui appartient.

Chapitre 2.

*qu' il y a eu de tout temps des solitaires,
des especes de moines, et pourquoi
ils n' étaient pas dangereux chez les
païens.*

le christianisme n' est pas la seule religion
où l' on ait vu des hommes préférer
la solitude et l' oisiveté à ces occupations
dont la prétendue grandeur rend
souvent si petits ceux qui s' y attachent.
Il est sûr que le goût de la retraite est
aussi ancien que la réunion des peuples
en société. Dans tous les temps il s' est
trouvé des coeurs trop fiers pour se plier
aux souplesses qui en sont inséparables,
ou trop mous pour remplir les devoirs
pénibles qu' elle impose, ou trop tendres

p44

pour soutenir la vue des maux

qu' elle entraîne.
Ils fuyaient ces foules tumultueuses
que l' intérêt rassemble, et que le même
intérêt disperse. Dans la plus haute antiquité,
on trouve des sages, et ensuite
des philosophes qui penserent
ainsi. Jaloux de leur repos, ou guidés
par l' amour de la vertu, ils prenaient le
parti de l' aller pratiquer dans les lieux
les plus sauvages, loin de toute habitation
humaine. Les bracmanes aux
Indes, une partie des prêtres en égypte,
les essenien chez les juifs, les
druides chez nos ancêtres, vivaient
ainsi isolés du reste de la société. Ils
coulaient des jours tranquilles loin
d' elle et des agitations qui la troublent.
Cependant leur loisir n' était pas infructueux ;
ils apprenaient par l' inspection
des astres à distinguer le cours des
saisons. Ils approfondissaient les loix
de la nature ; ils développaient celles
de la morale. Ils cherchaient dans les
simples des remedes aux maladies causées
par l' intempérance, qu' ils avaient
le bonheur de ne pas connaître, et par
la faiblesse de notre constitution, dont
ils n' étaient pas exempts.

p45

C' est une chose remarquable que ces
especes d' anachorettes aient été par-tout
les premiers législateurs, les premiers
médecins, les premiers poètes, enfin
les inventeurs de presque tous les arts.
C' est de leurs cabanes que sont partis
en tout genre les premiers traits de lumière
qui ont éclairé le monde. Dans
le fond de ces déserts, ils étaient donc
toujours utiles à leurs semblables, pour
qui leurs principes semblaient annoncer
tant d' éloignement.
Avec le temps quelques-uns d' entre
eux abuserent de ces arts mêmes qu' ils
avaient créés. Ils s' en servirent pour accréditer
des prestiges, et justifier des
mensonges. Parce qu' ils avoient sçu
épier la marche des planetes dans le
ciel, ils prétendirent y lire aussi celle
des événemens qui devaient arriver sur
la terre. Ils déshonorèrent par des artifices

punissables l' invention sublime de
la religion, dont le développement
leur était dû comme le reste. Au lieu
d' un être souverain, tout puissant, témoin
inévitabile du désordre, et vengeur
inflexible du crime, ils prêcherent
des dieux faibles, capricieux, plus
flattés de l' encens des hommes que de

p46

leurs vertus, et disposés à pardonner
le mépris que l' on auroit pour eux,
en faveur du respect que l' on marquerait
à leurs ministres.
Ils allerent jusqu' à donner la parole
à des fantômes qui n' existaient pas.
Pour assurer plus de poids à leurs menaces,
ils les firent sortir de ces bouches
inanimées qui ne pouvaient s' ouvrir ;
joignant l' adresse à l' effronterie, ils séduisirent,
ils gouvernerent sans peine
une populace crédule, qui tremblait à
la voix d' un oracle, et ne s' en plongeait
pas moins hardiment dans les vices les
plus honteux.
Ils se rendaient coupables sans doute
aux yeux de la raison et de la justice,
par un manège si intéressé ; mais ils
pouvaient très-bien ne le point paraître
à ceux de la politique. En faisant parler
leurs dieux, ils trompaient les hommes,
mais ils ne les troublaient point.
Ils affermissaient même la société par
des erreurs qui en devenaient le lien.
D' ailleurs rien n' était plus tolérant
qu' eux. Ces erreurs qu' ils substituaient
à la vérité, n' avaient rien de mystérieux
ni de révoltant ; on pouvoit les
croire sans s' avilir, ou les rejeter sans

p47

péril. Leur créance absurde, mais paisible,
ne faisait point répandre de sang :
ils n' avaient jamais ni occasion d' être
persécuteurs, ni intérêt de le devenir.
La religion païenne, née dans le
sein des ténèbres, ne donnait à aucun

de ses sectateurs l'envie de s'éclairer. Elle ne leur inspirait pas non plus celle de se distinguer par des opinions ou des pratiques singulières. N'ayant point de dogmes obscurs, ne touchant en rien au gouvernement, se fondant en tout dans la spéculation sur les principes lumineux de la loi naturelle, et se prêtant souvent dans la pratique aux faiblesses des hommes, à leur amour pour les plaisirs, elle ne pouvait guères occasionner tout au plus que des discussions philosophiques sur la morale. Aussi n'est-ce point d'elle que les passions ont appris à se couvrir d'un habit sacré, pour donner des secousses au monde.

p48

Chapitre 3.

que ce n'est point aux solitaires ou prêtres païens qu'il faut attribuer les barbaries religieuses dont l'histoire a conservé le souvenir.

il est vrai qu'au milieu de cette tranquillité apparente des ministres des autels, la superstition ne perdait rien de ses droits : elle étendait ses mains sanglantes sur tout l'univers ; elle autorisait déjà les sacrifices les plus cruels, et faisait quelquefois régorgier dans les sacrifices le sang des hommes, plus encore que celui des animaux.

Elle enlevait à Tyr, à Cartage et dans toute la Syrie, les enfants des bras de leurs mères. Elle les plongeait dans les flammes allumées aux pieds d'un marbre immobile. Elle saisissait dans Rome des grecs, ou quelques-uns de nos malheureux ancêtres ; elle les traînait au capitole ; elle les précipitait du haut d'une roche sous les yeux des romains qui offraient ces victimes à leur

p49

Jupiter. D'autres fois elle les enterrait tout vifs, sous prétexte d'apaiser Pluton

en faveur de ce peuple inhumain.
Enfin elle multipliait dans tout notre globe les atrocités qui ont donné lieu à ce vers devenu depuis si célèbre :
tantùm religio potuit suadere malorum .
Mais ces assassinats religieux étaient l'effet d'une fureur passagère produite par la crainte d'un malheur ; ce n'était que dans les calamités publiques, qu'on avait recours à ces ressources odieuses : on pouvait les attribuer à la cruauté de ceux qui gouvernaient, plutôt qu'à l'avidité des prêtres, à qui il n'en revenait rien.

On voit bien dans l'histoire ancienne, environ quatre siècles avant Jésus-Christ, une guerre sacrée entreprise et soutenue avec l'acharnement qui caractérise ces sortes de querelles. C'était, comme il arrive presque toujours, un mélange de fureurs et de puérités : on pendait les généraux ; on noyait les soldats, et de part et d'autre on tâchait de justifier ses prétentions avec des vers d'Homère.

Mais ces vers que l'on citait avec appareil

p50

dans les négociations, n'étaient pas le sujet des batailles : on ne s'égorgeait point pour savoir à qui Apollon en avait donné la véritable intelligence ; c'était pour des terres, des champs accordés ou contestés au temple de Delphes, que l'on massacrait des hommes. Ces possessions temporelles n'étaient même peut-être que le prétexte apparent de la guerre ; sa véritable cause était l'ambition secrète de Philippe, qui exterminait sans scrupule une partie des grecs, pour parvenir à subjuguier l'autre ; il se déclarait le vengeur d'un sacrilège, pour satisfaire impunément son ambition.

Il est assez probable que la Pithie applaudissait au fond de son cœur, à des exécutions qui assuraient son repos. On peut croire que le dieu dans ses oracles ne recommandait pas à ses défenseurs de se piquer d'une pitié bien indulgente pour ses ennemis ; mais il n'existe pas

non plus de monument qui prouve que
l'ordre de tout mettre à feu et à sang
chez les profanes, fût émané du sanctuaire.
C' était Philippe, c' étaient les
amphictions, c' est-à-dire le conseil
général de la Grece, qui publiaient à ce

p51

sujet des décisions rigoureuses : les
prêtres n' avaient point la générosité
de s' y opposer ; mais il n' y a pas non
plus lieu de les soupçonner de les
avoir sollicitées ou rendues.

En général, l' antiquité païenne n' a
jamais connu ces terribles anathêmes,
où un ministre du ciel dévoue toute
une nation, et sur-tout ses chefs, à la
mort.

Les pontifes d' Olympie ou d' éleusis
ne soupçonnaient pas que des ruisseaux
de sang versé au nom d' un dieu,
pussent avoir la vertu de faire germer
l' or sous les mains de ceux qui le faisaient
couler : on ne leur avait pas fait
venir la tentation d' être barbares, en
mettant un si grand prix à leur barbarie.
Ceux d' entr' eux qui restaient au milieu
de la société civile, y étant attachés
par les plus tendres liens, pouvant
y être maris, peres, amis, ne
songeaient point à la troubler : ceux
qui s' en écartaient volontairement, ne
perdant jamais le pouvoir d' y rentrer,
en avaient rarement le desir. i 52
chapitre 4.

*commencement du christianisme. De
la jurisdiction ecclésiastique, et du
détachement des biens temporels.*
enfin, après trois mille ans d' attente
et de ténèbres, parut le jour marqué dans
les décrets ineffables de la providence
pour la rédemption du genre humain.
L' erreur fit place à la vérité. L' ancien
Dagon tomba aux pieds de l' arche de
la nouvelle alliance, et l' idolâtrie
s' éclipa devant le christianisme.
Jusques-là il n' y avait eu aucune
forme de hiérarchie. Chaque dieu
était souverain dans son temple : chaque
prêtre en dirigeait à son gré le culte
et les cérémonies. Le paganisme,

enfant du caprice et de l'intérêt, ne s'était point soumis dans toutes ses parties à un système général et régulier. La liberté, l'indépendance en faisaient le vrai caractère. Il n'y avait aucun pouvoir reconnu, et capable de donner seul la vie à toute la machine.

p53

L'idée d'une juridiction ecclésiastique, divisée en différens degrés et tendante de toutes les extrémités à un même centre, ne s'était encore présentée à aucun esprit. D'ailleurs le sacerdoce, n'étant incompatible avec aucun emploi civil, ne cherchait point à s'ériger un tribunal à part. Les prêtres conservaient, avec le ministère sacré, le droit d'être magistrats séculiers. Ils gouvernaient à la fois et de la même main les hommes et leurs dieux. Ils ne songeaient donc point à s'assurer une magistrature distincte. Les deux puissances restaient unies : elles ne connaissaient ni jalousie ni rivalité entr'elles ; et c'est encore une raison de plus qui doit aider à comprendre pourquoi le polythéisme, malgré ses inconséquences et ses absurdités, était, humainement parlant, si paisible et si heureux. Dans le christianisme au contraire, l'unité du dieu produisit inévitablement l'unité du culte. Il y eut des dogmes à croire, et des mystères révélés. Jesus-Christ lui-même s'étant expliqué sur ces profondeurs impénétrables à la raison, il fallut s'en rapporter aveuglément

p54

aux décisions des ministres qu'il avait établis dépositaires de sa doctrine. Il s'était choisi des apôtres, et leur avait donné un chef. Chacun d'eux s'était attaché des élèves, en se réservant sur eux l'autorité due au maître qui

donne les leçons, sur le disciple qui les reçoit. De proche en proche il s' était ainsi formé différents degrés de pouvoir et de soumission, qui formaient, de toute la hiérarchie chrétienne, un corps bien constitué, mû par un chef, composé de membres souples, obéissants, agissant de concert les uns avec les autres, et toujours disposés à suivre les impressions qui émanaient de la tête où résidait l' autorité. La longue durée des persécutions cimentait ce nouvel ordre. L' église née, accrue, fortifiée dans l' obscurité, parmi des rivaux jaloux et cruels, prit de bonne heure l' habitude de se tenir unie, serrée, s' il est permis de le dire. Les égarements de quelques hérétiques qui l' affligèrent dès le commencement, firent mieux sentir au reste de ses enfants la nécessité de rester plus scrupuleusement attachés au sein de leur

p55

mere. L' obscurité des mystères, et la facilité de se perdre en prétendant les expliquer à sa fantaisie, rendit plus sensible le besoin d' une puissance qui veillât pour en fixer l' interprétation, et d' un chef qui réglât les démarches de cette puissance. De plus l' homme-dieu, auteur de cette heureuse révolution, avait dit hautement que son *royaume n' était pas de ce monde* . Pour se rapprocher davantage de la pureté de ses maximes, les premiers chrétiens ne croyaient pas pouvoir trop s' écarter de ce monde trompeur, que leur législateur avait proscrit, et qui ne leur marquait à eux-mêmes que de la haine ou du mépris. Ils refusaient de le servir, de peur de nuire à leur avancement spirituel. Ils fuyaient les fonctions embarrassantes de la société. Ils sacrifiaient la possession même de leurs biens à l' amour du repos et de la pauvreté. Il semblait qu' ils fussent plus jaloux du titre de chrétiens que de celui d' hommes, et pendant assez long-temps la première

marque de conversion de la part d' un gentil était d' apporter tout son argent

p56

entre les mains du prêtre dont les discours l' avaient touché.

On trouve dans les écrits des peres de ce temps-là, et même dans leur conduite, des preuves incontestables de cette façon de penser. On sçait qu' Origene prit à la lettre ces mots de s Matthieu, que *plusieurs se sont fait eunuques pour le royaume du ciel* . Il eut peu d' imitateurs dans cet excès de détachement pour les choses terrestres ; mais tous les ministres de l' évangile, sans se dégrader par une mutilation si pénible, renoncèrent à faire usage des ressources qu' ils consentaient à garder.

Ils prêcherent par leur exemple, autant que par leurs discours, l' amour de la chasteté, de la virginité, du célibat ; ils soutinrent qu' un vrai disciple de Jesus-Christ ne devait exercer aucun emploi civil ; ils proscrivirent les dignités et toutes les fonctions sociales, comme autant d' entraves qui s' opposaient aux progrès de la perfection évangélique : ils les interdirent à leurs enfans spirituels, comme des soins avilissans, indignes d' une ame régénérée par le baptême, et directement opposés à ses devoirs.

p57

Tertullien, dans son traité *de la couronne des soldats* , dit nettement qu' il n' est pas permis à un chrétien de porter les armes ; il appelle de petites couronnes qui étaient alors en usage parmi les troupes, *les pompes du diable*, et prétend que de les mettre sur sa tête, c' était un péché *contre nature* . Au traité de *l' idolatrie* , il avance qu' un chrétien ne *saurait en conscience être juge ni magistrat* . Dans son apologétique il fait assez entendre que le *sceptre de*

l' empire est incompatible avec le caractere de chrétien .

Il est vrai que son opinion ne subsista pas ; les peres qui écrivirent après lui changerent d' avis, quand ils virent Constantin disposé à unir le diadème impérial avec le bandeau de catéchumene ; mais cela n' arriva que deux siecles après. Du temps de Tertullien tout le monde pensait comme lui, et l' incompatibilité des occupations mondaines, avec les oeuvres qui conduisaient à la vie éternelle, était le systême général et reçu.

Dans les siecles suivans, Lactance, s Basile, s Grégoire et d' autres peres conserverent à peu près la même façon

p58

de penser : l' idée qu' ils se formaient d' un chrétien, était toujours celle d' un être purement passif, uniquement occupé du ciel, disposé à tout souffrir sur la terre, et obligé de renoncer sans ménagement au commerce des hommes charnels, pour obtenir d' être admis dans la compagnie des élus.

Chapitre 5.

effets que produisaient les opinions dont on vient de parler parmi les chrétiens.

de cette différente maniere d' envisager les choses résulterent des effets qui eurent les plus fortes influences sur la constitution de la société. Alors commença la distinction des deux puissances ; distinction utile, nécessaire sans doute, puisque l' église conduite par le s esprit l' a consacrée, mais qui a pourtant, comme tant de choses bonnes en elles-mêmes, produit une infinité de maux, dès qu' on s' est écarté du principe qui l' avait occasionnée.

Elle était toute fondée sur le détachement

p59

des intérêts humains. Elle dépendait de leur incompatibilité avec la régie

des ames dont les pasteurs étaient chargés. La même raison qui les engageait à se croire incapables du gouvernement temporel, devait exclure les mains séculières de l'administration des choses spirituelles : cette balance était juste ; mais elle ne se soutint pas toujours dans un exact équilibre.

Peu à peu le clergé, en conservant scrupuleusement sa part toute entière, voulut empiéter sur la portion de l'autorité civile : il essaya même de rappeler tout à lui, et de confondre les limites qui le bornaient à son ancien partage ; il se proposa de subjuguier sa rivale. Delà vinrent ces longues, ces horribles disputes, qui ont si long-temps scandalisé le monde et troublé l'église. Nous n'en parlerions pas, si les corps, dont nous cherchons ici l'origine et les effets, n'y étaient entrés pour beaucoup, s'ils n'étaient devenus un des plus sûrs instrumens de l'ambition qui entreprit de ravager la terre en vertu du droit qu'elle avait de l'éclairer.

D'après le système de désappropriation dont on vient de parler, d'après

p60

les maximes d'un renoncement universel à toute propriété, on conçoit que le goût de la solitude et de la retraite dût se multiplier parmi les chrétiens ; il devint même une ressource pour les faibles pendant les persécutions. Des particuliers animés par le désir d'une plus grande perfection, ou conduits par l'envie de se soustraire aux recherches qu'excitait leur culte, s'étaient réfugiés dans les déserts. Ils y avaient fait à Dieu la promesse de quitter pour lui les embarras du siècle. Ils se liaient, par des engagements devenus depuis indissolubles, à un genre de vie propre en apparence à assurer leur vertu.

L'égypte, par la chaleur de son climat, ou par la nature de ses peuples, était fertile en imaginations ardentes, et par conséquent extrêmes. Nous avons dit que, sous le regne même des faux

dieux, ses déserts se peuplaient déjà de solitaires qui allaient y chercher une vie indépendante. Quand elle eut adopté le christianisme, elle ne fut pas moins féconde en reclus, qui de la même conduite attendirent une autre récompense.

p61

Comme ils s'y portaient par des motifs différents, ils n'y suivirent pas les mêmes principes. Au lieu d'une vie douce et paisible, ils imaginèrent les macérations et les austérités. Ce ne fut pas assez pour eux de renoncer aux usages du siècle : ils voulurent encore expier le malheur qu'ils avaient eu de s'y prêter. Ils regarderent les besoins de la nature comme des crimes, et se livrant entièrement aux idées de spiritualité dont ils étaient pleins, ils traitèrent leurs corps avec une dureté dont le simple récit fait encore frémir ceux qui le lisent.

Chapitre 6.

de la vie des premiers moines, ou anachorettes dans le christianisme.

il faut l'avouer : la vie que menaient dans les monastères ceux qui tendaient à la perfection, n'était qu'un supplice prolongé, une torture perpétuelle. S'il en faut croire les chroniques du temps, la plupart se déchiraient volontairement

p62

le corps avec des chaînes garnies de pointes de fer qu'ils portaient en façon de ceinture, et ils ne les ôtaient que quand la pourriture des plaies donnait lieu de redouter la gangrène.

D'autres se dévouaient à rester toute leur vie debout à l'air sans s'asseoir, sans se coucher, même pour dormir. D'autres, poussant plus loin le raffinement, se tenaient dans la même posture, mais sur un seul pied. Quand ils voulaient se reposer, ils n'avaient

d' autre appui qu' une corde passée à la hauteur du bras.

Les stylites formaient une secte particuliere qui se bâtissaient des colonnes droites, et découvertes à une assez grande hauteur. Ils y pratiquaient une espece de chaire entourée d' une balustrade où ils passaient leurs jours sans en descendre, exposés aux injures de l' air. Ils faisaient même de tems en tems élever leurs colonnes, à mesure qu' ils vieillissaient, comme s' ils eussent cru par là se rapprocher davantage du ciel auquel ils aspiraient.

Jean Moschus, dans *son pré spirituel* , rapporte que plusieurs d' entr' eux ne mangeaient que quand on les allait

p63

voir. Ainsi le nombre de leurs repas dépendait de celui des visites ; et cet auteur avoue naïvement qu' il leur en rendait le plus souvent qu' il lui était possible, pour leur donner occasion de jeûner moins long-temps. Cette espece de pénitence n' aurait pas été rude, dans un pays fréquenté ; mais elle devait être pénible et dangereuse au milieu des fables de la thébaïde, à l' extrêmité de l' Afrique.

Il y en avait d' autres, qui, sans se distinguer par ces macérations frappantes, en pratiquaient de plus secretes qui n' étaient pas moins difficiles. Saint Macaire d' Alexandrie passait tous les carêmes debout, sans dormir, et sans manger autre chose qu' une feuille de chou crud chaque dimanche. Saint Hilarion vivait de quinze figes par jour ; et il en passait quelquefois quatre sans rien prendre, quand il s' appercevait en lui de quelque mouvement de la chair, ce qui devait être rare avec un pareil régime.

Saint Antoine vivait aussi sobrement ; de plus il ne couchait jamais que sur la terre nue, dans des tombeaux. Il y était souvent battu par le diable, qui le brisait

p64

de coups, de sorte que le lendemain
il ne pouvait se relever : l' humidité
seule de cet étrange lit pouvait le
réduire en cet état. Bien des lecteurs
croiront que ces diables n' étaient autre
chose que des rhumatismes ; mais enfin,
quand ces combats dont il croyait porter
les marques n' auraient été que les rêves
d' un cerveau affaibli par le défaut d' alimens,
il en résulterait toujours une
preuve de ce qu' il s' agit de faire voir
ici de l' austérité extrême à laquelle se
livraient les premiers solitaires.
Pour s' en faire un tableau frappant
et terrible, il n' y a qu' à jeter les yeux
sur celui qu' en a tracé un témoin oculaire.
Voyez ce que saint Jean Climaque
raconte dans *son échelle du ciel* ,
d' un monastere d' égypte, où il avait
demeuré lui-même.
On y voyait des vieillards, après
quarante ou cinquante ans de profession,
obéir avec une simplicité d' enfans :
les railleries, les contestations,
les discours inutiles en étaient bannis ;
chacun s' étudiait à édifier son frere.
L' abbé maltraitait souvent les plus parfaits,
sans aucun autre sujet que de les
exercer, les faire avancer dans la vertu,

p65

et instruire les autres par leur exemple.
à un mille de ce monastere, il y en
avait un petit, nommé *la prison* , où
s' enfermaient volontairement ceux du
grand monastere, qui depuis leur profession,
étaient tombés dans quelques
péchés considérables. C' était un lieu
affreux, ténébreux, sale, infect. Tout
y inspirait la pénitence et la tristesse. On
n' y allumait jamais de feu : on n' y usait
ni de vin, ni d' huile, ni d' aucune autre
nourriture que de pain et de quelques
herbes. Depuis qu' ils y étaient entrés,
ils n' en sortaient plus jusqu' à ce que
Dieu fit connaître à l' abbé qu' il leur
avait pardonné.
On exigeait d' eux une oraison presque
continuelle ; toutefois, pour éviter
l' ennui, on leur donnait quantité de

feuilles de palmes à mettre en oeuvre.
Ils étaient séparés un à un, ou tout au plus deux à deux, et avaient pour supérieur particulier un homme de vertu singulière, nommé *Isaac*. Saint Jean Climaque, ayant prié l'abbé de lui faire voir cette prison, y demeura un mois ; et voici comme il en parle.
" j' en vis qui passaient la nuit à l' air tout debout,... etc. "

p71

chapitre 7.
multiplication des monasteres dans tout l' Orient.

à n' en juger que par les apparences, on n' aurait pas pensé que de pareilles institutions pussent se soutenir ; on n' aurait pas cru que des maîtres si durs pussent faire beaucoup de prosélytes : cependant, suivant la marche ordinaire de l' esprit humain, cet excès de rigueur fut précisément ce qui leur attira d' abord une foule de sectateurs. On embrassa avec transport un joug que la première ferveur s' étudiait à appesantir. Rien n' était difficile, rien n' était rude dans ces commencemens. On se macérait, on se mortifiait par une sainte émulation ; chaque monastere mettait sa gloire à avoir des athletes qui fissent, s' il est permis de le dire, les plus prodigieux tours de force dans ce pénible et respectable jeu. Ils se faisaient même entr' eux des especes de défis. Les combattans les plus célèbres se déguisaient : ils se rendaient

p72

incognito chez leurs adversaires ; ils les étonnaient par quelques traits extraordinaires de mortification, et se dérobaient sur le champ à leurs yeux, ils retournaient jouir dans leur ancienne retraite de la surprise et de l' humiliation des vaincus. C' est ce qui arrivait souvent à saint Hilarion, à saint Antoine,

à saint Nil, à saint Macaire et à beaucoup
d' autres.

Ceux même qui n' approchaient que
de très-loin de la vigueur de leurs modeles,
s' honoraient de leurs succès. Ils
se glorifiaient d' appartenir à tel ou
tel désert qui renfermaient un guerrier
connu par de plus brillans exploits
en ce genre. On accourait de toutes
parts, d' abord pour les admirer, et
ensuite pour essayer de les imiter. Les
vastes solitudes de la Thébaïde se remplissaient
d' anachorettes qui croyaient
honorer la divinité, en défigurant,
en détruisant lentement son plus bel
ouvrage.

Le sexe même voulut prendre part
à cette gloire coûteuse. Des femmes
quitterent leurs maris et le soin de
leurs ménages, pour se consacrer aussi
sans réserve à une contemplation oisive.

p73

Des filles coururent apprendre de ces
pénitens célèbres l' art de mortifier
leurs sens. Elles se livrèrent, à leur
exemple, à des austérités qui paraîtraient
incroyables, si l' on ne savoit
quelle force donne au corps la foiblesse
de l' esprit.

On parle d' une ville peuplée presque
toute entiere de ces étranges habitans.
Cassien, qui dit l' avoir vue,
l' appelle le miracle de l' égypte, et il a
raison. On y comptait, à ce qu' il assure,
dix mille vierges et vingt mille
moines, vivans ensemble ; les uns dehors
les murs, les autres dedans, et
n' ayant ensemble de communication
que celle des ames.

On ne voyait entre eux ni disputes,
ni jalousie, ni conversations,
ni aucune espece d' occupation profane ;
le seul bruit qu' on entendait dans
cette demeure fortunée, était celui des
souples de tant de coeurs enflammés de
l' amour divin. On n' y avait qu' une
affaire unique, celle de chanter les
louanges du dieu qu' on y adorait.

Saint Jérôme, Cassien et d' autres écrivains contemporains, ont laissé d' amples descriptions de ces lieux qu' ils avaient visités en personne, à ce qu' ils assurent. On peut les consulter dans les vies des peres du désert, où les traits racontés par eux, et par beaucoup d' autres, ont été soigneusement recueillis.

Il y en a quelques-uns qui auraient peut-être peine à soutenir l' examen d' une critique judicieuse ; mais il y en a un très-grand nombre que l' on ne saurait révoquer en doute.

On envisage avec surprise dans ces relations le spectacle de tant de cénobites, dévoués à l' inaction la plus pénible, condamnés par un choix volontaire à passer leur vie dans une oisiveté rigoureuse, et occupés uniquement à se traiter eux-mêmes comme ils auraient pu l' être par leurs plus cruels ennemis.

Il y a probablement un peu d' exagération dans ce que l' on rapporte de leur nombre et de leurs vertus ; mais il est sûr que l' enthousiasme naissant dût accroître l' un, et pendant un certain temps soutenir les autres.

Chapitre 8.

relâchement des moines en Orient.

peu à peu la perfection même qu' ambitionnaient ces martyrs volontaires de la pénitence, produisit le relâchement. Toutes les choses humaines sont capables d' un certain degré de tension, passé lequel elles s' affaiblissent. Ils se piquaient d' être supérieurs à toutes les passions. Ils voulaient, disaient-ils, mettre leurs corps en *servitude* ; mais c' était vraiment leur esprit qu' ils réduisaient au plus dur esclavage.

La première de leurs règles était un dépouillement entier de soi-même, une renonciation absolue à toute espece de volonté. Ils se vouaient à une obéissance scrupuleuse, qui a depuis été le modele de celle que l' on a exigée de

tous leurs successeurs. On dit qu' un d' eux étant à écrire, et ayant entendu le signal d' un exercice pieux, laissa un caractere à demi formé pour y courir. Ce rare exemple de soumission,

p76

aussi difficile à pratiquer qu' à croire, annonçait une prompte décadence. Il était impossible qu' une si prodigieuse docilité ne donnât quelquefois aux supérieurs la tentation d' en abuser ; il l' était encore plus que sa pratique trop souvent exigée n' en dégoutât à la fin les inférieurs.

C' est ce qui arriva. L' indissolubilité même de leurs voeux leur donna l' envie de les rompre. La vue de ces cachots, auxquels ils s' étoient d' abord condamnés avec joie, leur devint insupportable.

Ils s' irritèrent contre leurs chaînes, comme les animaux féroces et mal apprivoisés mordent, dans de certains instans, les barreaux de la cage où on les renferme.

Bientôt ils parvinrent à les briser sous différens prétextes. Le plus honnête, et le plus souvent employé, était celui de prêcher la religion, de réchauffer, par des exemples de ferveur, le zèle des séculiers trop prompt à se refroidir. Au moyen de ce voile favorable, les moines franchirent leur clôture. Ils se répandirent dans toute l' Asie ; mais ce fut pour y chercher ce monde qu' ils avaient juré de haïr.

p77

Ils sollicitèrent des legs et des testaments. Ils attachèrent de la gloire sur la terre, et des récompenses dans le ciel aux titres de *fondateurs*, de *bienfaiteurs*. Ils introduisirent ce système singulier qui fit des particuliers pauvres et des maisons riches. Chacun d' eux à part crut être en droit de s' enorgueillir d' une indigence que les trésors communs

rendaient supportable. Devenus, par la libéralité des fideles, possesseurs des plus beaux biens, ils perdirent de vue la pauvreté, la simplicité réelle de leurs instituts.

Leur importunité alloit au point que dès le quatrieme siecle on fut obligé de porter des loix pour leur enjoindre de garder leurs sermens et les repousser dans ces asyles, où ils s' ennuyaient de n' avoir que Dieu pour témoin de leur vertu. Mais ces loix mal exécutées, oubliées, ou même révoquées par leurs auteurs, et contredites depuis par d' autres souverains aussi faibles et moins éclairés, n' apporterent aucun obstacle à la multiplication des maisons religieuses.

Théodore les avoit redoutées. Justinien, le plus grand des compileurs,

p78

et par conséquent le plus petit des princes, les favorisa de tout son pouvoir.

Il existe encore des loix authentiques émanées de lui, qui permettent à un couvent de s' approprier tout le bien d' un moine qui s' y consacre. Si le repentir prend ensuite au malheureux, et qu' il tâche de recouvrer sa liberté, le legislateur veut que *le bien reste au monastere, et que le déserteur soit puni comme un esclave fugitif* . Les *novelles* sont pleines de loix aussi favorables aux cloîtres, mais aussi contraires à la saine politique et à tous les principes d' un bon gouvernement.

Si l' on joint à ces biens apportés par les moines qui quittaient le monde, les successions, les legs de toute espece que les maisons étaient habiles à recevoir, les aumônes abondantes, les libéralités des ames pieuses qui prennent sur elles le soin de justifier la providence en faveur de ceux qui s' y abandonnent sans réserve, on ne sera pas étonné de trouver dès les premiers siecles une opulence prodigieuse concentrée dans les cloîtres.

De plus, l' extérieur négligé de leurs habitans, la réputation de l' austérité

des fondateurs donnant plus de poids à leurs paroles, ils surpasserent bien-tôt en crédit, comme en richesses, le clergé séculier qui les avait favorisés et soutenus. En peu de temps celui-ci trouva des rivaux puissans dans les successeurs de ces hommes qui avaient fui au fond des déserts pour éviter l' orgueil, qui ne s' étaient réservé qu' une hache pour abattre des arbres, un hoyau pour défricher la terre, et une discipline pour dompter la révolte de leurs sens.

Chapitre 9.

suite du relâchement des moines en Orient. Troubles qu' ils occasionnent ; attentats qu' ils commettent.

par une fatalité malheureuse depuis cet instant, ils n' eurent presque plus que des vertus inutiles et des talens nuisibles. Ils exciterent des troubles dans presque tous les conciles où on daigna les admettre. Ils en causerent même de terribles de sang froid,

dans des villes paisibles, où leurs emportemens n' avaient pas encore, pour exclure la pompe, l' appareil de ces grandes assemblées qui échauffent si fortement les esprits factieux.

Ils y paraissaient à la tête de toutes les émeutes : ils sonnaient la charge, et se distinguaient par des fureurs plus criantes, par des barbaries plus atroces. Ils étaient déjà à la solde du fanatisme, et marquaient presque chaque année par des assassinats ou des incendies.

On les vit sous le s évêque Cyrille sacrifier à sa vengeance dans Alexandrie une femme respectable par ses talens.

Ils la mirent en pieces de leurs propres mains, uniquement parce qu' elle était amie du gouverneur, qui ne l' était pas de l' évêque.

Ils firent craindre au gouverneur lui-même un sort aussi triste ; un d' entr' eux lui cassa la tête d' un coup de

Pierre. Le moine assassin ayant été pris,
fut condamné juridiquement et exécuté.
Le prélat le fit enlever du gibet,
et voulut lui décerner les honneurs

p81

que l'on rendait à la mémoire des
martyrs.
Peu de temps auparavant, à Callinique
dans l'Osroène, ils pillèrent une
église de valentiniens, et ensuite ils y
mirent le feu, parce qu'une troupe de
ces hérétiques ne s'était pas arrêtée devant
une de leurs processions. L'évêque
convaincu d'avoir trempé dans cet attentat,
fut condamné à rebâtir l'église,
et les moines à l'indemniser du pillage
qu'ils avaient fait.
Le fameux Ambroise se récria
contre ce jugement trop doux, comme
si ç'avait été la plus cruelle injustice.
Il prit le parti de l'évêque turbulent
et des moines incendiaires. Il
soutint que l'empereur ne leur devait
à tous que des ménagemens et du respect.
Il prétendit qu'il n'y avait pas
grand mal à avoir brûlé une église
d'hérétiques dans une petite ville, et
que le repos de quelques misérables
valentiniens ne devait pas entrer en
comparaison avec les prérogatives du
clergé et l'honneur de l'ordre monastique.
Théodose, alors empereur, daigna
se justifier. Il représenta que l'intérêt

p82

public demandait un exemple ;
il se servit de ces terribles paroles : *les
moines commettent trop de crimes* . Le
prélat n'en fut pas moins inflexible : il
persista toujours à exiger la cassation
de la sentence, et ne voulut commencer
la messe pour l'empereur, qu'après
l'avoir obtenue.
Ambroise et Cyrille sont au nombre
des hommes vertueux dont nous
réversons la mémoire ; ce sont d'autres

actions que celle-là sans doute qui leur ont valu le titre de saints. Il ne faut pas confondre ces ministres zélés de la religion, avec les moines qui croyaient les servir par des barbaries si effrénées. Mais enfin elles se commettaient sous leurs yeux, avec leur applaudissement, si ce n' était point par leur ordre ; et ces excès, que l' autorité civile était forcée de laisser impunis, prouvent combien leurs auteurs étaient dès-lors puissans et dangereux.

p83

Chapitre 10.

aigreur que donnait l' habitude du cloître à ceux d' entre les moines qui en sortaient pour occuper de grandes places dans l' église.

l' histoire ecclésiastique de ces temps-là nous offre bien des évêques indignes de leurs caracteres, et qui abusaient de leur dignité pour se livrer plus impunément à des intrigues ou à des violences. C' est une chose remarquable, que les plus emportés, les plus indiscrets d' entr' eux fussent positivement ceux dont la promotion avait été précédée d' un long séjour dans le cloître. Je n' en citerai qu' un exemple. Il n' y a guere de prélat plus célèbre dans l' antiquité chrétienne que saint Jean Chrysostôme. Il avait des vertus et de l' éloquence ; mais c' étaient des vertus ameres, et une éloquence pleine de fiel. Il avait passé sa jeunesse dans un monastere : il s' était même

p84

rendu le panégyriste de la vie cénobitique : il en avait fait l' éloge dans un ouvrage exprès, où il assure que son but était d' amortir les passions, et de rendre l' homme maître de ses sens. Il ne parut guere qu' elle eût produit cet effet sur lui. Du moment qu' il se vit transporté sur le siege épiscopal de la

seconde ville de l' empire, son imagination
toute de feu, son caractere inflexible,
ne lui permirent d' écouter ni
la prudence, ni même l' ordre de l' évangile.
Pour le soutien de la vérité,
il blessait les premieres regles du christianisme,
qui recommande sur-tout la
soumission aux princes et le respect
pour le gouvernement.
L' impératrice Eudoxie avait tort
sans doute de protéger des hérétiques
contre lui ; mais avait-il raison de déployer
publiquement contre elle dans
ses homélies la fureur la plus outrageuse
et la plus indécente ? Il vivait
sous les yeux de la cour, à Constantinople,
dans une ville sujette aux séditions,
où sa cause en avait déjà
excité plusieurs, et il criait en pleine
chaire : *oui, Jézabel vit encore,
elle persécute élie. Hérodiade demande*

p85

la tête de Jean . Ces allusions
odieuses sont-elles le langage d' un ministre
de la vérité, du disciple d' un
dieu qui priaît sur sa croix pour ses
bourreaux ?
On l' exila : mais dans quel pays du
monde une pareille insolence serait-elle
restée impunie ? Les auteurs ecclésiastiques
se sont récriés sur la dureté
avec laquelle on le traita pendant
la route, sur la barbarie de ses gardes,
sur beaucoup d' autres choses dont ses
propres lettres prouvent pourtant qu' il
y a beaucoup à rabattre : mais en vérité,
s' il y a quelque chose de surprenant
dans la conduite d' une femme toute-puissante,
et si cruellement insultée,
c' est l' excès de l' indulgence, et non
celui de la rigueur. Quelle était la
douceur de ce gouvernement, où l' on
se contentait de reléguer un prêtre séditieux,
à qui par-tout ailleurs on aurait
ôté la vie dans les supplices !
Il est plus que probable que c' était
dans le cloître qu' il avait puisé cette
âpreté indiscrete. C' est parmi les moines
dont il avait tant fait d' éloge, qu' il
avait appris à se livrer à des emportemens

si furieux, que sa vertu même
ne pouvait dompter.

p86

Il en était de même de tous ceux
que le hasard tiroit de ces asyles obscurs
pour les produire au grand jour. La
sévérité du cloître les avait rendus inhumains ;
la privation des plaisirs avait
fortifié chez eux l' ambition qui, dit
un écrivain célèbre, s' affermit dans un
coeur par le sacrifice des autres passions :
ils causerent long-temps des convulsions
violentes à ce malheureux empire grec,
déchiré au dehors par les incursions des
barbares, et fatigué au-dedans par des
disputes scholastiques, moins cruelles
en apparence, et non moins funestes
en effet.

Elles armaient les citoyens les uns
contre les autres pour les sujets les plus
frivoles, et quelquefois les plus ridicules.

On sçait avec quelle chaleur se
débattaient alors dans toute l' Asie, des
questions qui seront à jamais la honte
de l' esprit humain, et qui seraient un
exemple unique de sa foiblesse, si dans
des temps postérieurs, comme nous le
dirons plus bas, on ne les avait imitées
et surpassées parmi nous.

Ce qu' il y avait de plus déplorable,
c' est que ces disputes absurdes produisaient
des factions violentes dans l' état.

p87

On argumentait vivement pour sçavoir
si la lumiere du Tabor était créée ou
incrée, et les theses finissaient presque
toujours par des émeutes : or
c' étaient des prêtres, des évêques, et
sur-tout des moines qui donnaient le
signal de ces dissensions théologiques
et civiles.

Ceux d' entr' eux qu' un véritable
desir de faire leur salut avait conduits
dans le cloître, y restaient ignorés.
Ceux au contraire qui, oubliant les devoirs

de leur état, ne rougissaient point
de paraître dans les cours ; ceux qui
y montraient avec audace un habit
fait pour inspirer la modestie et l'humiliation,
n'y causaient guère que
du mal.

Ils s'abandonnaient à une espèce de
théologie épineuse, qui, sans rien
éclaircir du fond de la religion, fournissait
une source intarissable de querelles
et de disputes. Flattant l'amour
propre des princes et de toutes les
personnes puissantes ; caressant, autorisant
leurs faiblesses, ou heurtant
leurs passions avec une roideur non
moins passionnée ; enfin ébranlant
l'état par des manœuvres dont on ne se

p88

défait point assez, ils ont mérité d'être
mis au nombre des causes qui préparèrent
la ruine entière de l'empire
grec.

Chapitre 11.

introduction des moines en occident.

saint Benoît, premier fondateur.

dès le quatrième siècle, les moines
étaient donc déjà fameux en Asie :
ils y jouaient un rôle plus brillant
qu'honorable : ils y causaient depuis
long-temps de grands troubles ; mais
ils étaient encore inconnus en Europe,
ou du moins leur façon de vivre y était
absolument méprisée, peut-être parce
qu'on jugeoit d'eux par leurs actions
plus que par leurs règles ; et personne
ne l'embrassoit.

Saint Athanase fut le premier qui
entreprit, vers l'an 340 de notre ère,
d'attaquer ce préjugé plus étendu
qu'injuste. Il faisoit alors sa cour au
pape, pour obtenir le secours de l'église
d'occident contre les ariens, qui gouvernaient

p89

despotiquement celle d'orient.
Pendant son séjour à Rome, il

composa vie de s Antoine, le plus célèbre des cénobites qui existassent encore.

Ce livre fit du bruit, et les singularités qu' il contenait étaient propres à lui donner de la vogue. C' est-là que saint Jérôme, qui travailla ensuite sur le même sujet, trouva l' histoire de s Paul le premier hermite, le voyage de saint Antoine dans les déserts pour voir ce héros du silence et de la retraite, sa rencontre avec des satyres, le corbeau qui apportait tous les jours à dîner au saint hermite, et enfin les deux lions qui vinrent l' ensevelir.

Ce tissu de merveilles fit une grande impression dans Rome. Il inspira le desir de connaître à fond, et même de pratiquer le genre de vie qui donnait lieu à des événemens si prodigieux. Les femmes sur-tout en furent frappées. Une dame de la première condition, nommée Marcelle, fut la première prosélyte que fit la vie de s Antoine. Elle se dévoua à la vie érémitique, autant qu' il était possible, sans sortir de sa maison, et sans se renfermer sous des grilles.

p90

Sa retraite en amena d' autres. Plusieurs femmes, touchées comme elle, se mirent sous la direction de saint Jérôme, qui avait refait et apparemment achevé la vie du saint solitaire, qu' elles se proposaient pour modèle ; il eut ensuite des imitateurs qui se chargeaient volontiers de guider dans le chemin du salut des veuves opulentes, que leurs richesses exposaient à s' égarer, et de jeunes personnes à qui l' âge et la beauté rendaient leurs secours plus nécessaires. Mais leurs conseils, et le détachement du monde qui en était le fruit, restaient renfermés dans des édifices particuliers. Ces exemples de vertu et de retraite ne frappaient point les yeux du public. Saint Benoît fut le premier fondateur qui ouvrit en Europe un asyle connu aux hommes dégoûtés des tracasseries de la terre, et décidés à

gagner le ciel sous les ordres absolus
d' un abbé.

Sa règle fit le plus grand éclat. Il ne
prétendait pourtant pas, comme saint Pacôme,
l' avoir reçue de la main d' un
ange : mais il faut avouer qu' elle était
plus douce, plus humaine, et, s' il est

p91

permis de le dire, plus raisonnable
qu' aucune de celles qui l' avaient précédée
dans les autres parties du monde.
Elle n' ordonnait rien qui surpassât
les forces de l' homme. Elle n' exigeait
ni privations pénibles, ni macérations
extraordinaires, ni efforts surnaturels.
Elle renfermait les principes de conduite
les plus propres à contenir en paix
une multitude d' hommes rassemblés,
sans en savoir trop l' objet. Elle visait
sur-tout à les détourner de cette contemplation
oisive qui avait produit
tant de mal dans les monastères de
l' Asie.

Elle recommandait le travail des
mains ; et ce n' était point, comme dans
l' égypte, un travail léger de vannerie,
plus propre à servir de délassement que
d' occupation. Celui auquel devaient
s' appliquer les premiers bénédictins,
c' étaient les rudes ouvrages de la campagne,
et les détails fatigans de l' exploitation
des terres.

Cette politique sage fit à la fois la
tranquillité des premiers moines, et la
fortune de leurs successeurs. L' Europe
d' un bout à l' autre était couverte de
forêts incultes, inutiles à leur propriétaires.

p92

On établissait volontiers ces
fervens reclus au milieu des bois. On
leur livrait du terrain à discrétion, et
même, en le leur abandonnant, un des
principaux embarras du donateur était
de savoir comment ils pourraient s' y
loger.

Mais quand, par obéissance pour leur règle, ces moines laborieux eurent abattu les arbres et défriché des espaces immenses, on fut étonné d' y trouver une source inépuisable de richesses, qu' on ne se serait jamais avisé d' y soupçonner. Les abbayes se garderent bien d' en tarir le cours ; elles ne songerent au contraire qu' à le faciliter par de nouveaux défrichemens ; mais cette opulence si légitime ne tarda pas à y introduire, comme ailleurs, la corruption.

Chapitre 12.

relâchement des instituts monastiques en occident.

malgré la sagesse des règles de saint Benoît, et la modération de ceux qui rechercherent après lui la gloire

p93

d' être, comme lui, législateurs spirituels, dans notre occident, comme ces établissemens avaient le même vice radical que ceux dont je viens de parler, comme ils étaient également fondés sur un éloignement du monde peu fait pour des hommes, comme, en recherchant la pauvreté, ils conduisaient aussi à l' opulence, ils produisirent bientôt les mêmes effets. Les moines de l' Italie ou des Gaules devinrent en peu de temps aussi puissans et aussi dangereux que ceux de la Thébaïde ou de la Syrie.

Le service le plus important que l' on ait jamais rendu aux arts, servit à affermir leur crédit dans ces climats septentrionaux, où cependant l' amour des arts s' éteignait et faisait place à la barbarie. On sçait que ce sont eux qui nous ont conservé la possession des plus beaux monumens de l' ancienne littérature.

Au milieu d' une nuit affreuse, trop prolongée par la grossiereté de nos peres, ils transmirent à la postérité, par des copies assez fidelles, une partie des connaissances des siècles précédens : mais ce service même, tout intéressant qu' il est, n' a point dédommagé le

genre humain du tort que leur opulence,
leur ambition et leurs intrigues
lui ont fait dans la suite.

Depuis Charlemagne sur-tout, on ne
vit presque aucune faction qui ne fût inspirée
ou conduite par eux. Ce fut un
abbé qui excita des fils dénaturés
contre l' indigne héritier de ce grand
empereur. Cet abbé séditieux fut secondé
par un moine ingrat, qui, ayant
été serf, étant devenu ensuite archevêque
par la faveur du faible

Louis, ne se servit des bienfaits que
pour perdre le bienfaiteur, et ne rougit
pas de lui prononcer lui-même publiquement
la sentence qui le déposait.

D' autres esprits non moins turbulens
abuserent du même habit pour cabaler
avec impunité. C' était un étrange
contraste dans les usages de ces temps-là,
qui ne contenaient pas moins de contradictions
et d' inconséquences que
ceux du nôtre. On renfermait alors
dans les cloîtres les princes que l' on
voulait rendre incapables de représenter
dans le monde ; et ceux qui s' y

étaient renfermés d' eux-mêmes, en
sortaient pour aller jouer sur ce grand
théâtre un rôle aussi indécent pour eux,
que dangereux pour les spectateurs.
Ils devenaient alors les acteurs les
plus importants dans toutes les scènes
sanglantes que l' ambition faisait jouer
du Tibre jusqu' à l' Ems, et du golfe
adriatique à la mer de Norvege. Ils fomentaient
tous les troubles ; on les retrouvait
dans toutes les révoltes. Ils
armaient leurs vassaux et les envoyait
à la guerre, sous l' ordre d' un *avoué* ,
contre les communes voisines, contre
les évêques, contre les princes.
Enfin, quand le délire de la féodalité
eut renversé toutes les idées du gouvernement,
quand il eut substitué la
démence à la raison, et à la justice je
ne sais quel fantôme de générosité aussi

folle que dangereuse ; quand cette échelle pyramidale de souverains, tous dépendans les uns des autres, tous armés, tous rendant à leurs supérieurs les coups qu' ils recevaient d' en bas, se fut bien affermie en Europe, on vit des abbés conduire en personnes leurs soldats dans les batailles, et couvrir le paisible capuchon d' un casque guerrier.

p96

Chapitre 13.

combien les instituts monastiques paraissaient utiles et précieux au saint siege.

les papes sentirent de bonne heure combien cette espece de milice pouvait leur devenir utile, s' ils parvenaient à se l' attacher. Rome était faible et sanglante, mais cependant respectée des nations même qui la déchiraient. L' orgueil de son nom la soutenait encore.

C' était un vieux chêne étendu par terre, et dont la grandeur excitait l' admiration des bucherons même qui venaient de l' abattre.

Ses pontifes sçurent mettre à profit ces restes de son ancienne splendeur. Ils osèrent aspirer en secret à la monarchie universelle, comme en avaient joui les césars dont ils aspiraient à tenir la place : mais les césars avaient conquis la terre par des victoires ; les papes qui voulaient leur succéder, prirent une voie moins bruyante.

p97

Ils chercherent à lier leurs prétentions ambitieuses avec la doctrine de l' église, dont ils étaient incontestablement les chefs. Ils s' appliquèrent à mettre leur politique à l' abri du dogme, et ce fut en vertu du respect qui leur était dû dans les choses spirituelles, qu' ils prétendirent exercer un despotisme absolu sur les princes de la terre.

Une précaution importante pour y parvenir, c' était d' avoir dans tous les royaumes un parti affidé assez puissant pour y causer des agitations, et assez bien déguisé pour ne pas exciter toujours des alarmes. Or rien n' étoit plus propre que les moines à remplir ces différentes vues.

Ils continuaient de vivre au milieu de leur patrie ; ils en conservaient la langue et les moeurs ; ils y paraissaient toujours attachés par les liens de la nature et par ceux de l' amitié. On oubliait facilement qu' ils avaient passé sous des loix étrangères en entrant dans le cloître, et que les voeux du cénobite étaient, pour ainsi dire, l' abjuration des sermens du citoyen.

Les souverains pontifes en auraient

p98

voulu remplir le monde ; mais un obstacle les arrêtait. Pour les multiplier, il fallait leur donner des maisons et des terres. L' opulence des bénédictins, des religieux de Clugny, de Cîteaux, de Clairvaux, faisait croire qu' il était de l' essence d' un moine d' être riche. Les papes ne l' étaient pas assez pour enrichir des établissemens si coûteux.

Ils avaient bien les trésors spirituels qui attiraient dans leurs coffres une partie de l' argent de la chrétienté ; mais leur luxe, leurs intrigues et leurs plaisirs consumaient tout ce revenu casuel.

La translation du saint siege, et le long schisme qui en fut la suite, avaient bien diminué les revenus de la papauté, et la crédulité des peuples ne prodiguait l' argent qu' aux établissemens qu' elle même avait formés.

D' ailleurs, la conduite même des anciens aurait fait redouter d' en créer de nouveaux du même genre, quand on l' aurait pu : ils étaient fiers, parce qu' ils étaient riches. Les passions de leurs supérieurs ne s' accordaient pas toujours avec celles des papes ; les ordres de Rome étaient quelquefois reçus chez eux peu respectueusement.

Les successeurs de saint Pierre se sentaient gênés, quand il fallait faire la cour à ces abbés qu' ils n' auraient voulu traiter que comme des vassaux, et qui faisaient souvent trop sentir combien ils se croyaient indépendans. Pour remplir parfaitement et sûrement le plan du saint pere, il aurait fallu des corps qui n' exigeassent rien pour le prix de leurs services, qui se recrutassent et s' entretenissent aux dépens des pays même où ils combattraient, et qui joignissent un zele désintéressé à un dévouement aveugle. Mais où trouver une pareille chimere ? Il se passa bien des siecles avant que l' on pût la réaliser.

Chapitre 14.

fondation des mendiants établis plus particulièrement dans la dépendance du saint siege.

enfin vint un homme adroit, dont l' institut était propre à remplir toutes ces conditions ; il trouva moyen d' assigner

à ceux qui se lieraient à sa regle, une subsistance abondante, sans possessions ni travail. Il fit d' une besace le plus assuré de tous les fonds. Il réalisa ce que l' imagination orientale a feint d' un manteau magique, qui suffisait à tous les besoins de celui qui le portait. Cet homme fut le fameux s François. Il étoit dévoré de l' ambition qui caractérise tous les fondateurs : il vouloit voir étendre et provigner son ordre. Le moment n' était cependant pas favorable. Le monde chrétien, rebuté du nombre, de l' inutilité, et même des scandales des anciens ordres religieux, s' indignait de la proposition seule d' en adopter de nouveaux. Précisément dans le temps où François se berçait de l' idée flatteuse de se voir patriarche et pere d' une foule d' enfans spirituels, le concile de Latran proscrivait impitoyablement ces sortes de familles adoptives.

Pour éluder la proscription du concile,
et imposer silence à la chrétienté
soulevée, il n' y avait qu' un moyen :
c' était d' intéresser le pape à son établissement,
de lui jurer une obéissance servile,
et de lui faire voir qu' en se rendant
le protecteur de la fondation, le

p101

saint siege y gagnerait des défenseurs
incorruptibles. Ce fut aussi ce parti-là
que prit saint François.

On assure que la première fois qu' il
parut devant le pape, pour implorer sa
protection, et lui présenter le plan qui
la lui devait assurer, la parole lui
manqua entièrement. Il ne put dire
un mot d' un long discours qu' il avait
préparé. Mais il n' avoit pas besoin de
parler pour persuader le protecteur dont
il briguoit l' appui ; sa vue seule valait
mieux qu' un long discours.

Il n' était pas difficile à des italiens
rusés, pénétrants, tels que ceux qui
forment dans tous les temps le conseil
d' un pape, d' appercevoir sous l' habit
humble et mortifié de François, un zèle
ardent, et précisément tel qu' il le fallait
pour servir en aveugle, sans chercher
d' autre récompense que le plaisir
de servir. Il étoit aisé de deviner que,
plus il paraissait intimidé à l' aspect du
prince dont il baisait les pieds en
tremblant, plus il serait fanatique de
sa grandeur, quand il la prêcherait à
d' autres.

On sentait bien d' ailleurs que tous
les disciples de ce patriarche déconcerté

p102

ne seraient pas muets comme
leur maître, et que dans le grand
nombre il s' en trouverait nécessairement
plusieurs dont les talents mis en
oeuvre par son enthousiasme, deviendraient
le plus solide appui de la puissance
romaine.

Aussi l' approbation du nouvel institut ne souffrit-elle aucune difficulté. Malgré les défenses du concile de Latran, malgré les canons de celui de Lyon qui la réitérent, l' établissement de l' ordre des freres mineurs fut solennellement ratifié. Peu d' années après, celui des freres prêcheurs ne fut pas moins bien accueilli. Bientôt la chancellerie pontificale n' eut point d' occupation plus pressante que d' expédier de toutes parts des patentes pour la confirmation des franciscains, des dominicains, pour l' interprétation de leurs regles, pour l' augmentation de leurs privileges. Alors ces édifices, fondés sur l' humilité, sur l' indulgence, prirent une forme réguliere et convenable au parti que les papes en voulaient tirer. Ils se hâterent d' employer cette invention utile. En toute espece de guerre, la

p103

subsistance est toujours le premier besoin et le plus embarrassant ; quand celui-là est rempli, les autres opérations suivent d' elles-mêmes. Les évêques de Rome se voyant désormais en état d' entretenir sans frais des troupes nombreuses, remplirent l' Europe de ces étranges régimens qui ne leur coûtaient que des bulles. Ils leur donnerent différens uniformes, mais à peu près les mêmes regles, et sur-tout le même esprit. Le chef de chacun eut ordre de rester à Rome : on lui donna le nom de *général* , pour l' avertir qu' il

p104

devait commander à des milices guerrieres. On dispersa par-tout les simples soldats, qui, joignant à des armes respectées l' intrigue et la persuasion secrette, se signalerent bien-tôt par les avantages les plus décisifs : ils porterent en tout lieu la puissance du prince qui

les avait créés. Peu unis entr' eux pour le fond, jaloux même les uns des autres, ils s' accordaient sur un seul point, sur l' obéissance sans réserve due aux papes, et la nécessité de soutenir ses intérêts. C' était-là leur signe de ralliement, et la devise de l' étendart commun sous lequel ils combattaient.

p105

Chapitre 15.

ruses qu' employaient les mendiants pour s' accréditer. Faveurs du ciel dont ils étaient comblés.

je ne m' arrête point à toutes les fraudes pieuses qu' imaginerent les fondateurs et leurs enfans pour être plus considérés. Elles sont assez communes aux commencemens des institutions dans tous les genres. Celles des mendiants étaient seulement plus grossières, parce qu' elles étaient imaginées par des hommes grossiers, et destinés à tromper un siecle peu délicat.

Les unes étaient criminelles, les autres ridicules. Les plus innocentes, il faut l' avouer, ne vaudraient guere aujourd' hui à leurs inventeurs que les petites-maisons. Dans ce nombre, par exemple, on peut mettre les célèbres *stigmates* , ruse puérule ou scandaleuse, qui aurait dû faire rire les gens du monde et gémir les dévots.

Telle était pourtant la barbarie du

p106

siecle, que cette absurdité révoltante fut prêchée avec la plus grande hardiesse, et reçue avec la plus étonnante crédulité. Les franciscains firent un gros volume sur *les conformités de saint François avec Jesus-Christ* .

On comparait ensemble ces deux législateurs. Le parallele ne se trouvait pas toujours avantageux au second, et le livre n' en fut pas lu moins avidement ; l' Europe fut édifiée d' entendre

comparer et préférer un paysan italien ignorant, simple, presque stupide, au fils de Dieu lui-même, au sauveur du monde.

Ce n' était pas tout. Ces patriarches, bien pénétrés de la nécessité de nourrir dans les coeurs l' enthousiasme sur lequel ils fondaient leur fortune, avaient le bonheur d' être perpétuellement éclairés par des révélations dont le récit servait à l' échauffer. C' était toujours Dieu qui les guidait sensiblement dans toutes leurs actions. Ils avaient sans cesse, et sur-tout dans les occasions importantes, des songes, des inspirations qui mettaient à l' épreuve la foi des novices, et lui servaient d' aliment. Saint François veut-il établir l' amour

p107

de la pauvreté ? C' est Jesus-Christ lui-même à qui, sous la figure d' un pauvre, il a donné l' aumône. Veut-il faire sentir, à ses disciples inquiets du lendemain, que la providence saura dans tous les temps pourvoir à leurs besoins sans leur participation ? Il les mène dans une campagne déserte. Il a soin que l' heure du dîner se passe, sans qu' il s' offre la moindre cabane dont on puisse se promettre du secours ; et au moment même où la faim commence à répandre le découragement et la défiance dans les coeurs, un homme se présente qui lui donne un pain, et disparaît sans qu' on s' en aperçoive. Enfin faut-il enhardir ses compagnons tremblans à l' heure de l' audience du pape ? Il leur déclare que Jesus-Christ lui-même lui a donné la veille, dans un songe, l' ordre de parler au saint pere ; et quoique sa propre timidité ne fît pas honneur à sa foi, le succès l' ayant justifiée, il s' en applaudit, et en tire une nouvelle preuve que c' est Dieu même qui a touché le coeur du pontife. De son côté, saint Dominique n' était pas moins favorisé du ciel. Quand il s' agit d' obtenir l' autorisation du

pape pour son ordre, il vit la nuit le
fils de Dieu qui, étant assis à la droite
de son pere, se leva animé de colere
contre les pécheurs, tenant trois lances
à la main pour les exterminer : l' une,
contre les superbes ; l' autre, contre les
avares ; la troisieme, contre les voluptueux.
Sa sainte mere lui prenait les
pieds, et lui demandait miséricorde
pour eux, en lui disant : *j' ai un serviteur
fidele que vous enverrez prêcher
par le monde, et ils se convertiront ;
et j' en ai encore un autre que je lui
donnerai pour l' aider* . Le sauveur témoigna
être appaisé, et demanda à sa
mere de voir ces deux serviteurs. Elle
lui présenta saint Dominique, et un
autre qu' il ne connaissait point, mais
qu' il trouva le lendemain dans l' église ;
et l' ayant reconnu, il courut l' embrasser,
et lui dit : vous êtes mon
compagnon, vous travaillez avec moi ;
soyons unis, et personne ne pourra nous
vaincre.
Ce compagnon invincible était saint
François. On peut remarquer dans
cette vision, qui fut publiée avec éclat,
la politique du patriarche, qui prodigue
à un rival déjà accrédité les caresses

et les éloges, pour l' empêcher de
traverser un établissement qui pouvait
lui faire ombrage.
Après ces visions des peres, vinrent
les maneges des enfans : l' abus des miracles,
les fausses reliques, l' art de
flatter le peuple, de captiver la bienveillance
des veuves, vieilles et riches,
ou des jeunes personnes riches aussi, de
persuader qu' ils avaient seul la clef du
paradis, et que saint François avait
presque déplacé saint Pierre dans l' emploi
précieux d' en ouvrir les portes.
On sait jusqu' où les moines mendiants
portent sur tous ces articles la
hardiesse, encore plus que la subtilité.
Il n' y avait aucune de leurs églises qui

ne contiennent les restes de quelques saints renommés. Mais, comme chacun songeait à son bien-être, sans s'embarrasser de celui des autres ; comme, pour avoir plus de vogue, on voulait de toute part s'autoriser par des noms célèbres, on ressuscitait à la fois, dans plusieurs églises, les chasses des mêmes saints. On créait des reliques, dont la supposition était démontrée par leur existence même. On allait jusqu'à offrir à la vénération des peuples les os de certains

p110

personnages qui n'avaient jamais vécu ; et tous ces objets d'un culte pieux, mais abusif et mal réglé, attiraient un concours très-lucratif aux monastères qui avaient eu le bonheur de les imaginer.

Chapitre 16.

protection donnée par les papes aux ordres mendiants.

à ces articles qui n'étaient bons que pour leur siècle, les franciscains, les dominicains et leurs protecteurs, joignirent des précautions capables de subjuguier la postérité. Ils savaient que les temps d'ignorance font la loi aux temps éclairés. Ceux-ci raisonnent sur les abus qu'ils trouvent établis, mais ils se permettent rarement de les changer. C'est d'après ces principes qu'on équipa ces nouvelles troupes que l'on destinait à une guerre perpétuelle. On leur donna des privilèges, d'immunités, d'exemptions de tout genre. On les tira de la dépendance du clergé séculier, afin qu'elles n'eussent à répondre qu'à la

p111

cour de Rome. Elle en fit par tout pays des espèces de détachements avancés, postés pour veiller sur les démarches de tous ceux qu'elle voulait assujettir. Chaque cloître devint une forteresse redoutable, où la puissance du saint siège

pouvait braver sans danger les puissances ecclésiastiques et civiles. Ces exemptions, il est vrai, n' étaient pas sans exemple, même dans la primitive église ; on en avoit vu accorder en orient dès les quatrième et cinquième siècles, mais dès-lors elles étaient rares, et d' ailleurs fondées, comme celles dont on parle ici, sur l' ambition de quelque prélat accrédité, tel que celui de Constantinople, d' Alexandrie, ou de Carthage, qui voulaient s' attribuer une juridiction exclusive sur tous les monastères situés dans d' autres diocèses. Car les papes ne sont pas les seuls évêques qui aient travaillé à s' assurer le premier rang dans le temporel. Ce sont seulement ceux qui ont suivi leur plan avec plus de constance, et qui l' ont exécuté avec plus d' adresse et de bonheur. Ce sont eux qui multiplièrent le plus dès le sixième siècle ces attributions

p112

faites à leur cour, aux dépens des droits de la juridiction épiscopale. Saint Grégoire, un des plus habiles pontifes que Rome ait eu, un de ceux qui ont travaillé avec plus de succès pour la grandeur et la fortune du saint siège, fut aussi le plus ardent promoteur des libertés claustrales ; c' est lui qui a le premier employé cette formule consacrée depuis dans le protocole de la chancellerie romaine, qui défend à toutes personnes, sans exception, même aux rois, de rien détourner des biens attachés aux monastères. Ce pape réduisit le premier, en système suivi, l' idée de gagner les moines au saint siège, en les arrachant à la juridiction des évêques. Il n' y eut pas depuis lui un seul de ses successeurs qui ne s' y conformât soigneusement. Dès le douzième siècle leur politique à ce sujet était déjà si bien connue, qu' en Angleterre en 1175, un abbé de Malmsbury disoit ouvertement devant une assemblée de prélats qui le voulaient juger : " les abbés sont bien

lâches et bien misérables de ne
pas anéantir la puissance des évêques,
puisque pour *une once d' or par*

p113

an ils peuvent obtenir de Rome une
pleine liberté. "
le discours de ce hardi cénobite
prouve que ce n' était pas pour rien que
Rome affranchissait les moines du joug
épiscopal ; mais toute l' histoire du temps
prouve encore mieux que cet affranchissement
prétendu n' était, autant qu' on
le pouvait, qu' un changement d' esclavage.
Les papes ôtaient aux évêques
la supériorité des cloîtres pour se les
approprier ; comme les rois, à la
même époque, voulaient que les serfs
de leurs vassaux fussent libres afin de
devenir leurs maîtres.
Telle est la véritable origine de la
situation où l' Europe catholique est
étonnée encore aujourd' hui de se trouver.
Elle n' a pas un seul état où les
loix naturelles ne soient combattues par
des loix qu' ils ne se sont point faites, et
venues d' ailleurs. Tous ont dans leur
sein des enfans qui ont pris une phisionomie
étrangere. Ils vivent sans
soins, sans inquiétude, aux dépens
du reste de la famille ; et ce qu' il y a
de plus triste, c' est qu' au lieu de travailler
par reconnoissance à lui devenir
utiles, ils ne se sont pendant long-temps

p114

occupés que des moyens de la troubler.
à la vérité, on entend souvent s' échapper
quelques murmures de leurs
freres dépouillés et déshérités par
eux ; mais la voix puissante des préjugés
et de l' habitude les étouffe. On
envisage avec peine ces colonies d' enfans
ingrats à la patrie qui les a produits,
et attachés uniquement à celle
qui les adopte. Cependant elles subsistent,
par la raison que ce qui est établi,

est toujours difficile à renverser.

Chapitre 17.

que jusqu' à l' époque de la fondation des religieux mendiants il n' y avait pas eu de véritables guerres de religion dans le christianisme.

si du moins les nouveaux moines, pour troubler l' ordre, s' étaient contentés, comme leurs prédécesseurs, d' une politique profane, l' abus aurait été moins déplorable. Il y aurait toujours eu de leur part une prévarication criminelle

p115

et révoltante ; mais les prétextes étant de la même nature que les moyens, si on avait pu leur reprocher d' être des guerriers indécens, on ne les aurait pas accusés du moins d' être des profanateurs scandaleux et souvent encore plus inhumains.

Malheureusement depuis le treizieme siecle, aux efforts d' une ambition furieuse, ils joignirent des armes sacrées : ils forcerent la religion de servir de prétexte et d' instrument dans leurs querelles ; ils imaginerent, ou ils étendirent ces maximes terribles du pouvoir des papes dans le temporel, de la nécessité du feu contre des argumens indifférens, de l' utilité des guerres pour l' explication d' un passage obscur.

Dès-lors ils ouvrirent une nouvelle source, par où coula long-temps le sang humain, source mal fermée encore aujourd' hui, et que l' antiquité, même chrétienne, n' avait pas connue. Pour s' en convaincre, il ne faut qu' ouvrir l' histoire. On y verra que jusqu' à la fondation des franciscains, les papes n' eurent qu' une puissance mal affermie ; jusques-là il ne s' était point

p116

élevé de véritable guerre de religion entre les chrétiens.

Les troubles excités par les ecclésiastiques

séculiers ou réguliers avaient eu déjà plus d'une fois pour objet des syllogismes ou des enthymêmes ; mais ils n'allaient pas tout à fait jusqu'à égorger ceux qui tiraient de mauvaises conséquences des *prémices*. On ne se battait point pour savoir si Dieu, après avoir proscrit l'adoration des statues dans l'ancienne loi, a eu dessein de la permettre dans la nouvelle, ou pour décider si les prêtres d'un siècle pouvaient faire des enfans légitimes, comme les saints d'un autre. Il y eut toujours à la vérité des esprits inquiets, qui, pour se faire une réputation, affecterent des sentimens extraordinaires. Il y en eut d'autres, qui, par le même principe, les combattirent avec l'aigreur dont sont accompagnées ordinairement les querelles théologiques ; mais ces disputes ne s'étendaient point hors de l'église, où elles naissaient ; elles auraient eu même encore moins d'éclat, si les fantômes d'empereurs, qui chancelaient alors

p117

sur le trône de *Constantin*, n'avaient eu la faiblesse de se décider toujours entre les deux partis, et d'en appuyer un par préférence. Les ariens, dès les premiers siècles, devinrent puissans en orient. Ils remplirent de leurs sectateurs les principaux sièges de l'Asie. Ils dominèrent dans plus d'un concile ; ils séduisirent la cour : ils intimidèrent ou tromperent une partie de l'église ; ils parurent réunir en leur faveur les deux autorités. Le parti de saint *Athanase*, de son côté, eut recours à la ressource d'un parti opprimé. Ses zélateurs prodiguèrent les argumens et même les prodiges ; ils assurèrent que l'impie *Arius*, par une punition visible du ciel, était péri d'une mort prématurée, à l'âge de quatre-vingts ans. Cependant de tant d'audace, ou de faiblesse, il ne résulta point de troubles sanglans dans la société civile, on se contenta d'exiler successivement de part

et d' autre quelques prêtres intriguans
et dignes d' être punis au moins par
leurs cabales. On ne livra point de
bataille pour savoir si le *Christ* était
omousios ou *omoiousios* .

p118

Il en fut de même de *Manès* , de
Nestorius , de *Pélage* , et plus tard de
Berenger , de *Gathescald*, etc. . Ils ne
furent attaqués et défendus qu' avec des
argumens ; si l' on employait quelquefois
les dépositions et les excommunications,
le châtement ne tombait que
sur ceux qui le méritaient.

Le peuple ne prenait point de part à
ces disputes obscures, qui n' étaient
intelligibles, ni pour ceux qui les
élevaient, ni pour ceux qui les jugeaient.
Une pénitence plus ou moins
rigoureuse, était l' unique peine du
vaincu. De longs jeûnes et quelques
coups de fouet lui faisaient perdre l' envie
de raisonner sur la *forme substantielle*
ou sur la *duplicité des natures* .

Le clergé séculier et les moines rentés
restaient assoupis dans la mollesse
qui suit l' opulence. Distracts de ces combats
chimériques par des intérêts pressans,
ils dédaignaient des orages dont
même l' agitation ne venait pas jusqu' à
eux. Le profond mépris qu' ils marquaient
pour les visions de quelques
prêtres indigens, les empêchaient de
devenir dangereuses ; les prélats et leurs
chanoines, les abbés et leurs moines,

p119

avaient des maîtresses : ils levaient des
soldats : ils défendaient avec vigueur
les biens de l' église, et laissaient à *Dieu*
le soin d' éclaircir ses dogmes.
Si, comme nous l' avons dit, ils entraient
pour quelque chose dans toutes
les guerres, dans toutes les intrigues
politiques, c' était comme princes séculiers,
et non pas comme pontifes défenseurs

d' un culte dégradé. Ils ne massacraient point les hommes au nom du ciel. Les malheureuses victimes, qu' ils sacrifiaient à leurs intérêts, pouvaient combattre et périr sans remords. L' anathème ne suivait pas jusqu' au tombeau leurs cadavres déshonorés.

Les papes attachaient quelquefois cet opprobre à la vie de leurs ennemis, pour rendre leur mort plus effrayante ; mais ce fut toujours sans effusion de sang. L' évangile, qui recommande la douceur, ne se prêchait point avec le glaive ; on n' avait point pris la précaution d' entourer l' église de bûchers ardents, pour retenir ou du moins pour consumer ceux qui seraient tentés de s' en éloigner. Il est sûr qu' elle fut plus paisible et moins malheureuse, tant qu' elle n' eut à gémir que sur les

p120

débauches ou sur l' opulence de ses ministres.

Mais, quand elle eut dans son sein des hommes fiers d' avoir renoncé juridiquement à tout ; quand ces hommes munis d' une indigence respectable et lucrative, se furent réduits à n' espérer d' autre gloire que celle de faire des argumens plus subtils que ceux de leurs confreres, ils chercherent tous les moyens imaginables de l' acquérir. Ne pouvant se battre ni pour des terres, ni pour des châteaux, ni pour des femmes, ils s' attachèrent à perfectionner la controverse : elle devint leur unique étude et leur première passion. Ils s' étudierent à fabriquer des argumens captieux, comme un conquérant habile s' applique à discipliner ses soldats. Alors naquit ou se développa la théologie scholastique, cet art absurde de substituer les mots aux choses, de déployer un verbiage intarissable sur des matières inintelligibles. Alors on chercha des articles de foi dans Aristote. Les papes, comme nous l' avons dit, trouvant sous leur main ces pépinières d' argumentateurs robustes et infatigables, se hâtèrent de les transplanter

p121

par-tout. La facilité de les établir les fit multiplier ; l' apparence de vertu ou de faiblesse, sous laquelle ils s' annonçaient, les fit recevoir. Les privileges qu' on leur prodigua les rendirent défenseurs intrépides d' un pouvoir qui les récompensait si bien. Il se trouva au pied du trône pontifical, un homme qui put en un instant en lancer les ordres dans tout l' univers, et faire un devoir indispensable à cent mille bouches de les prêcher, à cent mille bras de les défendre. Le fruit de cette institution fut d' abord la premiere guerre entreprise entre des chrétiens, purement pour réduire des hérétiques. S *Dominique* et deux

p122

cordeliers parurent à la tête d' une armée contre les *vaudois* . Ils prêcherent une croisade pour la destruction de ce peuple pauvre et malheureux, qui ne commençait à être connu que depuis qu' on le persécutait. Ils encourageaient les homicides en y attachant des indulgences, et faisaient de la gloire céleste le prix des plus cruels assassinats. Dans le même temps se développait au-delà des Alpes l' acharnement des *guelfes* et des *gibelins* . Les clefs choquaient les croix avec fureur. L' Italie vit renaître le siecle et les ravages des proscriptions. Le feu qui la dévorait, après avoir été allumé par des papes, était attisé par des moines ; les cloîtres vomissaient de toutes parts des flammes qui redoublaient ce grand embrasement, et ni les larmes ni le sang des peuples abusés ou opprimés ne suffisaient pour l' éteindre. Bientôt à ces horreurs, succéderent des horreurs non moins déplorables. On vit briller les bûchers du concile de *Constance* , et l' inquisition s' affermit. On

livra des batailles en Suisse, à la séparation de *Luther* et de *Zuingle* . Mille troubles déchirèrent la France à celle

p123

de *Calvin* . On ordonna la saint Barthelemi : enfin l' on signa la ligue, où l' on vit des bataillons de moines mendiants faire l' exercice le casque en tête et le mousquet sur l' épaule ; et *Rome* avec ses prêtres, proscrire, faire assassiner des rois légitimes, tandis qu' elle plaçait au ciel et sur des autels les plus infames assassins.

Je ne cherche point dans cette énumération rapide le triste plaisir de déshonorer des ordres distingués souvent par les vertus des particuliers, quoique funestes par les maux qu' ils causaient en général ; mais enfin il faut démentir l' histoire, ou attribuer tant d' atrocités à l' établissement des religieux mendiants. Je crois bien que sans eux la terre n' aurait pas laissé d' être ensanglantée ; mais c' est à eux qu' il faut s' en prendre, si elle l' a été par un esprit de religion.

p124

Chapitre 18.

par quels moyens les religieux mendiants sont parvenus à produire des effets si étranges dans le monde.

on aura peut-être peine à se persuader qu' une si petite cause ait pu produire de si terribles effets. On ne pourra se résoudre à regarder la besace de s *François* comme une seconde boîte de *pandore* , d' où sont sortis depuis cinq siècles presque tous les maux qui ont affligé l' église. On prendra ce que je viens d' avancer pour un de ces paradoxes singuliers, que certains auteurs hasardent, ou pour faire briller leur esprit, ou pour satisfaire leur malignité. Cependant, si l' on y veut réfléchir, on verra bien que je ne puis être animé

par aucun de ces motifs. Le ton que je prends dans cet ouvrage me met à l'abri des soupçons à cet égard. Ce n'est pas le bel esprit que j'y affiche ; c'est la plus naïve, la plus impartiale simplicité : on aura par la suite de quoi s'en convaincre.

p125

Je le répète ; je ne veux décrier aucun ordre religieux, pas même les mendiants, de qui je viens de dire des choses si fortes. Après avoir long-temps désolé l'Europe chrétienne, ils se contentent assez généralement aujourd'hui d'y consommer en paix les fruits des travaux de leurs prédécesseurs. Je n'examine pas ce qu'ils sont, mais ce qu'ils ont été. Ce n'est pas ma faute, si, de ce qu'ils ont autrefois servi à exciter de grands troubles, on peut en conclure qu'il ne serait pas impossible qu'ils fussent un jour employés à les renouveler. Ce n'est pas à moi non plus qu'il faut s'en prendre, si, tout obscurs, tout méprisables qu'ils affectent de paraître, ils ont dans les siècles précédents ébranlé l'église. Mon dessein ici est de développer comment ils ont pu parvenir à remplir cette fonction criminelle. Une grande force est quelquefois voilée sous une apparence peu imposante. Une médiocre quantité de poudre cachée dans le sein de la terre, peut, avec une étincelle, détruire en un instant des bataillons nombreux, et renverser des villes entières. Ne nous arrêtons pas au premier coup

p126

d'oeil ; pénétrons la structure même de ces corps si singulièrement organisés : tâchons d'en anatomiser les ressorts. Voyons par quel secret ils ont pu parvenir quelquefois à se rendre si redoutables, et presque toujours dangereux. Il y en a trois principaux, auxquels

peuvent se rapporter tous les autres.
C' est premièrement le sacrifice absolu
des volontés entre les mains du supérieur,
qui faisait de chaque moine
l' organe d' une volonté étrangère. Secondement,
l' usage de la parole, qui
leur donnait un grand crédit parmi les
peuples. Troisièmement, l' administration
des sacrements, qui, leur étant
confiée presque par-tout, au préjudice
des pasteurs séculiers et sans leur participation,
les mettait à portée de pénétrer
dans les consciences, et par conséquent
de les diriger comme ils le
voulaient.

Examinons quel parti on tirait de
ces moyens ; voyons comment un abus
déplorable les faisait servir à élever aux
papes dans tous les coeurs un trône contre
lequel venait se briser le respect dû
aux trônes séculiers et aux puissances
légitimes.

p127

Chapitre 19.

*que l' obéissance exigée de tous les
moines, et sur-tout des mendiants,
est une des principales causes qui en
ont fait les perturbateurs des états
politiques.*

ce qui fait la base la plus assurée
d' un état militaire, c' est l' obéissance.
C' est elle qui fait concourir tous les
membres pour l' exécution de ce qui
convient à une seule tête. C' est elle
qui anéantit les intérêts particuliers,
pour élever sur leurs débris une seule
cause commune. Elle ferme tous les
yeux, en mettant en action tous les bras.
Elle sert tantôt de bandeau, pour cacher
les précipices ; tantôt de frein,
pour dompter la raison qui murmure
et veut essayer de se défendre.
Ce principe est l' essence du monachisme
et sur-tout des ordres mendiants.
Il n' y a pas une seule de leurs règles qui
ne l' adopte. Toutes sont fondées sur
cette maxime qui a tant alarmé dans

p128

les constitutions des jésuites : *soyez sous la main de vos superieurs, comme un bâton sous celle du vieillard dont il est l'appui* . Dans tous les cloîtres on prêche l'abnégation de soi-même et la nécessité d'une obéissance aveugle. La première démarche que l'on fait en y entrant, c'est de se charger de ces liens funestes qui ôtent désormais à l'ame et au coeur toute espece de mouvement volontaire.

Un profés qui veut suivre l'esprit de son institut, ne peut plus aimer que ce qu'on lui présente. Il ne doit réfléchir que quand on le lui ordonne. Il ne lui est permis de penser que de la manière prescrite ; le moindre usage de sa raison est une révolte ; il faut que toutes ses facultés restent dans l'inaction : il doit se considérer comme une masse privée de la vie, tant que le souffle créateur qui doit l'animer ne se fait pas sentir. Il est censé avoir fait d'autant plus de progrès vers la perfection, qu'il approche davantage de cette immobilité passive, où il est entièrement semblable au bâton qu'on lui propose pour modèle.

Les moines ne seraient qu'inutiles,

p129

s'ils restaient toujours dans cet état. Leur repos pourrait exciter les plaintes des politiques ; mais il n'alarmerait pas les gouvernements. On se contenterait de gémir en leur voyant remplir infructueusement de vastes terrains qui pourraient être mieux occupés. Par malheur ces bâtons, qui n'offrent à la vue qu'une pesanteur, une inertie invincible en apparence, touchent tous à Rome par un bout, ainsi qu'à leur centre commun. Ils y devenaient autrefois, pour le souverain pontife, des leviers immenses qui lui servaient à ébranler sans effort le monde chrétien. Un faible mouvement, imprimé aux parties qui se trouvaient sous sa main, se faisait sentir avec une promptitude et une accélération prodigieuse aux

extrémités de l' Europe.
Archimede ne demandait qu' un point d' appui et un levier suffisant pour soulever le globe. Les papes avaient trouvé l' un et l' autre dans la religion et dans les instituts monastiques. Avec ce secours ils agitaient, de dessus leurs trônes, tous les royaumes : comme un mécanicien habile, à force de cordes et de poulies, fait descendre

p130

ou monter à son gré les plus énormes fardeaux.
On conçoit sans peine combien la docilité ainsi exigée de tous les religieux, comme la première des vertus, devait en faire des instrumens puissans. Ils étaient toujours prêts à se mettre en jeu dès qu' on lâchait le ressort destiné à la mouvoir. En vain auraient-ils voulu résister au mouvement qui les emportait, ils traînaient par-tout la triste obligation de le suivre, sans que rien pût les en dégager.
Une voix terrible leur répétait à chaque instant ce mot accablant : *obéis* ; dans l' effroi qu' elle leur causait, ils ne pouvaient se dispenser de répondre : *j' obéirai* . S' ils avaient balancé, les châtimens et les supplices auraient bientôt vaincu leur obstination.

p131

Chapitre 20.
comment le ministère sacré du sacerdoce servait aux moines mendiants à régner sur l' esprit des peuples et à inquiéter les gouvernemens.
qu' on se représente maintenant une foule de moines sortant du cloître, avec ce signe ineffaçable dont ils s' y étaient laissé marquer, le coeur plein des intérêts qu' ils avaient juré de défendre, l' esprit occupé à chercher les moyens d' agrandir la puissance à laquelle ils s' étaient voués, et dont l' éclat

rejaillissait en partie sur eux. Qu' on les
voie se répandre dans le monde, empreints,
imbus de toutes les maximes
de l' Italie, comme ces torrens qui, en
se précipitant avec impétuosité du haut
des rochers, prennent et gardent la
couleur du terrain sur lequel ils ont
commencé à rouler.
Ils se montraient aux peuples armés
du ministere de la parole : ils paraissaient
presque seuls chargés de prêcher

p132

et de consommer les plus sacrés
mysteres de la religion. On peut juger
de la facilité qu' ils trouverent à s' emparer
de la confiance publique, d' abord
par ce dépôt respectable dont ils abusaient,
et ensuite par la situation où se
trouvait l' Europe quand ils s' y produisirent.
Depuis plusieurs siecles la plus épaisse
ignorance défigurait cette partie du
monde : le clergé séculier, au lieu de
la combattre, contribuait à l' augmenter.
Les pasteurs, il faut l' avouer,
avaient oublié toutes les regles de leur
état ; ils languissaient dans la dissolution
et la barbarie la plus révoltante.
Loin de pouvoir enseigner à leurs peuples
les dogmes de la religion, la plupart
les ignoraient eux-mêmes ; l' exactitude
avec laquelle ils recueillaient les
dîmes et les autres revenus ecclésiastiques,
était presque la seule marque à laquelle
on pût les reconnaître pour des
ministres de l' église. Ce fut dans ce
moment que des nuées de *jacobins*,
franciscains, *cordeliers*, *mineurs* ,
etc. Inonderent les villes et les campagnes.
Nous avons vu qu' ils étaient autorisés

p133

par des bulles de Rome à exercer
les fonctions spirituelles avec une parfaite
indépendance. Les évêques et les
curés ne s' opposerent ni à ces bulles,
ni aux privileges qu' elles donnaient.

Elles attaquaient leurs droits réels, en transportant à d' autres, sans leur consentement, les prérogatives dont ils devaient seuls avoir la jouissance ; mais aussi elles paraissaient les dédommager, en rejetant sur d' autres bras ce que leurs devoirs avaient de plus pénible. Ils n' étaient d' abord frappés que de ce soulagement apparent ; ils appelaient eux-mêmes les religieux mendiants, dont l' activité suppléait à leur indolence. Ces nouveaux manoeuvres introduits dans la vigne du seigneur, y travailloient pour le clergé, sans lui demander aucune récompense. Ils remplissaient les chaires et les confessionnaux, où les pasteurs légitimes dédaignaient de paraître. Ils introduisaient la coutume, flatteuse pour le peuple, de dire des messes à son gré, et l' usage utile pour eux, d' exiger, pour les célébrer, une rétribution que plusieurs des peres, au concile de *Trente* , n' ont pu s' empêcher de trouver indécente.

p134

Ce divin sacrifice avait été jusques-là gratuit, et même assez rare : du moins les ministres n' en recevaient point le prix en détail. Ils ne prodiguaient point sous les yeux des hommes le plus étonnant, le plus terrible de tous les mysteres, et celui par conséquent qu' on aurait dû leur présenter le moins fréquemment, si l' on s' en rapportait à notre faible raison, afin d' entretenir l' impression du spectacle. Tel fut toujours aussi le principe de l' église, jusqu' au moment où on la força d' employer une foule d' ouvriers évangéliques, qu' il fallut nourrir par un revenu journalier tiré de l' autel : alors elle fut obligée d' adopter une condescendance qui lui est devenue depuis bien pernicieuse. On sçait que l' abus des messes trop multipliées fut un des premiers objets qui attirerent la censure des réformateurs du seizieme siecle. Ces hommes audacieux, trop fiers de leurs lumieres naturelles, profiterent de l' espece de langueur où l' on

était tombé sur un dogme qui exige
la foi la plus vive. Ils prétendirent
que réitérer si souvent, sans nécessité,
un mystère accablant pour la raison,

p135

c' était l' avilir, et que la facilité même
avec laquelle toutes sortes de mains
l' opéraient, en prouvait l' impossibilité.
Ce blasphème a fait beaucoup d' impression
sur les esprits dans les temps
postérieurs ; mais, à la naissance des
ordres mendiants, personne ne fut
frappé de la réflexion qui l' a occasionné.
La religion consistait presque entièrement
dans des pratiques extérieures qui
sont toujours le culte du peuple ; il
aimait à se voir le maître d' en disposer
pour un prix modique.
Il se plaisait à penser que, pour un
peu d' argent, il pouvait se procurer
à chaque instant la plus grande des
consolations qu' offre le christianisme.
Cette fonction auguste du sacerdoce
lui inspirait du respect pour les moines
qui la remplissaient avec activité. Ils
lui paraissaient presque seuls dignes
de l' exercer, parce qu' ils l' exerçaient
toujours.

p136

Chapitre 21.

*comment la prédication fut encore une
arme dangereuse, quand on l' eut abandonnée
aux religieux mendiants.*

de plus, il s' attachait à eux par
l' habitude de ne recevoir que de leurs
mains le pain de la parole divine.
Leur éloquence grossière et faite pour
lui le transportait d' admiration. Ils employaient
des expressions à sa portée,
des images dont l' indécence ne lui paraissait
qu' une naïveté pleine d' agréments.
Ils remplissaient leurs discours
de familiarités révoltantes, d' obscénités
odieuses et de déclamations ridicules.
Cependant avec ces dégoûtantes

rapsodies, frere *Menot* ou frere *Maillard*
arrachaient des larmes aux plus
nombreux auditoires : ils remuaient les
ames aussi vivement que l' ont jamais
fait dans les siecles polis les *cicérons* et
les *démosthenes* .
On parle quelquefois des ravages
que font les mauvais livres. Le gouvernement

p137

sévît souvent contre eux
et contre leurs auteurs. Je n' ai pas dessein
de blâmer une police qui paraît
intéressante pour le repos des états ;
mais je ne puis m' empêcher de remarquer,
comme j' aurai encore occasion
de le faire ailleurs, que ces écrivains
si rigoureusement punis, ne sont
jamais dangereux pour le général ; ils
ne peuvent exciter au plus qu' une admiration
froide : il est impossible qu' une
lecture fasse des enthousiastes. Tous
les hommes, qui dans la retraite parcourent
des yeux un ouvrage, quel
qu' il soit, se défendent aisément du
fanatisme, quand il serait composé
pour l' inspirer.
Cette passion furieuse n' a de prise
sur eux, que quand ils sont rassemblés,
et qu' un d' entr' eux a le droit de
se faire seul écouter des autres. On ne
sçaurait concevoir quel effet produit
alors sur une troupe nombreuse la déclamation
la plus faible, débitée avec
chaleur, et soutenue d' un ton et d' un
geste imposant.
Les ames les plus molles sont les
premieres échauffées. Le feu qui s' y
nourrit se communique aux plus fortes

p138

par le voisinage. Il semble que les regards
et l' haleine de ceux qui l' ont
reçu, le portent et le soufflent dans
les coeurs qui balancent à le recevoir.
En peu de temps, tous s' animent, tous
s' embrasent involontairement. De tant

de flammes particulieres ainsi réunies,
se forme bientôt un incendie général,
qui porte par-tout la désolation et
l' effroi.

Voilà par quel moyen les moines
donnaient aux états des secousses si
violentes. Voilà comment s *Bernard*
faisait en un instant d' une foule de brigands
impitoyable, une assemblée de
croisés attendris ; c' est ainsi que les prédicateurs
mendians, sans avoir peut-être
son éloquence, obtenaient aussi
des succès qui ne paraissaient moins
considérables, que parce que l' objet en
était différent.

p139

Chapitre 22.

*usage et abus que faisaient de la confession
les moines mendians, pour
étendre le pouvoir de la cour de
Rome.*

ce n' est pas tout. En descendant de
ces trônes où ils commandaient impérieusement
aux coeurs, ils passaient
dans les tribunaux secrets de la pénitence,
où ils achevaient de les subjuguier.
Ils venaient de prêcher la nécessité
de travailler, par la confession, à s' ouvrir
le ciel. Ils avaient prouvé que
Dieu même leur en avait confié les
clefs, par l' entremise de son vicaire.
On courait à eux de toutes parts, pour
s' en assurer l' entrée ; mais ces clefs
mystérieuses ne tournaient souvent dans
leurs mains que suivant les ordres supérieurs
émanés de la cour de Rome.
Quand, par exemple, un prince
éclairé paraissait résolu à soutenir l' honneur
et les droits de sa couronne ;
quand, au lieu de fléchir à l' approche

p140

d' une excommunication inique, il s' armait
d' une nouvelle fermeté, et ne répondait
aux décrets injustes du *vatican*
que par la défense très-juste et très-sage

d' y laisser porter les tributs que les collecteurs italiens arrachaient de tous les côtés dans ses états : pour l' affaiblir, on attaquait la conscience du peuple ; comme, quand on veut renverser un grand arbre, on commence par en couper les racines.

On mettait les royaumes en interdit : on déliait les sujets de leur serment de fidélité ; c' est-à-dire, qu' on faisait cesser toutes les pratiques extérieures de la religion, et qu' on prescrivait aux particuliers de ne plus obéir à leur souverain, ou même de s' en choisir un autre. Le pape, comme dépositaire du pouvoir divin, et au nom des apôtres s *Pierre* et s *Paul* , foudroyait le prince qui lui résistait ; il le déclarait rebelle à Dieu, et par conséquent déchu sans exception de tous les droits que lui donnait sa place.

Cet arrêt passait bientôt les Alpes. Il trouvait au-delà des mains préparées pour le mettre à exécution. Les habitans des cloîtres sur-tout étaient exacts

p141

à observer la première défense, et ardens à prêcher la nécessité, pour le salut, de se conformer à la seconde. Ils montraient un prince hérétique, retranché du sein de l' église sur la terre par un décret infailliblement confirmé dans le ciel. Ils le peignaient dévoué aux flammes de l' enfer, devenu la proie et bientôt le compagnon des esprits malins qui y gémissent. Ils représentaient hautement combien il serait honteux et funeste de se soumettre aux ordres d' un *damné* , à l' ignominie d' avoir pour maître un misérable prêt à subir les plus infames supplices. à la description de ces tourmens, ils joignaient la menace effrayante de les faire partager à tous ceux qui oseraient ne pas l' abandonner. Ces images hideuses consternaient le peuple. D' ailleurs les cérémonies lugubres, dont cette espece de révolution était accompagnée, le pénétraient d' effroi. Il voyait les églises désertes

ou fermées : les statues de ses saints étaient voilées, et les autels dépouillés d'ornemens ; tout lui paraissait plongé dans un sombre silence. Cette espèce de deuil universel nourrissait et redoublait son accablement. Il ressemblait

p142

aux égyptiens qui, dans une des plaies de leur pays, au milieu de ces ténèbres épaisses dont ils furent affligés par *Moyse*, s'imaginaient découvrir à travers l'obscurité des spectres et des fantômes prêts à les dévorer. Il frémissait de même à l'aspect de cet appareil dressé contre lui. Dans la langueur générale où il croyait voir tomber la nature, il apercevait les avant-coureurs de ces tourmens éternels dont ses oreilles étaient sans cesse rebattues. Afin même qu'il ne lui restât aucune ressource pour se défendre de la terreur qu'ils inspiraient, on forçait le clergé séculier à paraître la partager involontairement. Les moines tonnaient dans les universités qui semblaient alors faire la gloire et l'appui de l'église. Ils avaient été déclarés capables d'y prendre des grades. Ils y dominaient par leur nombre, avant qu'on se fût avisé de le réduire en le fixant, et on ne s'en avisa que fort tard. Ces corps se voyaient donc, en gémissant, emportés par un mouvement qu'ils ne s'étaient pas donné. Les résolutions les plus déshonorantes y

p143

passaient à la pluralité des voix. On était tout surpris de voir sortir de ces assemblées de docteurs, sages et modérés d'ailleurs, des rescrits forcenés qui les couvraient de honte. On s'en servait cependant pour faire impression sur le public. Des pièces désavouées par la plus saine partie du corps, se donnaient, comme il arrive toujours,

pour le fruit d' un accord parfait et
d' un concert unanime.

Si l' on veut avoir une preuve, et en
même temps un tableau bien sensible de
tout ce manège, on n' a qu' à se rappeler
ce qui s' est passé en France depuis le
massacre des *vaudois* , jusqu' à celui des
protestans ; on n' a qu' à jeter les yeux sur
les tristes événemens qui l' ont affligée
depuis l' assassinat du duc d' *Orléans* ,
justifié publiquement par le cordelier
Jean Petit , jusqu' à ceux de *Henri liii*
et de son successeur, médités, exigés,
entrepris même par des moines mendians
de toutes les livrées et de tous les
instituts. Par-tout on verra des déclamations
emportées et des auditeurs
séduits, des directeurs fourbes et des
pénitens aveugles.
Des chaires et des confessionnaux y

p144

sont toujours la décoration des tragédies
atroces qu' on représentait dans
ces temps malheureux. C' est-là qu' on
plaçait des torches ardentes destinées à
éclairer, et ensuite à embraser la scene.
C' est de-là qu' on donnait le signal de
la révolte, et que des bouches audacieuses
ne craignaient point de profaner
la sainte écriture, en y cherchant
des exemples pour autoriser les plus
criminels excès. C' est-là enfin qu' on faisait
du meurtre de ses freres une action
légitime, et de celui d' un roi un sacrifice
de bonne odeur, propre à obtenir
de Dieu la rémission infaillible des
péchés.

Chapitre 23.

*que tous les maux dont on vient de
parler eurent lieu dès le commencement
de l' institution des mendians.*

et il ne faut pas croire que tous ces
abus se fussent glissés lentement, par la
succession des siècles, dans des ordres
commencés en apparence avec une perfection

p145

si éclatante. Il ne faut pas penser qu' ils ne soient devenus que bien tard propres aux usages funestes auxquels on les employait. Moins de trente ans après leur institution, ces abus étaient au comble. Voici comme le clergé parlait d' eux en corps, dès l' année 1243.

" depuis leur commencement, la haine qu' ils ont conçue contre nous les a portés à décrier notre vie... etc. "

p149

c' est *Matthieu Paris* qui nous a conservé ce monument précieux. Trois ans après il présente un autre tableau de la conduite des mendiants, qui ne leur est pas plus favorable.

" les religieux mendiants, dit-il, se rendaient odieux aux anciens moines... etc. "

Larchidiacre avait tort, sans doute, de rappeler au bout de trente ans un canon qu' on s' était permis de violer sous les yeux même et pendant la tenue du concile qui l' avait porté ; mais ce canon inutile n' en était pas moins sage, et la réclamation infructueuse qu' on en faisait, était elle-même une preuve

p150

du besoin qu' on auroit eu de l' observer exactement.

Chapitre 24.

que les moines mendiants ne sont plus aussi dangereux qu' ils l' ont été, quoiqu' ils puissent le redevenir.

je pourrais étendre encore bien plus loin ces observations et les preuves qui les appuient : mais en voilà assez pour démontrer qu' il n' y a ni imprudence ni malignité dans ce que j' ai avancé, au sujet de la part qu' ont eu les ordres mendiants à tous les crimes religieux commis depuis leur formation. Il est clair qu' ils ont pu en devenir les principaux instrumens ; il l' est encore davantage qu' ils ont fait à cet égard tout ce

qu' ils ont pu.

Ce n' est pas qu' en commençant ils se proposassent précisément d' encourager la scélératesse et d' enseigner les maximes les plus contraires au repos de la société. Ce comble de la dépravation n' est ni croyable ni possible dans aucune

p151

espece d' établissement humain. Ils ne voyaient d' abord que la nécessité d' obéir sans réplique à un prince étranger qu' ils reconnaissaient pour leur véritable maître. Ce premier pas fait, leur rendait tout le reste facile. Ils se croyaient obligés à défendre son pouvoir. Après avoir épuisé en sa faveur les moyens légitimes, ils en venaient avec moins de répugnance à se servir des autres. Dans les chocs qui survenaient entre les deux autorités, ils se mêlaient bientôt comme parties intéressées, quoiqu' ils n' y fussent entrés que comme mercénaires très-subalternes. L' entêtement naturel à l' esprit humain, le desir aussi naturel de voir triompher un parti auquel ils étaient liés par des engagements sacrés, les précipitait dans les extrémités les plus terribles. Ils arrivaient à la fin du combat à des horreurs dont ils ne se seraient jamais cru capables en le commençant. Ils étaient emportés presque involontairement au-delà de leurs propres desseins, comme un sauteur qui, après s' être donné un élan pour franchir un fossé, dépasse presque toujours le bord qu' il voulait atteindre.

p152

J' avoue qu' une partie de ces dangers ne subsiste plus ; les institutions d' un fanatisme ignorant et grossier perdent de leur vigueur dans un siècle éclairé. Le pouvoir des généraux d' ordre ne peut plus guere aujourd' hui leur servir à faire commettre des forfaits éclatans ;

ils n' oseraient employer les mains dont ils disposent, à semer ouvertement les poisons que le terrain n' est plus préparé à recevoir.

La lumière, à la vérité, n' a point encore pénétré dans l' intérieur des cloîtres. Elle vient mourir contre les murailles de leur enceinte. L' habitude et le préjugé y sont perpétuellement en sentinelle. Ces deux ennemis de la raison y répandent plus de bandeaux, que leur rivale n' y peut introduire de rayons.

Cependant le jour que celle-ci produit aux environs, rend moins noire et moins affreuse l' obscurité que les autres tâchent de redoubler. L' ombre y devient moins épaisse, par le voisinage des endroits que le soleil éclaire. Il y naît une espèce de faible crépuscule, capable au moins de dessiller un peu les yeux malades qui en sont frappés.

p153

D' ailleurs tout est en paix autour d' eux. Les matières combustibles, dont la théologie scholastique armait autrefois tant de mains, reposent dans la poussière des bibliothèques. Un souverain mépris est l' accueil destiné à tout ce qui en conserve encore la moindre odeur. Les punitions sont prêtes pour quiconque oserait se hasarder à les tirer du tombeau où on les a très-sagement ensevelies. De cette position, il résulte pour nous un tems assez serein ; et les monastères ne seront pas absolument à craindre, tant qu' il ne s' y élèvera point d' exhalaisons capables de le troubler.

Mais, s' il redevient jamais nébuleux, s' il s' y formait un jour des orages tels qu' en ont vu nos pères, les cloîtres redeviendraient à leur tour ce qu' ils ont été, des arsenaux formidables, toujours prêts à fournir des armes pour la désolation de la chrétienté. Le fanatisme développant une seconde fois ses aîles, sanglantes sur ce triste univers, s' élèverait de nouveau au haut de leurs clochers pour y donner le signal du

combat : c' est-là qu' il s' arrêterait encore
pour secouer ses flambeaux funebres,

p154

qui jettent plus de fumée que de lumiere,
et dont les vapeurs mortelles
pour la raison, ainsi que pour la vertu,
ne sont favorables qu' au crime qui s' en
nourrit.

Chapitre 25.

*que les jésuites ne sont ni plus dangereux
ni plus coupables que les moines
mendians.*

après avoir développé ce qu' ont
été et ce que peuvent encore être un
jour les autres moines mendians,
examinons les *jésuites* et le sort qu' ils
éprouvent. Je les vois de nos jours
proscrits impitoyablement, bannis avec
ignominie de trois royaumes : ils gémissent
dans la plus profonde humiliation.

Leur nom paraît couvert en Portugal,
en France et en Espagne, d' une honte
ineffaçable. Ils s' en sont vu expulser
avec opprobre ; et quand le second a
bien voulu les rappeler dans son sein,
après la dissolution de l' ordre, quand
on leur a permis de respirer l' air de
leur patrie loin des retraites ténébreuses

p155

où ils apprenaient à en oublier les loix,
cette condescendance a été accompagnée
des précautions les plus désespérantes.
Il ne s' agit pas ici d' en examiner la
nature et la justice. L' opiniâtreté indomptable
de ceux qui en sont devenus
les objets les a rendu nécessaires. Leur
refus obstiné de signer des réglemens
que tout bon citoyen doit chérir et
observer, a fait paroître leurs intentions
suspectes. Il a fallu, pour les
abattre, joindre l' ignominie au châtimeut,
et flétrir par le déshonneur un
entêtement très-déplacé, après avoir
puni avec plus de rigueur une félonie
très-criminelle.

Il serait difficile, comme je l' ai dit,
de plaindre l' anéantissement où sont
tombés les disciples de *saint Ignace* . On
retrouve chez eux le principe qui
existe dans toutes ces grandes associations
monastiques, dont l' esprit est de
combattre les vertus utiles, et de consacrer
les hommes qui s' y lient, ou
à une oisiveté indécente, ou à une
activité nuisible ; mais, il faut l' avouer,
il n' a rien produit de plus dans
celle des jésuites que dans les autres.

p156

L' obéissance intérieure, le renoncement
entier à soi-même, la soumission
sans réserve aux supérieurs et au saint
siegé, une multitude de vices que l' on
qualifie dans le cloître du nom de
vertus, sont communs aux cordeliers,
aux carmes, aux jacobins, comme
aux jésuites ; tous sont également les
soldats des papes, avec cette différence
que les uns sont plus aguerris et mieux
disciplinés.

Les jésuites, comme l' infanterie
moderne, combattent avec plus d' ordre :
ils sont plus propres pour les
actions décisives. Les autres imitent
l' ancienne chevalerie, dont tous les
membres dispersés, et conduits sans
méthode dans les batailles, choquaient
quelquefois avec plus d' impétuosité
que de succès.

Pourquoi donc, avec tant de ressemblance,
leur sort est-il si différent ?

Pourquoi les uns sont-ils en horreur,
tandis que les autres jouissent de la
plus grande réputation ? Pourquoi,
quand les casuistes de la société sont
justement condamnés pour avoir avancé
des maximes dangereuses, les dominicains
osent-ils essayer de justifier

p157

leur saint Thomas, qui a dit positivement
les mêmes choses long-temps

auparavant ? Pourquoi, lorsque les jésuites, comme le lion de la fable, rendaient les derniers soupirs, les autres moines ont-ils eu l' audace de leur donner le dernier coup de pied ? Pourquoi enfin ceux-ci, surchargés de la haine publique, dès leur naissance, en sont-ils accablés aujourd' hui, sans que ceux-là semblent la partager ?
Chapitre 26.

pourquoi les jésuites ont toujours été plus haïs que les autres moines ?
j' ai cherché ce qui pouvait occasionner l' aversion déclarée qui a poursuivi cet ordre dans son commencement. Je me suis demandé d' où vient qu' il est le seul dont l' établissement ait éprouvé tant d' oppositions et de censures : il a eu, comme Hercule, des serpens à combattre dès son cerceau. Les autres ordres religieux sont nés sous des auspices plus favorables ; ils n' ont pas eu

p158

ainsi à se défendre d' un acharnement général.

Ce n' est pas qu' au fond ils ne le méritassent autant ; les réglemens des jésuites, comme nous le verrons, pouvaient en faire des intrigans dangereux.

Ceux des autres mendiants, comme nous l' avons vu, ne se bornaient pas à en faire des fainéans à charge ; mais ces derniers prirent mieux leur temps pour paraître.

Ils se montrèrent, comme on l' a vu, dans un siècle de superstition et de crédulité.

On admira des gens, qui, en parlant souvent du pape, en disputant sur *les quiddités, sur l' universel de la part de la chose* , en gagnant des bonnets de docteurs, consentaient à ne vivre que d' aumônes. La besace dont ils se chargeaient orgueilleusement les épaules, parut être le comble de l' humilité chrétienne.

La très-méprisable science, dont ils faisaient un étalage pompeux, gagnait encore à être comparée avec l' ignorance honteuse des séculiers. D' ailleurs l' autorité des papes les appuyait avec

force ; elle fermait la bouche à ceux qui étaient capables de sentir tout ce qu'avaient

p159

d'absurde ou de révoltant des privilèges accordés dans l'église aux dépens des droits de toute la hiérarchie ecclésiastique.

On se taisait donc ; et quand quelques esprits ardents, tels que Guillaume De Saint-Amour, par exemple, osaient lever un voile que Rome avait intérêt de tenir baissé, on savait en peu de temps, ou les gagner par des récompenses, ou les écraser par des persécutions.

Ainsi il n'est pas étonnant que les ordres mendiants ne trouvassent pas d'antagonistes opiniâtres.

L'établissement des jésuites se fit dans des circonstances très-différentes. Toute l'Europe était éveillée et attentive.

La hardiesse de Luther avait d'abord étonné les esprits : ses raisons les éclairaient ; elles avaient fait naître une envie générale d'examiner ce qu'on avait cru sans examen. Une humeur d'indépendance et de critique infecta les esprits qui s'étaient jusque-là laissés conduire par la foi et par l'habitude ; on prit la liberté de réfléchir sur des bulles qu'on aurait reçues cent ans plutôt avec le plus profond respect.

Il est inutile de le nier : il est certain

p160

que tous les ordres depuis quatre siècles, et même les universités, avaient recherché et obtenu des papes les mêmes privilèges que la société de Jésus. Ils étaient tous déclarés exempts d'impôts, soustraits à la juridiction des évêques, autorisés à se nommer des *conservateurs* pour se défendre *par toutes les voies possibles*. Ils avaient également le droit de troubler tous les états, d'en changer les lois, et de n'y reconnaître pour souverains que les

papes qui les créaient.

Mais ces bulles étaient, ou du moins paraissaient sans conséquences, à cause de leur ancienneté ; on oubliait combien ceux qui les avaient obtenues, avaient sçu s' en prévaloir : c' étaient de vieilles armes qui n' inspiraient plus d' effroi ; on avait cessé de les craindre, parce que la rouille semblait les couvrir, et qu' on était accoutumé à les voir.

Les jésuites, en se les appropriant, leur donnerent un nouvel éclat : ils les firent tout d' un coup briller aux yeux du public, qui commençait à s' ouvrir, et qui par cette raison en furent d' autant plus vivement blessés. Ce fut

p161

cet éclat imprévu qui avertit de s' en défier ; mais sans les circonstances de la réforme des protestans, il n' aurait frappé personne. Les bulles auraient pu n' être pour la société de s Ignace, ainsi que pour les autres, que des monumens peu redoutés ; comme ces trophées guerriers, qui parent, sans qu' on les remarque, le frontispice des grands bâtimens.

Leur grand malheur, ce fut de renaître, pour ainsi dire, en même temps que la raison. Cette rivale difficile nuit à des compagnons qui n' étaient point faits pour soutenir son voisinage. Elle les critiqua avec une hardiesse impitoyable. Quand on vint à les combiner avec ces constitutions si adroites que leur rajeunissement soumettoit à l' examen, on fut effrayé des effets qu' elles étaient capables de produire. En songeant aux malheurs qu' on craignait, on annonça d' avance ceux qui pouvaient arriver.

Voilà sans doute ce qui éclaira tant de prophètes sur le compte de la société ; non pas les fanatiques plus méprisables, et aussi dangereux qu' elle, qui la regarderent comme précédant l' ante-christ,

p162

mais ces prélats distingués, ces magistrats sages, qui, toujours attentifs au repos des citoyens, voyaient dans les bulles modernes une source intarissable de troubles et de divisions.

Les parlemens, les évêques avaient de bonnes raisons pour refuser de s'y soumettre. Il était visible que les jésuites qui les avaient obtenues, choquaient les loix de l'état et celles de l'église. On voyait bien que les autres moines les choquaient aussi, et que cependant ils subsistaient ; mais on croyait que, parce qu'il y avait des abus anciens, ce n'était pas une raison pour en admettre de nouveaux : aussi est-ce de ces corps que partirent les oppositions les plus constantes et les remontrances les plus solides.

Les universités et les moines n'alléguaient pas de si bonnes raisons ; mais ils avaient des intérêts bien plus vifs à défendre. Les jésuites donnaient les leçons que les premières vendaient. Ils ouvraient des collèges gratuits et les peuplaient de maîtres aussi bons que le temps le permettait. Ils faisaient perdre aux maîtres-ès-arts la réputation et l'argent. C'était les mettre dans

p163

la nécessité de se déclarer hautement contre un institut qui travaillait à les ruiner et à les déshonorer.

De leur côté les dominicains, les cordeliers, les augustins, etc. avaient des motifs aussi pressans pour s'efforcer de donner l'expulsion aux jésuites. Ils étaient indignés que, dans un temps où leur domaine se rétrécissait tous les jours, il se présentât de nouveaux concurrents pour le partager ; ils croyaient suffire seuls au maintien du trône pontifical ; ils voyaient, avec un désespoir jaloux, des mains étrangères se préparer à leur disputer ce fardeau honorable et lucratif : ils éclataient en murmures ; ils s'épuisaient en intrigues contre ces rivaux, dont le début annonçait des progrès rapides.

En effet, ils s' étaient dès le commencement
trouvés aux prises avec eux sur
un objet qui méritaient bien toute leur
attention. Ils ambitionnaient avec vivacité
la direction des ames et le droit
de combattre dans les grands du monde
les passions et l' orgueil. Ils briguaient
avec chaleur la jouissance de cet empire
spirituel, qui leur faisait jouer un rôle
sur la terre, et les tirait de la sombre

p164

austérité du cloître. Les jésuites n' en
étaient pas moins avides : ils réussissaient
souvent à s' en emparer ; et l' humilité
des moines déplacés s' élevait
avec quelque espece de raison contre
les ravisseurs d' un poste si brillant.
Ils criaient donc contre eux, ainsi
que les gradués séculiers : ils animèrent
leurs partisans à seconder leur zele. Le
gros du public devenait l' écho de ces
cris réunis, dont l' emportement le
frappait plus que le soin d' en examiner
la justice : le tout ensemble formait
contre les jésuites une sentence générale
de proscription, que leurs succès
ont souvent fait renouveler ; et ces
succès furent beaucoup moins dus à la
sagesse de leurs fondateurs, ou à leurs
intrigues, qu' au hasard, aux circonstances,
qui ont tant de part aux événemens
de ce monde.
L' époque de leur naissance fut,
comme je l' ai dit, une des plus fortes
révolutions qu' ait éprouvée l' église
romaine. La patience des peuples trop
long-temps tyrannisés s' échappait enfin.
Les papes voyaient, avec une douleur
impuissante, le pouvoir des clefs
anéanti dans une partie de l' Allemagne.

p165

Luther triomphant menaçait d' envahir
le reste. Il semble que la cour
de Rome, dans son désastre, mécontente
des autres troupes spirituelles qui

la servaient, ait cherché à les remplacer par une nouvelle milice, plus soumise et plus courageuse. On peut dire qu' elle ne s' est point trompée, si telles ont été ses vues, en favorisant l' établissement des jésuites. Appuyés de toute l' autorité des souverains pontifes, ils ne tarderent pas à essayer de se répandre dans le monde ; ils y réussirent avec facilité. Il y a peu d' exemples d' une multiplication si prodigieuse. à la vérité, un cri général s' éleva qui avertissait d' être en garde contre eux. Ils furent dès le commencement suspects aux magistrats, poursuivis par les universités, et déclarés dangereux pour les princes. Cependant ils vinrent à bout d' accabler ou d' enchaîner les tribunaux supérieurs. Ils écrasèrent les universités, leurs rivales ; ils inspirèrent à plusieurs rois la confiance la plus aveugle. Quoiqu' ils prononçassent, après un certain temps, des vœux qui les liaient à

p166

leur ordre, et leur ôtaient la liberté d' en sortir arbitrairement, les supérieurs restaient toujours maîtres d' en retrancher les particuliers scandaleux qui l' auraient pu flétrir. Cette disposition admirable, *en politique*, jointe à l' éducation de la jeunesse qu' ils envahissaient par-tout, les mettait en état de n' avoir que des sujets sûrs. L' une rectifiait les mauvais choix ; l' autre donnait le moyen d' en faire de bons. Elle les mettait à portée d' épier les talents naissans ; la culture qu' ils leurs donnaient était intéressée, par l' espérance de les transplanter un jour dans la société. Enfin étant autorisés par état à prêcher la religion, apportant à ce ministère des talents supérieurs, avec le zèle et l' assiduité qu' il exige, ils avaient les droits les mieux établis à la confiance du public. Ils élevaient l' enfance ; ils dirigeaient l' âge mûr ; ils flattaient et maîtrisaient la vieillesse : de quelque côté donc qu' on les examine, ils réunissaient

tout ce qu' il faut, ou pour servir
utilement les hommes, ou pour les
tromper avec adresse. Ils les saisissaient
au sortir du berceau, et ne les quittaient

p167

plus jusqu' à la caducité. Dès-lors
ils étaient faits pour devenir bien-tôt
accrédités et puissans, et pour abuser
de leur considération et de leurs
richesses.

C' est ce qui arriva : moins d' un
demi-siecle après leur naissance, ils
furent au nombre des instigateurs de la
ligue. Ils sont coupables, *mais seulement
pour leur part*, de tout le sang
répandu alors en France par des mains
dont leurs discours nourrissaient le fanatisme.
Ils étaient les émissaires infatigables
des cours de Rome et de
Madrid. Ils ne songeaient, comme les
autres moines, qu' à établir dans nos
provinces désolées la tyrannie de Philippe
Second, et le fléau de l' inquisition.

p168

Chapitre 27.

*que les jésuites n' ont pas plus trempé
dans les complots de la ligue, que
tous les autres moines. Calomnie
d' Antoine Arnauld contre la société
à ce sujet.*

il faut avouer pourtant qu' alors
même la haine a fait souvent outrer
les reproches qu' ils ont mérités. Il n' y
a point d' ordre qui ait tant excité
tant éprouvé ce sentiment funeste. Les
jésuites sont, en fait de crimes, ce
qu' était l' Hercule de la fable pour les
belles actions : on lui attribuait tout.
On agit de même avec la société. On
croirait que depuis deux cens ans il n' y
a point eu un vol commis, un crime
consommé, un assassinat médité, que
par des jésuites.

Voyez tous les livres de parti qui
ont parlé de la ligue ; ils en attribuent

à la société le projet, la fureur et les succès. Le duc de Guise ne travaillait que pour elle, la duchesse de Montpensier,

p169

le duc de Mayenne, le légat,
cette foule de prédicateurs forcenés,
dont le malheur de la France voulut
qu' elle se trouva pleine, étaient des
automates dirigés par un ressort secret,
dont les jésuites seuls avaient la clef.
Mais ouvrez les ouvrages respectables
des auteurs supérieurs aux cabales,
tels que le président de Thou, de ceux
qui n' écrivent que pour la vérité, parce
qu' ils sont dignes de l' enseigner aux
autres : vous verrez aussi que les jésuites
ne faisaient qu' une petite partie
des ennemis acharnés qui déchiraient
notre malheureuse patrie : ils pouvaient
contribuer à les animer, mais
ils n' en étaient pas les chefs.
Ils étaient eux-mêmes emportés par
le fanatisme général qui avait saisi les
trois quarts de la nation : ils se distinguaient
comme des soldats plus braves,
plus intrépides que les autres ; mais ce
n' est point aux grenadiers les plus déterminés,
qu' on attribue les manoeuvres
d' une campagne ; ce n' est pas non
plus à ces peres qu' il faut reprocher
toutes les horreurs de la ligue.
Le plan en fut conçu et tracé sans
eux. L' ambition fatale du duc de

p170

Guise, la mollesse non moins fatale
de Henri Iii, la funeste politique de
la reine mere en furent les vrais
mobiles. Les jésuites seconderent ce
pernicieux projet avec enthousiasme,
ainsi que les autres moines, parce
que Rome, qui y était entrée, les
força d' y entrer aussi. L' obéissance des
jésuites était plus stricte : le voeu qui
les liait étant plus nouveau, les rendit
plus dociles et plus furieux. Ils ont sans

doute mérité par-là d' être abandonnés de tous les bons français ; mais encore une fois, ils n' étaient point seuls, ils n' ont pas tout fait.

On trouve dans un long discours, prononcé publiquement contre eux il y a plus d' un siècle, qu' ils avaient été cause de tous les massacres pendant les guerres de la ligue. *ils sont seuls coupables*, disait l' avocat Arnauld, *de la mort de tous ces vaillans hommes ; ils ont seuls allumé, attisé ce feu qui a presque consumé la monarchie* .
Cependant réfléchissons sur l' histoire avec impartialité, examinons ce qui s' était passé en France depuis quarante ans, et nous verrons si cette imputation n' est pas outrée.

p171

Dès le regne de François Premier, l' émotion causée en Allemagne par les nouvelles opinions, se fait sentir sourdement jusqu' en France. Les scandales donnés successivement par la vie licencieuse de plusieurs papes disposent les esprits à voir avec plaisir leur autorité attaquée. La pragmatique sanction, abolie en cet instant, paraît être un outrage aux droits de la nation. Les restes de l' ancien esprit féodal écrasé, mais non détruit, par Louis Xi et ses successeurs, la rendent sensible à cette augmentation du pouvoir royal. Ceux qui n' attendent rien de la cour, qui regrettent la liberté de leurs peres, penchent donc en secret pour tout ce qui paraît propre à la ramener, et la hardiesse républicaine du calvinisme flatte leurs dispositions naissantes.

Dans un grand état, il se trouve toujours mille intérêts différens. Il y a des hommes qui envisagent avec effroi précisément les circonstances dont les autres se promettent de grands avantages. C' est ce qui arrive alors en France.

La nomination des bénéfices, attribuée

aux rois, attache à la cour
toutes les ames intéressées. Le clergé,
tremblant pour ses richesses auxquelles
il voit clairement que les calvinistes
en veulent, en devient bien plus zélé
pour sa religion. Il sollicite, il obtient
des arrêts contre des sectaires imprudens,
qui osent enseigner que les
évêques ne doivent pas être riches,
et que l' opulence des moines est
contraire au christianisme.

On s' aigrit de part et d' autre ; mais
le gouvernement ferme et vigoureux,
les guerres continuelles, quoique peu
fortunées, de François Premier et de
son fils, imposent le silence à tout le
monde. Les humeurs fermentent sans
qu' on s' en apperçoive ; les haines s' enveniment,
elles n' attendent pour paraître
qu' un instant de relâchement dans le
corps politique.

Alors François second parvient au
trône : son extrême jeunesse, une santé
faible, une ame plus faible encore,
diminuent le respect dû à sa personne.
L' état et lui sont gouvernés par une
femme intrigante, vindicative, ambitieuse,
mais plus avide du pouvoir
souverain, que capable de le diriger.

à peine a-t-elle le gouvernail entre
les mains, que l' apparence d' une tempête
l' intimide. Au lieu de s' opposer
avec vigueur aux différens partis qui
commencent à agiter le royaume, elle
les favorise tour à tour, elle les appuie
l' un après l' autre du nom et de l' autorité
royale. Ne voyant pas que tout ce
qu' elle ajoute à leur puissance est autant
de perdu pour la sienne, qu' ils se
servent aussi-tôt contre elle des forces
qu' ils en ont reçues, elle se met dans
le cas de n' avoir point d' autre ressource
qu' une guerre civile.

Le malheur de la France veut que
toutes les qualités qu' elle aurait pu desirer
dans son prince, se trouvent dans

le chef d' une maison étrangere, fixée
chez elle depuis peu de temps. Le
parti royal est dans ce moment joint
au part catholique. Le duc de Guise
se déclare pour eux, et aussi-tôt il y
éclipse le souverain.

Il est assassiné. Par un second malheur
encore plus funeste, il laisse un
fils héritier de ses vertus, qui à la
même ambition unit plus d' activité.
Celui-ci brille à la tête des armées, il
surmonte ses rivaux par son adresse,

p174

et les désespere par ses succès. à la
satisfaction de les déconcerter dans les
intrigues de la cour, il joint la gloire
de réparer leurs défaites à la guerre.
Son oncle, son frere se distinguent
par une autre sorte de héroïsme. Comblés
des biens et des dignités de l' église,
ils défendent avec chaleur une
religion qui les enrichit. Ils séduisent
l' imprudente reine mere : ils lui font
trouver nécessaire la perte d' une partie
des sujets de son fils ; tous ensemble
chargent l' enfance infortunée de ce
prince, du plus horrible forfait dont
un roi se soit jamais souillé.
Cet affreux massacre est une espece
de curée, qui renouvelle l' ardeur des
partisans de la maison de Guise. L' ambition
des uns et le goût sanguinaire
des autres redoublent. Alors un fatal
enchaînement de circonstances amene
au trône un prince peu digne de
l' occuper : mou, inappliqué, plongé
dans tous les vices, prêt à armer lui-même
toutes les mains qui voudraient
travailler à sa ruine.

p175

C' est sur la connoissance de son caractere
que le duc de Guise ne met
plus de borne ni à ses desirs ni à ses
espérances. Le roi le sert lui même, en
se livrant à tous les travers qui peuvent

le rendre odieux et méprisable. Le duc prodigue l' argent, les promesses, les menaces. Sa politique engage l' Espagne à le secourir. Sa libéralité lui attache le peuple ; sa valeur lui assure les soldats ; ses parens lui gagnent le clergé. Rome qu' il flatte, lui donne tous les moines : c' est à l' aide de tant de mains réunies qu' il creuse aux pieds du faible Henri Iii l' abîme où il se promet bien-tôt de le précipiter. Voilà quelle fut la véritable origine de la ligue. On voit qu' il n' y est point du tout question des jésuites. Ils n' avaient pu même y entrer pour rien. Les préparatifs en étaient faits long-temps avant qu' ils existassent en France. On avait déjà jeté les fondemens de ce funeste édifice avant qu' ils fussent en état d' y travailler. La reine mere, les princes lorrains, le roi d' Espagne, les papes en furent les architectes ; les jésuites, et les autres brouillons, n' étaient que des ouvriers très-subalternes.

p176

Je me suis attaché à développer ce point d' histoire, parce qu' il m' a paru le mériter. Trop de personnes, qui ne sont pas obligées d' en faire l' objet de leurs études, croient, sur la foi d' une foule d' écrivains, que les jésuites, comme le dit avec tant de hardiesse le furieux Arnauld, allumerent seuls ce grand embrasement. L' amour de la vérité m' a obligé de faire voir qu' ils n' avaient contribué qu' à l' entretenir. On pourrait appliquer ici cette estampe burlesque faite contre une bulle assez connue. On y voyait des jésuites avec cette bulle, dans un carrosse tiré par des capucins : mettez dans le carrosse des rois, des princes et des papes, attelez-y des jésuites, des capucins, des docteurs, etc. Vous peindrez la ligue assez au juste. Les jésuites en étaient-ils moins coupables pour ne porter qu' une partie de ce fardeau ? Non, sans doute ; mais il ne faut les charger que de la portion de crime qu' ils ont commise.

Il n' est peut-être pas hors de propos de remarquer que la satire menippée ne nomme que deux jésuites en particulier, *Pigoenat* et *Chamolet* . Elle ne

p177

parle que trois fois en général des jésuites ; elle les représente comme des manoeuvres dirigés, conduits, comme les autres, par les mains puissantes qui faisaient mouvoir le corps de la ligue. On ne reprochera certainement point à l' auteur de cet ouvrage d' avoir manqué ni de hardiesse ni de lumieres. Il faut donc avouer qu' en attribuant en général toutes les démarches funestes de ce temps-la aux jésuites, on a bien plus pensé à les perdre qu' à rendre justice à la vérité.

Chapitre 28.

que l' esprit d' intrigues, tant reproché aux jésuites, était un effet des circonstances où leur ordre a été formé.

véritable tache originelle de cette société en France.

le dévouement qu' ils montrèrent alors pour les intérêts de Philippe Second, a pourtant été, avec raison, leur grand crime, aux yeux des gens désintéressés. C' est même là probablement

p178

la source de tous ceux qu' ils ont depuis ou conseillés, ou autorisés. Dix ans après leur naissance, on leur reprochait déjà, avec justice, leur origine espagnole.

C' est sur ce titre qu' un sage magistrat demandait leur exclusion, lorsqu' à peine ils étaient admis en France. Ils n' ont que trop vérifié ces funestes pressentimens, lorsque les liaisons de la cour d' Espagne avec des citoyens mal intentionnés, firent chanceler la couronne sur la tête d' un de nos rois, et la ravirent presque à un prince qui la méritait par ses

vertus autant que par sa naissance.
Les sentimens de cette cour ont
prodigieusement changé. Quatre princes
de la maison de Bourbon, qui en
ont successivement occupé le trône,
doivent avoir détruit la haine secrète
que des intérêts contraires engageaient
la maison d' Autriche à nourrir entre
les deux peuples. Les espagnols d' aujourd' hui
ne sont plus ceux de Philippe

p179

Second ; mais les jésuites sont restés les
mêmes. Fondés par un espagnol autrichien,
composés d' abord entièrement
d' espagnols, soumis à la même
domination, la façon de penser des
premiers membres est devenue invariablement
celle de tout l' ordre.

On sait que l' esprit des corps ne
meurt point. Les vieillards le transmettent
sans altération aux jeunes gens
qui les remplacent. Tout a beau changer
autour d' eux, ils ne participent
point au mouvement général. Le même
esprit, les mêmes usages subsistent
toujours pour eux, quoique des circonstances
différentes aient amené dans
le monde un autre esprit, et que des
usages nouveaux aient par-tout fait
supprimer les anciens. C' est une statue
qui reste entière après qu' on a ôté le
moule où elle a été fondue.

Voilà pourquoi les jésuites, nés
ligueurs au milieu des troubles et des
intrigues, ont souvent depuis excité
des troubles, et se sont livrés aux intrigues.
Ils les ont continuées, non pas
pour servir la maison d' Autriche, qui
ne le demandait plus, mais pour suivre

p180

le mouvement irrésistible imprimé à
leur ordre dès sa naissance.
D' autres moines, venus plus tard et
dans des circonstances plus heureuses,
n' ont point reçu cette impression

funeste. Les oratoriens, par exemple, n' ont rien conservé de la rouille monastique. C' est le plus respectable, et peut-être le seul respectable des ordres religieux. C' est le seul au moins qu' on n' ait jamais accusé ni d' ambition, ni d' avidité, ni de bassesse, ni de cruauté. Il ouvre une asyle à la vertu indigente, sans tendre de pieges à la richesse superstitieuse. Il nourrit l' amour du travail, il exclut le repentir ; et le plus favorable des préjugés pour ce qu' on a nommé le jansénisme, est d' avoir compté, au nombre de ses partisans, cette pépiniere d' hommes aussi éclairés que vertueux. Les circonstances où les jésuites se formerent, ayant été toutes différentes, l' esprit qui en résulta fut tout différent aussi. C' est cet esprit qui, malgré une vie réglée et des moeurs non suspectes, les a précipités dans les factions. C' est lui qui leur a fait nourrir des desirs

p181

ambitieux sous un extérieur modeste. C' est lui qui, malgré leurs études, leurs lumieres, leur amour pour les lettres, et la façon de penser noble qu' elles donnent à ceux qui les cultivent sans intérêt, les lie à une obéissance servile, qui n' est faite ni pour des coeurs élevés, ni pour des ames vertueuses. Par une suite du même esprit, ils aimaient trop en général à se mêler des secrets des familles : ils cherchaient à pénétrer dans les maisons, à s' y faire des titres pour gouverner. Ils avaient des missionnaires pour tous les rangs, ils fouillaient dans les palais et dans les villages ; ils y cherchaient des consciences à diriger, des coeurs à conduire, des ames faibles à surprendre : c' était encore l' esprit du corps, et c' était un esprit dangereux. Je ne prétends pas que leurs intentions fussent toujours mauvaises, mais elles pouvaient le devenir : leurs congrégations n' étaient guere peuplées que d' esprits faibles et crédules. Un seul

homme artificieux pouvait, étant chargé de les conduire, y causer les plus grands désordres.

p182

C' est par-là qu' ils ont si souvent regné dans les cours ; c' est par-là qu' ils ont suggéré la révocation de l' édit de Nantes, et d' autres révolutions non moins funestes. Les unes ont affaibli l' état, les autres l' ont au moins troublé. Tout ce que le despotisme peut inventer de violence pour appuyer ses volontés, ils l' ont mis en usage pour soutenir ces ouvrages de leurs mains : ils ont ruiné des familles ; ils ont tourmenté, ils ont fait mourir de chagrin ou de misere, dans l' exil et dans la prison, des hommes trop opiniâtres, à la vérité, mais d' ailleurs précieux à la France par leurs talens et leurs lumieres.

p183

Chapitre 29.

si l' on peut croire que les casuistes des jésuites se soient proposé d' établir un système réfléchi de corruption, et si les autres ordres n' en ont pas fourni d' aussi coupables.

il ne faut pourtant pas croire que ce soit chez les seuls jésuites que des bouches, destinées à recommander l' expiation des crimes, aient quelquefois ordonné d' en commetre. Ils ont eu sans doute des confesseurs faibles, capables d' oublier auprès du trône que la loi est égale pour les rois et pour les particuliers. Ils en ont eu de furieux qui ont abusé d' un ministere sacré pour exiger des injustices ou des barbaries : mais quel est le corps qui n' a point produit de prévaricateurs ? N' a-t-on pas vu des séculiers, des docteurs de sorbonne, des jacobins, des franciscains, se déshonorer par les mêmes complaisances, et caresser, sans rougir, les

désordres des grands ?

p184

La grande différence qu' il y a cependant entre ceux-ci et les jésuites, c' est qu' on a prétendu que les uns, en se livrant à cet excès honteux de mollesse, ne travaillaient que pour leurs intérêts particuliers, au lieu que les autres l' adoptaient par principe de conscience, et pour l' utilité du corps. On a cru qu' ils s' étaient fait un système réfléchi de corruption, qu' ils s' étaient proposés de détruire tous les principes de la morale, en se dévouant à les étudier, comme ces mineurs, qui n' approchent des murailles d' une ville que pour en ébranler les fondemens. Des maximes aussi singulieres que dangereuses, avancées par un tas d' écrivains connus, sous le nom absurde de *casuistes* , ont donné à ces imputations une espece de vraisemblance. Quand on y réfléchit cependant, on trouve que ce dessein serait le fruit d' une politique bien peu éclairée. C' est mal connoître les hommes que de s' imaginer qu' on leur plaira, en adoucissant le joug que la raison et la morale leur imposent. Les prédicateurs les plus sévéres sont toujours ceux qui attirent la foule.

p185

Les stoïciens, qui voulaient dompter tous les penchans de la nature, qui semblaient avoir déclaré la guerre à la faible humanité, avaient par-tout de nombreuses écoles. Les épicuriens, dont les principes plus doux paraissaient faits pour exciter l' amour et la bienveillance, avaient peine à trouver quelqu' un pour entendre leurs leçons. Du temps de la fameuse réforme au seizieme siecle, on abandonnait les délices de la cour de Rome, les cérémonies brillantes de l' église catholique,

pour se précipiter dans les temples calvinistes, nuds, dépouillés de tout ornement, peuplés de ministres chagrins, impitoyables, qui déclamaient contre le luxe et contre une magnificence proscrite par eux. Il semble donc que la corruption de la morale n'aurait pu valoir aux jésuites le fruit qu'on les a accusés d'en attendre.

D'ailleurs il faut avouer que de tous les écrivains absurdes qui ont fourmillé dans les cloîtres, il n'y en a point de plus nombreux que les casuistes. Tous les ordres en ont fourni. Les jacobins, augustins, franciscains du même temps, se sont également distingués dans cette

p186

ridicule carrière. à commencer par saint Thomas, l'ange de l'école au quinzième siècle, et à continuer par l'examen de tous les prétendus grands hommes qui ont figuré avec honneur pendant tout le seizième, on verra que la célébrité dans le monde, les dignités éminentes dans l'église, et souvent le titre de saint après la mort, étaient la récompense des excès qui attireraient infailliblement aujourd'hui des punitions aussi graves que justes.

Qu'on dise de nos jours, même en particulier, ce que disait le cardinal Du Perron aux états assemblés, on sera poursuivi avec justice par les tribunaux civils. Si on se hasarde à l'écrire, le livre et l'auteur seront condamnés avec infamie. Au quinzième siècle, l'un et l'autre auraient été accueillis par les papes : c'était l'esprit du temps, et l'on n'en a que trop de preuves dans les misérables productions qui en ont été le fruit.

p187

Chapitre 30.

si les casuistes en général peuvent passer pour une espèce d'écrivains dangereux.

s' il est évident pourtant que cette classe de théologiens est faite pour essuyer le mépris de la postérité, il ne l' est peut-être pas qu' ils doivent lui paraître bien dangereux. Pour cela il faudrait que leurs ouvrages fussent connus et lus ; or, certainement ils ne le sont pas. Quand ils seraient aussi célèbres, aussi agréables qu' ils sont ignorés et inintelligibles, il semble qu' ils ne pourraient avoir presque aucun effet fâcheux. Ils ne seraient à portée d' agir que sur les directeurs ou sur leurs pénitens, et même les premiers ne pourraient s' en servir qu' à pervertir les seconds : mais, je le demande, quand on veut perdre une ame faible, est-ce par des citations qu' on la séduit ? Il lui faut, pour se décider, des intérêts plus vifs que l' envie de suivre ce que le caprice d' un auteur

p188

lui a dicté. L' ambition, l' amour des plaisirs, ou l' argent qui donne de quoi satisfaire l' un et l' autre, voilà les grandes sources des crimes.

Le fanatisme en est encore une autre, non moins féconde : mais ce n' est point non plus par des livres *in-folio* qu' il s' accroît. C' est sur-tout par ces discours publics, appelés *sermons* ; c' est par les entretiens particuliers qui accompagnent la direction des ames.

Les bouchers de la saint Barthelemi n' avaient assurément lu aucun casuiste. Je ne pense pas que les ligueurs fussent fort curieux de savoir combien de théologiens avaient avancé que le régicide pouvait être légitime. Ils écoutaient les prédications d' une foule de furieux, habillés en cordeliers, en feuillans, en capucins, en prêtres séculiers. Ils se confessaient à ces mêmes prédicateurs.

C' est dans les confessionnaux qu' on versait un nouveau venin sur les plaies qu' avaient faites les sermons dans ces ames crédules. C' était au nom de Dieu et de la vierge, qu' Aubry, Lincestre Boucher les envoyaient aux meurtres et aux assassinats. à ces noms respectables,

ils ne songeaient point à mêler
ceux de Cajetan, de Bellarmin ou de
Tolet. Ceux-là n' auraient pas excité
l' enthousiasme.

Chapitre 31.

*qu' il y a beaucoup de livres plus indiscrets
réellement que ceux des casuistes,
et qui pourtant ne produisent aucun
effet fâcheux.*

il y a une grande méprise dans l' idée
que l' on a de l' effet que produisent
les livres, et dans la crainte qu' inspirent
aux politiques des auteurs imprimés.

Une preuve que ces livres, quels qu' ils
soient, n' agissent guere sur les sentimens
des hommes en général, c' est ce
qui se passe sous nos yeux. Corneille a
autant d' admirateurs en apparence,
qu' il y a de gens qui savent le français.

Tout le monde le lit ; tout le
monde l' a dans sa bibliotheque : on
n' oserait se permettre de le critiquer,
même avec modération. Il serait pourtant
aisé de prouver que ce Corneille
est plus dangereux dans un état monarchique,
que tous les casuistes ensemble.

Ses tragédies sont l' école de l' esprit
républicain le plus farouche. Il n' y enseigne
que le mépris des rois et
l' amour de la liberté. On ne s' est pourtant
jamais avisé de le brûler comme
un séducteur redoutable. Aucun français
non plus ne s' est avisé de pratiquer
ce qu' il fait enseigner par ses héros.

On ne méprise ni les rois ni leurs
ministres, parce qu' on lit dans une de
ses pieces ce vers plus gigantesque
encore que romain :
pour être plus qu' un roi, tu te crois quelque
chose.

On peut en dire autant des universités ;
on ne les soupçonne pas de vouloir
donner à leurs élèves le goût de l' indépendance,

et la haine du gouvernement
arbitraire.
Cependant les premiers livres qu'elles
leur mettent entre les mains, ne sont
propres qu'à inspirer l'un et l'autre.
Les collèges retentissent de déclamations
contre les rois, faites par ces
républicains, dont on croit la morale
propre à nous former l'esprit et le cœur.
Les professeurs prodiguent devant leurs

p191

disciples les éloges les plus fastueux à
Brutus et à Cassius, à ces fameux assassins
de leur bienfaiteur, d'un grand
homme doué de toutes les qualités
qu'on peut souhaiter aux plus grands
rois. Voit-on qu'ils aient jamais engagé
par-là les jeunes gens à imiter ces
rigides défenseurs de la liberté romaine ?
Inutilement dirait-on qu'il est impossible
que personne s'y méprenne :
que César était un usurpateur nouveau,
et qu'il était permis d'en débarrasser
la patrie qu'il opprimait, au lieu
que tous nos gouvernements actuels
ont pour eux une antiquité qui les
rend respectables.
Cette réponse serait une grande imprudence ;
car enfin aucun politique
n'a osé fixer jusqu'à présent combien il
faut de temps pour rendre légitime les
descendants d'un usurpateur. On n'a
point déterminé combien il aurait fallu
d'années, par exemple, aux enfans
d'Olivier Cromwell pour être possesseurs
incontestables d'un trône souillé par
leur père d'un sang précieux.
Or toutes les maisons, actuellement
régnautes dans le monde, sont fondées

p192

sur des usurpations primitives. Celle
d'Angleterre, sur l'invasion de Guillaume
I^{er}, justifiée ou plutôt couverte
ensuite par les suffrages de la nation ;
celle d'Espagne, sur le malheur de

Henri l' impuissant, détrôné par sa soeur
Isabelle ; celle d' Autriche, sur une foule
d' usurpations successives ; celle de Portugal,
sur la révolte heureuse d' un
duc de Bragance, etc. Que deviendraient
toutes ces couronnes, si un
étudiant de Salamanque, d' Oxford, de
Coimbre, ou de Prague, après avoir
entendu louer Brutus, allait se mettre
en tête de rendre aussi la liberté à sa
patrie par un coup hardi ?
Heureusement, ce malheur n' est
point à craindre. Dès qu' on a l' usage
de sa raison, on n' estime plus ces déclamations
de colleges que ce qu' elles
valent. L' amour de sa tranquillité,
l' habitude de porter le joug transmis
par ses ancêtres, l' impossibilité même de
le secouer, fait aimer le gouvernement
sous lequel on est né. On voit, avec
plaisir, représenter Cinna et Nicomede :
on applaudit à la vigueur, ou plutôt à
l' enflure avec laquelle Corneille développe
les sentimens très-peu naturels

p193

et encore moins vraisemblables de ces
vieux héros. On ne frémit point de voir
dans l' histoire beaucoup de régicides
justifiés, ou par les historiens qui les
racontent, ou par les événemens qui les
ont suivis ; cependant on chérit son
roi, on est prêt même à sacrifier sa vie
pour la conservation de la sienne, et
pour le soutien de son autorité.
Il est donc vrai, comme je l' ai dit,
que ce ne sont pas les livres qui conduisent
les hommes ; et les casuistes,
qui sont toujours au moins très-ridicules,
pourraient bien quelquefois
n' être pas dangereux.

Chapitre 32.

*pourquoi les casuistes paraissent aisément
coupables dans les citations que
leurs ennemis tirent de leurs ouvrages.*
le grand crime de cette singuliere
espece d' écrivains, c' est souvent la
façon d' exposer les choses qu' ils ont à
dire. Elle met dans le cas de leur en
attribuer beaucoup qu' ils n' ont ni dites

ni pensées. Elle autorise à profiter contre eux de la déférence qu' ils ont eu pour la maniere de raisonner en usage de leur temps, dans ce qu' on appellait la *philosophie* .

Ils ont suivi la méthode de l' école, qui considere les choses d' abord suivant leur essence, et ensuite relativement aux circonstances qui les accompagnent. Elle est nécessaire en géométrie, où l' exactitude des calculs se fonde sur des rapports abstraits ; mais elle n' est point recevable en morale, où l' on ne peut prononcer sur une action, que quand elle est réellement commise : c' est cependant en morale que les casuistes l' ont adoptée, et ce qui occasionne tant d' erreurs qu' on leur impute avec une apparence de raison.

Est-ce un péché mortel que de coucher avec une jolie femme nue, demande Escobar ? Non, répond ce pere. Là-dessus, on crie : à l' infame, au corrupteur. Voyez cependant le sens dans lequel il répond, vous penserez comme lui. Cette action n' est point un crime en elle-même, puisque le mariage l' autorise. Hors du mariage elle devient criminelle ; et Escobar le dit plus bas, quand il examine les différens cas où on peut la commettre.

Tuer, est-ce un péché mortel ? Non, en soi-même, puisqu' un soldat, un voyageur attaqué par des voleurs, peuvent tuer légitimement. Rompre le jeûne, songer au plaisir qu' on aurait avec sa voisine, si on l' avait épousée, sont-ce des péchés mortels ? Non, encore : car un malade n' est point obligé de jeûner, et rien ne défend de croire que le mari d' une femme aimable doit s' amuser beaucoup avec elle. De telles questions, prises dans ce sens, sont indécentes dans la bouche d' un casuiste. Elles sont inutiles ; elles

n' apprennent que ce que tout le monde
sçait. Leur grand défaut est de rouler
sur une abstraction puérile. Il est bien

p196

certain que presque toutes les actions
sont indifférentes en elles-mêmes : ce
sont les circonstances qui les rendent
ou légitimes ou condamnables.

C' est aussi aux circonstances que les
casuistes vont ensuite s' attacher. Ils se
perdent dans mille détails révoltans ;
ils allarment la pudeur ; ils fournissent
des armes à leurs ennemis, et leurs
décisions ne deviennent réellement
criminelles, que quand elles cessent
de le paraître.

On ne sçaurait voir sans indignation,
des prêtres, des docteurs, des
hommes qui ont renoncé au commerce
des femmes, s' appesantir, avec une
espece de satisfaction, sur tous les
désordres qui en sont la suite. On détourne
les yeux, quand on les voit
exposer au public, dans des livres imprimés
avec approbation, des horreurs
que le libertinage ne se permet que
dans l' obscurité.

On répond que Sanchez et ses sales
imitateurs ont travaillé pour les confesseurs ;
qu' un confesseur doit par état
entendre, et même exiger les détails les
plus impurs. Il est constitué juge, dit-on.
Pour rendre un arrêt avec sûreté,

p197

il faut qu' il soit instruit de toutes les
circonstances et de la maniere de les
apprécier.

Cela peut être : mais enfin, faut-il
souiller les oreilles chastes, pour apprendre
à ces juges à maintenir la
chasteté ? Ne vaudrait-il pas mieux
priver les confesseurs de quelques tristes
lumières qu' ils acquierent toujours
assez vîte, et ne pas scandaliser des
ames pures qui n' en auront jamais

besoin ? à cet égard, les écrivains jésuites sont inexcusables, ainsi que tous les autres.

Mais la même raison qui les condamne, semble s' élever également contre tous ceux qui, pour les rendre odieux, vont fouiller dans ces bourbiers, et en tirent des ordures dont très-peu de personnes connaissent l' existence. Que dirait-on d' un homme qui, pour prouver aux parisiens que la peste est à Constantinople, ferait transporter à Paris des ballots infectés ?

p198

Chapitre 33.

des moeurs des jésuites ; qu' elles étaient rigides, et que cette rigidité même était peut-être une des raisons qui pouvaient les rendre redoutables aux yeux de la politique.

tous les cris qui se sont élevés contre les jésuites n' empêchent pas qu' on ne rende justice à leurs moeurs, même en proscrivant leurs ouvrages. Ils ont toujours mené une vie laborieuse, très-éloignés des excès trop justement reprochés à d' autres ordres : on les a bien accusés de ne pas attaquer la corruption fortement dans le monde ; mais on ne les a point soupçonnés de la favoriser chez eux.

Si quelques bruits publics, souvent produits ou envenimés par la malignité, ont noirci leur réputation à cet égard, ils se sont presque toujours trouvés sans fondement. Leur empressement à se charger d' instruire les enfans, et les fautes de quelques particuliers,

p199

ont sans doute occasionné ces bruits déshonorans ; mais il faut se rappeler que depuis Socrate jusqu' aux jésuites, tous ceux qui se sont livrés à l' éducation de la jeunesse, ont été soupçonnés d' abuser quelquefois de son

innocence. Le monde, à qui peu de chose suffit pour établir des plaisanteries, en a fait beaucoup contre ces peres ; mais des plaisanteries ne sont pas des preuves.

En général, ils ne se sont piqués que d' une rigidité trop scrupuleuse. Peut-être auraient-ils été moins dangereux, s' ils avaient été moins sévères. Un coeur amolli par la volupté, perd en peu de temps tout son ressort. Il devient incapable de ces intrigues cruelles qui font tant de malheureux ; mais une ame dure qui s' arrache volontairement à tous les plaisirs, cherche ailleurs à se dédommager. Elle se livre avec fureur à l' envie de dominer les hommes dont elle méprise les faiblesses ; elle croit ses emportemens ambitieux justifiés par le sacrifice qu' elle a fait des autres passions ; elle forme de sang froid, dans l' obscurité du cloître, des projets funestes, dont rien ne peut adoucir

p200

l' atrocité. Le sénat de Venise, si politique et si sage, punit les intrigues des moines, et non pas leurs débauches. Il sait que les unes ne font tort qu' au particulier qui s' y livre, tandis que les autres en font à l' état.

Chapitre 34.

des travaux des jésuites dans les Indes. s' il est vrai qu' ils y aient été cruels et destructeurs, comme on le leur a reproché.

le pouvoir acquis par les jésuites leur a fait des adversaires ardens : l' imprudence des casuistes a donné des armes redoutables contre eux ; mais leurs richesses, et le parti qu' ils ont pris de les augmenter par un négoce couvert des apparences de la religion, leur ont attiré au moins autant de rivaux secrets et de censeurs déclarés.

Le prétexte d' aller annoncer l' évangile à des nations lointaines, ensevelies dans les ténèbres de l' idolâtrie, est devenu pour ces peres une nouvelle

p201

source d' opulence, et d' accusations pour leurs ennemis. Il faut avouer qu' ils ne sont pas moins distingués par leurs missions chez les peuples barbares, que par leurs intrigues dans les cours policées de l' Europe.

Ils s' y consacrent tous par un engagement particulier. Si la regle leur fait un devoir de prêcher la religion dans les palais de nos princes, elle ne leur ordonne pas avec moins de précision d' en porter les lumieres chez les noirs de Nubie et chez les sauvages du Brésil. Ils lui ont été également fideles dans ces deux points.

Tandis que quelques-uns d' entre eux gouvernaient ou troublaient les climats tempérés depuis Cadiz jusqu' à Vienne, du Tibre jusqu' au Danube, d' autres affrontaient les feux de l' équateur, et baptisaient des africains dans les eaux du Niger. Ils étaient à la fois courtisans industrieux à Pekin, missionnaires respectables au Maduré, et souverains législateurs au Paraguai. Qu' il soit permis de remarquer ici jusqu' où la haine a emporté leurs ennemis, et quelles affreuses calomnies ils n' ont pas craint de répandre, dans

p202

l' espérance sans doute que, quand même les jésuites viendraient à les confondre, la cicatrice en resterait toujours. On lit en propres termes, dans le fameux discours d' Arnauld, que les jésuites, avec leurs castillans, ont fait mourir par le fer et le feu vingt millions d' indiens. Ce furieux avocat ne rougit point d' attribuer à la société la dépopulation de l' isle Hispaniola, et les massacres affreux qui coûtèrent tant de sang à l' Amérique.

Est-ce ignorance ? Est-ce malignité ? Est-ce impudence ? Est-ce tout cela ensemble qui a fait imaginer une imputation si atroce ? Je n' en sçais rien ; mais je sçais que, si jamais on a fait un mensonge

hardi, c' est celui-là. L' isle Hispaniola, ou Saint-Domingue, la première découverte et la plus cruellement traitée de toutes les terres de l' Amérique, le fut en 1493. Le Mexique, le Pérou étaient connus et soumis avant 1530 : les grandes cruautés se commirent dans les premiers temps de la conquête. C' est alors que l' acharnement des vainqueurs était plus inhumain, et que la crainte d' une révolte parmi les vaincus le faisait paraître moins horrible.

p203

Quelque étendue qu' on veuille lui donner, les massacres étaient sûrement cessés avant le milieu du seizième siècle. Les cris de ce sang, dont la terre était inondée, s' étaient fait entendre jusqu' en Espagne. Les loix, les officiers de distinction, et quelques-uns des ecclésiastiques venus d' Europe, avaient adouci le sort de ces malheureux esclaves. Nous verrons les jésuites fondés seulement en 1542. La première de leurs colonies en Amérique fut au Brésil en 1549. Elle ne fut redoutable ni pour les portugais, qui achetaient au péril de leur vie le peu d' or qu' ils en tiraient, ni pour les barbares, qui égorgaient et ne se laissaient point égorger. La seconde fut au Pérou, en 1567, où la forme du gouvernement bien établie, comme en Europe, ne permettait plus qu' aux hommes en place d' être injustes. Tous les autres établissemens des jésuites au Mexique, au Paraguay, au Canada, sont postérieurs. Si les moyens qu' ils employèrent, pour s' y rendre riches et puissans, ne furent pas tous convenables à des religieux, il n' y en eut

p204

du moins aucun de funeste au genre humain ; et quelques-uns, comme les

réductions du Paraguay, lui furent salutaires. La hardiesse avec laquelle Arnauld leur impute des barbaries dont ils sont innocens, dans la seule vue de les rendre odieux, est donc une calomnie punissable. Elles étaient commises et cessées avant qu' il existât un seul jésuite dans le monde.

Chapitre 35.

du commerce fait par les jésuites ; qu' il les rendait justement suspects aux gouvernemens. Pourquoi les autres religieux n' ont pas été commerçans. ce n' était pas du sang des indiens que les jésuites étaient avides, c' était du salut de leurs ames, et peut-être plus encore des richesses de leurs climats. Les difficultés ne les rebuterent point, parce qu' ils ambitionnaient des succès en plus d' un genre. Leurs travaux spirituels à la Chine, aux Indes,

p205

en Amérique, furent le soutien de leur grandeur temporelle en Europe. Un commerce immense, qui n' a été bien prouvé que de nos jours, mettait dans leurs mains les richesses des deux mondes. Ils établissaient des missions, comme les autres négocians établissent des comptoirs. En prodiguant les instructions chrétiennes à ces contrées sauvages, ils n' oubliaient pas de faire un échange avantageux de leurs productions contre celles de nos climats. La grossièreté de ces peuples barbares assurait une magnifique récompense à ceux qui venaient aussi travailler à leur salut ; et des envois réitérés de pelleteries précieuses, de toiles fines, de soies crues, d' or en poudre ou en lingots, étaient, aux yeux des supérieurs de la société, une preuve incontestable des progrès de l' évangile. Cette occupation lucrative faisait des jésuites, dans ces cours étrangères, des banquiers bien plus que des apôtres. On pourrait encore rapporter ce goût qui les distingue, et qui n' a infecté aucun autre ordre, à l' esprit qui régnait en Europe lorsqu' ils s' y établirent.

La découverte du nouveau monde

p206

y excitait une fermentation générale. L' Espagne, pour qui seule d' abord il avait été conquis, s' épuisait à y faire passer des colonies. On se précipitait en foule vers ces terres fortunées, qu' un climat plus favorable, une fertilité plus grande, et sur-tout l' or qu' elles livraient sans travail, rendaient précieuses à tous les yeux.

Quand une fois leur existence et leur possession furent bien assurées, l' attention des jésuites naissans se tourna vers ce monde naissant comme eux. Ils s' y procurèrent des premiers de riches établissemens. Pour les soutenir, ils étaient alors obligés d' entretenir une correspondance réglée avec l' Europe, où les superfluités de l' Amérique étaient de jour en jour plus recherchées. Il n' est pas impossible que ce soit dans cette nécessité primitive qu' ils aient puisé l' esprit commerçant qui ne les a plus quittés, comme c' est dans les troubles et les intrigues du même temps qu' ils ont pris l' esprit de faction qu' on leur a toujours reproché.

Les mendiants et les autres moines, richement fondés aussi dans ces contrées éloignées, n' ont pas pensé à en faire

p207

valoir par eux-mêmes les productions. C' est que leur esprit était déjà formé quand ils s' y transplanterent. Ils y confessent, ils y prêchent, ils y donnent lieu quelquefois à des histoires scandaleuses, comme en Europe, et même plus qu' en Europe, parce que l' ignorance et le climat y autorisent une plus grande liberté. Mais ils n' ont jamais sçu revendre avec avantage les biens que la terre leur prodigue comme aux autres : saint François D' Assise leur avait donné une regle propre pour des

siecles pauvres et barbares. Il ne prévoyait pas que ses enfans, à qui il ne laissait d' autre héritage que la charité des fideles, aurait un jour à Lima des églises avec plus de trésors que n' en ont peut-être tous les rois de la chrétienté. Cependant l' esprit de ces maisons s' établit d' après ses réglemens : telle est la force de l' esprit de corps, quand une fois il est confirmé par les années, que les richesses même de l' Amérique n' y ont pas donné d' atteinte dans les couvens des moines mendians. Les jésuites n' avaient pas la même raison, pour se défendre de l' amour du gain

p208

qui mettait toute l' Europe en mouvement : aussi y succomberent-ils. Les mers furent en peu de temps couvertes des vaisseaux de la société. Sans porter son pavillon, ils ne lui en fournissaient pas moins une opulence, dont la source n' a jamais tari jusqu' à nos jours. Cet article seul les rendra toujours légitimement suspects aux magistrats destinés à veiller pour la sûreté générale des citoyens. On pourra toujours dire, avec raison, aux jésuites : " vous êtes riches en Europe, pourquoi allez-vous chercher de nouvelles richesses en Asie et en Amérique ? Vous n' élevez point de bâtimens superbes, comme les enfans de saint Benoît ; vous n' employez pas votre argent à des plaisirs coûteux, ou à une aisance molle et voluptueuse, comme ceux de saint Bernard. Que deviennent donc ces trésors que vous amassez et qui disparaissent ? Si l' usage que vous en faites est légitime, vous ne risquez rien de le découvrir. Le mystere dont vous l' enveloppez laissera toujours soupçonner, avec raison, qu' il est criminel. " ce n' est pas tout. Il était probable

p209

que de grandes richesses ameneraient de grands abus. On pouvait croire que cette société fondée, ce semble, sur l'amour de l'étude et l'éloignement des grandeurs, se corromprait bientôt en approchant des cours, qu'elle trouverait des ennemis dans ses propres membres devenus accrédités et puissans. C'est ce qui n'arriva point. Les jésuites sont peut-être les seuls moines à qui l'opulence n'ait pas été nuisible. La sagesse de leurs loix les garantit de ce danger. Sparte l'avait autrefois banni de son sein. Lycurgue n'avait pas cru qu'il fût possible de concilier ensemble l'amour de l'or et celui du devoir. Pour rendre ses citoyens vertueux, il les avait forcés de renoncer à leur argent. Les jésuites, plus hardis, ou plus adroits, garderent leurs trésors et sçurent en restreindre l'usage. La richesse était pour le corps représenté par les premiers supérieurs : la simplicité, la frugalité pour les particuliers. Une vie austère et laborieuse était le fruit de leurs travaux. Le soin avec lequel on les tenait toujours occupés, prévenait les retours amers, les projets dangereux

p210

que l'oisiveté fait si souvent naître dans les autres instituts. Enchaînés par l'austérité inflexible de la règle, par la crainte d'un congé déshonorant, par l'habitude qui rend supportable, à la longue, le joug le plus fâcheux, ils n'avaient d'autres objets que la gloire de l'ordre. Cet objet devenait leur idole ; ils se sacrifiaient pour lui.

Chapitre 36.

*des vœux prononcés par les jésuites.
si l'on peut croire que leur objet fût
de faire commettre le crime.*

faut-il croire cependant que ce sacrifice fut aussi entier, aussi complet qu'on le dit ? Faut-il croire qu'il pût leur faire oublier devoirs, honneur, conscience, affermir leurs mains, les rendre également incapables de rougir et de trembler ? Telles étaient, dit-on,

nécessairement les dispositions de
ceux d'entr' eux qui ont osé mériter
le nom de casuistes, qu' ils ont déshonoré.
De quelle fermeté n' avaient-ils

p211

pas besoin pour prononcer un vœu qui
les liait aux plus horribles forfaits ?
Pour écrire de sang froid des choses qui
font frémir ceux qui les lisent ? De
quelle résolution ne devaient-ils pas
s' armer pour vaincre leur propre cœur
qui se soulevait, et méditer sans remords
les maximes affreuses dont ils
ont rempli leurs livres ?
Voilà les deux grands reproches
qu' on fait aux jésuites ; les vœux qu' ils
prononcent, et les casuistes qu' ils ont
produits. Je ne suis certainement pas
l' apologiste ni des uns ni des autres. Je
crois les premiers très-dangereux, et
les seconds au moins très-ridicules.
Mais n' outre-t-on pas toutes les idées
qu' on en veut donner au public ? Les
uns sont-ils aussi funestes, et les autres
aussi coupables qu' on l' a prétendu ?
Sans doute il y a toujours eu des
scélérats adroits et intrépides. Ils se sont
quelquefois réunis pour achever, avec
du secours, des crimes qu' ils n' espéraient
pas de commettre seuls. Il y a eu
des théologiens détestables, qui ont
séduit des âmes crédules, qui ont profané
la religion en commandant des
meurtres par sa voix. Tout cela est le

p212

triste fruit des passions, de l' intérêt et
du fanatisme.
Mais avancer qu' il y a une société
où le crime soit un devoir ; où, par principe
de conscience, on soit obligé
d' étouffer le cri de sa conscience ; où
l' homme qui s' y lie, se dit de sang
froid : " si mon général m' ordonne
aujourd' hui d' assassiner mon ami, je
l' assassinerai ; s' il veut que j' empoisonne

mon frere, je l' empoisonnerai ;
s' il demande la tête de mon pere, je
la lui porterai : je ferai trois actions
saintes et louables ; Dieu m' en récompensera,
parce que ce sera de lui que
j' aurai reçu ces ordres. " dire qu' une
pareille société existe, que le projet en
a été réalisé, qu' il a même été conçu ;
en vérité, c' est calomnier la nature humaine,
c' est vouloir répandre la terreur
parmi les hommes, c' est les avertir de
se refugier chacun dans les bois, et de
massacrer impitoyablement tout être
qui, marchant sur deux pieds et portant
un visage plat, osera les approcher.
Car, si l' on a jamais pu former une
pareille société, on en a pu former
deux, quatre, cent. Je ne suis d' aucune,
mais mon voisin peut en être.

p213

Dans l' incertitude, je suis autorisé à le
regarder comme un monstre qu' il faut
étouffer. L' intérêt et l' honneur des
hommes en général exige qu' une si
cruelle idée soit détruite. Ils n' ont pas
poussé si loin la barbarie et l' abus des
choses les plus respectables.
Il est certain que les jésuites sont
dangereux ; leurs voeux, comme ceux
des autres moines, le sont aussi, mais
c' est quand les choses auxquelles ils
engagent, peuvent se concilier avec les
apparences de la vertu. Dans des temps
de calme, le pouvoir des généraux
d' ordre n' est rien ; ils auraient beau
commander des crimes, ils ne seraient
pas obéis. L' envie d' en commander ne
peut pas même leur venir.
Dans des temps malheureux, où les
loix sont sans force, ils peuvent concevoir
des projets criminels, et trouver
des mains pour les exécuter ; mais
alors il n' est pas besoin d' être général
et moine pour causer de grands désordres.
Quiconque a de la hardiesse et
de l' éloquence, peut compter sur des
bras dociles, sans employer des voeux
pour se les attacher.
Ce qui rend seulement les moines

et leurs supérieurs plus à craindre ; c' est qu' ils vivent plus isolés, plus resserrés entr' eux, moins distraits par les objets qui donnent le change aux passions. La contagion gagne plus aisément parmi ces amas d' hommes ainsi pressés : l' usage de la parole, auquel ils semblent destinés, les aide encore à la répandre ; mais elle ne dure pas toujours, il faut même des circonstances propres à la faire naître. Hors ces momens redoutables, ils rentrent dans le rang ordinaire des citoyens ; ils ne sont plus que des particuliers livrés au vice, ou amateurs de la vertu, suivant leurs inclinations naturelles.

Chapitre 37.

qu' il s' en faut bien que les jésuites aient fait une profession particulière du régicide.

On ajoute : les jésuites ont une vocation marquée pour tuer les rois ; quand ils n' ont pu la réaliser par des faits, ils l' ont prouvée par des écrits ;

leurs livres sont pleins de maximes à ce sujet qui font frémir.

J' ai dit plus haut ce que je pensais des livres, et des effets qu' ils peuvent produire. Les plus redoutables fanatiques auraient certainement été bien innocens, s' ils n' avaient confié leurs délires qu' au papier. Ce n' est jamais avec des *in-folio* qu' on a formé des sectes et exécuté des meurtres.

Laissez écrire et empêchez de parler, les états seront toujours tranquilles.

Voilà peut-être la maxime la plus incontestable de la politique, et une de celles dont il serait à souhaiter que les personnes appelées au gouvernement des empires fussent bien pénétrées. Mais quand elle serait douteuse, quand réellement de mauvais traités de théologie pourraient faire impression sur le public, qu' en faudrait-il conclure contre les auteurs, jésuites ou autres,

qui ont perdu leur temps à ces misérables compilations ?

Tolet et Bellarmin ont soutenu en Italie des opinions répréhensibles : je le crois bien ; le chapeau de cardinal en était la récompense. Escobar, Suarès, Vasquès en ont fait autant en

p216

Espagne : je le crois bien encore ; l' inquisition leur liait les mains. Ils voulaient faire des livres, mais on ne leur laissait le choix que d' écrire des sottises, ou d' être brûlés : ils ont écrit des sottises.

En France, où ils n' espéraient point le chapeau rouge, où ils ne craignaient point les bûchers du saint office, voyez ce qu' ils ont dit. Y en a-t-il un seul qui se soit égaré ? Bourdaloue n' y a-t-il pas prêché la morale la plus pure ? N' ont-ils pas peuplé nos bibliothèques de livres où l' agrément se joint à l' utilité ? Quoi qu' on en dise, les hommes commettent des fautes, mais il répugne à leur nature de se lier volontairement à un genre de vie où ils sçavent qu' ils seront forcés d' en commettre toujours. On voit des médecins donner des remèdes pernicieux : on entend des avocats

p217

déguiser hardiment la vérité ; mais il n' y aurait ni médecins, ni avocats, si, pour l' être, il fallait ou toujours empoisonner, ou toujours tromper.

Par la même raison, il y a eu des jésuites qui ont conseillé des assassinats ; mais leur ordre n' aurait jamais subsisté un demi-siècle, si son unique destination avait été de former des assassins. Ils étaient hommes et moines : en ces deux qualités ils pouvaient être méchants et cruels ; mais il ne faut pas de gaieté de coeur leur attribuer un degré de scélératesse, dont l' humanité et

même le froc ne sont pas susceptibles.
Si la politique des jésuites peut se
trouver moins coupable qu' on ne l' a
prétendu, que penser de la morale de
leurs théologiens ? Doit-on croire
qu' elle soit aussi scandaleuse qu' on l' a
assuré ? La malignité, qui cherche et
trouve toujours des prétextes dont elle
s' autorise, n' en a pas manqué, en feuilletant
ces malheureux écrivains appelés
casuistes .

Tous les ordres en ont produit,
comme je l' ai observé, mais ce sont
ceux des jésuites qu' on a voulu trouver

p218

coupables. Les noms de *Buzembaüm* ,
de *Lacroix* , de *Sanchès* , de *Tambourin*
sont devenus le cri de guerre de
tous les ennemis de ces peres. On
croit avoir tout fait contre eux, quand
on leur a cité les méprisables auteurs
de plusieurs énormes *in-folio* ou inintelligibles
ou ignorés.

C' est ce qui a rempli les provinciales,
la morale pratique, d' extraits
qui paroissent monstrueux dans les uns,
insipides dans les autres, mais toujours
scandaleux et révoltans. On a fait rire
et frémir tour-à-tour le public qui
n' allait pas au-delà de ce qu' il rencontrait
sous ses yeux.

Malheureusement, pour compiler
ces recueils dégoûtans, on a employé
des copistes négligens ou peut-être
passionnés. On y trouve des citations
fausses et des traductions infidèles ; ce
qui a donné lieu à des récriminations
très-fondées de la part des apologistes
de la compagnie proscrite.

Mais, quand on se serait piqué de
ne citer que des auteurs jésuites, et de
rendre leur sens sans l' altérer, il faut
avouer que les conclusions fâcheuses,
qu' on voudrait tirer de leurs égaremens

p219

contre tout le corps, seraient assez mal appuyées, comme je l' ai prouvé précédemment.

Chapitre 38.

de l' éducation de la jeunesse par les jésuites : si elle était aussi défectueuse qu' on le prétend.

on a reproché aux jésuites jusqu' à leur maniere d' élever la jeunesse.

On a prétendu qu' elle était ou inutile ou dangereuse. Leur catastrophe singuliere a réveillé l' attention des spéculateurs sur cet article. On a fait des questions qui n' ont point été résolues, et qui méritaient pourtant bien de l' être.

à qui faut-il confier l' instruction de la jeunesse ? Quelle méthode doit-on y suivre ? Quel système faut-il adopter ? Quel lieu faut-il choisir ? Est-ce dans un cloître qu' il faut chercher des maîtres ?

La retraite, la solitude y rendent les

p220

hommes plus propres au travail. La discipline y est plus sévère, l' ordre plus exact, le dérangement plus rare : mais aussi la mélancolie peut y aigrir les esprits ; elle peut leur donner une âpreté inflexible, une envie désordonnée de faire des prosélytes : les élèves risquent d' en être les victimes ou les dupes.

D' ailleurs la réunion de tous les membres, sous une autorité despotique, rend ces asyles impénétrables à l' inspection des magistrats. Ils ressemblent à ces forêts des anciens druides, où les mysteres sacrés se couvraient d' une obscurité profonde.

Est-ce dans des mains laïques qu' il faut remettre nos enfans ? Est-ce à des hommes dégagés de toute espece de liens, qu' il faut confier leur jeunesse ? Ceux-là pourront joindre au commerce du monde la culture des talens. Ils promettent une éducation plus douce, des principes plus convenables, et sur-tout plus de docilité pour le gouvernement. Mais aussi ils seront plus sujets à se dissiper, moins avides de s' instruire ;

une fois bornés à une place honnête pour les appointemens, n' ayant pour aiguillon ni les exhortations d' un supérieur,

p221

ni les succès d' un camarade, ils se livreront à la paresse. L' enseignement public, qui était un art, deviendra bientôt entre leurs mains un métier. Voilà des inconvéniens et des avantages : de quel côté penche la balance ?

S' il était permis de prendre un parti dans cette querelle, quand on n' a point d' autorité pour la décider, je dirais que les inconvéniens attachés à la seconde méthode rendent la première encore préférable. L' état actuel même des collèges substitués aux jésuites, en est une preuve. Il n' y en a aucun où il ne se soit élevé entre les instituteurs séculiers des disputes scandaleuses. L' enseignement public en a souffert par-tout ; les écoliers se sont rebutés et dispersés. Il ne me serait pas difficile de citer dix collèges florissans sous l' administration des jésuites, qui ne sont plus aujourd' hui que des déserts. Et cependant l' entretien de ces maîtres dont les leçons n' attirent plus personne, est infiniment plus coûteux que celui des jésuites, que l' on suivait avec empressement.

p222

Chapitre 39.

que la méthode d' enseigner des jésuites n' était pas plus blâmable que celle des universités.

quand on vient à la méthode, on se trouve dans le même embarras. Celle des jésuites est atteinte et convaincue de ne rien valoir. On la critique, on la déchire, on la ridiculise ; ce sont les universités sur-tout qui triomphent sur cet article. à les entendre, tout est perdu dans les écoles depuis que la société a eu

l' audace d' en ouvrir. Les sciences ont dégénéré du moment qu' elle a entrepris de les montrer. Il y a aussi des pays où les chirurgiens démontrent qu' on ne sait plus raser depuis que les perruquiers se sont mêlés de faire la barbe.

Je ne veux ici ni développer la maniere des jésuites, ni la comparer avec celle de l' université. J' avouerai seulement qu' elles me paraissent toutes deux

p223

absolument les mêmes, et par conséquent également mauvaises.

Dans l' une et dans l' autre, on passe six et huit ans à étudier avec dégoût une langue qu' on est très-loin de savoir, quand on sort des lieux où on l' apprend ; on consume sans fruit le temps précieux de la jeunesse à rebattre des regles de syntaxe qu' on n' entend pas. Il n' y a rien de si abstrait que les combinaisons de ces regles ; et par conséquent il est ridicule d' y vouloir assujettir l' esprit neuf et dissipé des enfans.

On fait dans ce qu' on appelle la rhétorique des déclamations empoulées, qui ne ressemblent à aucun genre d' éloquence permis et usité parmi nous.

On est accablé d' éloges et de couronnes, quand on a placé, dans de mauvaises phrases mesurées, quelques hémistiches de Virgile et d' Ovide : cela s' appelle faire des vers latins. On est rigoureusement puni, si l' on s' avise de lire ou d' imiter nos bons auteurs françois.

On vient enfin à dix-huit ans en philosophie : mais quelle philosophie ! Où il faut donner un an aux regles

p224

du sillogisme, aux chimeres aussi absurdes que subtiles de la métaphysique, à des principes de morale

débités séchement, et sans aucune liaison avec ce qui se passe dans le monde ! Car on peut remarquer que, quoique Aristote semble banni de nos écoles, sa méthode y regne pourtant encore toute entière. On n' étudie pas la philosophie aujourd' hui dans les collèges autrement que du temps d' Albert Le Grand et de saint Thomas.

On a osé depuis vingt ans y mêler un peu de géométrie et de physique expérimentale, encore ce n' a pas été sans de vives oppositions de la part des vieux docteurs, qui, ne connaissant rien de plus beau que les *catégoriques* , les livres *de ethica* et le traité *de l' ontologie* , n' imaginaient pas qu' on eût besoin d' autre chose pour former l' esprit et le coeur de la jeunesse.

Aussi un jeune homme sort-il de là parfaitement neuf, parfaitement ignorant, n' ayant pas entendu un mot de ce que ses maîtres se sont vantés de montrer, au libertinage près, dont-il

p225

a peut-être donné ou reçu quelques leçons.

à toutes les belles connaissances qu' on a ainsi acquises *gratis* dans la faculté des arts, veut-on joindre celles que vend la faculté de droit ? On va quatre fois par an donner de l' argent chez un homme qui porte une grande robe noire, et qui s' appelle un *professeur* : ce professeur compte gravement si la somme est juste ; puis il enrégistre l' aspirant sur son livre de compte. Ce manège se répète douze fois. Dans l' intervalle, on soutient des thèses sur les lois, dont les unes n' ont aucune espèce d' authenticité, les autres sont oubliées depuis douze à quinze ans.

Ceux qui réussissent, reçoivent toujours *pour leur argent* des patentes qui les créent bacheliers licenciés, et tout le monde réussit : car, pour aider les mémoires faibles, les esprits lents, on

donne d' avance par écrit les réponses
qui doivent être faites devant une
assemblée de vieux docteurs incorruptibles,
établis juges souverains du
mérite, et engagés par serment à ne
souffrir aucune espece de fraude. à

p226

des travaux si pénibles, succede la
récompense ; on a enfin la satisfaction
de tirer sondernier parchemin,
et de se voir docteur *in utroque* .
Pour des personnes qui commencent
cette étude tard, et qui sont pressées de
sçavoir , il y a encore une autre méthode
moins gênante, qui s' appelle le
bénéfice d' âge. Il leur en coûte un peu
plus d' argent ; mais on leur fait faire
en six mois les progrès que les autres
ne font qu' en trois ans.
Voilà à la lettre l' éducation que l' on
reçoit dans les universités. Je ne conçois
pas qu' elles puissent à cet égard
faire des reproches à ces malheureux
jésuites : peut-être ne faisaient-ils pas
mieux ; mais certainement aussi ils ne
faisaient pas plus mal.
Je soupçonne un homme, devenu
célèbre à leurs dépens, de s' être un peu
laissé surprendre, quand il donne si
hautement la préférence à l' éducation
des colleges laïques sur celles des
maisons tenues par des réguliers. Il
accuse celles-ci d' être encore soumises
aux vieilles regles, de ne suivre qu' une
méthode pédantesque. *un seul traité*,
dit-il, *d' un professeur de l' université*

p227

*a répandu plus de lumieres sur ces
sciences que tous les livres des jésuites* .
Je ne sais, je vois dans les mains
de tous les écoliers, sans exception,
les bons auteurs latins avec des notes
et des commentaires faits par des jésuites.
Je ne vois sur l' usage de ces
auteurs, de la part des universités,

qu' un seul bon livre : c' est le traité des études de Rollin, et c' est malheureusement celui dont on se sert le moins dans les colleges. On n' y voit paraître, comme dans les classes de la société, les monumens des beaux siecles d' Athenes et de Rome, réparés et éclaircis presque que de la main des jésuites : ainsi, au mérite de les expliquer sans intérêt aux écoliers qui venaient les écouter en personne, ces peres joignaient encore celui d' en faciliter l' intelligence aux disciples même de leurs ennemis. Je suis très-éloigné de dire ou de penser que les universités soient dépourvues de gens de mérite. Il y a plusieurs de leurs membres qui ouvrent les yeux, et qui rougissent du joug dont ils ne peuvent se délivrer ; mais

p228

tel est le malheur de tout les corps. L' usage y domine en maître. Heureux quand, en se formant, ils en adoptent un bon ! Celui qui est une fois établi ne peut plus se changer. La pesante habitude élève entre eux et les progrès de la raison une muraille impénétrable. Quiconque ose entreprendre d' y faire brèche, passe pour un téméraire, qu' on persécute, et souvent qu' on déshonore.

Chapitre 40.

résumé et conclusion de ce livre.

quoi qu' il en soit, d' après ce que j' ai dit des jésuites, on peut conclure que, s' ils sont dangereux, ils ne le sont pas seuls. S' ils soutiennent des maximes ultramontaines, elles leur sont communes avec tous les ordres dont les généraux sont à Rome. S' ils ont laissé voir de l' ambition ; s' ils ont montré de l' avidité pour le pouvoir, pour les richesses, s' ils ont brigué des places honorables ; si, pour y parvenir, ils ont

p229

fait jouer des ressorts peu honnêtes :
quel est l'ordre qui n'a pas tâché
d'en faire autant ? Si tous n'y ont
pas également réussi, ce sont les
moyens qui leur ont manqué et non
pas le desir.

Si l'on faisait l'histoire des carmes,
des dominicains, des franciscains dans
le même temps, on y trouverait à peu
près les mêmes choses. Jusques dans
les fureurs de la ligue, on remarquerait
toujours ces moines à côté des
jésuites. Ils y paraîtraient peut-être
avec moins d'éclat, parce que, n'ayant
ni la même docilité, ni les mêmes
talens, ils ne pouvaient soutenir la
comparaison en mal comme en bien ;
mais il est certain qu'ils s'y comporterent
avec plus de scandale.

Si c'étaient les jésuites qui eussent
prétendu dire la messe sans se confesser,
au sortir des bras d'une fille,
comme les cordeliers en Flandre ;
si l'on en avait brûlé et fouetté autant
que de ces révérends peres à Gand et

p230

à Anvers, pour avoir séduit les
femmes, trompé les maris, et déclamé
contre le gouvernement ; avec quelle
élégance la morale et l'histoire des
jésuites paraîtraient dans les provinciales !
Avec quelle pesanteur elles
seraient développées dans les écrits
d'Arnauld.

Si c'était un jésuite qui eût arraché
la barbe à Trente en plein concile à
son adversaire, on publierait encore
aujourd'hui que c'est l'usage de ces
religieux de traiter ainsi tous ceux qui
les osent combattre. Si saint Ignace
avait le premier inventé l'inquisition ;
si ce flambeau funeste, dont saint Dominique
ne craignit point de s'armer
contre les albigeois, avait brillé pour
la première fois en Europe dans la
main d'un jésuite ; que n'aurait-on
pas dit d'un ordre appuyé sur des charbons

p231

ardens, qui dès sa naissance se
serait nourri de sang humain ? Enfin,
si un général des jésuites avait apostasié,
comme le second des cordeliers,
comme le premier et le
troisième des capucins, on démontrerait
clairement qu' une société dont
le chef aurait été un misérable, ne
peut produire que des scélérats dangereux.
Les constitutions des autres moines
sont le fruit d' un fanatisme ignorant,
qui ne développa que des ressources
grossières comme lui et son siècle.
Celles des jésuites tirent leur naissance
d' une politique habile, secondée par
l' enthousiasme et par l' intérêt : elles
ont la finesse de l' une, avec le despotisme
et l' inflexibilité des deux autres.
Leur grand crime en France, c' est
qu' en choquant les libertés de l' église
gallicane et l' indépendance du
royaume, elles choquent évidemment
la raison et la justice. En effet,
on n' a pas dû s' attendre que les fondateurs
d' ordres religieux les respecteraient

p232

plus que n' ont fait les autres conquérans.
Les règles qu' ils ont données
à leurs soldats ne tendaient qu' à l' avantage
de ceux qui s' y soumettaient.
Il fallait bien qu' elles se trouvassent en
contradiction avec celui des états où
ils devaient combattre.
Il est sûr que la France, en les
ménageant plus long-temps, gardait
dans son sein une épine qui la déchirait.
En l' arrachant, elle a fait une
opération utile, qui, pour une douleur
d' un instant, lui assure un soulagement
certain pour une longue suite d' années ;
mais il lui en reste encore une infinité
d' autres, dont il est à croire qu' avec
le temps elle songera enfin à se défaire
aussi.
Elle fera repasser les monts à tous
ces insectes d' origine italienne qui la
rongent et la dessechent. Le gouvernement

se lassera de voir l' état se dépeupler
par la superstition, et ses sujets
quitter leur patrie pour passer sous les
loix d' un autre prince, ou y rester en
se réservant le droit de la troubler.
Les ordres monastiques ressemblent
à ces vignes pliées en berceau, qui vont
porter leur nombre et leurs fruits loin

p233

du terrain qui les nourrit. Ce qui peut
faire une beauté dans le jardinage, est
un danger redoutable dans la politique,
et il est à croire que la France songera
enfin à s' en garantir.
Cette révolution n' aura pas de quoi
surprendre. Combien a-t-on vu de
sectes puissantes remplir, ébranler le
monde dans le temps de leur splendeur,
et finir oubliées et détestées de ceux
même qui les avaient le plus fortement
soutenues ? L' histoire en fournit mille
exemples. Qui est-ce qui se souvient
de nos jours des ariens, maîtres autrefois,
sous plus d' un regne, de l' empire
romain et de l' église ; qui du fond
de l' orient séduisirent ou intimidèrent
trois cens évêques occidentaux avec
un pape à leur tête ? Qui est-ce qui
parle en Europe des iconoclastes,
des nestoriens encore subsistans dans
toute l' Asie ? Ils sont passés, eux et
les disputes qu' ils excitaient. Les jésuites,
tous les moines, leurs partisans
et leurs ennemis passeront de
même.
C' est ainsi que chacun paraît à son
tour dans des situations différentes sur
le théâtre du monde. On y est successivement

p234

persécuteur et persécuté ; on
y joue un rôle plus ou moins éclatant.
Ces petites scenes affectent vivement
les spectateurs contemporains. L' intérêt
s' affaiblit pour les siècles suivans,
quand les objets ne subsistent plus.

Enfin elles vont se confondre aux yeux
de la postérité dans cette foule d' événements
dont l' histoire garde le souvenir,
et qui prouvent la folie des
hommes du temps passé, sans rendre
plus sages ceux du temps présent.

p235

LIVRE 2

Chapitre 1.

situation de l' Europe au seizieme siecle.
on sait que l' histoire des jésuites ne
remonte pas plus haut que le seizieme
siele. Leur premier titre, émané de la
chancellerie romaine, est de 1540. Ce
siele sera toujours une époque fameuse
dans les annales du monde.
La nature parut en ce moment prendre
de nouvelles forces. Elle chercha de

p236

tous côtés à s' étendre. La physique,
la politique, la religion, éprouverent
toutes des changemens qu' on était bien
loin de prévoir.

Au milieu des secousses qui agiterent
l' ancien monde, on fut étonné d' en
voir tout d' un coup paraître un nouveau.
On vérifia avec certitude l' existence
de ces antipodes, soupçonnée
déjà par quelques hommes raisonnables,
et condamnée avec assurance
comme ridicule, et même hérétique,
par tous les autres.

Tout parut singulier dans ces contrées
inconnues si long-temps. C' était
un autre ciel, un autre climat, une
autre espece d' hommes, des productions
absolument différentes de celles
que la nature avait placées ailleurs.

L' unique ressemblance que cette terre
eût presque avec la nôtre, causa
d' abord sa désolation. Ses entrailles
offraient à l' avarice les métaux précieux

qui la flattent. Les trésors qu' on y rencontrait par-tout, y attirèrent des conquérans qui abuserent de leurs forces ; ils joignirent l' inhumanité à l' injustice ; ils massacrerent ceux qu' ils dépouillaient, et la richesse du pays

p237

coûta la vie à presque tous ses habitans. Cette barbarie, qui fut la tache d' une seule nation, ouvrit à l' univers entier la source d' un commerce plus étendu en tout genre. Il en résulta des besoins, des plaisirs et même des maladies inconnues jusques-là. Mais, en introduisant tant de nouveautés dans la physique, elle en fit naître d' autres aussi remarquables dans la politique.

Les richesses, qui furent le fruit de cette découverte, resterent d' abord entre les mains de Charles V et de Philippe li son fils. Leur puissance, élevée subitement au milieu de l' Europe, sembla la menacer d' un esclavage inévitable. Les autres états, prêts d' être écrasés, se réunirent pour écarter le danger commun. Alors se forma dans cette partie de l' univers ce fameux système de l' équilibre, toujours constamment suivi depuis, et qui mit des bornes à l' ambition des princes. En rendant les forces plus égales, il a rendu les guerres plus longues et plus cruelles. Il a empêché les conquêtes et non pas les dévastations. Il les a même multipliées par la nécessité

p238

qu' il impose à plusieurs cours d' entrer dans des disputes qui n' en regardent qu' une seule. La multitude des petits intérêts particuliers a rendu les querelles générales plus fréquentes ; l' art des négociateurs, regardé autrefois comme le plus sûr maintien de la paix, est devenu la source des divisions. Depuis ce moment, l' Europe a été

sans cesse en proie à des troubles plus ou moins funestes. Elle a toujours été inquiétée et toujours sanglante. Après un certain temps, les calamités de la guerre lui deviennent nécessaires, comme la saignée et la purgation à un corps trop plein d' humeurs.

Avec un nouveau commerce, une nouvelle politique, s' introduisit aussi pour bien des pays une nouvelle religion : on osa examiner et combattre le culte reçu. En Allemagne, en Suede, en Dannemarck, en Angleterre, on frappa sans ménagement ce colosse fameux et respectable, dont la tête résidait à Rome. Il y eut dans tous ces royaumes des sectaires hardis, qui oserent attaquer des dogmes consacrés par le temps et par la vénération des peuples.

p239

Dans le même temps, les arts travaillaient à adoucir les scenes déplorables que donnaient l' ambition et le fanatisme.

Michel-Ange, Raphaël, l' Arioste, le Tasse développaient avec tranquillité toute l' étendue de leur génie ; ils donnaient à leur patrie une gloire supérieure à celle des beaux jours de Périclès et d' Auguste.

L' Italie ne brillait plus, à la vérité, par les arts destructeurs de la guerre : elle était ravagée, humiliée par les descendans, encore barbares, de ces goths, qu' on avait depuis appellés espagnols, par des gaulois héritiers, sous le nom de français, de la valeur et de l' ignorance de leurs ancêtres ; mais elle prenait sur ses vainqueurs la supériorité réelle de l' esprit et des talens.

Une destinée singuliere a fait concourir l' établissement des jésuites avec tant d' événemens remarquables. Elle a donné pour contemporains à leur fondateur, Charles V, François Premier, Léon X, Henri Viii, Calvin, Luther, et tant d' autres hommes, très-différens sans doute entr' eux par leurs talens ou par leurs places, mais égaux aux yeux de la postérité par leur réputation,

et dont les systèmes politiques ou religieux, après avoir de leur temps entièrement bouleversé la constitution de l' Europe, y ont encore aujourd' hui la plus forte influence.

Chapitre 2.

raisons qui faciliterent l' établissement des jésuites au seizieme siecle.

bien des écrivains ont avancé sérieusement que Dieu n' avait fixé la naissance des jésuites à cet instant, que pour faire sentir combien ils seraient à craindre. Ils ont cru ou ils ont voulu faire croire que l' institution de cet ordre, au milieu de la consternation et des gémissemens de l' église, déchirée par tant de mains audacieuses, était un présage sûr du mal qu' il devait lui faire un jour. Pour nous, nous remarquerons seulement que les jésuites n' ont dû la perfection de leur regle et le prompt agrandissement qui en fut la suite, qu' aux circonstances dans lesquelles elle leur fut donnée.

Quelque vifs que soient les esprits ambitieux, les moyens qu' ils emploient sont toujours proportionnés aux talens des hommes de leur temps. Ils sont grossiers dans un siecle grossier, déliés et réfléchis dans un siecle poli, que ses lumieres rendent plus difficile à séduire. Saint Bruno, saint François D' Assise ne furent pas des esprits bien subtils ; mais ils eurent assez de finesse pour se faire admirer de leurs contemporains, qui vivaient dans l' ignorance la plus épaisse : les regles qu' ils donnerent à leurs disciples, paraissent pleines de fautes contre la justice, contre la raison, et même contre la politique. Il semble qu' il soit contre la justice de recevoir des hommes à faire le sacrifice de leur liberté, dans un âge où

ils sont incapables de se connaître, où
les loix civiles ne leur permettent pas
même de disposer de leur fortune.
Il est contre la raison d' abandonner
les biens de ses peres, de renoncer à
une subsistance assurée, dont le superflu
peut toujours donner lieu à
l' exercice de la vertu, pour embrasser
une pauvreté fiere et oisive, et mettre

p242

à contribution la libéralité des citoyens
laborieux.
Il est contre la politique de vouloir
lier ensemble au même joug une multitude
d' esprits différens par le caractere,
par l' âge, par le tempérament ;
d' opposer une rigueur inexorable,
et quelquefois des tourmens inhumains,
à des repentirs trop légitimes ;
enfin, d' offrir aux hommes,
comme le séjour du bonheur, des prisons
qui sont trop souvent celui du
désespoir.
Voilà ce que font les regles de presque

p243

tous les moines ; mais ces défauts,
qui auraient dû causer leur destruction,
ont à peine été sentis par les hommes
barbares qui les reçurent. L' habitude
et le temps les ont depuis confirmées,
comme tant d' autres choses qui sont
aussi défectueuses, et qui subsistent
aussi, par la raison qu' elles sont anciennes.
Saint Ignace De Loyola ne valait
probablement pas mieux par lui-même
que saint Bruno ou saint François ;
mais, quand une imagination ardente
lui fit concevoir le dessein de fonder
un nouvel ordre, il trouva, parmi ses
premiers disciples, des hommes qui
voulurent bien lui faire honneur de
leur pénétration. Ils étaient espagnols.
Cette nation était dans le temps de sa
gloire ; elle n' avait point tourné son
activité du côté des arts. Les intrigues

et les armes faisaient sa seule occupation ;
ses peuples y réussissaient avec
éclat.

Les compagnons d' Ignace sentirent
aisément que, dans un siècle éclairé,
ils ne pouvaient se promettre des succès
qu' en profitant de ses lumières. Ils
virent que, pour établir un ordre nouveau,

p244

ils ne devaient imiter qu' en
partie ceux qui étaient déjà reçus ; que,
pour lui assurer une durée solide, il
fallait perfectionner les réglemens des
autres, et s' en former de tout contraires.
Tous les fondateurs avaient fait
des miracles vigoureusement défendus
par leurs enfans. Un de ces patriarches
avait trouvé dans un de ses couvens
le diable de l' impureté caché sous la robe
d' un moine ; il l' avait chassé à grands
coups de fouet, et le diable s' était enfui,
à la vue d' une foule de spectateurs.
S Norbert, parlant en français, s' était
fait entendre des allemands qui ne sçavaient
pas le français. Le docteur
séraphique avait reçu les stigmates de
la main d' un ange ; les cordeliers
l' assuraient : ils ne voulaient pas qu' on
trouvât de l' impiété dans cette rêverie,
encore plus absurde que pieuse.
Cette ressource si commode des

p245

prodiges manquait à Lainès et au conseil
d' Ignace. Les réformés, examinateurs
rigoureux, et destructeurs
impitoyables des merveilles antiques,
n' étaient pas gens à se prêter aux merveilles
modernes : aussi les instituteurs
des jésuites se contenterent de travailler
à un miracle de politique et de législation.
Ils entreprirent de faire un institut
qui conciliât une entière liberté avec
la plus parfaite dépendance ; l' esprit
avide du commerce, et la richesse la
plus incroyable, avec l' apparence du

plus noble désintéressement ; les lumières
que donnent l' étude et la réflexion,
avec le fanatisme le plus aveugle ;
enfin le mépris des grandeurs et
des emplois élevés, avec les talents et
l' envie de tout conduire, de tout gouverner.
C' est sur cette idée qu' ils
bâtirent le système politique de leur
institution.

p246

Chapitre 3.
*que les circonstances étaient avantageuses
au milieu du seizième siècle,
pour l' établissement d' un nouvel ordre
religieux.*

l' état actuel de l' Europe semblait,
comme on l' a vu, annoncer des succès.
Divisée par les disputes de religion,
déchirée par des querelles politiques,
étonnée, enrichie, instruite par des
navigateurs hardis, par des artistes
supérieurs à presque tout ce que vantait
l' antiquité, elle ouvrait une vaste carrière
au fanatisme, à l' ambition, au
génie dans tous les genres. Les nouveautés
dont elle était pleine permettaient
d' en hasarder d' autres. C' était le
moment le plus favorable pour former
un ordre religieux.

D' un côté, les papes cherchaient
par-tout des vengeurs ; leur trône,
ébranlé jusques dans les fondemens,
exigeait des mains capables de le soutenir.
Ces souverains, tremblans pour

p247

la grandeur qui leur restait, paraissaient
peu satisfaits des autres instituts, qui
même avaient produit leur plus redoutable
ennemi. Rome souhaitait à
ses défenseurs plus de souplesse et
moins d' opulence. Il lui fallait de nouveaux
moines, comme dans les états
séculiers, on leve de nouveaux régimens,
après une déclaration de guerre.
D' ailleurs, à la vue de tant de conquêtes

faites par les espagnols et les portugais en Asie, au Mexique, au Pérou : l' esprit de conquête s' était aussi développé dans l' église. Les brillantes dépouilles qui arrivaient de Goa, de la Vera-Cruz, et que le bruit public augmentait encore, rendaient cet esprit plus ardent. La charité chrétienne exigeait qu' on se hâtât d' ouvrir le chemin du salut à des contrées si riches. On croyait ne pouvoir envoyer trop d' ouvriers évangéliques dans des pays qui produisaient tant de trésors. Le zèle de plusieurs moines pour la propagation de la foi, les avait déjà engagés à aller vérifier ces merveilles. Ils avaient été témoins, et

p248

peut-être complices, des barbaries exercées par les espagnols. Ils prêchaient les américains que l' on égorgeait dans les batailles ; ils confessaient, ils baptisaient ceux que l' on pendait, ou que l' on brûlait vifs après la victoire. Ces conversions leur faisaient beaucoup d' honneur dans l' Europe. On s' étourdissait sur les moyens, on ne faisait attention qu' aux succès ; on louait Dieu, qui permettait que son nom fût glorifié dans tout l' univers, et sa religion reçue par-tout. Les souverains pontifes cherchaient des missionnaires qui voulussent aller partager ces travaux honorables. Ce fut alors que parut dans le monde cet homme singulier, nommé Inigo ou

p249

Ignace, dont les disciples, s' étant voués, avec un zèle aveugle, à la défense du saint siege, ont depuis, par un zèle plus éclairé, porté le christianisme dans tous les pays où il y avait beaucoup de richesses et d' incrédulité.
Chapitre 4.
de la vie de saint Ignace jusqu' à sa

conversion.

il n' y a personne qui ne connaisse
l' histoire de ce saint devenu si célèbre.
Tout le monde sçait qu' il fut d' abord
soldat, uniquement occupé du soin de
sa fortune. Il devint ensuite pénitent
plus indiscret qu' édifiant ; puis fondateur
d' ordre ; et enfin l' église a jugé
à propos de le placer dans le ciel. Les
jésuites ont conservé, dans le plus grand
détail, la mémoire de tous les événemens
de sa vie, sans exception. Ils les
ont fait peindre dans la superbe église
que la libéralité des rois d' Espagne
leur a bâtie à Salamanque.
On y voit tout ce qui précéda la

p250

conversion d' Ignace, et ce qui la suivit ;
sa demeure dans les hôpitaux ; sa dispute
avec un musulman à qui il
voulut démontrer comment la sainte
vierge était devenue mere, sans perdre
sa virginité ; la veille des armes dans
une chapelle, et beaucoup d' autres
folies qui prouvent un cerveau altéré.
Elles sont humiliantes pour ceux qui
le réverent comme leur pere. Elles ne
peuvent intéresser personne. Il semble
qu' on aurait dû les supprimer, par
ménagement pour la mémoire d' un
homme dont l' église a cru pouvoir
faire un saint.

Mais, puisque les jésuites eux-mêmes
n' ont pas craint d' en parler, on peut se
permettre d' en dire un mot, ne fût-ce
que pour faire connaître, entre une
foule d' autres exemples, combien la
renommée est souvent injuste, et que
ceux qui font le plus de bruit dans
le monde, sont quelquefois ceux qui
méritent le moins d' en faire. Assurément,
si au commencement du seizieme
siele il y avait quelqu' un en Europe
qui pût se promettre d' être un jour
un grand homme et un saint, ce n' était
pas Ignace.

p251

C' était un gentilhomme biscaïen, né et élevé dans l' ignorance, qui caractérisait la noblesse de ce temps-là ; il passa sa jeunesse au service, et fut blessé en 1521 au siege de Pampelune. Il eut la jambe cassée d' un éclat de pierre : étant tombé dans les mains d' un chirurgien mal-adroit qui la lui remit, mais d' une maniere qui y laissait de la difformité, il eut la faiblesse courageuse de se la faire casser une seconde fois.

Il restait encore au dessous du genou un os trop saillant qu' on avait négligé, ou qu' on n' avait pu replacer, il le fit scier : après tant de peines et de douleurs, cette jambe se trouva plus courte que l' autre. Ignace se voyant condamné à rester boiteux, essaya, sans succès, un nouveau genre de tourment. Il se faisait tous les jours tirer la jambe avec violence, en l' assujettissant avec des éclisses de fer.

S' il est vrai que des bagatelles démasquent les hommes, tant d' opiniâtreté,

p252

pour un si petit sujet, annonçait, ce semble, une ame vaine et fiere ; mais ferme, constante, et capable de mépriser les fatigues comme les dangers.

Tel était en effet le caractere d' Ignace.

Chapitre 5.

conversion de saint Ignace. Il se consacre au service de la vierge.

c' était à cette jambe que Dieu avait attaché sa conversion. Tandis qu' il languissait dans son lit des suites de la guerre et de la vanité, il chercha quelques ressources dans la lecture, dont les plus ignorans sentent quelquefois le besoin. On était alors dans le goût en Espagne de ces longs et monstrueux romans, décrédités depuis par la satire ingénieuse de Dom Quichotte.

C' était l' amusement chéri de la noblesse oisive et guerriere. Ignace en demande, mais on n' en avait point : au lieu de ces rêveries absurdes, on lui donna d' autres rêveries, non moins absurdes,

mais plus pieuses.

p253

Le régime et la douleur lui avaient affaibli la tête. Son imagination s' échauffa par ces peintures de pénitences extraordinaires : la pauvreté, la charité, le mépris des injures et des plaisirs, toutes ces vertus qui semblent élever l' homme au-dessus de sa nature, et qui ont en effet quelque chose d' héroïque, quand elles sont réelles, lui donnerent l' idée d' un héroïsme qu' il n' avait point encore connu. Il se sentit animé de l' envie d' imiter tant d' hommes qui s' étaient sacrifiés à la divinité par un martyre lent et volontaire. Il brûlait d' avoir comme eux des combats, des visions. Les aventures étonnantes de ces paladins spirituels le ravissaient en extase. Elles faisaient l' unique objet de ses pensées et de ses desirs.

Enfin, dans cet intervalle, on guérit sa jambe, et non pas son esprit. à force de desirer des visions, il en eut : il se vit au rang des Antoines et des Pacômes ; le diable lui apparut, mais il ne tint pas contre le signe de la croix que fit dévotement le nouveau converti ;

p254

la vierge lui apparut aussi, et le combla de graces et de consolations. Il était impossible que tant d' agitations intérieures ne l' engageassent enfin à quelque démarche frappante. Il résolut de se consacrer particulièrement au service de la vierge. Gardant encore, dans son pieux enthousiasme, toutes les idées de sa chevalerie profane, qu' il avait si long-temps respectée, il choisit Marie pour sa dame, et voulut pouvoir se dire son chevalier. On sçait ce que c' est que la veille des armes. On sçait que la démence de ces temps-là en faisait une cérémonie nécessaire

pour la réception d' un chevalier.
Ignace, exact jusqu' au scrupule,
voulut l' observer : il se rendit pour
cela à *Montserrat* , magnifique monument
de la libéralité peu éclairée de
nos ancêtres. C' est un couvent situé
dans la Catalogne, au milieu des rochers
affreux qui séparent l' Espagne de
la France. La superstition y a entassé
des trésors que les moines déployent
avec complaisance, pour exciter l' étonnement
ou la générosité des pèlerins.
Ignace rencontra sur son chemin

p255

un more musulman, avec qui il lia
conversation. Ils parlerent de la naissance
de Jesus-Christ, de la virginité
de sa mere. L' espagnol voulut faire
de longs raisonnemens sur ces mysteres
impénétrables au raisonnement, où la
foi seule peut servir de guide. Le musulman,
qui n' avait point de foi, raisonnait aussi.
L' enfantement, disait-il, est la destruction
de la virginité, comme la
mort est celle de la vie. Si donc votre
vierge a enfanté, il faut qu' elle ait
cessé d' être vierge. Ignace était indigné,
mais n' étant pas théologien, ne
connaissant aucune des preuves qui
appuient dans l' église cet article de sa
foi, et son chemin donnant d' un autre
côté, il quitta ce dangereux raisonneur.
Quelque temps après il eut du scrupule
d' avoir si mal défendu une si belle
cause. Il regretta de n' avoir point employé
l' épée, au lieu de la parole, pour
la vengeance de sa dame. Il retourna
sur ses pas ; et s' il eût trouvé le more,
il aurait probablement commis un
meurtre, dont la justice n' aurait peut-être
pas excusé le motif.
Heureusement pour tous deux, la

p256

mule du chevalier prit un autre chemin ;
le détracteur de la vierge fut en

sûreté. Il ne resta d' autre parti à prendre à son vengeur, que de venir faire à ses pieds la veille des armes, et d' y consacrer son poignard et son épée, comme faisaient les anciens chevaliers, quand la vieillesse ou quelqu' autre raison les engageait à quitter cet exercice.

Chapitre 6.

continuation de la vie de saint Ignace jusqu' à son départ pour Paris.

devenu membre d' une chevalerie toute spirituelle, Ignace renonça aux ornemens superflus, dont le luxe et la vanité couvraient les chevaliers mondains. Il quitta ses habits et son argent ; il prit les haillons d' un pauvre ; il négligea sa barbe et ses cheveux ; il se couvrit le visage d' ordures ; et mettant à se défigurer autant de soin que les

p257

autres en prennent pour se parer, il parvint en peu de temps à exciter l' effroi plus que la compassion. Il voulut essayer aussi de la vie hérémétique. Il se retira dans une caverne, où il passa sept jours et sept nuits sans manger. La charité de quelques religieux l' arracha à la mort ; on le força de prendre des alimens : il revint ; mais son imagination, démontée par cet excès, lui procura des visions plus distinctes. Il vit clairement Dieu, la trinité et tous les mysteres. Le plan de sa société même lui fut révélé, dit-on, pendant une léthargie qui dura huit jours.

S' il n' avait eu cette révélation que dans le temps où il commença à l' établir, on aurait pu la prendre pour une imitation de ces artifices qu' ont employés *Numa, Mahomet* , et tant d' autres imposteurs politiques ; mais ses disciples la lui attribuant long-temps avant qu' il songeât à les rassembler, dans un moment où sa tête dérangée ne lui permettait d' avoir aucun projet suivi, il ne faut la regarder que comme

l' effet d' une forte fièvre et d' une trop longue abstinence.

Il ne paraît pas qu' il lui fût encore venu dans l' esprit de se croire propre à devenir fondateur d' un ordre religieux.

Il se borna long-temps à faire des pèlerinages ; il alla à Jérusalem ; il composa un livre intitulé : *exercices spirituels*, dignes de sa vision et du temps où il les avait eu. On y voit Jésus-Christ et le diable prêts à se livrer bataille : ils rangent leurs troupes, ils haranguent leurs soldats.

Telle est la tendresse paternelle des auteurs, qu' Ignace devenu enfin plus sage, reconnu par l' église pour le chef d' une société nombreuse et déjà puissante, au lieu de chercher à abolir tout ce qui rappelait la mémoire de ces temps d' égarement, ne put condamner à l' oubli cet ouvrage ridicule. Il en recommandait la lecture ; il ne rougit pas même de le retravailler ; et nous verrons que cet aveuglement inexcusable pensa devenir funeste à son ordre. Aux extravagances qui l' avaient fatigué jusques-là, succéda un autre

genre de folie qui lui attira d' abord bien des persécutions, et qui fut ensuite le fondement de sa grandeur. Il se mit en tête de prêcher sans rien sçavoir, d' expliquer la religion sans la connaître. Il est vrai que, pour commencer à acquérir la science qu' il n' avait point, il se mit à l' école.

Il voulut, à l' âge de trente-trois ans, essayer d' apprendre les élémens du latin ; mais il prêchait toujours en attendant la science ; il trouvait même des dévotes à diriger : soit que la vivacité de son enthousiasme fût capable de persuader, soit qu' auprès de quelques femmes, la nouveauté, la singularité tienne lieu de tout autre mérite, il y en eut qui lui confierent la direction de leurs âmes.

Tant d' empressement dans un laïque ignorant allarma la vigilance soupçonneuse du saint office. Il était en garde contre ces prédicateurs dangereux qui, après avoir anéanti en Allemagne la puissance pontificale, cherchaient par-tout

p260

à faire des prosélytes. Ignace fut plus d' une fois aux prises avec ce terrible tribunal. Il courait de Barcelone à Alcalá, d' Alcalá à Salamanque, toujours allant à l' école, toujours prêchant et dirigeant les femmes, et souvent mis en prison par ordre de la sainte inquisition.

Enfin, ennuyé de tant de traverses, il se détermina à quitter sa patrie, pour venir étudier le latin en France. Il se rendit à Paris, où une meilleure fortune l' attendait.

p261

Chapitre 7.

départ de saint Ignace pour Paris. Il va étudier à l' université de cette ville.

saint Ignace se faisait du séjour de Paris l' idée la plus flatteuse ; mais il ne faut point croire qu' il en estimât ni la grandeur, ni la magnificence, ni le bonheur qu' elle avait de renfermer une des plus brillantes cours du monde. La pauvreté du saint, et plus encore la disposition actuelle de son esprit, lui faisait dédaigner les pompes temporelles.

Ce qu' il allait chercher à Paris, c' était la science dont l' université de cette ville passait alors pour être, s' il est permis de le dire, le plus sûr entrepôt.

Ses écoles étaient le rendez-vous de tous les hommes qui cherchaient à s' instruire. Il n' y avait point de nation policée qui ne lui fournît des disciples. On accourait de toutes parts pour rendre hommage à la supériorité de ses maîtres ; et le bonheur d' avoir

écouté leurs leçons devenait ensuite dans tous les pays une distinction glorieuse, et presque une preuve incontestable du mérite. Ce n' était pas, au fond, qu' il y eût dans ce corps plus de science qu' ailleurs, ou qu' on y suivît une meilleure méthode d' enseigner. On ne doit pas prendre ceci pour un trait de satire contre l' université de Paris. Dans des temps d' une ignorance générale, elle ne pouvait pas seule combattre le torrent. Ses professeurs enseignaient de leur mieux ce qu' ils sçavaient ; mais ils sçavaient peu de chose, ou plutôt leur prodigieuse érudition était fort au-dessous de l' ignorance. Ils ne connaissaient que ces sciences absurdes, appelées philosophie, théologie, qui éternisaient le délire et l' enfance. Quelques hommes de goût, quelques bons littérateurs, tels que Ramus, etc. Qui n' osaient même développer tous leurs talents, ne contribuaient en rien à sa réputation. C' était sur-tout par sa philosophie, par sa faculté de théologie qu' elle soutenait sa célébrité depuis plusieurs siècles.

Telle était la prodigieuse réputation de ses professeurs, qu' on les avait vus être obligés de donner leurs leçons en plein air, parce qu' aucune salle ne pouvait contenir la quantité de leurs écoliers. C' étoit pourtant les cathédrales d' Aristote, la somme de s Thomas, la physique d' Albert Le Grand, ou quelques autres livres équivalens qu' ils enseignaient. Si Newton, Locke, ou Montesquieu avaient ouvert des écoles, ils n' auraient point été incommodés de la foule, le nombre de leurs disciples ne les aurait point contraints à monter en chaire dans la place Maubert, comme on le dit d' un de ces prétendus grands hommes qui se sont

illustrés par la philosophie scholastique.
Ce fut là qu' Ignace alla encore apprendre
les élémens du latin. Il y
avait alors quatre ans qu' il s' y appliquait.
Il n' en savait pas un mot.
Cependant il passa enfin à la philosophie
qu' on ne montrait qu' en latin :
heureusement il n' était pas nécessaire
d' entendre cette philosophie pour l' étudier.

p264

Chapitre 8.

*changement dans les projets de saint
Ignace. Il jette les fondemens de sa
société, et part pour Rome, afin
d' obtenir l' approbation du pape.*

en changeant de pays, Ignace avait
aussi changé d' idée. Las d' être un
directeur obscur et persécuté, ennuyé
de travailler à l' instruction des hommes
sans avoir de compagnons à qui demander
conseil, ou de disciples à qui
donner des ordres, sa principale occupation
à Paris fut de tâcher à se faire
des compagnons ou des disciples.
Il en trouva. C' est une chose étonnante
qu' un homme âgé, pauvre,
sans esprit, sans talent, dont la raison
long-temps affaiblie devait rendre le jugement
suspect, ait pu séduire des
jeunes gens d' un esprit actif, instruits
autant qu' on pouvait l' être alors, et
les engager sous ses ordres à une vie

p265

guere se promettre que des rebuts et
des m 2 pris. Mais telle est la force contagieuse
de l 4 enthousiasme ! Tel est le
penchant de la plupart des hommes à
se laisser gouverner ! Qu 4 il suffit presque
toujours de paraître persuad 2 pour
les persuader eux-mêmes. Ignace parlait
en inspiré ; on ne tarda pas à le
croire.

Ses premiers enfans spirituels furent
cinq espagnols et un savoyard. Il se
les attacha tous à Paris ; ainsi cette ville

peut être regardée comme le berceau
d' un ordre dont elle a long-temps favorisé
et détesté la grandeur. On est
curieux de sçavoir les noms de ces six
premiers jésuites, comme on veut connaître
ceux d' Aboubeker, d' Omar,
d' Aly, les coopérateurs et les successeurs
d' un prophete conquérant.
C' étaient François Xavier, devenu
fameux par le zeile inutile qui le transporta
dans les Indes : Jacques Lainès,
encore plus fameux, qui succéda à
Ignace, comme Aboubeker à Mahomet ;
et qui, après avoir eu la plus
grande part à la formation des jésuites,
passe pour avoir été l' auteur de leurs

p266

réglemens ; Alphonse Salmeron, connu
de nos jours par la proscription de
ses ouvrages ; Alphonse Bobadilla,
Simon Rodrigues et Pierre Lefebvre,
dont l' histoire ne dit rien, et qui n' avaient
peut-être encore d' autres talens
que le fanatisme et la crédulité.
Ces nouveaux apôtres étaient bien
loin d' avoir les vues élevées auxquelles
ils se livrerent dans la suite. Leur patriarche,
séduit par un nouvel objet,
s' était mis en tête la conversion des
turcs, on ne sait pourquoi. Maltraité
en Espagne par les inquisiteurs, il voulait
aller en Syrie se compromettre
avec les mahométans, presque
aussi ignorans que les inquisiteurs, et
par conséquent aussi intraitables sur le
fait de la religion. Tel fut l' objet des
premiers voeux qu' il leur fit prononcer
le 15 août 1534, dans une chapelle à
Montmartre, où il les avait secrettement
rassemblés.
L' envie d' aller chercher le martyre
à Constantinople ne se soutint pas dans
cette colonie naissante. Soit que les

p267

disciples en fussent moins jaloux que

leur maître, soit qu' ils lui eussent ouvert
les yeux sur un plan plus politique
et plus avantageux, il renonça bientôt
aux palmes sanglantes qu' il se promettait
en Asie. Après quelques traverses
qu' il fallut encore essuyer, il se transporta
à Rome, suivi des enfans adoptifs
que lui avait donnés son zele : il
vint demander au souverain pontife
une patente pour les légitimer, et le
droit authentique d' en faire de nouveaux.

Chapitre 9.

*danger que court la fondation d' Ignace,
et ses progrès.*

peu s' en était fallu que cet ordre,
appuyé sur des commencemens si faibles,
ne mourût même avant sa naissance ;
qu' il ne fût englouti dans un
autre ordre aussi nouveau, mais qui
avait un fondateur plus puissant. Pierre
Caraffe, depuis pape sous le nom de
Paul Iv, alors évêque de Théate,

p268

venait d' établir les théatins, espece
de moines peu répandue, qui a toujours
langué, malgré le nom et le pontificat
de son auteur. Cet évêque trouvant
du zele à Ignace et des talens à ses
compagnons, voulut en enrichir sa
fondation ; il leur proposa de se faire
théatins. Il avait d' autant plus lieu
de compter sur leur complaisance,
qu' il venait de leur rendre un service
important.

Ignace, toujours prêchant sans mission,
errant sans avoir d' objet décidé,
voulant tantôt convertir les turcs, tantôt
diriger les catholiques, s' était fait
des ennemis. On l' avait accusé à Venise
d' être sorcier, et qui pis est,
d' être hérétique. Il avait à craindre de
retrouver en Italie ces inquisiteurs
suspicieux qui lui avaient fait quitter
l' Espagne : heureusement Pierre
Caraffe s' intéressa en sa faveur ; les
inquisiteurs ne furent point à l' épreuve
d' une recommandation si puissante.
Ignace, appuyé par lui, ne parut qu' un
bon fidele, un orthodoxe édifiant ; mais
il ne céda point à la reconnaissance.

Il rejeta l' idée d' être moine sous
les loix d' un autre. Ses espérances et
ses vues augmentant peu à peu avec le
nombre de ses disciples ; il en retint
deux auprès de lui pour l' aider au
grand ouvrage qu' il méditait, à la formation
de son institut, et dispersa les
autres dans l' Italie pour se faire une réputation
par l' exercice de leurs talents.
Ils allèrent prêcher et se faire des
amis dans les cours. Tel fut un lejai
qui eut en peu de temps pour pénitente
une marquise de Pescaire : elle s' attacha
à son directeur avec la vivacité
d' une femme et la tendresse d' une dévote.
Elle le logea dans sa maison, et
le donna pour confesseur au duc de
Ferrare. D' autres membres du nouvel
institut furent nommés dans Rome à
des places honorables : ils étaient accueillis
et estimés de toutes parts.
Ignace n' était pas malheureux non
plus. Il ne confessait pas de dévotes,
mais le pape lui donnait des marques
d' estime personnelle. D' ailleurs Jesus-Christ
lui apparaissait la nuit aux portes
de Rome ; il lui promettait sa protection

dans cette capitale, où il allait
en effet avoir besoin d' amis puissans.
C' est la dernière vision qu' il ait eu.
Toujours docile depuis aux conseils
qui le dirigeaient, il préféra un commerce
réglé avec les puissances de la
terre, aux consolations que pouvaient
lui donner celles du ciel. Son imagination,
toujours occupée d' objets intéressans,
et soutenue par une vie réglée,
n' admit plus tous ces fantômes
qu' un mauvais régime, joint à l' oisiveté,
à l' indécision, y avait si long-temps
fait naître ; il fut désormais digne
de représenter à la tête d' un corps qui
se soutint par des moyens bien différens
de ceux qui l' avaient fondé.

Chapitre 10.

politique adroite qui engage le pape à approuver solennellement l' institut des jésuites.

avant que de quitter ses disciples, Ignace avait fait, conjointement avec eux, quelques réglemens préliminaires, qui prouvent qu' un zele véritable les animait encore ; ils n' étaient ni assez riches ni assez puissans pour avoir d' autres motifs. Ils convinrent de loger dans les hôpitaux et de mendier leur pain, d' être supérieurs chacun à leur tour, de prêcher par-tout où ils se trouveraient, car cette occupation favorite d' Ignace ne pouvait pas être oubliée ; enfin de ne point recevoir d' argent.

Ces réglemens ont un air d' humilité, de ferveur et de désappropriation, qui sied bien aux commencemens d' un ordre religieux ; c' était une cabane

élevée, en attendant qu' on pût travailler au corps de l' édifice ; mais, quand Ignace eut paru à Rome, qu' il eut été accueilli du pape Paul Iii, comme un esprit ardent, dont le zele pouvait trouver sa place, qu' on lui eut permis de prêcher sans craindre l' inquisition, et qu' on eut donné à ses compagnons des chaires publiques, il fallut encore faire quelques augmentations ; on ajouta de nouveaux réglemens aux anciens. Les principaux furent qu' on élirait un supérieur perpétuel et tout-puissant, et que l' on vouerait au saint siege une obéissance absolue. Le premier tendait à assurer à Ignace la récompense de ses travaux ; l' autre devait prévenir favorablement le pape, de qui l' existence future de la société dépendait entièrement. Ils produisirent tous deux l' effet qu' on en attendait. Le pape flatté, comme on l' avait prévu, de voir augmenter le nombre de ses sujets, approuva authentiquement la société par

une bulle du 27 septembre 1540. Ignace parvenu à ce succès qu' il avait tant désiré, tint aussi-tôt une assemblée du nouvel ordre, et fut élu général sans contestation.

p273

Chapitre 11.

traverses qu' essuya l' approbation donnée par le pape à l' institut de la société. Saint Ignace pense à lui donner des regles fixes.

l' approbation que le pape y avoit donnée n' avoit pas été si généralement goûtée, qu' elle n' éprouvât quelques censures. Il y a toujours des hommes difficiles, qui veulent examiner les choses avant que de les recevoir. On parle d' un cardinal Guidiccioni qui se déclara fortement contre les jésuites. Il disoit même des choses fort sensées sur l' inutilité des ordres anciens, et à plus forte raison sur celle d' un nouveau.

Ignace, désespéré de cet obstacle, imagina, dit-on, de promettre à Dieu trois mille messes, si le cardinal se désistait de son opposition : voeu téméraire et ridicule, ainsi que presque

p274

tous ceux des hommes qui, jugeant du ciel par eux-mêmes, croient le gagner par des promesses, comme si c' étoit un juge infidèle qu' on pût séduire, ou un protecteur mercénaire qu' on pût acheter.

Ignace ne s' en tint pas aux trois mille messes si indiscrettement promises ; il fit sa cour aux amis du cardinal, il la fit au cardinal lui-même ; il redoubla d' assiduités et de complaisance auprès du pape. Enfin Guidiccioni, las d' une opposition inutile, et voulant peut-être plaire au pape qui paroissait décidé, ne s' opposa plus à la promulgation de la bulle.

Telle est l'histoire réelle, impartiale de la fondation des jésuites. On voit qu'elle est l'ouvrage d'une ferveur impétueuse, d'un zèle peu réfléchi. Il est impossible d'y reconnaître un système suivi. Ignace, qui l'avait dirigée jusques-là, n'était pas capable d'en concevoir un ; mais bientôt ces matériaux, amassés au hasard par le fanatisme, furent arrangés d'une façon régulière par la main de la politique. Ignace agit comme les rois habiles qui gagnent des batailles par les talens

p275

militaires de leurs généraux. Il chercha dans les autres les talens qu'il n'avait pas lui-même. Il se renferma dans Rome avec Lainès et Salmeron, à qui il crut trouver l'esprit qu'il lui falloit. Ce fut dans cet aréopage secret qu'on fit les loix nécessaires à l'élévation et au maintien de sa monarchie. Elles lui ont donné ce degré de force qui l'a soutenue contre les tempêtes les plus violentes, qui l'a répandue avec honneur dans l'univers, et qui l'a garantie pendant deux cens ans des passions, des faiblesses de ses propres sujets, autant que des insultes de ses ennemis. Leurs principes sont bien simples, ce qui n'est pas un mérite médiocre. On peut les réduire à un petit nombre d'ordonnances claires et positives, desquelles suit nécessairement tout le reste.

p276

Chapitre 12.
des constitutions des jésuites. Première différence essentielle qui se trouve entre elles et celles des autres moines : c'est que le pouvoir du général est absolu, et sa place n'est point amovible.
mon dessein n'est pas ici d'analyser avec exactitude les constitutions des jésuites. Je ne veux en faire ni l'éloge,

ni la satire. Je ne prétends donner qu' une idée des principaux articles, de ceux qui caractérisent le plus l' esprit de prévoyance et de législation qui les distingue.

Ces loix, si fidèlement suivies et si justement critiquées, déferent au général le pouvoir suprême. Elles l' établissent monarque absolu, arbitre des peines et des récompenses. Sans son consentement, rien n' est valide dans la société : lui seul reçoit les vœux des sujets qui se soumettent à son empire : lui seul autorise les actes qui s' y passent ;

p277

les ventes, les acquisitions doivent être signées par lui. Des mémoires détaillés lui sont adressés par les vice-rois qui gouvernent les provinces sous son nom. Ils l' instruisent avec exactitude des forces et des ressources qu' il en peut tirer. Des secretares d' état, qui ne les quittent jamais, y font passer ses ordres avec la plus grande rapidité : enfin il tient un œil toujours ouvert sur les lieutenans à qui il confie l' exercice de son pouvoir ; et sa vigilance, soutenue par les avis secrets qu' on est en droit de lui faire passer, prévient presque toujours les abus, ou les punit promptement. Les succès ont prouvé combien était sage le choix de ce gouvernement. Quand je dis qu' il est sage, je ne l' examine que relativement à l' ordre dont il a soutenu la puissance. Il est sûr que sa perfection même le rendit plus dangereux pour les états séculiers, qu' elle le mettait aisément à portée de troubler ; mais il n' en est que plus vrai que, dans les vues de ceux qui l' établirent, l' autorité indépendante du général, et la soumission aveugle de tout

p278

le reste, est une politique raffinée qui

ne pouvait manquer d' avoir un heureux succès. Il est aisé de sentir combien elle devait donner aux jésuites de supériorité sur les autres moines. Ceux-ci limitent davantage l' autorité de leurs généraux. Les supérieurs particuliers conservent un pouvoir plus immédiat sur les sujets qui peuplent les cloîtres. étant tous mis en place par les suffrages de l' ordre, ils se trouvent à cet égard moins dépendans du général qui réside à Rome ; ils ne sont pas nécessairement les organes serviles de ses volontés. Par-là l' esprit de cette cour influe un peu moins sur leurs démarches, quoiqu' il y entre toujours pour beaucoup. Ces moines ont le choix d' obéir ou aux papes qui peuvent contribuer à leur fortune, ou aux personnes puissantes dans leur pays qui peuvent y nuire. Ainsi des intérêts particuliers ont quelquefois la force de les déterminer à agir en bons citoyens.

p279

D' ailleurs, tous les supérieurs et les généraux même ne restent en place qu' un temps limité. Au bout de deux ou trois ans, un chapitre, une congrégation générale élève de nouveaux sujets et destitue les anciens. L' approche de ces assemblées excite dans tous les cloîtres une fermentation universelle ; elle réveille les desirs ; elle porte dans les coeurs la crainte ou l' espérance ; elle les détourne de tout autre objet.

Un carme, un jacobin qui veut devenir, ou procureur, ou prieur, ou définitiveur, ou provincial, épuise toutes ses ressources pour y réussir. Il cabale, il intrigue dans l' obscurité ; il y déploie souvent plus de manège et de politique, qu' il n' en faut dans les grandes affaires. L' activité de son ambition se trouve ou satisfaite ou occupée. Ces petites brigues sont un bien réel pour l' état qu' elles ne troublent pas, et où elles distraient des esprits inquiets qui le pourraient troubler.

Les jésuites au contraire se réunirent

sous le gouvernement ferme et vigoureux d' un monarque absolu ; ils formerent un corps indivisible qui parut

p280

n' avoir et n' eut en effet qu' une ame et qu' un esprit. Chez eux, point de chapitre, point de congrégations générales qui ouvrent la porte à l' indépendance, en gênant l' autorité du souverain. On ne peut ni le changer, ni éluder ses volontés. Il est tout dans l' ordre, on n' y est rien que par lui ; il le dirige, il le remue à son gré. Les supérieurs qu' il déplace, quand il lui plaît, ne sont jamais rebelles, parce que le châtement suit toujours la faute. Les sujets qu' il encourage à entretenir avec lui une correspondance secrète et réglée, attendent leur fortune de leur exactitude et de leur soumission. Le temps que les autres religieux perdent à se faire des amis et des créatures, ceux-ci l' emploient à chercher les moyens de plaire au seul maître de qui leur sort dépend.

p281

Chapitre 13.

seconde différence essentielle des constitutions des jésuites avec celle des

autres moines : c' est le droit qu' ils se sont réservé, de renvoyer les sujets qui ne leur convenaient pas.

ce général, créé magistrat suprême et législateur souverain de la société, est aussi le maître d' y conserver qui il lui plaît, et d' en retrancher les esprits qui paraissent ne lui pas convenir.

Du moins le nombre de ceux à qui il ne peut plus donner l' exclusion est si petit : il peut, avant que de les recevoir à ce grade sacré, les faire passer par tant d' épreuves, et s' assurer si bien de leur vocation, qu' il ne perd rien en renonçant au pouvoir de les congédier. Celui que les loix lui réservent sur

tous les autres, a paru cruel à bien des yeux. On s' est plaint que ces loix, en ôtant la liberté aux hommes qui les adoptent, ne leur rendent rien qui les

p282

dédommage ; qu' elles assurent à la société le fruit de leurs travaux et de leurs talens, et qu' elles ne leur laissent entrevoir, pour toute récompense, qu' une exclusion honteuse au premier caprice du maître, une indigence inévitable, sans moyen de s' y soustraire, ou la nécessité de troubler des familles, en les forçant à de nouveaux partages, toujours difficiles, et quelquefois même impossibles. Ces plaintes sont vraies. On peut trouver tout à la fois, dans l' article qui les occasionne, une précaution sage, une insensibilité inhumaine et une ressource sûre pour l' avidité.

Que le pouvoir de renvoyer des sujets scandaleux soit une précaution sage, on n' en sçaurait douter : les scenes déshonorantes dont fourmillent les autres ordres en sont la preuve. Ils n' ont point cet heureux pouvoir. Afin de les peupler, on séduit souvent des esprits crédules, à qui l' on fait prendre le sommeil des passions pour leur anéantissement total. à l' instant du réveil, on est forcé d' employer la rigueur pour les contenir, comme on a usé de fourberie pour les tromper.

p283

Ils s' aigrissent par la contrainte et le désespoir. Ils souillent des noeuds qu' ils ne peuvent briser. Les fruits du voeu indiscret qui les prive des plaisirs permis, sont souvent les plus affreux désordres. Ces malheureux agitent le corps qui les a reçus, et qui ne peut s' en délivrer : ils lui donnent des convulsions, comme ces humeurs vicieuses qui circulent dans le sang, et dont la

médecine ne peut procurer l' éruption.
Il est certain qu' en permettant aux jésuites d' en purger leur société, c' était assurer son repos et son honneur ; mais c' était l' assurer aux dépens de ces infortunés qu' elle rendait au monde, aux dépens des familles à qui ceux-ci venaient redemander la subsistance, aux dépens même de l' état, à qui ils ne pouvaient manquer de devenir à charge. Le législateur jésuite, peu sensible à ces inconvéniens, ne voyait dans leur exclusion que l' avantage de s' en débarrasser. Ces membres retranchés du corps ne l' intéressaient plus. Il trouvait même une autre utilité à retarder le moment où l' on s' incorporait à son ordre d' une manière inséparable. Dans ce temps de liberté, il pouvait

p284

écheoir à quelques-uns de ses sujets, des successions opulentes : on pouvait les renvoyer dans le monde, après s' être bien assuré de leur façon de penser, et leur donner le temps de les recueillir. Ils étaient ensuite les maîtres de reprendre les engagements qu' ils avaient pu quitter sans crime. Disposant de leurs nouveaux trésors, ils pouvaient les mettre aux pieds du roi qui leur avait rendu leurs sermens. Cet artifice a été employé plus d' une fois ; c' était encore ouvrir aux jésuites des ressources que les autres moines n' avaient pas. Il n' est peut-être pas inutile d' observer ici que ce grief a été, avec raison, dès le commencement un des plus puissans reproches que les magistrats aient fait en France aux constitutions des jésuites. On avait même mis des bornes, par une loi, à l' abus qu' ils pouvaient faire de ce pouvoir dangereux : mais n' est-il pas singulier qu' on le laisse sans inquiétude à d' autres sociétés religieuses, nées en France presque de nos jours, et qui, s' étant modelées, pour leurs constitutions, sur celles des jésuites, n' ont pas manqué

d' en prendre cet article, qui est en effet fondé sur la plus adroite politique ? Tels sont les lazaristes, les freres ignorantins, etc. Il faut espérer qu' on étendra enfin jusqu' à eux le frein auquel on avait soumis leurs maîtres ; il leur est permis jusqu' aujourd' hui de revenir au bout de trente ans redemander compte de leurs droits à une succession, ou même de la recueillir, d' en jouir au milieu du cloître, et d' en disposer sans le quitter. Peut-être serait-il à souhaiter que ce droit abusif ne fût pas plus toléré dans la congrégation de saint Vincent De Paul, qu' il ne l' a été dans celle de saint Ignace De Loyola.

Chapitre 14.
*troisieme caractere essentiel des constitutions
des jésuites : le dévouement
au pape.*

il ne suffisait pas d' avoir établi une administration inébranlable, de s' être réservé le droit de ne garder que les sujets dignes de s' y soumettre et de travailler à l' affermir. La sagesse dans le monde n' est rien sans la force. Il fallait assurer à cet état naissant le secours d' une puissance déjà formée, capable de le soutenir contre les orages, en attendant qu' il eût poussé des racines assez profondes. C' est ce que les premiers jésuites se promirent de leur attachement au saint siege : fondant l' espérance de leur grandeur sur des travaux utiles à l' église : voulant s' assurer une porte dans tous les royaumes chrétiens, ils ne pouvaient choisir un meilleur protecteur que le chef de l' église et le pere de tous les chrétiens. On attaqua à la vérité son pouvoir

dans plus d' un endroit ; mais la France,
l' Espagne, le Portugal, l' Italie le respectaient
encore. Dans le pays même
où on l' anéantissait, il avait de la
gloire à acquérir en le défendant. Aussi
les jésuites jurèrent au pape un dévouement
absolu. Ils ajoutèrent ce serment
à ceux qu' ils firent, comme les
autres moines, de pauvreté, d' humilité
et de chasteté.

Ce dévouement, dont les jésuites ne
sont pas seuls coupables, mais qu' ils
ont poussé plus loin que le reste des
moines, était un abus dont la saine politique
exigeait la proscription. C' était
un attentat contre l' autorité des princes
séculiers : il leur enlevait une multitude
de sujets : il plaçait au milieu de
leurs états une foule d' ennemis ou du
moins d' espions cachés, toujours maîtres
de les observer ou de les trahir ;
mais on ne remarque pas communément
qu' il n' a guere été contagieux
que pour ceux de ces moines qui ont
laissé leur premier supérieur au pouvoir
et sous les yeux des souverains
pontifes. Les disciples de saint Benoît,
ceux de saint Bruno, les chanoines réguliers
du nom de sainte Gènevieve,

p288

d' autres chanoines, appelés prémontrés,
ont leurs généraux, en France.
Ils sont hors de cette atmosphère
dangereuse où l' intérêt de Rome a fait
éclore tant de prétentions injustes et
chimériques : aussi ont-ils conservé
plus long-temps les vertus qui peuvent
concilier à un ordre religieux l' estime
et la considération. La retraite et l' amour
du travail, l' éloignement des
intrigues font encore leur caractère.
Ils ont de grandes richesses, mais
l' usage qu' ils en font n' est ni scandaleux
ni suspect. Jamais on ne les a vus
devenir les trompettes de la rébellion
ou les échos du fanatisme.
Ils se sont en général aussi très-peu
mêlés de théologie ; ils ne sont entrés
pour rien dans les querelles presque

toujours ridicules et quelquefois sanglantes
où les r p dominicains, les
r p cordeliers, les r p augustins,
et sur-tout les r p jésuites, ont entraîné
les hommes. Cette différence de
conduite a certainement une cause :
on ne peut guere douter qu' elle ne
viene de la différente résidence des
généraux.
Ceux des derniers sont à Rome, et

p289

y sont toujours. Une politique adroite,
mais funeste, une avidité intéressée a
long-temps nourri dans cette ville un
volcan, dont les éruptions ont toujours
été fatales à la catholicité. Il
semble assoupi aujourd' hui : au lieu
des flammes qu' il a vomies si long-temps,
il ne jette plus que de légères
fumées. Cependant il en part encore
des rameaux terribles, qui s' étendent
sous tous les royaumes chrétiens. Ce
sont les instituts monastiques, liés indispensablement
aux prétentions ambitieuses
des souverains de Rome, par
la présence et l' esclavage habituel de
leurs supérieurs.
à la premiere fermentation qui se
fera dans le centre, le feu peut en un
instant gagner les extrémités ; il en
résulterait alors, comme du temps de
la ligue, des secousses capables de
renverser des trônes, et un incendie
affreux que des ruisseaux de sang ne
pourraient éteindre. Il est certain qu' à
cet égard les craintes ne sont point
injustes. Si l' Europe était assez malheureuse
pour voir renaître les mêmes
temps de trouble et d' horreur, les
jésuites, comme les autres moines,

p290

pourraient y reprendre le même personnage :
cette appréhension peut être
fausse ; mais il est sûr que les événemens
passés l' autorisent.

Chapitre 15.

quatrième avantage que donnaient les constitutions de la société à ses membres sur les autres moines.

à ces trois articles, il faut joindre la suppression des offices publics, qui laissait aux jésuites l'usage entier de leur temps. Leur fondateur se garda bien sur-tout de leur prescrire une assiduité au chœur inutile et dangereuse, suivant ses vues. Il sentit que s'ils se bornaient à chanter les louanges de Dieu, ils n'auraient jamais que peu de pouvoir sur les hommes. Il abandonna aux autres cette occupation pénible.

Tous les moines se sont imposés l'obligation de réciter publiquement, et à différentes heures, ce que nous appelons l'office ou le bréviaire. C'est

p291

peut-être la plus forte de toutes les raisons qui les rendirent incapables des progrès rapides qu'ont faits les jésuites. Dans toutes les maisons monastiques, on sacrifie sept ou huit heures de la journée à prier Dieu en latin : ce temps, qui est bien employé aux yeux de la piété, l'est très-mal à ceux de la politique. On ne saurait croire combien cet usage, édifiant par lui-même, est contraire au travail que demandent les études suivies.

Un moine est un homme que le son d'une cloche arrache à tout moment au silence de son cabinet ; chaque fois qu'il y rentre, il y rapporte nécessairement du dégoût ou des distractions.

Quand à force de les combattre il est enfin parvenu à reprendre la suite de son travail, la cloche parle et l'oblige de l'abandonner encore. Il perd ainsi la vigueur de son esprit et de son âge dans des interruptions continuelles. Par un dépit involontaire, il cherche des occupations qui puissent être quittées et reprises sans conséquence ; celles qu'il choisit ne font souvent honneur ni à lui ni à son ordre, mais enfin il obéit à sa règle : il va chanter

et bailler au choeur exactement le temps prescrit. La seule espece d' activité qui lui reste est pour les plaisirs ou pour les intrigues dont nous avons parlé, et dont les places honorables qu' il peut espérer sont la récompense.

Telle est en général la vie de presque tous les moines ; aussi les bénédictins, qui sont les seuls dont les travaux aient eu quelque éclat, ne se sont distingués que dans un genre où il faut plus de patience que de génie : ils ont commenté les peres, ils ont fait de grosses compilations ; mais ils n' ont produit en aucune langue ni un bon historien, ni un orateur éloquent, ni un écrivain digne de passer à la postérité.

Les autres moines ont joui de la gloire obscure que peuvent donner quelques succès en théologie. Ils ont eu des casuistes féconds ; ils ont peuplé les écoles de disputeurs infatigables. Mais on sait que cette espece de mérite ne doit pas même être comptée ; rien ne prouve plus clairement que ceux qui ont cherché à s' en décorer étaient dans l' impossibilité de faire mieux.

Le législateur des jésuites sut éviter tous ces inconvénients. Il n' exigea de ses enfans que de cultiver les qualités avantageuses dont la nature les aurait ornés ; il n' en exclut aucune, il leur permit d' embrasser tous les arts. Une des choses qu' il recommanda le plus à ses successeurs, ce fut de travailler à acquérir le discernement des esprits, afin d' appliquer chacun à l' espece de travail qui lui serait propre. Ils recueillirent bientôt le fruit de cette sage politique. Le grand nombre d' excellens sujets en tout genre dont ils s' approprièrent les talens, affermit leur crédit en étendant leur réputation. Bons écrivains, théologiens subtiles,

confesseurs zélés, prédicateurs éloquens en Europe, missionnaires réguliers et vertueux au Malabar et sur la côte de Coromandel ; géomètres, astronomes, machinistes, musiciens habiles à Pekin ; législateurs admirables au Paraguay, par-tout négocians industriels et secondés par la fortune, ils prouvent que des moines peuvent devenir puissans et riches, sans se borner à chanter des pseumes.

p294

Chapitre 16.

supériorité que le désintéressement des jésuites dans l' instruction de la jeunesse, et dans l' administration des choses sacrées, devait leur donner sur les universités et sur les prêtres séculiers.

si dans les trois articles précédens le code des jésuites ne paraît avoir eu égard qu' aux intérêts particuliers de la société, il y en a d' autres où il a consulté davantage l' intérêt général, sans oublier cependant de procurer celui des siens. Telle est, par exemple, l' éducation gratuite dont ces peres ont donné le premier exemple, et qui s' est toujours soutenue chez eux : exemple utile que peu d' universités ont été en état de suivre jusqu' à présent. Celle de Paris même n' a pu l' adopter qu' en partie, puisque l' art de la jurisprudence y est encore vénal.

Cette générosité devait être d' autant plus frappante qu' elle était plus rare.

p295

Rien n' était plus indécent que le commerce que faisaient, de leurs misérables sciences, les universités du seizieme siecle. Ce n' était qu' à prix d' argent qu' on y obtenait la communication d' un bavardage intarissable et inintelligible, comme je l' ai déjà dit. Cependant les charlatans, appelés professeurs,

qui le débitaient sous le nom de science, avaient trouvé le secret de le rendre nécessaire. Ils persuadaient qu' on ne pouvait être ni bon magistrat, ni savant ecclésiastique, sans en avoir acheté.

Les jésuites eurent bientôt la préférence, parce qu' ils donnaient les mêmes denrées gratuitement ; et dans l' idée où l' on était que l' on ne pouvait s' en passer, on courait avec empressement au meilleur marché ; ce qui mit en peu de temps les colleges de la société dans la plus haute réputation. De-là cette haine ineffaçable qui leur a valu tant d' invectives de la part des universités.

Cependant, de cette concurrence naquit une réforme réciproque. Les jésuites continuellement harcelés par des ennemis attentifs et opiniâtres, s' instruisirent : ils travaillèrent avec plus

p296

d' ardeur. La faculté de prendre leurs leçons sans payer, leur donnait une foule d' écoliers, et l' éclat de ce concours leur attirait l' estime avec la confiance des peuples.

Ces peres, suivant leurs loix, portaient le même désintéressement dans les fonctions du ministere sacré : elles étaient exercées par eux, comme l' église a désiré long-temps qu' elles le fussent par tous ses ministres. C' est encore un trait d' une politique sage qui n' a pu manquer de leur faire beaucoup d' amis. Leur exemple n' a pourtant pu prévaloir sur l' usage ; il autorise encore à mettre un prix à des choses qui n' en devraient pas avoir.

Il est honteux qu' il faille marchander un enterrement comme une piece de drap. On est indigné en voyant les messes, les baptêmes, les mariages taxés par le rituel comme une marchandise ordinaire. On sçait combien cet abus fut attaqué vivement au concile de Trente. Tous les peres sentaient que l' honneur de l' église et l' intérêt de la religion exigeaient une réforme sur cet article. Elle fut proposée et demandée

avec autant d' ardeur que d' inutilité,

p297

quoiqu' elle parût encore plus nécessaire que difficile. L' église est pleine de grands seigneurs, dont l' oisiveté est payée par des revenus plus nobles. Il semble qu' ils pourraient trouver des moyens moins humilians d' assurer une subsistance honnête au bas clergé qui travaille pour eux.

Il est vrai que les loix sages couvrent presque toujours des abus qui ne le sont pas. On a reproché aux jésuites de n' avoir adopté ce désintéressement que comme un appât dont ils espéraient que le public serait la dupe. On a prétendu qu' ils n' avaient offert une instruction gratuite que pour s' assurer des colleges bien rentés ; on a dit qu' ils n' avaient renoncé à vendre comme les autres leurs travaux spirituels, que pour avoir un prétexte de chercher d' autres ressources temporelles. Cela est fort probable ; mais je ne parle ici que de la sagesse de leurs loix. Je ne prétends pas qu' elles soient appuyées sur une piété bien sincere, ni sur une justice bien approfondie. Je dis seulement que dans le dessein où étaient leurs auteurs de se faire un grand nom,

p298

d' établir un ordre riche et puissant, ils ne pouvaient ni faire des réglemens avec plus de prudence, ni chercher des moyens avec plus de sagacité.

L' éducation gratuite de la jeunesse devait flatter les peres de famille, toujours curieux de ne payer la science pour leurs enfans qu' au plus juste prix possible. L' exercice aussi gratuit des fonctions du sacerdoce, la douceur, l' affabilité des nouveaux ministres, devaient attirer le peuple, dont la piété n' aime à fournir que des contributions volontaires. Le serment fait au pape de

lui obéir aveuglément leur donnait un appui nécessaire. Il intéressait le saint siege à leurs progrès ; et quoiqu' au premier coup-d' oeil cette obéissance parût gênante, il pouvait arriver bien des circonstances qui la rendraient moins onéreuse.

La facilité de rejeter des confreres dangereux, trop faibles pour soutenir un genre de vie humiliant, ou trop libres pour se prêter à un esclavage utile, ou trop éclairés peut-être pour fermer les yeux sur des choses qu' il ne fallait point voir, était pour tout l' ordre un gage sûr que son lustre ne serait

p299

jamais terni. Enfin l' autorité bien reconnue, bien affermie d' un monarque absolu, interdisait les cabales, les séditions ; elle ne laissait dans tout l' état qu' un maître et des sujets. Les politiques avouent que cette forme de gouvernement est la plus propre pour les conquêtes ; elle ne pouvait manquer d' en produire dans un ordre qui ne l' adoptait que dans cette vue.

Chapitre 17.

politique des jésuites dans le choix des sujets appelés au gouvernement de leur ordre.

après avoir jeté un coup-d' oeil sur les principaux réglemens des jésuites, on peut aussi remarquer les qualités qu' on exigeait dans ceux à qui on donnait le soin de les faire exécuter.

Une chose singuliere, c' est que chez eux le crédit, les places éminentes ne furent point le prix des travaux utiles ou des succès brillans. On ne vit jamais,

p300

à la tête de la société, aucun des hommes célèbres dans le monde par les talens qui font aimer et respecter ceux qui les possèdent. Bourdaloue,

Cheminais, Rapin n' y furent que des particuliers sans pouvoir. La société s' enorgueillissait de les compter parmi ses membres ; elle jouissait de leur gloire comme d' un bien qui lui appartenait. Elle opposait leur réputation aux critiques que lui attiraient d' autres membres moins estimables ; mais elle ne leur confiait aucune autorité. Soit que ces esprits, amollis par les charmes de la littérature, n' eussent point la fermeté nécessaire, soit au contraire que devenus trop éclairés par l' étude, ils n' eussent pas la docilité qu' on exigeait ; on leur laissait le soin d' instruire les hommes, mais on ne leur confiait pas celui de les gouverner. De tous temps les supérieurs, les hommes employés, ont été de vieux théologiens, exercés dès leur jeunesse aux subtilités de l' école, accoutumés par le long usage des confessions à distinguer et à diriger tous les mouvemens du coeur, et devenus, par des épreuves bien réitérées, aussi capables

p301

d' obéir avec souplesse que de commander avec empire. Tels sont à la lettre les princes de cette monarchie. Tels ont été les Cotton, les La Chaise, les Le Tellier. Ils ne sont fameux que par leurs intrigues. Personne n' a jamais connu les sermons de Cotton, les leçons de théologie de La Chaise, les livres de Le Tellier. Ces hommes n' avaient qu' une espece de talent, celui de remuer les esprits avec adresse. Ils furent élevés à des places, où ils purent les déployer avec éclat. Mais il en résultera toujours un préjugé funeste contre une société à qui rien n' est inutile, et qui, divisant les emplois entre tous ses enfans, confie, aux uns le soin d' étendre sa gloire par des travaux qu' on ne peut s' empêcher de louer, et aux autres celui d' affermir sa puissance par des manoeuvres que l' intérêt public défend de tolérer. Par le peu que j' en ai dit, on peut

se former une idée assez juste des principes sur lesquels sont fondées les fameuses constitutions des jésuites. Elles étaient admirables pour procurer la gloire et l'agrandissement de la société ;

p302

mais cet agrandissement ne pouvant se faire qu'aux dépens de quelqu'un, leurs maisons ne pouvant devenir riches qu'en appauvrissant des citoyens dont elles s'appropriaient les dépouilles, eux-mêmes devenant des étrangers suspects par leur soumission à des usages, à des sentimens redoutés dans leur patrie, ces loix ont été justement prosrites. Il y a mille choses que les législateurs civils pourraient adopter ; mais la prudence ne leur en donnait pas moins de supprimer impitoyablement un corps qui les pratiquait seul, et les faisait servir à la ruine de tous les autres.

LIVRE 3

p303

Chapitre 1.

travaux d'Ignace pour se procurer des établissemens en Italie, etc.

Ignace jouissait en paix du fruit de ses travaux : il était revêtu d'un pouvoir légitime, il avait fondé un empire, il lui avait donné de bonnes loix ; mais ce n'était pas assez d'être prince et législateur, il fallait avoir des sujets à commander ; il en cherchait par-tout ;

p304

il éprouvait des succès et des revers dans cette recherche.
Il avait déjà envoyé deux de ses disciples

en Irlande, où la religion catholique, ébranlée par le voisinage et les efforts de l' Angleterre, avait besoin de secours. Ce dernier royaume, comme nous le verrons bientôt, avait déjà commencé le schisme, qui, après une courte interruption, s' y est enfin établi solidement et y dure encore. On peut remarquer, comme une singularité, que de toutes les religions, la romaine est la seule qui soit proscrite par les anglais. Ils ne veulent point recevoir dans leur isle une mere qu' ils ont dépouillée. Il est vrai que cette mere les traitait autrefois un peu rudement : on connaît le denier saint Pierre, ce tribut, aussi honteux que fatigant, que la faiblesse d' un roi avait imposé à l' Angleterre. L' autorité dont les papes y ont joui avant sa séparation, est sans doute, une des raisons qui en écartera à jamais le catholicisme. Le pape, pour rendre plus respectables les deux jésuites qu' il y envoyait, les avait fait nonces. On sçait que ce

p305

titre de nonce n' emporte par lui-même aucune jurisdiction, il signifie simplement envoyé ; mais le respect qu' on a, avec raison, pour les ministres du chef de l' église, leur donne presque toujours une grande autorité dans tous les endroits où ils se présentent. à ce titre honorable se joignait un pouvoir réel. Ils étaient établis comme inquisiteurs et réformateurs de ces églises affligées. Mais ces moines, sortant de la poussiere de l' école, peu accoutumés à tant d' éclat et de puissance, en furent éblouis. à peine l' eurent-ils reçue, qu' ils en abuserent. Ils firent tant d' exactions, que, pour s' en débarrasser, les catholiques voulaient les livrer aux hérétiques. La fuite seule put les mettre à couvert de ce danger. Trois autres jésuites étaient en Allemagne, avec la qualité de théologiens du pape, et à la suite d' un

nonce : ils s' insinuaient à la cour de l' empereur. Un d' entre eux, dit-on, voulut obliger à Ratisbonne l' évêque et les habitans à des moeurs décentes ; mais le prélat et ses ouailles reçurent mal les exhortations du prédicateur étranger. On ne lui répondit qu' en lui proposant de le jeter dans le Danube : cette leçon adoucit son zele : il se borna, avec ses confreres, à faire en secret des connoissances utiles. Une bande plus nombreuse était en France. Ils attendaient le moment de mettre à profit la bonne volonté de quelques évêques dont ils avaient déjà cultivé l' amitié ; ils semaient laborieusement dans ces contrées, ravagées par le fanatisme ou par l' ambition. En Italie, en Espagne, en Portugal, ils

recueillaient déjà : ces pays plus tranquilles offraient des moissons plus aisées et plus abondantes. à Padoue, alors dépendante de Venise, ils fondaient un college : ils y réunissaient un riche prieuré que leur résignait un ecclésiastique gagné par eux. Ce prieuré leur attira un procès. Le résignateur avait un neveu qui se croyait en état de posséder un riche bénéfice aussi bien que des jésuites. Le pere, sénateur puissant, trouva les plaintes de son fils très-justes ; il entreprit de disputer, à des gens qu' il traitait d' usurpateurs, une proie qui semblait ne pas leur appartenir : la cause fut portée à Venise et suivie avec vivacité. Le neveu exclus apportait de bonnes raisons pour faire exclure ses ennemis. Il faisait craindre au sénat d' autoriser, par un dangereux exemple, l' avidité de ces nouveaux venus ; il citait plusieurs pays où à leur arrivée ils avaient commencé par dépouiller les ordres anciens. Il représentait, avec chaleur, qu' on devait conserver aux citoyens

des bénéfiques fondés par leurs ancêtres,
et qu' il était injuste de les leur ôter

p308

pour enrichir des étrangers, qui, ne sachant ni les loix, ni les moeurs, ni la langue du pays, ne pouvaient lui être d' aucune utilité.

L' université de Padoue appuyait ces motifs. La crainte de la concurrence lui faisait employer tous les moyens possibles pour écarter les redoutables jésuites. Enfin Lainès et Salmeron, les plus grands génies de l' ordre, étaient accourus de Trente où le pape les avait envoyés. Ils avaient quitté le concile pour venir défendre à Venise cette cause intéressante ; mais leur esprit et leurs talens ne la rendaient pas meilleure.

On assure que Lainès, effrayé des dispositions du sénat, écrivait à Ignace *que tout était perdu, et qu' il ne fallait plus chercher de protection que dans le ciel* . Il en trouva pourtant sur la terre.

Un présent donné à propos à la maîtresse du doge, termina le procès.

Les jésuites eurent le prieuré et fonderent le college.

p309

Chapitre 2.

les jésuites s' introduisent en Espagne : état de ce royaume.

ce succès fut bientôt suivi de plusieurs autres.

La société s' établit de même en Sicile, à Messine, avec un revenu considérable ; mais ce n' était rien auprès de ce qu' ils faisaient en Espagne et en Portugal. Le premier de ces deux royaumes, languissant, privé d' émulation, aujourd' hui dans presque tous les genres, épuisé par les moyens même qui soutiennent son opulence, jouissait alors du premier degré de considération dans l' Europe.

Il venait de secouer entièrement le
joug des sarrasins. Les trahisons du
premier de ses rois qu' on ait appelé
catholique, les intrigues de sa femme
l' avaient réuni tout entier dans les
mêmes mains. Ces trahisons, ces intrigues
furent le commencement de la
grandeur de Charles-Quint. Héritier

p310

de son chef de tous les Pays-Bas et
d' une partie de l' Italie, roi d' Espagne,
empereur au sortir de l' enfance,
possédant sur la fin de son regne plus
de terres en Amérique que l' Europe
n' en contient ; il paraissait destiné à
devenir le maître de l' univers.
On prétend qu' il en forma le projet,
aussi bien que son fils ; mais l' un et
l' autre y trouverent des obstacles qu' ils
ne purent vaincre. La prison d' un roi
de France, le saccagement de
Rome, la défaite et la punition
des protestans, ligués pour la défense
de leur foi, n' empêcherent ni la France
de mettre sur pied de nouvelles armées,
ni les papes de traverser sous main un

p311

vainqueur qu' ils craignaient, ni le luthéranisme
de faire de nouveaux progrès
en Allemagne. Au milieu de sa
grandeur et de ses succès, Charles
mena la vie la plus inquiète.
Enfin, fatigué de sa gloire et des
peines qu' elle lui coûtait, il abdiqua
la couronne. Il mourut dans la retraite,
oublié de l' Europe, qu' il avait si long-temps
troublée ; méprisé de son fils,
qu' il avait rendu son maître ; accablé
de maladies, et peut-être de regrets
autant que de remords. Les jésuites
ne furent rien auprès de lui ; il ne leur
marqua ni amitié ni estime : mais, s' il
ne favorisa point leur établissement
dans ses états, il ne le traversa pas
non plus, il ne leur montra que de

l'indifférence. Réduits à eux-mêmes,
ils chercherent d' autres protecteurs, et
en trouverent.

Ils eurent le bonheur de plaire à
François De Borgia, fils d' un bâtard
de ce fameux Alexandre Vi, et petit-fils
par sa mere d' un bâtard de Ferdinand V.
Cette double bâtardise ne
l' avait point empêché d' être duc de
Gandie, grand-d' Espagne et vice-roi
de Catalogne. Il était âgé, riche

p312

et crédule ; c' étaient autant de raisons
pour que des moines nouvellement
arrivés, avides de protections et habiles
à s' en faire, recherchassent son
amitié, et qu' ils l' obtinssent.

à peine les connut-il, qu' il leur
donna un college dans sa ville de
Gandie ; il s' adressa même au pape,
pour le faire ériger en université, suivant
l' usage encore subsistant aujourd' hui
de demander à l' évêque de Rome
le droit d' enseigner le latin et le grec
aux nations. Lefebvre, qui était alors
à la suite de la cour à Valladolid, et
qui y cherchait quelque débouché pour
sa société, eut ordre d' accourir à
Gandie, pour entretenir les bonnes
dispositions du duc.

Il y travailla avec tant d' efficacité,
qu' après l' avoir rendu protecteur déclaré
des jésuites, il l' engagea peu
après à se faire jésuite lui-même.
On vit un pere de famille, ignorant,
comme l' étaient tous les grands seigneurs,

p313

un homme honoré de toutes
les dignités qui peuvent flatter l' ambition
d' un particulier, quitter ses enfans
et ses titres, se soumettre à l' obéissance
la plus sévère, et commencer ses études,
comme les jeunes gens pour qui il
avait bâti une maison. On devine bien
que les complaisances d' Ignace adoucirent

ce qu' il pouvait y avoir de rude dans une pareille démarche. Le nouveau prosélyte fut dispensé du noviciat. On lui donna même quatre ans à rester dans le monde, pour arranger, disait-on, ses affaires et établir ses enfans. Il y en avoit peut-être une autre raison qu' on ne disoit pas. C' est que l' affaire de la fondation à Gandie n' était pas terminée ; avant que de permettre à Borgia de renoncer à tous ses biens, on n' était pas fâché que sa libéralité eût quelque temps pour s' exercer. On vouloit qu' il donnât tout ce qu' il pourrait avant que de s' ôter le pouvoir de rien donner.

p314

Chapitre 3.

persécution qu' éprouvent les jésuites en Espagne, de la part des r p dominicains.

l' acquisition d' un ami, et ensuite d' un sujet de cette importance, fit du bruit en Espagne. Les autres ordres, fiers de leur droit d' aînesse, ne voyaient pas, sans jalousie, des cadets inconnus qui s' apprêtaient à partager l' empire que la superstition leur donnait dans ces contrées. Borgia, avant que de s' attacher aux jésuites, avait paru avoir du penchant pour la regle de saint François ou celle de saint Dominique. Ces deux ordres attendaient avec impatience une proie si riche. Chacun intriguait probablement de son côté pour se l' assurer ; mais, quand ils la virent enlevée par des jésuites, ils se réunirent pour venger un pareil attentat.

Melchior Cano, dominicain, leva l' étendard contre les ravisseurs. C' était

p315

dit-on, un théologien célèbre ; mais ce n' était sûrement pas un homme sensé : il prétendit que les jésuites étaient visiblement les précurseurs de

l' ante-christ. Il démontrait à Salamanque que des gens qui se dévouaient à l' éducation de la jeunesse, qui convertissaient les grands d' Espagne, qui les empêchaient d' entrer dans l' ordre de saint Dominique, ne pouvaient être que des ennemis de Jesus-Christ et de son église. Les dominicains et les autres moines appuyèrent, par des intrigues, les cris du furieux théologien. Un archevêque de Toledé, nommé Dom Martinès Silicéo, se joignit à eux ; il avait contre les jésuites un autre grief. Cet archevêque avait justement condamné le livre indécent des exercices spirituels. Ignace, au lieu d' abandonner, comme il l' aurait dû, ce fruit honteux de ses délires, se piqua de le soutenir, et de le faire approuver à Rome. Dans cette vue, il fit agir le

p316

duc de Gandie auprès du pape. Le saint pere, importuné par le duc, croyant peut-être que l' ouvrage ne pouvait être dangereux, parce que personne ne pourrait le lire, l' approuva par une bulle, malgré la censure de l' archevêque. Silicéo, indigné contre l' auteur, persécuta les enfans. C' est ainsi que, quand on examine les choses avec soin, on trouve que les événemens les plus intéressans ont souvent les causes les plus méprisables. On a fait grand bruit de l' opposition que ces deux hommes formerent à l' établissement des jésuites en Espagne. On n' a pas manqué de leur supposer beaucoup d' esprit, de probité et de réputation ; cependant il est fort probable que, si Lefebvre avait employé son crédit auprès de Borgia à lui persuader de se faire dominicain, Cano, qui voyait dans la société les émissaires de l' ante-christ, n' y aurait vu, comme le pape, que les compagnons de Jesus. Si Ignace avoit eu la prudence d' oublier qu' il étoit auteur ; si, préférant le bien réel de son ordre à la satisfaction de son amour-propre, il avoit souscrit à la censure raisonnable de l' archevêque,

p317

il est à croire que Silicéo aurait comblé ses enfans de bénédictions. Mais, après la bulle du pape, il les mit en interdit.

On dit que les jésuites avaient entrepris sur son autorité, qu' ils prétendaient exercer leurs fonctions sans dépendre de lui : il y avait des jésuites dans d' autres dioceses ; il y a apparence qu' ils y faisaient la même chose qu' à Toledé et dans les environs. Personne encore cependant ne s' y plaignait d' eux. On ne scaurait donc douter que l' archevêque, en agissant ainsi, n' eût quelque motif secret ; et ce motif était l' affaire de la censure. Ce qui confirme cette idée, c' est que, cinq ans après, ce même Silicéo la reprit encore : il appella à son secours le même Melchior Cano, devenu illustre par sa haine pour les jésuites ; ils firent sous-main dénoncer aux inquisiteurs le livre condamné par l' archevêque et approuvé par le pape : l' approbation prévalut. Ce fut un bouclier impénétrable qui mit les exercices spirituels à couvert de tous les efforts de l' envie : ces deux hommes eurent

p318

la douleur de voir triompher le livre et ses partisans.

Chapitre 4.

saint Ignace oblige ses disciples de renoncer aux dignités ecclésiastiques. tandis qu' un évêque excommuniait les jésuites à Toledé, et qu' un dominicain les accusait à Salamanque d' annoncer l' ante-christ, on leur offrait des évêchés en Allemagne : on donnait un d' entr' eux pour précepteur à l' héritier du Portugal : Xavier allait dans les Indes prêcher son ordre et l' évangile avec plus de zele que de fruit.

Lejai, dont nous avons parlé,
avait quitté une marquise dévote pour
suivre un prince puissant. Il s' était attaché
au roi des romains, Ferdinand,
frere de l' empereur Charles V. Il avait
plu à ce prince, qui le nomma à l' évêché
de Trieste. On fait des réjouissances

p319

publiques dans les autres ordres
quand quelqu' un de leurs sujets parvient
à l' épiscopat ; ils se croient honorés
de l' éclat qui se répand sur un
de leurs membres. Loin de se repentir
de les avoir placés au nombre des lumieres
de l' église, ils leur facilitent,
autant qu' ils peuvent, les moyens d' y
parvenir.

Ignace ne pensa pas ainsi : au lieu
d' approuver la nomination de Lejai,
il écrivit en hâte à Ferdinand pour la
traverser. Il fit plus ; il ajouta à ses
constitutions un nouveau règlement
pour interdire à jamais à ses sujets la
possession des dignités ecclésiastiques.
On a voulu deviner quel était le
motif d' Ignace dans cette défense : elle
renverse les idées de ceux qui lui ont
attribué un projet formé et suivi d' asservir
la chrétienté. S' il avait eu ce
projet, il ne devait travailler qu' à multiplier
parmi ses disciples le nombre
des évêques. On sait que dans les états
généraux de la religion, appelés synodes
ou conciles, tout se décide à la
pluralité des voix. Pour faire triompher
un parti, il faut avoir beaucoup de

p320

partisans ; Ignace aurait donc été contre
ses vues, en ôtant à ses jésuites le
moyen de devenir puissans et accrédités.
C' est être injuste que de n' attribuer
toutes ses démarches qu' à une
politique profane. Il y a grande apparence
qu' en renonçant pour lui et les
siens à l' épiscopat, il voulut maintenir

dans sa compagnie l' esprit d' humilité
et d' obéissance sur lequel elle était
fondée.

Ce règlement s' est soutenu en Europe,
du moins quant à l' épiscopat : on
n' a vu que dans les Indes les jésuites
décorés de la mître ; mais ils n' ont
point renoncé au cardinalat, qu' une
tolérance universelle a élevé bien au-dessus
de l' épiscopat, et presque égalé
aux souverainetés temporelles. Ils ont
encore moins renoncé à diriger les consciences
des rois. Ils ont eu même un
goût particulier pour cette espece de
commission, qui, sans titre et sans
pouvoir réel, donne pourtant dans
l' église, à ceux qui en sont revêtus,
un pouvoir supérieur à celui des évêques,
et dont on a plus profité pour la
troubler que pour la conduire.

p321

Ce n' est point au fondateur de la
société qu' il faut reprocher ces abus ;
tant qu' il vécut, il les contint. C' était
réellement une ame droite et vertueuse ;
on trouve dans les avis qu' il
donna à Lainès et à Salmeron, en les
envoyant au concile de Trente, à peu
près dans ce temps, l' humilité, la sagesse
et la modération qu' on eût pu
souhaiter dans tous les docteurs et tous
les moines du concile. Il leur recommanda
de n' envisager que le bien de
l' église, de n' être point attachés à leur
avis, et de suivre invariablement la
doctrine de saint Thomas. Ce dernier
article était peu intéressant, puisque
la doctrine de saint Thomas n' était
point la regle de la foi ; mais les deux
premiers sont l' abrégé de tout ce que
l' on peut dire à ceux qui doivent composer
les grandes assemblées. S' ils ne
pensaient qu' au bien général, s' ils
ne s' entêtaient jamais de leur avis, on
ne verrait arriver ni ces intrigues dangereuses,
ni ces émotions indécentes
qui font souvent tomber de la haine
et du ridicule sur des hommes d' ailleurs
très-respectables.

p322

Les bonnes intentions de saint Ignace ne furent pas toujours suivies par ses enfans. Ils ne consulterent pas toujours l' avantage de l' église dans leurs démarches, autant que celui de leur société. Ils se montrèrent plus d' une fois négociateurs turbulens, ou théologiens opiniâtres. Mais la honte n' en doit pas rejaillir sur l' homme simple et modéré, qui leur avait donné toute sa vie des exemples et des conseils opposés. Quel est le législateur dont les loix n' aient pas été violées ?

p323

Chapitre 5.
établissement des jésuites en Portugal.
on leur propose de fournir des missionnaires pour les Indes.

Ignace, en refusant pour les siens des titres qui les auraient rendus trop indépendans, n' était pas fâché que leur mérite les élevât à d' autres places où ils pouvaient être utiles à leurs protecteurs et à la société. Il avait permis à Simon Rodrigues de se charger de l' éducation d' un prince du Portugal. Ce n' était point aller contre le plan de son ordre, fondé principalement pour l' éducation de la jeunesse. D' ailleurs il devait quelque reconnaissance à ce royaume qui l' avait prévenu, même avant que son établissement fût formé. Les jésuites n' existaient pas encore, que les portugais avaient demandé à Ignace des missionnaires, pour appuyer, par la prédication, leurs conquêtes et leur commerce dans les Indes. Peut-être même cet hommage prématuré, rendu sur les bords du Tage à la société future, n' avait pas peu contribué

p324

à la faire adopter sur ceux du

Tibre.

Les portugais étonnaient l' Europe par la hardiesse et le succès de leurs entreprises maritimes. Ce pays sec et stérile, qui devait n' être bientôt qu' une petite province d' Espagne, était plein alors de conquérans intrépides et de marchands intelligens. Il surpassait la gloire des plus grands empires. Depuis long-temps on cherchait un passage autour de l' Afrique, pour transporter, par l' océan, les productions des Indes en Europe. Jusques-là il fallait tirer d' égypte, par la Méditerranée, l' or, l' ivoire, et sur-tout les épiceries. Ces superfluités dangereuses, que le luxe avait rendues nécessaires, passaient presque toutes par les mains des génois et des vénitiens. Ces deux peuples étaient les maîtres de la mer, et sur-tout les derniers. Un roi de Portugal entreprit de leur enlever cette supériorité ; il anima ses sujets à chercher une route qui tirât l' Europe de cette dépendance. à force de travaux et d' épreuves, ils y réussirent. Vasco De Gama doubla enfin le fameux cap de Bonne-Espérance.

p325

On a prétendu, avec quelque probabilité, que cette route n' avait pas été inconnue aux phéniciens ; mais ils n' en avaient jamais fait un usage suivi. Les navigateurs, après eux, en avaient totalement perdu la mémoire ; et les portugais, en la renouvelant, en tirèrent autant d' avantage que s' ils l' avaient découverte les premiers. Ils devinrent aux Indes marchands et conquérans. Lisbonne et Goa furent les plus riches villes de l' Europe et de l' Asie. Leur nouvelle opulence porta à Venise et à Alexandrie un coup dont elles ne se sont point relevées. Il est vrai que les portugais, leurs destructeurs, ne jouirent pas long-temps des avantages dont ils les avaient dépouillées. Les espagnols, et plus encore les anglais, les hollandais vinrent bientôt les partager. La faiblesse où est tombé depuis

le Portugal, et la nécessité où il est de tirer d' ailleurs toutes les matieres de son commerce, fait qu' il n' entre presque plus pour rien dans celui qui se fait sous son nom. C' est principalement pour Londres et pour Amsterdam que le cap de Bonne-Espérance a

p326

été découvert, que les Indes ont été conquises.

Il n' en était pas ainsi au seizieme siecle : le nom des portugais éclipsait alors tous les autres noms. Ils s' étaient établis sur les côtes de l' Inde, depuis l' éthiopie jusqu' aux frontieres de la Chine. Ils s' y maintenaient avec une supériorité qui ne leur laissait pas craindre de concurrents.

En y affermissant leur puissance, ils songeaient aussi à y porter leur religion. Soit qu' ils voulussent mieux assurer l' esclavage des nations soumises, en leur donnant un culte qui n' autorise l' indépendance que dans ceux qui le prêchent ; soit que ces peuples, naturellement superstitieux, crussent tranquilliser leur conscience, en rendant aux malheureux indiens la connoissance du christianisme, en échange des richesses dont ils les dépouillaient ; soit que le clergé du pays pensât qu' il était de son honneur d' élever des autels au vrai dieu, au milieu de ces contrées barbares, et de son intérêt de former des établissemens dans un pays qui produisait des perles, de l' ivoire et de l' or ; toute

p327

la hiérarchie ecclésiastique passa bientôt les mers : elle se transporta de Lisbonne sur les côtes de Malabar.

Les portugais étaient ignorans autant que braves ; ils cherchaient ailleurs que chez eux des sujets capables de prêcher les dogmes qu' ils se proposaient de soutenir par les armes. Dans le temps

qu' Ignace ne se destinait encore qu' à aller convertir les infideles, il avait connu à Paris un docteur portugais : il n' avait probablement pas donné grande idée de sa science et de ses talens à ce docteur ; mais celui-ci savait que les compagnons du saint ne lui ressemblaient pas.

Il crut qu' étant pauvres, ils en seraient plus zelés ; que n' ayant ni protection ni appui, ils en seraient plus dociles ; qu' ayant étudié dans l' obscurité et l' indigence, ils en seraient plus éclairés. Il les jugea propres à faire d' excellens apôtres. Il les proposa au roi Jean Iii, qui les approuva. On demanda à Ignace des sujets dignes de travailler à l' oeuvre auquel on les destinait.

Cette demande flatteuse fut bientôt remplie. Il fit partir aussi-tôt pour

p328

Lisbonne deux de ses compagnons, parmi lesquels était François Xavier, l' un de ses plus chers enfans. C' était un homme de moeurs irréprochables, plein de la sainteté et de la grandeur de son ministere, brûlant d' égaler les premiers apôtres dont il allait imiter les exploits ; mais bien plus propre par la chaleur de son enthousiasme à prêcher la religion, qu' à l' établir solidement. L' impétuosité de son zele, et la conduite que nous lui verrons tenir donne lieu de croire qu' il n' avait pas autant de lumieres que de vertus.

p329

Chapitre 6.

description abrégée des Indes.

ce vaste pays des Indes, dont il se destinait à devenir l' apôtre, est un de ceux qui ont le plus excité le zélé predicateur et marchand de sa société.

Il en était digne à plus d' un égard. Il n' y a point de climat sur la terre à qui

la nature ait prodigué, avec plus de profusion, ce qui peut flatter les sens et la vanité des hommes. C' est de-là que la volupté et l' avarice tirent leurs plus grandes ressources.

Nous comprenons communément, sous le nom d' Indes orientales, toute cette immense étendue de pays qui se trouve à la gauche du cap de Bonne-Espérance, la Chine, le Japon, Pegu, Siam, toutes les isles qui sont semées en très-grand nombre dans ces mers fortunées ; mais le nom d' Inde, comme on sait, est particulièrement appliqué à la presqu' isle arrosée par le Gange : elle contient le Mogol ou l' Indoustan,

p330

et toute la côte du Malabar, où les portugais furent long-temps des négocians guerriers.

C' est-là que la nature a créé les mines de diamans, de rubis, et de toutes les superfluités brillantes auxquelles l' orgueil humain attache un si grand prix. Elle y fait croître le coton. Elle y avait placé exclusivement le mûrier et l' insecte précieux qui en tire le beau fil, dont le luxe fait parmi nous un de ses plus beaux ornemens, et que notre industrie va peut-être bientôt avilir à force de le rendre commun. Les Indes partagent avec l' Afrique la possession de ces animaux aussi terribles que dociles, dont les armes produisent l' ivoire ; mais dans ce premier pays ils sont plus forts et plus robustes, ainsi que presque toutes les autres productions. On voit qu' en tout l' auteur du genre humain l' a traité avec une prédilection dont nous serions bien en droit d' être jaloux. L' or, les ris, les fruits délicieux s' y trouvent avec abondance. Tout ce qui sert à soutenir la vie, ou

p331

à la rendre agréable et commode, s' y

recueille presque sans travail.
Cette prodigieuse fertilité a occasionné
entre les Indes et nous un commerce
assez singulier, dès que nous
avons pu nous y ouvrir une entrée. Ce
sont nos besoins qui nous y conduisent ;
mais la nature stérile, appauvrie
dans nos climats, n' y produit rien qui
puisse flatter des hommes placés au
milieu des plus riches trésors en tous
les genres : l' or seul, que notre industrie
arrache avec tant de peine à une
terre qui ne nous appartient pas, a
paru toucher l' avidité de ces asiatiques,
malgré celui dont leur pays est rempli.
L' indigence européenne a donc été
obligée de payer en or les avantages
dont l' opulence indienne a daigné lui
faire part. Nos vaisseaux y transportent
tous les ans une grande quantité de ce
métal, qui ne revient plus. Plusieurs
écrivains prétendent même que de-là
vient le peu d' augmentation que l' on
remarque dans le numéraire des especes
en Europe, malgré la prodigieuse
quantité de métaux que l' Amérique y
envoie annuellement.
Par tout pays, la richesse produit

p332

deux fruits, dont l' un est nécessairement
dangereux par lui-même, et
l' autre le devient presque toujours :
le despotisme et la science. Ceux-ci
à leur tour font bientôt naître ou fortifient
la bassesse de courage, la corruption
dans les moeurs et la superstition.
Tout ce funeste cortège de l' opulence
se trouve aux Indes. On
sait que l' esclavage des peuples y est
aussi ancien que les hommes ; leur
lâcheté, leur peu de vigueur contre la
fatigue et les dangers, sont peut-être
de la même date. La grandeur d' ame,
la modération dans les rois, la bravoure
militaire dans les soldats, y
sont des vertus inconnues depuis ce
fameux Porus, dont même l' histoire
a peut-être plus de réputation que de
vérité.
Les arts de l' esprit y sont aussi cultivés

de temps immémorial. Lokman,
Pilpai, d' autres sages, s' y étaient déjà
distingués par des productions ingénieuses :
ils avaient fait servir la poésie
et la science à l' instruction des hommes

p333

long-temps avant que les grecs eussent
connu ni science ni poésie. L' Inde avait
de nombreuses écoles de philosophie
avant que Pithagore et Talès eussent
pensé à en ouvrir dans leurs patries,
encore barbares. C' est aux voyages
qu' ils firent vers les bords du Gange,
qu' ils dûrent leurs lumieres et leur
renommée.

Les descendants de leurs maîtres
subsistent encore dans les mêmes lieux
où ces grecs allerent chercher des
leçons utiles ; mais ils ont bien dégénéré.
Les premiers bramins étaient des
sages vénérables, qui n' enseignaient
qu' à respecter la divinité, à faire du
bien aux hommes. Leurs successeurs sont
des charlatans grossiers, qui ne
songent qu' à les amuser ou à les tromper.
La philosophie aux Indes, dit un auteur
célèbre, est devenue un métier
pour gagner sa vie ; elle s' est avilie
jusqu' à la superstition, afin d' être plus
lucrative.
On connaît les dogmes de ces fameux

p334

bramins, leur attachement à la
métempsycose, leur détachement apparent
des biens du monde, fondé
peut-être sur une grande aversion pour
le travail, leur dévouement à d' étranges
pratiques de pénitence que l' habitude
peut rendre moins douloureuses,
mais dont le récit n' en paraît pas moins
incroyable. Il y en a qui passent toute
leur vie sur un pied, d' autres qui ne
dorment qu' appuyés sur une corde,
d' autres qui se font suspendre tous les
jours, pendant un certain temps par les

pieds, au-dessus d' un feu allumé.
Quelques-uns poussent le renoncement
à toute propriété, à tout soin
corporel, au-delà de ce qu' a jamais fait
aucun homme : ils ne veulent pas
prendre la peine de se nourrir ; ils se
laisseraient mourir de faim, si l' on
n' avait soin de leur mettre le ris dans
la bouche ; mais il y a toujours des
dévotes qui se chargent avec plaisir de
cet emploi, récompensé par les bénédictions
du ciel. Plusieurs de ces charlatans
portent encore plus loin le dépouillement
de l' humanité, ils paraissent
dignes de servir de modeles à nos
quiétismes : ils sont nuds. Les femmes,

p335

presque nues aussi dans ces climats
chauds, vont, quand elles veulent
avoir des enfans, leur baiser,
avec recueillement, le principe de la
fécondité, sans, dit-on, que leur
repos apparent en soit troublé.
Du reste, les principes de morale
des indiens sont les mêmes que ceux
de tous les peuples policés. Cette
lumiere naturelle, que les passions
ne peuvent éteindre, a brillé chez eux
avec éclat. Elle leur avait appris ces
deux préceptes, dont le divin auteur
de notre religion a fait la base de sa
loi : *aimez Dieu et les hommes* . Ils
rendaient à la divinité un culte défiguré
par mille pratiques monstrueuses. Mais
tel a été le sort de toutes les nations
jusqu' au moment où le jour du christianisme
s' est levé pour elles. Xavier
se chargea de leur en aller porter l' aurore.
Les jésuites se féliciterent d' avoir
à combattre, dans cette partie du monde,
une idolâtrie riche et superstitieuse.

p336

Chapitre 7.
 *saint François Xavier part pour les
Indes. Ce que l' on peut penser des*

missions.

on revêtit le nouveau missionnaire d' un caractere honorable. On le fit nonce apostolique ; on lui donna le pouvoir d' établir ou de supprimer les prédicateurs où il le jugeroit à propos ; on lui remit des lettres du pape pour un roi d' éthiopie, chez lequel il n' alla jamais, et pour tous les autres princes des isles ou du continent chez qui son zele pourrait le conduire. Il partit de Lisbonne en 1541 avec le nouveau vice-roi, sur un vaisseau qui, par-là, portait aux Indes le chef du gouvernement et l' espérance de la religion.

C' est à ce voyage qu' on peut fixer la premiere origine de ces courses pieuses, qu' on a depuis appellées missions. Les jésuites se sont efforcés, autant qu' ils ont pu, d' en donner une haute idée par des récits et par des merveilles

p337

probablement aussi fausses que l' éloquence de ceux qui y prêchent. On peut voir là-dessus une relation de tous les pays du monde, les lettres édifiantes, et quantité d' autres ouvrages de ce genre, où, parmi quelques connaissances utiles, on trouve beaucoup de choses qui n' auraient pas dû être écrites par les prédicateurs de la vérité, et qui ne sauraient être crues par les amateurs de la raison. Il est vrai que les jésuites ne se sont pas bornés à y supposer des prodiges. Ils en ont du moins tiré depuis un parti utile pour eux, en les faisant servir d' entrepôts pour le commerce ; et cette maniere d' entremêler le trafic avec la prédication, n' est pas un des moindres traits de la politique qu' on leur a reprochée.

Les mendiants les avoient devancés en Asie et en Afrique. Saint François avait été y prêcher au Soudan d' égypte. On le prit pour un espion ; mais ce prince, dit un auteur célèbre, le renvoya, voyant bien que ce ne pouvait pas être un espion dangereux. Il paraît que ce succès peu flatteur

refroidit le zele de ses enfans, jusqu' à

p338

ce que la rivalité des jésuites lui donna une nouvelle force. Les cordeliers, les capucins ont bâti quelques églises en Perse et sur les côtes de l' Asie. Mais ces établissemens languissent ; ils n' ont point la ressource du commerce, qui donne tant d' éclat à ceux des jésuites. Ils n' ont pas laissé cependant que de fonder quelques petites églises, dont ils font sonner bien haut le nombre et l' utilité. Il y a même eu souvent entre ces convertisseurs des querelles très-vives, sur-tout à la Chine, où l' indiscretion des prédicateurs a ramené la ruine entiere du culte qu' ils prêchaient. Ils se sont disputé avec acharnement la gloire de prêcher leur religion à des barbares qui la dédaignent ou la haïssent.

On peut être surpris qu' ils aient osé se vanter d' avoir fait de grands progrès dans ces travaux apostoliques, et plus encore qu' on ait pu les croire. Je n' examine point ici quelle figure ont dû faire pendant long-temps les premiers prédicateurs parlant une langue inconnue, prêchant un dieu, des dogmes, des mysteres inconnus, montrant par-tout des habillemens et des visages

p339

étrangers, et par conséquent suspects. Je suppose que l' amour de la nouveauté ou l' esprit d' intérêt a pu attirer dans les églises quelques malins curieux ou gagnés par de petites libéralités. Je crois même qu' un prince, à la vue d' un tableau de la vierge, présenté par un interprete, aura pu donner quelque marque d' étonnement, comme on le dit d' un roi du Japon, qui n' avait jamais vu que les peintures grossieres de son pays ; mais enfin un mauvais sermon français, ou italien,

ou espagnol, quelques aumônes, et un tableau de la vierge, ne sauraient faire de bons chrétiens à Firando ni au Malabar. Pour introduire une religion, il faut commencer par la prouver. Or les preuves, qui font la sécurité et la fierté de nos prédicateurs en Europe, ne peuvent gueres faire d'impression à l'isle Des Perles, ou au cap Comorin. Il n'y a pas d'apparence que les bonzes ou les faquiers se croient obligés à beaucoup de déférence pour l'écriture et pour la tradition. Tertullien, saint Augustin, saint Grégoire

p340

doivent perdre toute leur autorité en passant les mers : quelque stupides qu'on suppose les peuples de l'Asie, on ne peut pas croire qu'ils le soient assez pour détruire tout d'abord leurs dieux et leurs autels, sur la foi d'un étranger qui ne sçait pas leur langue, ou qui, la sçachant mal, leur explique encore plus mal des preuves dont tous les fondemens sont restés en Europe. Il faudroit débiter avec eux par prouver la solidité de ces preuves mêmes qu'on leur apporte. Cela exige du temps, des soins infinis, une grande connaissance de la langue. Jusqu'à ce que nos missionnaires aient acquis cette connaissance, je ne vois pas ce qu'ils ont à dire aux barbares du Maduré. Alors même je ne sçais comment ils font pour combattre l'opiniâtreté d'un adorateur de Brama ou de Visnou. Celui-ci doit long-temps opposer à leur zele la plus opiniâtre et la plus pardnable de toutes les incroyulités.

p341

Chapitre 8.
des missions protestantes. Qu'on a employé, pour les faire valoir, les mêmes artifices à peu-près qui ont donné du lustre à celles des jésuites.

au reste il ne faut pas s' imaginer que les catholiques seuls aient la faiblesse d' enfler un peu dans leurs relations leurs progrès apostoliques. Les protestans eux-mêmes n' ont pas pu s' en défendre. Eux qui ont tant crié contre les artifices employés par les missionnaires romains, pour donner en Europe une grande idée de leurs travaux en Asie ; ils ont cru pouvoir se permettre d' en employer de tout pareils.

La Croze, auteur protestant estimable, a fait une histoire du christianisme des Indes, pleine d' une érudition sage ; mais il n' a pu se défendre de ce penchant si naturel pour le parti qu' il favorisait. Il rapporte toutes les

p342

ruses pieuses des jésuites ; il gémit sur la fourberie des prêtres qui trompaient, et sur l' aveuglement des hommes qui se laissaient tromper. Il prouve fort bien que les premiers faisaient tres-peu de prosélytes, et que les seconds n' avaient aucun attachement pour les dogmes qu' on leur prêchait. Il parle ensuite d' une mission protestante établie par les danois au Tranquebar. C' est pour cela que Dieu avait réservé les trésors de ses graces et de ses bénédictions. Il fait d' un ministre nommé *Ziegembalg* , un patriarche respecté sur la côte ; il assure que ses exhortations produisaient des fruits inconcevables. Aux miracles près, il leur attribue toutes les vertus, tous les succès dont les jésuites ont orné la mémoire de leurs héros évangéliques. J' ai mis ici une conversation rapportée par La Croze, d' après ce ministre lui-même ; elle est entre lui et un hottentot, qui est supposé n' avoir que les lumieres d' un sauvage.

p343

*dialogue entre M Ziegembalg,
missionnaire danois, et un hottentot.*

Ziegembalg.

Croyez-vous en Dieu ?

Le Hottentot.

Qui est-ce qui ne croiroit pas qu' il
y a un dieu ? Celui qui serait dans
une telle ignorance n' aurait qu' à regarder
au-dessus et autour de soi pour
se désabuser.

Ziegembalg.

Mais, servez-vous Dieu ?

Le Hottentot.

Dieu a bien de meilleurs serviteurs
que nous.

Ziegembalg.

Comment donc ! Ne rendez-vous
aucun honneur à Dieu, et n' avez-vous
point soin de votre ame ?

p344

Le Hottentot.

Nous ne sçavons rien autre chose que
fuir le mal et faire le bien.

Ziegembalg.

N' y a-t-il point de pécheurs parmi
vous ?

Le Hottentot.

Oui, certes, il y en a, et même de
grands pécheurs.

Ziegembalg.

D' où vient le péché ?

Le Hottentot.

Il vient du diable.

Ziegembalg.

Où vont les pécheurs ?

Le Hottentot.

En enfer.

Ziegembalg.

Qu' est-ce que l' enfer ?

p345

C' est un lieu où il fait bien chaud.

Ziegembalg.

Où vont les gens de bien ?

Le Hottentot.

Dans le ciel.

Ziegembalg.
Qu' est-ce que le ciel ?
C' est un lieu beau et agréable.
Ziegembalg.
Où pensez-vous aller après votre
mort ?
Le Hottentot.
C' est Dieu miséricordieux, qui le
sçait ; nous n' en sçavons rien.
Ziegembalg.
Ne voudriez-vous pas bien vous
faire instruire des principes de la

p346

religion chrétienne, puisque vous
vivez parmi des chrétiens ?
Le Hottentot.
Oui, pourvu que cela soit approuvé
par la compagnie.
Voudriez-vous en ce cas-là me
recevoir pour votre prédicateur ?
Le Hottentot.
Très-volontiers.
Ziegembalg.
Il faudrait, en embrassant le christianisme,
vous vêtir un peu plus
honnêtement, apprendre des métiers
et habiter dans des maisonnettes où
l' on puisse entrer pour vous annoncer
la parole de Dieu, et vous porter à
la vertu.
Le Hottentot.
Les européens sont des enfans. Ils
habitent de grandes maisons, et leurs
corps n' occupent qu' un petit espace. Ils
ont tant de besoin pour se nourrir et

p347

pour se vêtir, que, ne trouvant pas en
Europe ce qui leur suffit, ils viennent
ici et en d' autres lieux enlever aux habitans
leurs habits et leurs vivres.
Nous n' avons besoin ni d' argent ni de
marchandises. Ne nous habillant point
et ne nous nourrissant point comme
vous autres, rien ne nous oblige de
travailler et de nous inquiéter comme

vous.

Il est aisé de voir que le ministre danois a fait dans son cabinet les demandes et les réponses ; au moins je ne vois pas ce que les européens pourraient se flatter d' apprendre en morale à un africain capable de raisonner comme fait ici le negre. D' ailleurs cet enfer, où il fait bien chaud, ce paradis si agréable, sont des notions que les caffres n' ont jamais eu d' eux-mêmes, au rapport de tous les voyageurs. Je ne doute pas que M Ziegembalg ne fût un homme vertueux, que son zele ne fût désintéressé, qu' il n' ait pu répandre les lumieres de l' évangile aussi bien que les jésuites dans ces contrées barbares ; mais quelle que fût la

p348

main qui porta le flambeau, je pense toujours que l' obscurité épaisse qui y regnait, devait être un terrible obstacle au jour qu' on voulait y introduire. Je crois qu' il a fallu bien des préparations avant que de pouvoir persuader à un negre du Monomotapa la vérité de l' écriture et de la tradition. Aucun de ceux qui se sont vantés jusqu' à présent d' en avoir converti un si grand nombre, et si promptement, ne nous a appris comment ils s' y prenaient. Ce sont des alchymistes qui font de l' or avec du plomb, mais ils cachent soigneusement leur secret. N' est-il pas permis de douter un peu de sa vertu jusqu' à ce qu' ils l' aient rendu public ?

p349

Chapitre 9.
arrivée de saint François Xavier dans les Indes : il travaille à y établir l' inquisition.

je ne m' appesantirai point sur les voyages entrepris par les premiers jésuites, dans l' intention louable de faire connaître le vrai dieu jusqu' aux bornes

de l' univers. Je ne parlerai pas non plus en détail, ni suivant l' ordre chronologique, de tous leurs établissemens et de tous leurs petits débats en Europe. Il en est des empires et des corps comme des particuliers ; tant qu' ils sont isolés et pauvres, on les méprise. Ils ne deviennent intéressans que quand ils ont fait fortune. Tant qu' Ignace et Xavier vécurent, les jésuites travaillèrent à assurer la leur, mais elle n' était pas encore faite ; les voyages du dernier leur en ouvrirent une source qu' ils n' ont pas laissé tarir. Ce saint fut le Gama de la religion. Je dois faire connaître le genre de ses

p350

exploits, afin de donner une idée de ceux des autres. Il était parti de Lisbonne avec le vice-roi des Indes. Il fut obligé de passer le premier hyver à Mozambique, ville située sur la côte, et l' une des premières conquêtes des portugais. Il n' arriva que l' été suivant à Goa ; cette ville était le plus riche établissement des portugais sur ces côtes ; on voulait la rendre le centre de la religion, comme elle était celui du gouvernement civil. Tout ce que la charité chrétienne, tout ce qu' une humilité vraiment apostolique peut employer pour faire paraître la vertu aimable et respectable aux yeux des hommes les plus grossiers, Xavier le pratiqua dans le cours du voyage : il ne voulut point de domestique ; il se nourrissait comme le moindre matelot. Il céda sa chambre aux malades, et les assistait lui-même. Il prêchait avec douceur ceux qui se portaient bien ; il apaisait leurs querelles : sa vie, sur le vaisseau, fut celle d' un sage, d' un génie bienfaisant, envoyé du ciel pour consoler les hommes. Quand il fut à terre, il comptait

p351

probablement continuer l' exercice des mêmes vertus, sur-tout parmi les indiens : mais il y trouva un empêchement invincible qu' il aurait bien dû prévoir ; il ne savoit point la langue ; il ne pouvait donc être d' aucune utilité à ces barbares qu' il n' entendait pas, ne connaissant point leurs besoins, étant hors d' état de juger des motifs de leurs actions, ne pouvant leur expliquer la raison des siennes ; de son propre aveu, il était au milieu d' eux comme une statue. On auroit bien pu dire de lui, et de ses compagnons : *ures habent et non audient, non clamabunt in gutture suo* .

Peut-être eût-il été à souhaiter pour les malheureux indiens, que cet état eût duré long-temps. Mais les jésuites trouverent bientôt des oreilles pour entendre, des accusations odieuses,

p352

et une langue pour faire rendre des arrêts injustes. Ce fut quand on eut, par leur conseil, établi à Goa la fameuse inquisition qui fait encore trembler toute cette partie du monde. Une tache ineffaçable à la vie de saint François Xavier, c' est d' en avoir jeté le premier fondement.

Au milieu de ses travaux apostoliques, il pria le roi de Portugal de soutenir ses prédications par les supplices. Il lui demanda un ordre pour ôter les biens et la vie à ceux qui, après avoir quitté le culte des idoles, laisseraient voir quelque envie d' y retourner. C' était en assistant les malades, en faisant expliquer aux indiens, par des interpretes, la douceur et la charité de la religion chrétienne, qu' il sollicitait ces ordres sanguinaires.

p353

Chapitre 10.

*sources et succès de saint François
Xavier dans les Indes.*

Xavier parcourait les côtes soumises
aux portugais. Il visitait celle de
la pêcherie, qui leur payait tribut : ne
pouvant se faire entendre des idolâtres,
il s' y prenait d' une autre maniere
pour les obliger à quitter leur culte ; il
détruisait leurs autels, il renversait les
temples. Pour faire ces exécutions avec
sûreté, il était accompagné par des
soldats que le vice-roi lui donnait ; il
élevait aussi des chapelles : sans doute
il comptait que ces peuples, voyant
leurs dieux anéantis, et se trouvant
dans la nécessité d' en chercher de nouveaux,
préfèreraient d' eux-mêmes
celui qu' il leur laissait.

Tels furent ses travaux, tant qu' il ne
prêcha que sur les terres de la domination
portugaise ; mais son zele, peu
satisfait de ne s' exercer que sur des
ruines, l' emporta plus loin : il passa de

p354

la côte de la Pêcherie à Travancor,
royaume indépendant et idolâtre, à
la pointe de l' Afrique. Il prit alors le
parti de faire des miracles ; il mit en
fuite une nombreuse armée de barbares,
nommés badages, sans autres
armes que son crucifix. Ce prodige
opéra, dit-on, la conversion du roi,
qui, ayant peut-être besoin du secours
des portugais ou les redoutant, voulut
bien se laisser baptiser.

Dans le même temps, un autre roi,
dépouillé par eux dans le Malabar,
forcé de quitter *Cochin* , sa capitale,
et de chercher un asyle à *Jafanapatan* ,
dans l' isle de *Céylan* , persécutait,
comme on devait s' y attendre, le christianisme
qu' enseignaient ses ennemis.

Xavier aussi-tôt quitte les prosélytes de
Travancor ; il vient à Cochin, il sollicite
vivement auprès du gouverneur
des secours prompts pour arrêter la persécution ;
il écrit en Portugal, pour en
faire venir d' éloignés ; il trouve à Cochin
le frere du roi persécuteur, qui
s' engage à recevoir le baptême, si l' on

veut lui assurer la couronne. Xavier,
au comble de la joie de pouvoir donner
le trône à un prince chrétien, et de

p355

l' ôter à un infidèle, lui promet l' un et
l' autre.

Ses espérances étaient soutenues par
des lettres du roi de Portugal, qui
commandait d' abattre les idoles, de
bâtir des églises et de donner au christianisme
tous les secours qu' il pouvait
desirer. En effet, on équipa une
flotte, on rassembla une petite armée ;
mais le vice-roi trouvant l' entreprise
peu sûre, le roi de Cochin s' étant
fortifié dans sa retraite, et paraissant
difficile à réduire, on ne l' attaqua
point ; il resta roi et idolâtre, et son
frère ne voulut plus se faire baptiser.
Xavier chagrin quitta bientôt Ceylan
pour passer à Meliapour ou Saint-Thomé,
et de-là à Malaca, ville habitée
par les malais, et fameuse encore
aujourd' hui par son commerce en
poivre, en bois d' aigle et en diamans.
Il y laissa quelques-uns de ses compagnons ;
pour lui, il parcourut les Moluques ;
il vit Amboine ; il s' arrêta deux
mois à Ternate, conquise depuis par
les hollandais, et célèbre par le commerce

p356

du gérofle. Ces isles sont le seul
endroit au midi où on le recueille,
parce que ces républicains sont parvenus
à le détruire par-tout ailleurs.

Il visita d' autres isles, appelées de la
Morée. Il fit croire aux habitans qu' un
volcan, redouté par les flammes qu' il
vomissait, était un des soupiraux de
l' enfer. Sur la foi de ce mensonge, il
en baptisa, dit-on, vingt-cinq mille, et
quoiqu' une peuplade si nombreuse eût
bien mérité de le retenir quelque temps,
ne fut-ce que pour affermir leur conversion,
il les quitta sur le champ

pour revenir à Malaca. Cette ville riche, commerçante et commode par ses relations avec l' Europe, eut la préférence.

p357

Chapitre 11.

saint François-Xavier prêche une croisade. son mauvais succès. Il part pour le Japon.

non content d' être apôtre, il voulut y devenir guerrier et prophete. Pendant son séjour en ce pays, un prince mahométan, maître de l' isle de Sumatra, attaqua les portugais, les défia au combat, et brûla même un de leurs forts ; aussi-tôt le zele du saint s' allume ; il va trouver le gouverneur ; il l' exhorte à donner bataille, et lui promet la victoire de la part de Dieu. Se voyant écouté froidement par ce vieux guerrier, il s' adressa aux soldats et au peuple. Comme un autre saint Bernard, il prêche une croisade contre les ennemis du nom de Dieu, et promet toujours des succès : il amasse enfin quelques barques et cent quatre-vingt

p358

soldats qu' il exhorte à combattre pour les intérêts du ciel, en les assurant que Jesus-Christ lui-même combattra pour eux : cependant, par timidité, par prudence ou par égard pour son caractere, il ne se chargea point de commander.

En prêchant comme saint Bernard, il ne fut pas plus heureux : les barques, trop chargées, ou trop précipitamment construites, coulerent à fond avant que de sortir du port : on eut peine à tirer de l' eau ces malheureux soldats, qui comptaient aller à la victoire. Cet échec fit tort à la réputation du prophete. Soit pour rétablir son crédit ébranlé, soit pour éviter des plaintes qui le fatiguaient, soit pour se distraire

sur les chagrins et peut-être les remords
qui en étaient la suite, Xavier
prit le parti de passer au Japon. On
juge bien qu' il n' en sçavait pas plus
la langue, que celle des autres pays
qu' il avait déjà parcourus ; mais ce
n' était pas un obstacle pour lui.
Dieu, qui n' accorde pas tous les
talens à la fois, lui avait fait un
don bien plus extraordinaire que
celui des langues ; c' était l' art de

p359

résoudre, par une seule réponse,
plusieurs questions toutes opposées.
Pour confirmer ce prodige, on aurait
dû nous en conserver quelques exemples ;
mais ce qui le décrédite un peu,
c' est que l' historien ajoute, que les
infideles eux-mêmes ne s' en appercevaient
pas.
Quoi qu' il en soit, avec un secret si
merveilleux pour les disputes, Xavier
ne douta point des succès. D' ailleurs
il trouva un japonais, banni de sa
patrie pour un crime, qui venait chercher
fortune auprès des européens ; le
saint le caressa, le baptisa, lui fit
apprendre un peu d' espagnol, et partit
avec lui et deux autres jésuites, pour
convertir tout l' empire du Japon.

p360

Chapitre 12.

description du Japon.

cet empire singulier consiste dans
une multitude de petites isles, toutes
unies ensemble par le commerce, par
la conformité des loix et de la langue,
et même par la soumission à un seul
prince. Le pays est riche ; il produit
des métaux, des pierreries, des ouvrages
vernissés plus estimés que ceux
de la Chine. Les japonais ont des
usages qui ont paru extraordinaires à
plusieurs de nos européens. Ils portent
le deuil en blanc ; ils saluent en secouant

leurs souliers. Cela les a fait nommer par des voyageurs peu sensés, nos antipodes en morale, comme si la morale donnait des règles sur la couleur des habits et sur la façon de faire la révérence. On aurait bien plutôt dû admirer la ressemblance qui se trouve entre une multitude de nos pratiques et celles de ces insulaires, placés par la nature au fond de l'Asie ;

p361

ils sont réellement nos rivaux en bien des choses, et sur-tout en superstition. Ils ont, dans les affaires de religion, un chef, appelé Daïri, qu'on adore et qu'on regarde comme une image vivante de la divinité. Ces daïris étaient autrefois parvenus à jouir de l'autorité suprême dans le civil, en vertu du respect qu'on leur devait dans le spirituel. Mais peu à peu on les dépouilla du droit de régler les choses de la terre. On les relégua dans une ville où ils sont encore. Ils se bornent à ordonner des évêques, appelés *tondes*, à faire imprimer des almanachs, où est le calendrier, à placer dans le ciel les saints et les martyrs qui se sont rendus dignes de l'apothéose. On prétend que les hommes ainsi divinisés sont en grand nombre au Japon. On donne ce titre à tous ceux qui renoncent volontairement à la vie par piété. Il est très-commun de voir des barques pleines de gens qui vont gaiement se noyer à la gloire de

p362

Kaka, espèce de demi-dieu, révérend pour ses vertus. C'est un funeste avantage qu'a la superstition des japonais sur celle de beaucoup d'autres peuples. Au reste, si l'on en croit nos missionnaires, ce peuple a le plus grand mépris pour la vie. Ils disent qu'on parle dans ce pays-là de se fendre le

ventre, comme nous parlons de la chose la plus indifférente. Quand un grand seigneur est suspect, le roi l'exhorte à se fendre le ventre, et il le fait. Un accusé qui veut éviter la honte d'une condamnation, se fend le ventre ; un homme à qui on a causé un petit chagrin se fend le ventre. Un empereur étant mort, un de ses domestiques, qui était fort loin, prit la poste, pour venir se fendre le ventre sur son tombeau. Il est vraisemblable que dans ces récits il y a beaucoup d'exagération. On peut penser que les japonais ont pour leur ventre un peu plus de ménagement qu'on ne dit, d'autant mieux que Kempfer ne parle plus de cette étrange manie. Au mépris pour la vie, ils joignent un amour extraordinaire des pratiques de pénitence et de pèlerinages. Ils en

p363

ont un entr' autres qui dure cent jours. Pour s'y préparer, dit-on, il faut en être vingt-cinq sans dormir ; ensuite on passe un jour et une nuit assis sur les talons, le menton sur les genoux, les bras croisés devant les jambes ; et dans ces vingt-quatre heures, il n'est pas permis de faire un seul mouvement. Voilà ce que disent les missionnaires, mais il est très-permis de n'en rien croire. Au Japon on confesse ses péchés, et les prêtres ont le pouvoir d'en accorder la rémission. Il y a des moines de toute espèce, de pauvres, de rentés. Il y en a même de militaires, comme nos chevaliers de Malthe. Il y a des religieuses, mais elles n'observent point de clôture ; ce qui rend au moins leur esclavage plus supportable, et doit diminuer leur inutilité. Ces moines font de leur mieux pour attirer la foule du peuple dans les églises. Ils ont mille petites fraudes pieuses qui leur valent de l'argent, et servent à tranquilliser les consciences

déliçates ; ils ont introduit le chapelet, et assurent qu' on peut compter sur la rémission d' autant de péchés que les chapelets ont de grains. On peut être étonné de retrouver si loin les usages de l' Europe ; mais on doit l' être encore davantage d' entendre les missionnaires déplorer, en les rapportant, l' aveuglement du peuple qui les adopte.

Dans cet empire on dispute, comme ailleurs, sur la religion. Il y a des philosophes qui n' admettent que la matière pour principe, et le néant pour fin de tout ce qui existe. Il y en a qui adorent le dieu puissant, bon et juste ; mais un grand nombre des prêtres prêche un enfer, un paradis, et même un purgatoire, dont ils ont le droit de tirer les âmes quand on les paie.

On y fait aussi des systèmes de physique. Le peuple croit les tremblements de terre occasionnés par une grosse baleine qui porte le monde. Les honnêtes gens, qui se mêlent de raisonner, pensent que les pays qui ne tremblent pas sont fermement appuyés sur le

centre de la terre, et que ceux qui tremblent, en étant plus éloignés, sont sujets quelquefois à perdre leur équilibre : ce qui occasionne des secousses plus ou moins violentes.

La médecine seule est différente de la nôtre : un médecin réunit les trois arts, dont la séparation en Europe coûte si cher aux malades, sans les guérir. Il porte toute son apothicairerie dans une petite boîte pleine de simples : il ne saigne jamais, et ne fait rien manger que de crud à ceux qu' il gouverne. Cela prouve combien la médecine est arbitraire, puisqu' avec un pareil régime, les médecins japonais réussissent aussi souvent que ceux qui en recommandent un tout opposé. Tel était le pays que Xavier se proposait de conquérir par la parole.

Chapitre 13.

succès des prédications de s François Xavier au Japon.

on éprouve à la fois de l' indignation
et de la douleur, quand on lit
dans les historiens jésuites, comment
ce nouvel apôtre fut reçu par les japonais
avec ses compagnons. On est
révolté de leur entendre dire qu' à son
arrivée il prodigua les miracles et les
baptêmes, que les japonais accouraient
pour l' entendre prêcher en castillan,
et qu' en moins d' un an, il fit, dans une
ville seule, jusqu' à 3000 prosélytes.
Cependant la force de la vérité les
oblige aussi d' assurer que tout le fruit
de ses prédications fut de le faire passer
pour fou. Ils reconnaissent que son
imprudence aurait exposé au mépris les
mysteres respectables qu' il annonçait,
si heureusement il n' avait pas été dans
l' impossibilité de les faire entendre.

On regrette qu' un homme, né avec
un zele infatigable, des moeurs pures
et de si bonnes intentions, ait été entraîné
au-delà des mers par un enthousiasme
aussi aveugle qu' inutile : aveugle,
en ce que le saint, avant que de
s' y livrer, n' avait peut-être pas bien
considéré les facilités qu' il se promettait ;
inutile en ce que, ne sachant pas
la langue du pays, il n' en pouvait
attendre aucun fruit. On est affligé de le
voir recueillir, pour toute récompense
de ses travaux, des insultes, des outrages
réitérés. On est encore plus fâché
d' être obligé de convenir qu' il les méritait,
à ne regarder les choses qu' humainement,
à séparer de ses actions le
motif respectable qui les dirigeait.
Car enfin, qu' on examine ce qu' il
allait faire dans ce pays. Il venait,
escorté d' un meurtrier pour interprete,

conseiller d' en changer le culte, les loix et les coutumes. Il proposait d' en anéantir les dieux, et de réduire les prêtres à la mendicité. Qu' on voie ce qu' on ferait dans le nôtre à un docteur d' Amangucchi ou de Cangoxima qui viendrait y tenir de pareils discours. à Rome ou à Lisbonne, il serait

p368

trop heureux d' en être quitte pour des outrages.

Ce n' est point du tout que je veuille comparer les prédicateurs de l' erreur avec ceux de la vérité. Je sçais que les prêtres de Kaka ou de Sommonacodom joueraient un triste rôle en Europe, quand on n' emploierait contre eux d' autres armes que celles de la raison : nous trouverions aisément dans la solidité de nos dogmes, dans les raisons convaincantes qui les fortifient, de quoi nous défendre de leurs sophismes. Mais enfin, la sainte inquisition ne daignerait pas même se servir de ces avantages. Au lieu de s' amuser à raisonner avec les docteurs étrangers, elle les ferait brûler sur le champ avec appareil, ce qui demanderait moins de temps et moins de peine. Or si les ministres de la vérité se permettent d' agir ainsi, en vertu de la certitude de leur créance, pourquoi ceux du mensonge n' en feraient-ils pas autant pour soutenir une créance fausse qu' ils ont le malheur de croire vraie ?

Le saint ne fit point ces réflexions. Il éprouva bientôt qu' elles auraient été sages et placées. Ce navarrais, transporté

p369

au Japon, était le jouet de la populace. S' il excitait la curiosité des grands, c' était par ce principe malin qui leur fait desirer de voir des hommes extraordinaires, presque toujours pour s' en amuser. On dit qu' il alluma la

jalousie des bonzes, quoiqu' il prît leur habit et qu' il se dît bonze lui-même. Mais, sans doute, ils ne le haïrent pas bien fortement, ou ils eurent pour lui plus de mépris que d' aversion ; ou les prêtres japonais étaient plus humains que les inquisiteurs, ou ils n' avaient point ce pouvoir terrible en vertu duquel ces derniers ont tant versé de sang. Xavier fut toujours libre. On le laissa prêcher tant qu' il voulut en espagnol, contre les dieux du pays. On se contenta de le rendre ridicule.

p370

Chapitre 14.

disputes de saint François Xavier contre les bonzes du Japon.

c' est sur-tout une chose curieuse de lire dans les jésuites qui ont donné l' histoire de ses courses, le récit de quelques-unes de ses disputes avec ces prêtres idolâtres. à Bungo, il entra en conférence réglée avec un d' entr' eux, nommé *Fucarandono* . Ce docteur était l' espérance de sa secte, l' oracle du pays : il avait professé pendant trente ans la théologie de Kaka.

On s' attend qu' un pareil homme fera des questions sages, et que, s' il doit être convaincu, on nous donnera du moins les réponses victorieuses, auxquelles il n' a pu résister. Point du tout. *me connais-tu ?* demande le japonais à l' européen. *non, je ne vous ai jamais vu. Comment, jamais !* reprend l' insulaire, *et ne te souviens-tu pas d' avoir commercé avec moi il y a quinze cens ans à Frenoiama ? Mais il*

p371

n' y en a que neuf cens que Frenoiama est peuplée, répond le jésuite.

Là-dessus, le théologien de Kaka, le grand Fucarandono perd la tête. Il oublie que l' histoire du Japon remonte à sept ou huit mille siecles. Il

n' a plus d' autres ressources que de faire à son adversaire quantité de questions contre la pudeur, que l' historien chaste et discret n' ose rapporter, comme si un bonze habile ne devait pas mieux connaître les annales du Japon, vraies ou fausses, qu' un étranger arrivé depuis deux jours, comme s' il pouvait se flatter que des questions licencieuses fussent propres à éclaircir un point d' histoire.

Un autre bonze prétendit que le paradis de Xavier n' était bon que pour les bêtes. *car, disait-il, cet étranger assure qu' on doit y jouir d' un souverain bonheur. Si Dieu est juste, il doit y*

p372

placer les êtres qui auront été les plus malheureux en ce monde. Or les animaux pendant leur vie n' ont que du mal, ils doivent donc aller tous au paradis des jésuites . On ne dit point ce que l' homme apostolique répondit à ces terribles difficultés ; mais on nous apprend qu' il vint à bout de les détruire.

Le bruit de ces disputes se répandit dans tout le Japon. La véritable religion, dit l' imbécille historien, y triompha d' une manière bien éclatante. Cependant personne ne fut curieux de l' embrasser. Xavier fut contraint, avec toute sa gloire de s' en aller ailleurs chercher des bonzes moins sçavans, ou des auditeurs plus crédules.

p373

Chapitre 15.

saint François Xavier se prépare à passer à la Chine. Il meurt en chemin. enfin, las d' être le jouet des japonais, Xavier se proposa de devenir le docteur des chinois. Il se persuada que Dieu n' avait endurci les coeurs à Méaco, que pour l' obliger d' aller prêcher à Kanton ou à Pékin. C' est une chose inconcevable que son zele

ne fut point épuisé par les insultes, ni sa patience par les obstacles. Son imagination enflammée lui fit embrasser ce nouveau projet avec autant d'ardeur que s'il n'avait pas déjà été la dupe de tous les autres. Il étoit trop visible que le ciel ne lui avait point réservé l'honneur de convertir les Indes. Cependant il écrivait à ses amis : *je veux aller porter la religion à la Chine ; je suis choisi du ciel pour une si haute entreprise, par une grace spéciale. J'y veux aller ; n'importe que*

p374

tout l'enfer se déchaîne, pourvu que Dieu me favorise .

On ne sçait point si l'enfer se déchaîna ; mais Dieu qui ne voulait ouvrir l'entrée de la Chine qu'à des jésuites mathématiciens, ou peintres ou ingénieurs, ne permit point à Xavier d'y pénétrer. Une fièvre qui lui survint termina ses espérances et sa vie. Il mourut à la fleur de son âge, sans amis, sans secours, abandonné de tout le monde, dans une isle barbare, où probablement il ne trouva aucun des soulagemens que demandait son état. Rome et sa société, à qui il a sacrifié ses jours, en ont fait un saint. Les prodigieux travaux qu'il a essayés pour elles méritaient au moins cette récompense. Mais les gens désintéressés qui n'accordent leur admiration et leur respect qu'aux vertus utiles, demandent quel avantage la sienne a procuré au monde. à ces courses continuelles que j'ai bien abrégées, à ces changemens de

p375

vues d'idées et de projets, on ne peut s'empêcher de reconnaître un esprit inquiet, inconstant, ou un homme désolé du peu de succès de ses entreprises, qui se flattait, en les multipliant, de

forcer la fortune à le favoriser au moins dans quelques-unes, ou enfin un politique rusé qui, en parcourant tant de pays avec un prétexte et un titre respectable, se ménageait les moyens de tout sonder sans devenir suspect, et de choisir à sa société les établissemens les plus avantageux. Ce pouvaient être les vues des supérieurs qui dirigeaient Xavier : pour lui, il ne paraît pas qu' il s' en occupât. Il n' était qu' enthousiaste et vertueux ; sa vie et sa mort furent également malheureuses.

Malgré les honneurs qu' elles ont valu depuis à sa mémoire, aucun de ses successeurs n' a suivi son exemple. Ils n' ont point erré comme lui de climats en climats. Ils ont fait un long séjour dans les pays qu' ils voulaient instruire. Ils en ont appris les langues ; ils s' y sont produits comme des artistes habiles, plutôt que comme des prédicateurs d' un culte nouveau. Ils

p376

les ont étonnés par la supériorité des arts de l' Europe, au lieu de les effrayer d' abord par la singularité de sa religion. C' est par une conduite si différente, qu' ils y ont fait des établissemens solides. Aussi a-t-on vu depuis le christianisme banni de la Chine, sans que le crédit des jésuites ait souffert. Ce n' est peut-être pas précisément, comme ont dit leurs ennemis, que ces peres eussent laissé avilir la religion par une complaisance condamnable, mais c' est que ne s' étant pas bornés, comme les dominicains, à y étaler une ignorance séditieuse, on a toujours estimé leurs talens, en proscrivant leurs dogmes. Ils ont encore paru nécessaires lors même que leur culte a été déclaré dangereux.

p377

Chapitre 16.

introduction peu durable des jésuites dans le Congo. Moeurs des habitans de ce pays.

tandis que Xavier ouvrait l'entrée des Indes à sa société plus qu'à la religion, Ignace, resté en Europe, travaillait aussi avec ardeur à la répandre.

Il envoyait des missionnaires à Congo, il en envoyait au Brésil.

Le Congo est un pays situé sur les côtes de l'Afrique, auprès des déserts brûlans dont la nature a rempli cette partie du monde. C'est un de ces haras où l'avidité européenne entretient, sans frais, une race d'animaux féconds et robustes, qu'elle emploie à faire valoir la surface et l'intérieur de la terre en Amérique. Je ne sçais s'il faut donner le nom d'hommes à cette malheureuse espece de créatures, dont la force se rend si lâchement tributaire de notre industrie.

Il est vrai qu'on les baptise. Leurs

p378

maîtres tâchent de leur persuader que s'ils sont laborieux, sobres, dociles dans cette vie, ils pourront être libres et heureux dans l'autre. Mais du reste je ne vois pas qu'on les laisse jouir d'aucun des droits de l'humanité. On les enlève à leur patrie exactement comme des boeufs ou des chevaux sauvages, qui vivent dans un bois, sont censés appartenir au premier qui s'en saisit ; si on les achète, assurément on n'examine point le droit de celui qui les vend.

Nos marchands trouvent moyen de les animer les uns contre les autres, par l'espérance d'un peu d'eau-de-vie, de tabac à fumer, de poudre à canon, de mauvaises armes, d'étoffes de laine, dont la chaleur de leur climat les met en état de se passer. Ces magnifiques richesses sont l'appas qui les engage à vendre leurs voisins, leurs amis, souvent même leurs enfans, leurs femmes et leurs peres. On sait qu'en Angleterre il y a une compagnie nombreuse qui ne s'occupe que de cet infame commerce.

p379

L'habitude endure sur ce qu'il a de révoltant, et le grand profit qui en revient l'ennoblit à des yeux accoutumés à ne trouver rien que d'honnête dans tout ce qui rapporte beaucoup d'argent. Il ne faut pas croire que ce peuple d'esclaves soit absolument dépourvu de toute police, de toute forme de gouvernement. Ils ont des roturiers, des nobles, des princes, des loix et tout ce qui caractérise une société formée. Il est vrai qu'ayant très-peu de possessions, leurs loix ne sont ni nombreuses, ni compliquées ; ce sont les rois qui les font et qui les abrogent. Ces rois, comme on peut le penser, ne sont pas riches. Ils ont trouvé un moyen assez singulier pour pourvoir tout à la fois à leurs plaisirs, à leur sûreté, et se procurer en même temps un peu d'argent. Ils ont une quantité prodigieuse de femmes ; le nombre en est fixe, et le pays est obligé de l'entretenir complet. Pour s'épargner l'entretien des soldats, c'est à elles que l'on confie la garde du palais, et même souvent l'exécution

p380

des ordonnances royales. Quand le prince est irrité contre un grand seigneur, et qu'il veut l'en punir par la destruction de sa cabane, il y envoie un détachement de trois ou quatre cents femmes, qui l'ont rasée en un instant. Elles font leurs opérations avec d'autant plus de sûreté, que c'est un crime de leze-majesté que d'oser les toucher. Enfin, quand le prince n'a plus d'eau-de-vie, quand il veut acheter d'un anglais une chemise ou un chapeau, il fait une réforme dans son sérail. Il vend ce qui paraît hors d'état de servir, et dès le lendemain tout est remplacé sans qu'il y paraisse. Cela donne lieu de penser que la police et l'art du

gouvernement ne sont pas poussés fort
loin à Congo.
On dit que le vol y est sévèrement
puni ; cependant le trafic des esclaves
n' est fondé que sur un brigandage perpétuel.
Le roi vend ceux qu' il veut,
et tous les autres ceux qu' ils peuvent.
L' arrivée d' une chaloupe européenne,
avec des pipes et du tabac, est un signal
qui fait expirer dans la nation tous les
sentimens d' amitié et de reconnaissance.

p381

Chapitre 17.

*religion de Congo : progrès des jésuites
dans ce pays, et leur expulsion.*

la religion n' y est pas plus parfaite
que la politique. Il n' est pas aisé
de distinguer, dans les relations des
voyageurs, missionnaires ou autres, si
ces barbares avaient aucune notion de
l' immortalité de l' ame, de l' existence
d' un seul dieu, des peines ou des récompenses
futures. Il ne faut, comme
je l' ai dit, faire aucune attention au
dialogue déjà cité entre un ministre
protestant et un caffre. On y distingue
trop facilement les connaissances d' un
européen dans la bouche d' un hottentot.
Tout ce qu' on sait, c' est que ces
peuples adorent pourtant quelque sorte
de divinité ; la plupart s' en font qui ne
sont difficiles ni à trouver, ni à satisfaire ;
ce sont de petites pierres, des

p382

branches d' arbre, des paquets de feuilles
qu' ils consacrent. Ils leur rendent
un culte religieux, qui consiste
dans une espece de révérence. On les
appelle fétiches, et il n' y a presque
point de negre qui n' ait le sien en particulier.
Il y en a de généraux qui appartiennent
à un peuple ou à une ville. C' est
un arbre, une roche, dont on a soin
que la grosseur soit proportionnée à la
quantité de gens qui doivent éprouver

sa protection. On leur offre quelquefois
des repas qui sont mangés par ceux
qui se disent leurs prêtres. Mais en général
il est sûr que dans tous ces pays la
religion n' a point de forme constante
et réglée. Il paraît que l' ignorance universelle
laisse à chacun le choix des
pratiques qui lui paraissent le plus propres
à tranquilliser sa conscience, ou à
satisfaire son caprice.
Les jésuites à peine établis vinrent
leur offrir les lumières de l' évangile.
Ils y étaient soutenus par la présence

p383

des portugais. Ceux-ci venaient
y chercher des esclaves et de l' or que
les negres ramassent dans le sable de
leurs rivières. Il y est apporté par les
torrens qui l' enlèvent des mines dont
l' intérieur de l' Afrique est probablement
rempli. Quoique ce soit une proie
bien riche et bien capable de tenter
l' avarice de nos voyageurs, les déserts,
la chaleur excessive, les serpens, les
bêtes féroces n' ont pas encore permis
d' y pénétrer.
Les jésuites, qui ne cherchaient
apparemment alors que le salut des africains,
débutèrent chez eux par un zèle
desintéressé. Ils cathéchisèrent et baptisèrent
tous ceux qui se présentaient :
mais ils perdirent le fruit de ces instructions,
par une rigueur peut-être
trop inflexible. J' ai dit que le meilleur
revenu du roi, était la vente de ses
femmes, quand il en avait besoin. Un
jésuite y trouva, avec raison, de l' indécence.
Il représenta au prince que ce
sexe aimable n' était point fait pour être
conduit au marché, que la loi de Dieu
qui permettait aux européens de les
acheter, défendait aux negres de les
vendre. Il ajouta même que sa majesté

p384

ferait très-bien si elle pouvait se passer

de femmes, qu' il fallait au moins
qu' elle se réduisît à une seule, et que
c' était tout ce qu' un jésuite pouvait
lui permettre.

Le monarque docile se laissa
ruiner sans murmurer ; il consentit à
dépeupler son sérail. Il se restreignit,
dit-on, à une seule femme. Mais le
missionnaire n' était pas satisfait ; il
voulait encore lui enlever celle-là. Il
prétendit qu' elle était parente du roi
à un degré prohibé. On assure que le
mari patient offrit tous les tempéramens
possibles pour obtenir la permission
de conserver sa femme. Il alla
jusqu' à promettre de se donner publiquement
la discipline, pour réparer le
scandale qu' il pouvait causer. Mais le
prêtre européen ayant été inflexible
sur la séparation entière, le negre entra
en colere ; il reprit toutes ses
femmes, il chassa le directeur qui les
aimait si peu. Ayant ensuite découvert
que d' un comptoir portugais où il s' était
rétiré, il intriguait pour attirer sur

p385

le Congo tout le ressentiment du Portugal,
il le fit embarquer lui et tous
les européens qui étaient dans le pays.
Chapitre 18.

établissement des jésuites au Bresil.

le Bresil était un autre pays riche et
barbare, où dans la même année 1549
les jésuites essayerent de porter la vraie
foi. On sçait que parmi les contrées
opulentes de l' Amérique, celle-là se
distingue encore par son opulence. Le
climat en général y est sec et rude,
mais sain. Ces montagnes célèbres, qui
en font la plus grande partie, sont pleines
d' or, de pierres précieuses et de
diamans, dont jusqu' au seizieme siecle
on avait cru que la nature avait caché
la source dans l' Indoustan. L' Angleterre
y fait, sous le nom des portugais,
un commerce prodigieux qui est aujourd' hui
le principal soutien de sa
grandeur. Ses habitans, découverts
presque les derniers de l' Amérique,
parurent aux premiers aventuriers qui

p386

allèrent leur voler leur or et leurs diamans, d' une férocité excessive. On a prétendu que c' était leur naturel d' être cruels et inhumains. Il pourrait se faire qu' ils ne le fussent devenus que sur le rapport de quelques-uns des malheureux habitans du continent qui, étant échappés à la barbarie des brigands espagnols, avaient porté l' effroi et la rage dans toutes les contrées voisines. Ils abandonnerent les côtes aux établissemens européens : mais ils tinrent ferme dans les montagnes. Favorisés par la situation du terrain, ils ont défendu leur liberté avec un courage inflexible : aujourd' hui même encore, ils sont toujours prêts à combattre pour elle. On est parvenu à les adoucir un peu, mais non pas à les soumettre.

Ce sont les jésuites qui ont rendu ce service au Portugal. Ils se sont hasardés au milieu des barbares qui s' en défiaient moins, en les voyant seuls et sans armes. On prétend que les bresiliens étaient antropophages ; les missionnaires soufferts parmi eux baptisaient, dit-on, les prisonniers qu' on immolait ; mais bientôt ils furent obligés

p387

de modérer leur zele. Les sauvages prenaient le baptême pour quelque cérémonie magique ; ils croyaient qu' elle rendait la chair des victimes plus fade, et que les jésuites l' employaient pour les dégoûter d' en manger. Cependant peu à peu ils s' humilièrent ; dès l' an 1552 ils étaient déjà familiarisés avec quelques-unes des pratiques du christianisme. Ils voyaient des processions, ils écoutaient chanter des litanies ; et ces petits succès en faisaient espérer de plus grands.

Chapitre 19.

établissement et suppression des jésuitesses.

on voit par-là que les trois parties
du monde étaient déjà prêchées et dirigées
par les jésuites. Douze ans après
son institution, cet ordre s' étendait
aussi loin que la religion et le pouvoir
de l' Europe. Ignace le voyait, avec une
joie sensible, prospérer de tous côtés :
il n' était embarrassé que pour le choix
des sujets. Les femmes mêmes cherchaient,
avec empressement, à gagner
le ciel sous ses ordres.

Dans le temps qu' il n' était qu' un fanatique
obscur et persécuté, il y en
avait qui le prenaient pour leur directeur.

La confiance augmenta quand on
le vit à la tête d' un ordre approuvé
et déjà fameux. Une espagnole qui lui
avait fait l' aumône pendant ses études,
apprenant le changement de sa fortune,
eut envie de le voir. La curiosité
fait faire bien du chemin aux
femmes : celle-ci partit du fond de

l' Espagne, et vint à Rome par ce seul
motif. Elle y fit deux amies ; toutes trois
ensemble demandèrent au saint la permission
de se joindre à son ordre et
d' en faire les voeux. L' obéissance absolue
au général et au pape pouvait devenir
dangereuse pour des femmes ;
mais ou celles-ci étaient assez âgées
pour ne plus courir de risque, ou l' ardeur
qui accompagne toujours les commencemens
d' un projet, empêche d' y
réfléchir.

Ignace vit avec plaisir son empire
s' étendre sur les deux sexes. Mais ce
saint n' avait encore fait qu' en passant
le métier de directeur. Il ne savait pas
combien il est pénible ; il n' imaginait
pas la grandeur des talens qu' il exige :
il ignorait jusqu' à quel point la piété

des femmes est scrupuleuse ; combien elles se plaisent à imaginer des doutes, pour se procurer la satisfaction de voir l' homme éclairé qui doit les lever. Quand il en eut fait l' épreuve, il fut effrayé du fardeau qu' il s' était imposé à lui et à ses enfans : il s' adressa au pape pour s' en faire décharger. Sa terreur fut si vive qu' il voulut que l' on spécifiât dans la bulle que les jésuites

p390

ne seraient point obligés de diriger les femmes, même quand elles le voudraient, à moins qu' elles n' en obtinssent un ordre exprès du saint pere. Ce sont des jésuites qui rapportent toute cette histoire ; ils auraient pu la laisser faire à leurs ennemis.

Chapitre 20.

nouveau succès de saint Ignace et de sa société dans toute l' Europe. Dévotions ridicules qui s' y introduisent.

Ignace, certain de ne plus avoir affaire aux femmes, se tourna tout entier du côté des hommes. De Rome, qu' il ne quittait pas, il portait des yeux vigilans sur l' Espagne, sur le Portugal, où il voyait de riches établissemens se former. Il recevait tous les jours de nouveaux sujets dans son ordre. Quelques-uns l' honoraient par leur naissance, comme Borgia, dont nous avons parlé ; d' autres promettaient de l' illustrer

p391

par leurs écrits, comme un certain Guillaume Postel, fameux alors par ses prodigieuses connaissances, et qui passait pour sçavoir douze langues. Je ne parle de celui-ci que pour faire remarquer combien les sciences et l' étude sont un faible secours contre les infirmités humiliantes qui dégradent quelquefois l' esprit humain. Postel, attiré à Paris pour être un des premiers professeurs du college

royal nouvellement fondé, pensionné
par le roi de France, par la reine de
Navarre, connu et estimé de toute
l' Europe, était un fou des plus rares.
Il avait trouvé à Venise une vieille religieuse
qu' on appelait la mere Jeanne.
Il se persuada qu' elle étoit un second
messie, envoyé pour bannir les péchés
du monde : il crut aussi être le fils de ce
messie, et avoir droit par conséquent
aux grands événemens qu' il devait
produire. Il vint à Rome pour y instituer
un ordre de chevaliers, destinés à
combattre en faveur du nouveau restaurateur
de l' humanité. Soit difficulté

p392

d' y réussir, soit espérance de séduire
en faveur de son messie les compagnons
de Jesus, il chercha à être reçu dans
la société. Ignace, ébloui par sa réputation,
l' admit sans défiance. Mais
informé que le nouveau jésuite travaillait
à faire parmi les anciens des
défenseurs de la mere Jeanne, il le
chassa après avoir tenté inutilement
de le faire guérir.

Son ordre se soutenait toujours en
Portugal, où, comme nous l' avons
dit, il jouissait d' un grand crédit. Les
jésuites l' augmentaient encore par des
actions faites pour exciter l' admiration
du peuple et le mépris des honnêtes
gens. Au milieu de la nuit, disent leurs
propres historiens, ils se mettaient
à courir par les rues en criant : *l' enfer,*
l' enfer pour ceux qui commettent des
péchés mortels . De jour ils rassemblaient
le peuple autour d' eux en criant, sur
le ton des prophetes : *ô terre, prête*
l' oreille, viens entendre les paroles du
salut .

Quelquefois par humilité l' un d' entr' eux

p393

se mettait tout nud, et courait
toute la ville en mendiant de porte en

porte. Un autre la parcourait aussi une discipline à la main, et se fouettait aux yeux du peuple en demandant pardon pour les péchés de ses confreres. On dit même qu' une fois ils sortirent au nombre de soixante, tous nuds, tous armés de discipline, et se flagellant au son des litanies que chantaient deux jeunes novices. Le peuple édifié versait des larmes ; on se mettait à genoux ; on criait miséricorde.

En Sicile à Palerme ils donnaient un spectacle non moins étrange : ils faisaient une procession allégorique dont le sujet était le pouvoir de la mort sur toutes les créatures. On y voyait un grand Christ dans un cercueil avec des anges et des hommes qui portaient quelques instrumens de la passion. Ensuite venaient des cavaliers maigres et décharnés, aussi bien que leurs montures. Puis paraissait la mort, traînée sur un char noir, par des boeufs noirs, conduite par le temps. C' était un grand

p394

squelete aussi haut que les maisons. Il tenait une faux, il portait un arc et des flèches ; il avait à ses pieds des pelles et des hoyaux. Son char était entouré de flambeaux de poix noire, et la mort elle-même tenait enchaînés une foule de spectres, représentans les différens états de la vie humaine. Tout cela était escorté de violons et d' autres instrumens ; on chantait des cantiques tristes sur le ton le plus lamentable dont on pût s' aviser.

p395

Chapitre 21.

que ces scenes extravagantes ne sont point particulieres aux seuls jésuites.
si de pareilles démences ont de quoi révolter, elles n' ont rien qui doive surprendre : ce ne sont pas les jésuites seuls qu' elles ont déshonorés. On les

retrouve dans toutes les nations et dans tous les cultes. De nos jours même, on peut se souvenir de les avoir vu renaître, autant que le permettait la différence des siècles. Je ne parle pas de ces folies honteuses qui ont éclaté avec tant de tumulte sur le tombeau d' un diacre dont la vie n' avait pas mérité cet outrage. Mais ceux qui cherchent dans l' histoire des preuves de l' inconséquence de l' esprit humain, peuvent remarquer que les jésuites, si déclarés, et avec tant de raison, contre les convulsions de saint Médard, n' ont pas laissé de favoriser un fanatisme et des superstitions à peu près pareilles. Dans les missions de campagne, dont ils se

p396

chargeaient avec empressement, on se souvient encore des indécences commises par les D les B, et elles ont été communes à bien d' autres. On a vu des missionnaires jésuites, capucins, séculiers, etc. Disputer d' enthousiasme et de folie, faire retentir la chaire de vérité de discours ridicules ou furieux, et conduire aux calvaires bâtis près de tous les villages, des bandes nombreuses de paysans, d' autant plus touchés de leurs fautes, que leurs guides paraissaient plus extravagans. Il est vrai pourtant qu' en général les jésuites ont paru se prêter plus que les autres moines à ces complaisances fanatiques. Il est certain que leur ordre, d' ailleurs le plus éclairé de tous, est celui qui a le plus appuyé les petites pratiques de dévotion qui frappent les yeux et le coeur du peuple. L' envie de le gouverner les faisait passer sur la répugnance qu' ils devaient naturellement y avoir. De ce nombre, il faut mettre les prétendues instructions, les conférences faites en faveur de la populace et des soldats dans les villes de garnison. Sous prétexte de leur apprendre leur religion,

p397

on ne leur apprenait réellement
qu' à la mépriser. Dans ces conférences,
il se faisait un dialogue inromptu
entre deux jésuites. L' un était prédicateur,
et déclamaient avec force contre
les désordres usités parmi la canaille :
l' autre en prenait le parti ; il les défendait ;
il se permettait pour cela le langage,
les expressions et les gestes ordinaires
à ceux qui s' y livrent. Leur
intention était sans doute que, se
laissant vaincre par les raisons de son
adversaire, détestant des actions dont
il avait paru d' abord si flatté, son
exemple touchât les auditeurs, et leur
inspirât l' envie de l' imiter. Je ne sçais
s' il avait souvent ce bon effet, mais
j' en doute. J' ai été témoin d' une de ces
scènes bouffonnes, dans une église
des jésuites : on y avait fait venir un
régiment tout entier, qui était en garnison
dans l' endroit. Le soldat n' était
sensible qu' au ridicule que se donnait
le religieux qui affectait de parler et
de penser comme lui ; c' était une vraie
comédie qui le divertissait. Comme le
bon pere n' attrapait ni l' air grivois ni
le ton animé qui aurait pu rendre la
scène naturelle, on en riait comme

p398

d' un mauvais acteur. Par contre-coup,
on riait aussi des bonnes choses que disait
son confrere. Tout le fruit de leur
zele se bornait à scandaliser les gens
éclairés, et à amuser le soldat.
Le même principe fit adopter aux
jésuites les confrairies, les congrégations,
que la société a toujours soutenues
avec soin, jusqu' au moment de sa
chûte. C' étaient des assemblées que l' on
formait, pour entendre la messe en
commun, pour réciter en commun
l' office de la vierge, pour écouter les
exhortations d' un jésuite mis à la tête
de ces petites républiques. Il y en avait
pour les hommes, il y en avait pour les
femmes.
Les enfans d' Ignace, oubliant combien
leur pere avait redouté ces consciences

déliçates, n' omettaient rien pour s' en assurer l' empire. Ils leur faisaient faire des retraites, afin de les tenir toujours sous la main du directeur. Elles passaient la journée entière dans des maisons louées exprès à portée du couvent. C' était-là qu' un jésuite venait leur apporter les lumières et les grâces du ciel. Ce n' est pas là l' esprit de la religion ; mais enfin le peuple

p399

et les femmes goûtaient ces pratiques, parce qu' elles n' étaient pas usitées, et les jésuites les autorisaient, parce qu' elles leur donnaient du crédit. Il en faut dire autant de la dévotion à la vierge. Presque tous les ordres ont un signe de ralliement, une espèce de talisman particulier, pour lequel ils inspirent un respect exclusif à tous leurs partisans. Les carmes ont le scapulaire, et les cordeliers le cordon de saint François ; le rosaire est l' étendard des dominicains et des capucins. Le chapelet, l' office de la vierge, les *agnus dei* sont ceux des jésuites. Chacun tâche de donner aux siens la première place dans l' esprit des fidèles. Ces derniers en général ayant eu plus d' éloquence, ayant imprimé plus de livres, ont aussi touché plus de cœurs. Tout bien considéré cependant, on n' aurait pas beaucoup à s' en plaindre, s' ils n' avaient point fait d' autre mal. Il ne tint pas à plusieurs d' entr' eux qu' on fit de ces pratiques un des fondemens de la religion. Ils les répandirent autant qu' ils purent ; ils allerent presque jusqu' à insinuer qu' elles pouvaient tenir lieu de toutes les vertus. On peut en juger

p400

par la Flandre et l' Espagne, où ces peres ont toujours été fort puissans depuis le seizième siècle. Cette dévotion y est presque la seule religion

du peuple. C' est un excès condamnable.
Il faut lui apprendre sans doute
à conserver le respect qu' il doit à la
mere de son dieu ; mais, puisque sa
crédulité et son ignorance le rendent
si susceptible d' erreurs, il faudrait se
garder d' en multiplier les occasions :
peut-être même vaudrait-il mieux ne
point lui enseigner des choses louables,
quand il est presque sûr qu' elles donneront
lieu à des abus.

p401

LIVRE 4

Chapitre 1.

*efforts des jésuites pour être reçus en
France : raisons qui les en écartent.*
une réussite glorieuse couronnait la
constance d' Ignace : son ordre prospérait
par-tout ; il s' étendait déjà dans
les trois parties de l' ancien monde. Cependant
une inquiétude secrete empoisonnait
sa joie. Ses disciples s' étaient
inutilement présentés en France. Les
parlemens, les évêques, les universités,

p402

les moines, s' étaient ligués pour
les en éloigner. Ce malheureux contre-temps
flétrissait à ses yeux tous les succès
qu' il obtenait ailleurs. C' était une
épine qui lui déchirait le coeur, et qu' il
ne pouvait arracher.
En effet, l' exclusion donnée aux jésuites
dans Paris, n' était point l' effet
passager d' une cabale contraire ou d' une
crainte frivole, produite par la nouveauté.
C' était une exclusion formelle,
donnée par des corps nombreux, soutenue
par des raisons ; et pour comble
de douleur, ces raisons étaient humiliantes.
Dès l' an 1544, Lainès et Salmeron,
envoyés à Trente par leur général, s' y
étaient insinués dans l' esprit de Guillaume

Duprat, évêque de Clermont.
Ce prélat, peu connu d' ailleurs, leur
promit sa protection, et des colleges
dans son diocese : il leur en fonda en
effet un, d' abord à Billom, petite ville
d' Auvergne, et ensuite un autre à Maurillac.
Mais soit que ces bourgades leur
parussent un théâtre trop resserré pour
leur zele et leurs talens, soit que ces
fondations n' étant étayées que par un
particulier sans crédit, ils doutassent

p403

de leur solidité, ils auraient mieux
aimé commencer par la capitale.
C' était sous les yeux de la cour
qu' ils souhaitaient de donner au public
des exemples édifiants. Après de Clermont,
ils n' auraient été connus que de
Dieu et des auvergnats. à Paris, ils
pouvaient l' être des princes et des rois.
La vertu la plus rigide aime quelquefois
à se voir encouragée par des spectateurs
distingués.
Ils vinrent donc à Paris, mais à
petit bruit. Quoique cette ville n' eût
ni produit aucun des réformateurs, ni
en général adopté leurs maximes, elles
ne laissaient pas d' y être répandues et
goûtées. De plus, l' abolition de la pragmatique
par François Premier, l' établissement
du concordat, au préjudice
des droits de la nation, l' avaient indisposée
contre le s siege ; elle ne pouvait voir
de bon oeil ces étrangers qu' elle regardait
peut-être comme les espions, ou du

p404

moins comme les partisans zélés du
saint pere. Aussi y furent-ils long-temps
dans une situation déplorable ; ils n' avaient
pour vivre, d' autres ressources
que de demander l' aumône, et ils ne
recevaient guere que des injures.
Ignace, ferme dans ses projets et
avide de former un établissement dans
cette grande ville, leur faisait passer

des secours d' Italie. Ce même Guillaume Duprat, qui leur avait donné des maisons en Auvergne, leur en loua à Paris. Ils y vivaient dans la retraite, tâchant vainement d' attirer, par leur patience, les regards d' un public prévenu, qui les haïssait déjà sans les connaître.

p405

Chapitre 2.

continuation des efforts des jésuites pour calmer les soupçons des parlemens et des évêques français.

les bienfaits de Duprat n' avaient pu pendant sa vie qu' entretenir ses protégés dans une obscurité pénible. Sa mort fut l' époque qui leur donna occasion d' en sortir. Elle les obligea de paraître à la cour et dans les tribunaux.

Duprat leur laissait, par son testament, une somme considérable ; mais cette donation faite à des étrangers non-naturalisés étant contre les loix, il fallut intriguer pour la rendre valide.

Ils s' adresserent au fameux cardinal de Lorraine, connu par ses richesses, par son goût pour le faste, et par son ambition, qui rendit plus d' une fois sa catholicité suspecte. On le soupçonna

p406

fortement, au rapport de tous les historiens, d' avoir voulu profiter des mouvemens occasionnés par le calvinisme naissant, pour se faire élire patriarche en France ; et ce projet n' était pas sans vraisemblance, si l' on songe au pouvoir de sa maison et à son opulence. En biens ecclésiastiques seulement, il avait plus d' un million de revenus. L' argent ne valait alors qu' un peu plus de quatorze livres le marc : ainsi cette somme faisait près de quatre millions d' aujourd' hui.

Ce cardinal était à Rome. Le pape l' engagea à s' intéresser pour faire avoir

aux jésuites la satisfaction qu' ils demandaient.
Henri Second, à sa sollicitation,
donna des lettres-patentes pour
la délivrance du legs, et pour bâtir à
Paris un college. Cependant l' argent
fut refusé, et le college ne fut pas
bâti.

Cette affaire fut discutée au parlement,
et tout le public y prit part. Les
jésuites s' annonçaient comme un
nouvel ordre établi par une volonté
particuliere des papes, honoré de plusieurs

p407

bulles pleines de témoignages
avantageux, et digne d' être favorisé par
les amateurs de la religion qu' il travaillait
à répandre dans tout l' univers.
Mais les défenseurs zélés des coutumes
reçues se déclarerent contre l' établissement
d' un nouvel institut, tandis
qu' il n' y en avait déjà que trop
d' anciens. Les curés, alarmés des
bulles qui exemptaient les jésuites de
payer les dixmes, assurerent que cet
institut ne pouvait qu' être contraire à la
religion. Les évêques les voyant aussi
par ces mêmes bulles déclarés independans
de leurs sieges, jugerent que la
gloire de Dieu ne permettait point qu' on
les souffrît ; et le parlement entendant
que les jésuites se proposaient pour aller

p408

travailler à la conversion des infideles,
décida, avec raison, que ce n' était
point là son affaire, et qu' on n' avait
pas besoin de sa permission pour prêcher
l' évangile aux caffres et aux
negres du Senegal.

L' année d' après, ces peres ayant
obtenu de secondes lettres-patentes,
on produisit encore les mêmes réponses,
augmentées, développées, et devenues
plus piquantes par le temps qu' on avait
eu pour y faire réflexion. Ils laisserent
écouler deux ans ; alors ils reparurent,

toujours avec des lettres-patentes à la main, et soutenus par des amis puissans qui les appuyaient de tout leur crédit. Cette nouvelle tentative semblait promettre un succès plus heureux, cependant elle ne produisit qu' une humiliation désespérante.

p409

Chapitre 3.

le parlement consulte la Sorbonne sur l' admission des jésuites. Décret de cette compagnie à ce sujet.

le parlement, fatigué de l' opiniâtreté de ces étrangers intrigans, les renvoya à la sorbonne dont il crut devoir prendre l' avis dans une matiere qui intéressait l' église. C' était au fond une affaire purement civile : il n' était pas croyable que des docteurs en théologie fussent plus propres que des magistrats à décider si une société nouvelle troublerait ou non le repos de l' état où elle demandait à être admise. Mais le parlement ne voulait point de jésuites. Les lettres-patentes étaient précises ; ceux qui les avaient obtenues auraient peut-être publié que le parlement ne s' y opposait que par goût pour les nouvelles maximes, qui alors pénétraient en France, et dont on commençait,

p410

suivant l' usage de tous les siecles, à faire un crime à ceux qui n' en avaient point.

Ces magistrats sages ne voulant ni être soupçonnés de favoriser des novateurs turbulens, ni prêter la main à de nouveaux émissaires de la cour de Rome, cherchaient à s' en défaire sans se compromettre. Ce fut aussi pour en trouver le prétexte qu' ils consulterent la faculté de théologie, défendue contre tous les soupçons par sa réputation, et par l' appui du clergé, qui la soutenait avec chaleur.

On a vu depuis la sorbonne, pleine de complaisance pour les jésuites, n' agir que par leurs impressions. On l' a vue flétrir leurs ennemis, et regarder leur société comme une des plus fermes colonnes de l' église : mais les jésuites étaient puissans ; ils dirigeaient la conscience et le pouvoir d' un grand roi quand ils dictaient des proscriptions : tant qu' ils furent faibles et méprisés, on se fit un mérite de les proscrire eux-mêmes.

Ce fut le premier décembre, l' an 1554, que les docteurs, après avoir

p411

célébré et entendu la messe, rendirent un décret qui a depuis été la base de toutes les accusations intentées contre les jésuites. L' auguste assemblée proteste d' abord de son respect pour le pape ; elle promet de le reconnaître pour vicaire de Jesus-Christ, pour le pasteur universelle de l' église ; elle s' engage à obéir à ses ordres *autant qu' elle le pourra* . C' était un petit adoucissement à l' insulte qu' on voulait faire au saint pere, en déclarant abominable un institut formé, soutenu, et comblé d' éloges par son prédécesseur et par lui.

Les docteurs ajoutent ensuite : " cette nouvelle société, qui s' attribue le nom extraordinaire et inoui de compagnie de Jesus ; ... etc. " .

p414

Chapitre 4.
ce que l' on peut penser du décret précédent.

il semble qu' un corps, tel que la sorbonne, consultée par le parlement de Paris, prononçant un décret aussi terrible, aurait dû se piquer de l' appuyer par des raisons fortes et concluantes ; il y en avait mille à alléguer contre les jésuites. Les magistrats éloquens,

qui furent bientôt obligés de
se mêler de cette affaire, sçurent les
mettre dans tout leur jour. Mais la sorbonne
parut ou les ignorer ou craindre
de les faire valoir. Malgré le grand
bruit qu' on a fait de ce décret, l' impartialité
que j' ai annoncée, m' oblige
de faire voir que les jésuites auraient pu
paraître très-innocens, si l' on n' avait
point eu d' autres armes contr' eux.
1 le reproche qui roule sur leur
nom est injuste ; ils y ont répondu
avec solidité. On a dans l' église les
trinitaires , les *filles du saint-sacrement* ,

p415

les *filles-dieu* , et beaucoup
d' autres noms qui ne font point taxer
d' orgueil ceux ou celles qui les portent ;
nous sommes entourés d' ordres
des deux sexes qui se donnent impunément
des titres aussi bizarres, et peut-être
plus téméraires. Mais les filles-dieu,
celles de l' *ave maria* ou de
l' enfant Jesus, n' ont apparemment
point excité la jalousie des docteurs.
2 dire que la société de Jesus
reçoit indifféremment et licentieusement
dans son sein toutes sortes de
personnes, *quelque méchantes, illégitimes
et infames qu' elles soient*, c' est
trop laisser voir qu' on croit parler à des
oreilles ouvertes à la calomnie, quelque
grossiere, quelque révoltante qu' elle
soit. C' est supposer qu' Ignace avait
préparé un asyle au libertinage et à la
débauche.
Une telle accusation se détruit d' elle-même.
Les moeurs des premiers jésuites
n' ont jamais été attaquées. On sçait bien
que les commencemens d' un institut se
donnent toujours au zele et à la ferveur ;
il faut commencer par édifier
les hommes, si l' on veut par la suite
s' attribuer le droit de les tromper.

p416

D' ailleurs, quand il serait vrai
qu' Ignace eût donné l' habit à des libertins
reconnus, ce ne serait pas encore
un préjugé contre son ordre. Ceux
qui cherchent dans les cloîtres un asyle
contre les attraits du plaisir dont ils
sont dégoûtés, ne les déshonorent
point. Le couvent de la trape n' en est
que plus respectable pour être plein de
pêcheurs qui, après avoir scandalisé le
monde par des désordres publics, l' édifient
par une pénitence secrète. Ignace
aurait mérité l' approbation de l' univers,
s' il n' avait fait de ses maisons
que des retraites pour le repentir.
3 les jésuites ne different des prêtres
séculiers ni par l' habit ni par la
tonsure ; mais ce n' était pas un crime,
sans doute, de ne point porter d' autre
habit que celui des prêtres. Ils ne se
chargeaient point d' une bigarure puérile
comme les jacobins et les carmes.
Ils n' affectaient point une malpropreté
dégoûtante comme les capucins l' ont
fait depuis. Ils n' adoptaient point un
ajustement plus propre à la vanité, à
la coquetterie, qu' à l' humilité d' un
moine, comme les prémontrés, etc.
à des vêtemens singuliers ou indécens,

p417

ils préféraient des habits modestes et
attribués par l' usage aux ecclésiastiques
estimables : cet article méritait
des éloges.

4 ils n' avaient ni chœur, ni jeûnes,
ni silence. Il s' agissait de sçavoir
si ces pratiques sont nécessaires pour
être vertueux et sçavans. Il fallait examiner
si les autres moines qui chantaient
au chœur, qui jeûnaient trois
carêmes et s' enivraient le reste de l' année,
qui se dédommageaient dans
le monde du silence forcé du cloître ;
il fallait, dis-je, examiner si ces moines
étaient plus réguliers, s' ils en faisaient
plus d' honneur à l' église.
5 les bulles donnaient aux jésuites

p418

de grands privileges pour la prédication
et pour l' enseignement
public ; ces privileges pouvaient choquer
les évêques et les universités ;
mais il n' est pas vrai qu' ils fissent tort
par-là aux seigneurs et aux princes
temporels. Il est encore moins vrai
qu' ils tendissent à l' oppression et à la
vexation des peuples. Les seigneurs ne
perdaient pas un seul de leurs droits,
parce qu' on s' offrait d' enseigner gratuitement
le latin à leurs enfans. Les
paysans n' étaient ni foulés ni opprimés,
parce qu' on venait prêcher l' évangile
dans l' église de leur village sans la permission
de l' évêque.
D' ailleurs on avait bien trouvé
moyen de se tranquilliser sur le danger
de ces privileges accordés à tant d' autres

p419

ordres. On les avait forcés d' y renoncer ;
on pouvait en faire autant à
l' égard des jésuites, et il a bien fallu
dans la suite prendre ce parti.

6 enfin le reste n' est presque plus
qu' une répétition de reproches ou faux
ou absurdes ; mais la haine secrète
contre les jésuites tenait lieu de force
au décret des docteurs : elle dispensait
de produire les vraies raisons qui la
justifiaient. Quelques-unes même
étaient d' une nature à ne pouvoir être
montrées.

Chapitre 5.

*vraies raisons qui rendaient les jésuites
suspects aux magistrats et aux évêques,
qui leur firent essayer un refus
dont le décret de la sorbonne ne fut
que le prétexte.*

les motifs qui faisaient le plus d' impressions
sur le magistrat et sur la
partie la plus éclairée de la nation, ne
pouvaient se développer en public.
C' était le dévouement au pape et la

p420

fondation de l'ordre due à un espagnol.
On verra par la suite, et sur-tout
par le plaidoyer du fameux Arnauld,
que ces deux griefs ont toujours été,
avec justice, le vrai crime des jésuites
en France.

Le gros du public ne poussait pas
les réflexions si loin ; il détestait les
jésuites, parce qu'il n'y était pas encore
accoutumé, et parce qu'on en
disait beaucoup de mal. Les moines
rougissaient d'avouer que la jalousie
les animait contre des rivaux qui se
prétendaient plus réguliers et plus utiles
qu'eux. Les universités ne pouvant pas
mettre leur science à meilleur marché,
et n'osant dire pourquoi elles haïssaient
des gens qui venaient troubler leur
commerce, rajustaient de leur mieux
des prétextes moins bons, mais plus
honnêtes.

Les évêques seuls pouvaient dire
librement ce qu'ils pensaient. Ils regardaient
avec douleur les plaies que le
saint siege avait faites autrefois à l'épiscopat
en faveur des mendiants soustraits

p421

à sa juridiction ; mais ces plaies
déjà anciennes étaient cicatrisées. Ils
frémisssaient de voir un nouvel ordre
prêt à les rouvrir. Semblables à ces
malades qui, après avoir souffert une
opération cruelle, tremblent toujours
à l'approche du chirurgien, ils craignaient
que cet institut, chargé dès
sa naissance de toutes les distinctions
qui avaient coûté aux autres bien des
combats, ne portât plus loin ses prétentions
et ses succès.

Tout le monde ayant donc intérêt
d'écarter les jésuites ; tout le monde
devinant les raisons qu'on ne disait
pas ; le décret de la sorbonne, tout
faible qu'il était, fut reçu avec applaudissement.
Les parisiens, pour qui
tout est mode, éclatèrent contre les

p422

supplians italiens. On les insulta dans les chaires. Les curés exhorterent leurs paroissiens à nourrir une sainte haine contre des gens que le pape autorisait à ne point payer la dixme. Les évêques déploierent sur eux ce pouvoir de jurisdiction auquel ils paraissaient vouloir se soustraire. Le fruit qui leur revint des lettres-patentes, fut d' être rejetés par les parlemens, haïs du peuple, condamnés solennellement par les docteurs, et interdits par les prélats. Il fallut donc se retirer et prendre patience.

Chapitre 6.

raisons qu' apportait dans le même temps un évêque de Paris, pour combattre l' établissement des jésuites en France.

pour justifier ce que j' ai dit de la faiblesse du décret de la sorbonne, on peut le comparer avec une espece de requête présentée la même année au parlement par l' évêque de Paris, Eustache Du Bellay. Il contient presque

p423

tous les motifs d' exclusion qui pouvaient être allégués contre les jésuites, présentés d' une façon lumineuse. Son premier motif est cependant faible, il porte sur le nom de ces peres, qui par lui-même est très-indifférent : mais les autres sont meilleurs.

avis de messire Eustache Du Bellay, évêque de Paris, en l' an 1554, contenant les raisons pour lesquelles il estime cette société ne devoir être reçue.

" l' évêque de Paris, auquel par ordonnance de la cour ont été communiquées quelques bulles des papes Paul et Jules Tiers,... etc. "

p430

on peut rapprocher cette requête du décret auquel cependant elle est un peu

antérieure pour la date ; on pourra en faire autant d' une consultation donnée peu après par un avocat sur le même sujet, et que je rapporterai aussi. La comparaison de ces différentes pièces pourra prouver qu' il y a des choses où un seul homme réussit mieux qu' une compagnie nombreuse.

p431

Chapitre 7.

de l' éthiopie : ce que c' est que ce pays.
si le Portugal avoit valu la France,
l' agrandissement de la société dans ce
petit royaume auroit pu consoler Ignace.
On lui donnoit alors l' université de
Coimbre, devenue un peu célèbre parce
qu' il n' y en a point d' autres dans ce
coin de terre. On lui demandoit des
missionnaires pour envoyer en éthiopie.
L' intérêt avoit occasionné cette demande,
et la rendit ensuite inutile.
Cette contrée, riche en or et en
ivoire, mais aride et peu peuplée, est
située en Afrique, vers le milieu des
terres, et presque toute entière dans la
zone torride. Cette position, et la
difficulté d' y arriver, la rendoient peu
estimable aux yeux des portugais, qui
trouvoient des richesses plus faciles sur
la côte : c' est ce qui fait aussi qu' on n' en
a aucune relation exacte.
Il y a très-long-temps qu' elle est peuplée
et habitée par des hommes réunis

p432

en corps de nation, puisque les livres
des rois et Hérodote en parlent. Il
faudroit pourtant vérifier si ces peuples,
appelés éthiopiens par l' historien sacré
et par le profane, sont ceux à qui
nous donnons aujourd' hui ce nom. C' est,
je crois, ce qu' on n' a point encore fait
et ce qui est assez peu intéressant.
Les abyssiniens modernes prétendent
que leurs rois sont issus de la
reine de Saba. Or cette reine, suivant

les interpretes, était arabe. Hérodote parle des éthiopiens comme d' un peuple très-sage, très-habile et très-robuste. Ceux de nos voyageurs n' ont aucune de ces qualités. Le livre des rois, et l' écrivain grec, les représentent comme des guerriers invincibles. Le peu d' européens, qui ont vu ceux dont je parle, ne donnent l' idée que d' une peuplade sauvage, errante, entièrement semblable au reste des negres stupides, épars sur la côte, et qui ne doit probablement sa liberté qu' à son éloignement de la mer. En voilà assez peut-être pour établir des conjectures, et même des systèmes.

p433

Ce qu' on sçait de plus certain sur l' éthiopie, c' est qu' elle est gouvernée par un roi. On l' a appelé *empereur*, *Negus* et *prêtre-Jean* , sans qu' on puisse deviner la raison d' aucuns de ces trois noms. Quelques-uns de ses sujets se disaient chrétiens. Leur christianisme consistait en une cérémonie ressemblante à notre baptême, et quelques pratiques qu' ils disaient avoir apprises de l' eunuque de la reine de Candace.

Il y avait aussi des juifs qui prétendaient tenir leur religion de la reine de Saba. La famille royale faisait même remonter, dit-on, son origine jusqu' à elle. On aura peut-être peine à croire que ces negres barbares eussent en effet été instruits par un eunuque, cité dans les actes des apôtres, ou par une reine venue du fond de l' Arabie, pour admirer de près la nature des talens que Dieu avait départis à Salomon. Il est bien plus probable que des marchands juifs et chrétiens, transportés jusques-là par l' ardeur du gain, et arrêtés dans le pays par des circonstances imprévues, y avaient laissé

p434

quelque trace de leur culte. Les premiers missionnaires qui les découvrirent, crurent ne pouvoir en faire remonter l'origine trop haut. Comme l'histoire de Salomon et les actes des apôtres sont les premiers livres où l'on voit des éthiopiens curieux et voyageurs, ils en conclurent que les docteurs de l'éthiopie ne pouvaient être que cette reine et cet eunuque. Quoi qu'il en soit, ces prétendus chrétiens ne valaient guère mieux que des idolâtres. Ils étaient hérétiques, schismatiques, et ne soupçonnaient pas même qu'il y eût une église catholique en occident.

p435

Chapitre 8.

mission peu fructueuse des jésuites en éthiopie.

l'apparition brillante des portugais dans les Indes y avait répandu l'effroi. Ils dépouillaient assez indistinctement tout le monde. Mais ils massacraient ou brûlaient de plus les idolâtres ou les mahométans. Le negus regnant, apprenant que ces conquérans destructeurs se contentaient de piller ceux qui embrassaient leur religion, marqua beaucoup d'empressement pour se faire chrétien. Il envoya un ambassadeur au vice-roi de Goa, en le priant de lui procurer la connaissance de son dieu, et l'alliance de son maître.

Le vice-roi en écrivit à Lisbonne et à Rome ; mais le pape et le roi de Portugal avaient alors des affaires plus pressantes que le salut des éthiopiens.

p436

On ne répondit point au prêtre-Jean. Celui-ci n'étant pas inquiété par les portugais, sentit diminuer peu à peu son zèle pour la vraie religion. Il

mourut sans l' avoir embrassée.
Après sa mort, son fils eut besoin
d' eux. Il les appella pour affermir son
trône qu' un de ses voisins avait fort
ébranlé. Il leur demanda du secours en
laissant entrevoir que, si on lui envoyait
des soldats, il se soumettrait volontiers
à l' église romaine. Ces nouvelles apportées
en Europe y causerent du mouvement.
On se hâta de chercher des
missionnaires ; on prit douze jésuites
qui étaient tous prêts ; on en fit un
patriarche, deux évêques, et sans
perdre de temps on les fit embarquer
pour l' éthiopie.
Cependant les affaires de l' empereur
s' étaient arrangées. Il craignait
peut-être plus qu' il ne souhaitait l' arrivée
du secours qu' il avait demandé
en Europe ; mais, quand il vit qu' au
lieu d' une armée on lui envoyait douze
prêtres, sa crainte se changea en mépris.
Il les renvoya sans vouloir les

p437

entendre, et sans s' instruire d' une religion
dont il n' avait plus besoin.
Cependant peu après, les jésuites
firent une nouvelle tentative. Un
d' entr' eux avoit parcouru le pays : il
y avait vu des mines d' or, et beaucoup
de poudre de ce précieux métal. Cette
découverte lui avait donné bonne idée
de la docilité des habitans : il ranima
le zele de ses confreres. Au lieu des
douze premiers missionnaires, on en
envoya six nouveaux qui ne furent pas
plus heureux.
Le roi fut tué dans une bataille,
mais son successeur se montra inflexible
comme lui. On dit que l' imprudence
des jésuites en fut cause. Ils ne
parurent ni assez complaisans ni assez
dociles. Ils se hâterent trop d' exiger de
ces abyssins une soumission entiere au
pape, et ils se virent obligés d' abandonner
un pays où leurs travaux ne
promettaient aucun succès.
On fut long-temps en Europe sans
apprendre cette triste nouvelle ; et tandis
que ses enfans évacuaient l' éthiopie,

la société la comptait peut-être

p438

déjà au nombre des provinces qu' elle acquérait à l' église.

Chapitre 9.

les jésuites trouvent de nouveaux ennemis en Europe. Avènement de l' évêque de Théate au souverain pontificat.

le choix fait des jésuites pour travailler à la conversion du negus était glorieux : le don d' une grande maison avec une riche université à Coïmbre, était profitable ; mais le décret de la sorbonne était honteux. En Flandres, en Espagne, il se trouvait des esprits malins qui semblaient y avoir eu part, tant ils marquaient d' acharnement. Ignace éprouvait alors que le bien trouve toujours des contradicteurs, et que trop de zèle pour la gloire de Dieu fait nécessairement des ennemis parmi les hommes.

On refusait nettement de recevoir ses enfans en Flandres où ils ont depuis acquis tant de crédit. La difficulté de

p439

faire les premiers pas arrêtaient ces flamands qui n' aiment pas à quitter leurs usages. Ils ne déduisaient pas leurs raisons comme la sorbonne ; mais ils étaient inflexibles comme elle.

En Espagne, on faisait plus ; on publiait ce décret, on excommuniait ceux contre qui il avait été rendu. Les dominicains n' avaient pas oublié l' aventure du duc de Gandie. Ils avaient armé contre les jésuites un évêque qui ne leur avait pas fait de tort. Ils chargerent encore de leur vengeance un grand vicaire qui s' y prêta ; c' était celui de Sarragosse. Les jésuites n' ayant pas marqué assez de déférence pour lui, il les priva des sacremens. Mais le coup le plus terrible pour Ignace et sa société,

fut la mort précipitée de deux papes,
qui éleva sur le trône pontifical ce
même Pierre Caraffe, fondateur des
théatins dont nous avons déjà parlé.
On se souvient qu' il avait autrefois
protégé Ignace, qu' il avait voulu
même l' attirer dans son ordre, et que
l' espérance d' être fondateur lui-même,
avait empêché le saint de se prêter à
ses vues. Quand ce prélat fut pape, la
société, qui n' en avait point voulu pour

p440

chef, trembla de l' avoir pour ennemi.
Cette crainte n' était que trop fondée ;
l' humeur altière du nouveau pape,
son caractère hautain et impérieux donnait
lieu de croire qu' il punirait comme
un outrage un défaut de complaisance :
mais presque toujours on prend l' esprit
de sa place. L' évêque de Théate devenu
pontife de Rome, ne vit plus dans
Ignace l' homme obscur qui l' avait offensé.
Il y vit le fondateur d' un ordre
utile à l' église, et sur-tout aux papes.
Sa fierté méditait dès-lors les desseins
qui éclaterent dans la suite au grand
préjudice de la religion. Les jésuites
eurent peut-être le malheur de lui paraître
propres à les seconder. Il ne leur
fit que des caresses.

p441

Chapitre 10.

*mort de saint Ignace. Idée qu' on doit
avoir de ce célèbre fondateur.*

la joie d' un changement si heureux
ne put leur conserver celui qu' ils regardaient
comme leur père. Soit que ses
premiers égaremens eussent affaibli sa
santé, soit que les chagrins, les inquiétudes
inséparables des grandes affaires,
eussent abrégé sa vie, soit que la nature
en eût marqué la fin à ce moment,
il mourut entre les bras de ses enfans,
le dernier juillet 1556, à l' âge de
soixante-cinq ans.

C' est un des hommes qui a le plus
prêté aux éloges outrés que le fanatisme
prodigue à ceux qu' il a séduits,
et au plaisir amer que la satire trouve
à décrier les morts. Ses disciples en ont
fait un saint : cela était naturel et
facile. Ils en ont voulu faire un grand
homme, ce qui n' était pas si aisé.
Leurs ennemis l' ont représenté
comme un politique rusé, qui n' avait

p442

d' autre dieu que ses intérêts, qui a le
premier donné à ses successeurs l' exemple
de ne connaître d' autre religion
que celle qui pouvait les enrichir, et qui
voulant autoriser par ses réglemens
tous les désordres et tous les crimes, n' a
affecté l' apparence des vertus, qu' autant
qu' il lui était utile de s' en parer. Il
ne faut croire ni les uns ni les autres.
Les premiers sont des flatteurs méprisables,
les seconds sont des calomniateurs
injustes.

La vie d' Ignace, avant la fondation
de son ordre, n' est sûrement pas propre
à lui concilier le respect ; mais celle
qu' il mena depuis cette époque, ne
prête ni à la haine ni à la censure. Il
laissa voir trop de zèle pour l' aggrandissement
de sa société. C' est le défaut
de tous les fondateurs. Il a donné son
nom à des réglemens qui se sont trouvés
depuis contraires à la tranquillité de
tous les peuples ; il les croyait bons, ils
pouvaient même l' être jusqu' à un certain
point : sa droiture pouvait lui en
cacher le danger. Quoi qu' on en dise,
c' était une ame pure, un coeur simple.
Il n' a mérité ni les panégyriques, ni les
satyres dont on a accablé sa mémoire.

p443

La providence l' a choisi pour établir
une compagnie qui devait un jour se
distinguer par la culture et l' abus des
talens. D' ailleurs il n' a pas mérité de

vivre dans le souvenir des hommes, à moins que beaucoup de vertu et de simplicité ne soit un titre pour y prétendre. On peut remarquer que M De Thou n' en dit ni bien ni mal. Il se contente d' observer, en racontant sa mort, qu' on lui trouva trois pierres dans le foie, ce qui ne paraît pas fort intéressant pour la postérité. Le ciel n' a point ratifié par des miracles l' apothéose que Rome lui a décerné. Le seul prodige qu' il ait fait après sa mort, c' est d' inspirer à trente-deux auteurs différens l' envie d' écrire son histoire. Ni Alexandre, ni César, auxquels ont dit que son épitaphe le préfere, ni Trajan, ni Marc-Aurele,

p444

ni Henri Iv n' ont occupé tant de plumes ; c' est qu' aucun de ces grands hommes n' a intéressé le fanatisme à sa gloire, et que de tous les motifs qui ont fait naître de mauvais écrivains, le fanatisme en tout genre est, sans contredit, le plus fécond.

p445

Chapitre 11.

Lainès est élu général. Paul Iv veut changer les constitutions des jésuites.

le sort des instituts religieux est un peu différent de celui des empires politiques. Ces derniers s' établissent au milieu des troubles. La confusion n' en disparaît qu' avec le temps. Les premiers au contraire se fondent avec le plus grand ordre. L' exactitude, la régularité en sont les premiers soutiens. C' est peu à peu que le relâchement et le désordre s' y introduisent.

Tant qu' Ignace avait vécu, les jésuites ne s' étaient distingués des autres moines que d' une façon honorable. Il leur recommandait la vertu et la modération. Il ne leur permettait guere d' y manquer. La nécessité d' assurer

une réputation à la compagnie,
les efforts qu' elle faisait pour s' étendre
avaient secondé les intentions du fondateur.
L' esprit de faction et d' intrigue
ne commença à s' y développer que

p446

sous son successeur, quand l' état et la
fortune de la société furent décidés ;
comme les traits du visage ne se forment
chez les jeunes gens que quand
ils commencent à cesser de grandir.
Son second général fut Laynès,
qui avait été son premier législateur.
C' était le prix dû à ses travaux. En
s' occupant avec ardeur à lui donner
des loix, il est probable que ce jésuite
s' était proposé d' en recueillir le fruit.
Cependant il se vit prêt à le perdre,
par un événement qu' il n' avait pas
prévu. Plus lui et ses religieux avaient
lieu de redouter le ressentiment du
saint pere, plus ils s' empressaient à lui
marquer d' attachement et de complaisance.
Ils ne se contentaient pas de
prêcher son pouvoir avec zele : on les
avait vu aller jusqu' à se faire maçons
pour son service.
Paul Iv, fier et faible, avait irrité
contre lui Charles V : il redoutait les
troupes de cet empereur, qui, peu
d' années auparavant, avait pris et saccagé
Rome. Ne voulant point s' exposer

p447

au sort de Clément Viii, il se mit
à fortifier sa ville. Les autres princes
emploient leurs soldats à ces travaux :
le saint pere y employa aussi les siens.
Les moines et les ecclésiastiques furent
commandés par bataillons pour venir
relever les murailles.
Il n' est pas certain que ces mains sacerdotales
maniassent, avec beaucoup
d' adresse, la truelle et l' équerre. Il est
probable même que plusieurs s' y employèrent
avec dégoût. Mais les jésuites

ne montrèrent que du zèle, ils se rendirent en procession sur la brèche. Il ne tint pas à eux que Rome ne devint la plus forte place de l' Europe, comme elle est la plus sainte.

Cependant le pape leur préparait une réforme funeste : les hommes sont toujours hommes. Ce pontife fondateur leur pardonnait d' avoir pris un autre nom que celui de ses théatins, mais il était choqué qu' ils eussent d' autres règles ; il désapprouvait sur-tout la suppression des offices publics, et la perpétuité du général. Il ordonna de changer ces articles.

C' était toucher au fondement des constitutions. Les jésuites n' auraient

p448

plus été, après cette réforme, que des intriguans obscurs et des chantres oisifs. Lainès voyait avec douleur la ruine d' un ouvrage qu' il croyait avoir établi solidement. Cependant le pape voulait être obéi, mais il était vieux : son âge de quatre-vingt-trois ans laissait entrevoir qu' on pourrait relever promptement ce que son caprice obligeait d' abattre. Ce fut dans cette espérance que les jésuites promirent tout, qu' ils consentirent de chanter dans leurs églises la messe et les vêpres.

p449

Chapitre 12.

mort de Paul Iv. Son attachement à l' inquisition. Part qu' ont pris les jésuites à l' établissement de ce tribunal.
en effet Paul Iv mourut peu de temps après, laissant une mémoire peu chérie. Les seuls hommages qu' elle reçut furent les applaudissemens honteux de l' inquisition, dont il avait été le plus zélé protecteur. Les romains, indignés contre un joug déjà ancien, mais étendu, appesanti par lui, le traitèrent comme leurs ancêtres avaient

traité ces infames tyrans dont parle leur
histoire. On ne prononçait son nom
qu' avec opprobre. On brisa ses statues :
on voulut mettre son corps en pieces.
Il méritait ces outrages, puisque, malgré
sa qualité de pere des chrétiens,
qui aurait dû lui rendre la vie des

p450

hommes précieuse, il avait fait contre
eux, en favorisant les inquisiteurs, la
plus horrible des conspirations. C' est
sur-tout sous lui que l' inquisition fit
ses plus grands progrès ; elle était établie
long-temps auparavant, mais les
pays qu' elle a depuis désolés ne l' avaient
pas encore généralement adoptée.
Ils l' appellerent, à la sollicitation
de ce pape, comme une sauve-garde
contre les hérésies. Elle sut en effet leur
barrer le passage par des bûchers allumés
et par des ruisseaux de sang.
Les jésuites eurent peu de part en
Europe à ces crimes religieux. Ils trouverent
la place prise dans tous les tribunaux
du saint office. Les révérends
peres dominicains s' en étaient emparés ;
ils s' en étaient fait un riche patrimoine,
dont ils ont bien sçu tirer parti.
Mais la société contribua beaucoup à
l' établir dans les Indes, et sur-tout
à Goa. Ses prédicateurs aiderent tant
qu' ils purent l' érection de ces justices
sanguinaires, qui effraient et désolent
encore toute cette partie du monde.
On a vu saint François Xavier, dans
le cours de son apostolat, en solliciter
l' établissement. Il n' eut point la consolation

p451

de le voir consommer ; ce ne fut
que sept ans après sa mort que l' on
commença, de l' autre côté de la ligne,
à brûler des hommes mal instruits.
Ce n' est pas s' écarter de l' histoire
des jésuites que de donner une idée
de cette institution étrange qu' ils ont

favorisée avec tant de zèle. Son inhumanité s'est, il est vrai, beaucoup adoucie en Italie, où en général on peut dire que la superstition n'a jamais été si cruelle, ni le fanatisme si furieux. Mais en Espagne, en Portugal, et dans tous les pays qui en dépendent, l'inquisition a conservé toutes ses maximes. Elle y entretient avec soin l'ignorance qui est son meilleur appui. Telle est la force de l'habitude et l'aveuglement déplorable de ces peuples, qu'en pliant sous le joug affreux qui les écrase, ils le chérissent, et croient lui être redevables de leur liberté.

p452

Chapitre 13.

ce que c'est que l'inquisition. Ses usages, ses formalités dans l'instruction des procès.

on sçait ce que signifie ce mot d'*inquisition*. C'est une recherche contre ceux qui sont soupçonnés de manquer de foi pour les dogmes de la religion catholique. Cette recherche, odieuse par elle-même, l'est devenue bien davantage par les circonstances qui l'accompagnent, et par les abus qui en sont inséparables. C'est à des moines que le soin en a été confié par tout pays : mais ce n'était pas assez que des hommes, destinés à l'obscurité, parussent en public armés d'un pouvoir injuste ; il fallait encore que dans l'exercice de ce pouvoir ils dédaignassent toutes les formalités, auxquelles se sont assujetties les puissances les plus légitimes.

Les lois civiles n'en veulent qu'aux coupables ; elles sont attentives à protéger

p453

l'innocence. Pleines d'égards pour les bienséances et pour l'équité, elles ne reçoivent aucune accusation qu'on puisse soupçonner d'être dictée par la vengeance ou par l'intérêt.

Aux yeux du saint-office, tous les délateurs sont bons. Ce tribunal destructeur tranche tous les liens qui retiennent les hommes. Les domestiques peuvent y déférer leurs maîtres, les ennemis ceux qu' ils veulent perdre ; et ce que les bêtes féroces n' admettraient pas si elles avaient une justice, les enfans sont admis à déposer contre leurs peres.

On arrête aussi-tôt le malheureux accusé : on l' enferme dans des cachots profonds, où les chaînes, l' obscurité, la faim sont ses moindres supplices.

On ne l' interroge point sur son crime : il faut qu' il le devine.

Au jour terrible où la justice suprême doit distribuer les châtimens et les récompenses, elle convaincra les

p454

pécheurs par leur propre aveu, en les forçant de reconnoître les fautes dont ils seront coupables : le saint-office, exact imitateur de ce modele, attend aussi l' aveu de ses prisonniers. On ne leur apprend ni par qui ni de quoi ils sont accusés ; mais on les exhorte à soulager leur conscience par une confession entiere de ce qui peut la charger.

Voilà peut-être la plus horrible et la plus inouïe de toutes les procédures. C' est le moyen certain de perdre les innocens. En effet, l' espérance du pardon et de la liberté est le prix qu' on met à un aveu sans réserve. Le malheureux prisonnier, persuadé qu' il rompra ses fers en convenant de tout, fatigue son imagination pour se rendre criminel.

Il invente, il avoue souvent des horreurs dont jamais il n' aurait eu l' idée : un greffier qui est là présent, écrit avec exactitude cette confession.

On s' en sert sur le champ contre les esprits fiers qui se sont rendus suspects ou odieux aux juges. Pour les autres, on les relâche ; mais on conserve soigneusement la liste des crimes dont ils se sont accusés. Il n' y a point de moment dans leur vie où ils ne doivent

frémir, en pensant à la terrible liasse qu' ils ont laissée entre les mains du saint-office ; car, s' ils étaient pris une seconde fois, leur procès serait tout fait, en vertu de ce monument authentique.

On conçoit combien cette idée doit les entretenir dans le respect et la soumission.

Quant à l' exemple dont les inquisiteurs se servent pour justifier cette horrible barbarie, on sent aisément que ce n' est qu' une nouvelle impiété. Si Dieu doit forcer les méchants à reconnoître la justice de la sentence qui les punit, c' est en leur produisant les preuves de leurs fautes d' une façon si claire, qu' il leur soit impossible de s' y refuser. Leur aveu est très-indifférent à leur condamnation.

C' est seulement un hommage que la force de la vérité les oblige de rendre à l' équité de leur juge.

De la part des inquisiteurs, cet aveu n' est employé que pour noircir l' innocence : il est l' unique soutien de l' arrêt ; mais, au lieu d' en prouver la justice, il en démontre l' iniquité. Pour le hâter, on emploie les questions et les tortures.

Chapitre 14.

tortures en usage dans les cachots de l' inquisition.

Caligula, Neron, Heliogabale, ces monstres dont les noms sont devenus une cruelle injure pour les plus cruels tyrans, auraient trouvé de quoi s' instruire dans les cachots de l' inquisition ; ils y auraient appris de nouvelles façons d' insulter à l' innocence ou à la faiblesse.

On suspend les hommes par les bras à des cordes qui roulent sur des poulies : on les élève ensuite pour les laisser retomber sans qu' ils puissent toucher la terre. Le poids de leur corps, augmenté par la vitesse de sa chute, cause dans les bras et les épaules qui le supportent,

des douleurs effroyables.
On leur fait avaler une grande quantité
d' eau, puis on les couche dans un
banc creux, traversé par un bâton. En
tirant la tête d' un côté et les pieds de
l' autre vers la terre, on leur brise

p457

l' épine du dos ; on les suffoque par
l' eau dont ils sont pleins, et qui, dans
cette situation, doit nécessairement
distendre et déchirer l' estomac.
Une autre fois, on leur frotte les
pieds de quelque matière pénétrante :
on les approche d' un feu ardent : on les
rôtit ainsi peu-à-peu : le moine commissaire
est présent en surplis. Il modère,
il augmente la vivacité des tourmens
avec la tranquillité cruelle que
donnent l' habitude et le fanatisme.
On dit même que les femmes n' en
sont pas exemptes. La justice civile
les dérobe à la question dont la faiblesse
du sexe et la pudeur seraient également
blessées. Des moines inquisiteurs
ne sont pas si scrupuleux : leurs
yeux lubriques et féroces se fixent sur
ces corps délicats qu' on dépouille et
qu' on déchire par leurs ordres. Leurs
oreilles impitoyables s' ouvrent aux gémissemens
qu' ils en arrachent, sans que
leurs coeurs en soient attendris. Les
barbares cherchent peut-être encore la

p458

volupté où ils font naître la douleur et
le désespoir.
Chapitre 15.
*comment s' exécutent les jugemens de
l' inquisition et des cérémonies appelées
actes de foi.*
Le coeur se resserre, quand on lit de
pareilles horreurs. Ce n' est pourtant pas
encore tout. Les outrages que l' inquisition
fait à la nature humaine dans les
cachots, sont secrets. Son triomphe ne
serait pas complet, si elle n' avait trouvé

le moyen de les rendre publics. Il faut punir les infortunés qu' elle a contraints de s' avouer coupables. C' est ce qu' elle fait dans *les actes de foi* . Elle n' a pas rougi de nommer ainsi les cérémonies affreuses qui couronnent sa vengeance. Quelques imposteurs ont prétendu avoir reçu de Dieu les regles et les pratiques qu' ils recommandaient à leurs disciples ; mais il n' y a qu' un de

p459

ces esprits malfaisans, précipités par leur révolte dans les abîmes éternels, qui puisse avoir prescrit les formalités de l' acte de foi. La malignité des hommes ne va pas jusques-là. Quinze jours avant l' exécution, on prononce le sentence à ceux qui doivent être brûlés. C' est pour leur donner le temps de réfléchir sur l' horreur du supplice, de s' en bien pénétrer. L' impression de la douleur sur le corps n' a qu' une durée assez courte ; celle de l' imagination sur l' ame n' a point de bornes : c' est celle-là dont le saint office tire parti. Il la prolonge, il la ménage. Les loix de la nature ne permettent d' ôter qu' une fois la vie aux plus grands criminels : l' inquisition a trouvé moyen de faire souffrir la mort pendant quinze jours à des innocens. Enfin le jour qu' ils doivent desirer arrive, où ils mourront pour la dernière fois. On leur porte les habits de cérémonie, dont la solennité de la fête exige qu' ils soient revêtus. Ils sont couverts de flammes, de démons, etc. Mais ceux qui doivent être brûlés ont

p460

des flammes droites ; ceux qui ne seront que fouettés ou bannis, ont des flammes renversées. Tout est emblématique dans les cérémonies de l' inquisition. Ces flammes droites marquent que le feu conserve

son activité pour ceux à qui on les
donne ; celles qui sont renversées, annoncent
qu' il a perdu sa force destructive
pour les autres.

Dans la procession, les bandes sont
aussi séparées, suivant la diversité des
supplices auxquels elles sont condamnées.

On porte un crucifix,
dont la face est tournée vers ceux qui
ont obtenu leur grâce. Il montre le dos
à ceux qui doivent expirer sur le bûcher,
pour leur faire entendre qu' ils n' ont
plus de miséricorde à espérer.

Ce que je ne conçois pas, c' est que
ces malheureux, qui ont depuis si
long-temps une mort cruelle présente à
l' esprit, qui en voient autour d' eux les
terribles apprêts, à qui tout en retrace
l' image et l' horreur, aient encore la
force de résister aux cérémonies et aux

p461

fatigues de ce funeste jour. Elles commencent
dès deux heures du matin, et
ne finissent que vers la nuit.

On les traîne ainsi parés à une procession
solemnelle. Chacun d' eux a
pour parain un grand seigneur, qui
a la foiblesse déshonorante de jouer
un rôle dans cette tragédie, et qui répond
du malheureux qu' on lui confie.

Dans la marche on porte les effigies
de ceux qui se sont échappés, ce qui
est rare ; et les os de ceux qui sont
péris en prison, ce qui est commun.
La mort, qui est le plus invincible de
tous les obstacles à la haine des hommes
ordinaires, n' en est point un au ressentiment
des inquisiteurs. Ils font le procès
aux cadavres ; ils prononcent contre
ces os insensibles des sentences puérides,
et les font exécuter.

Quand on est arrivé dans l' église,
on commence par un discours qui
sert à démontrer l' utilité et la douceur
de l' inquisition ; on chante la messe,
on fait descendre sur les autels un dieu
de paix pour le rendre témoin de la

p462

plus abominable de toutes les barbaries.
Enfin les bourreaux sortent du milieu des prêtres ; ils saisissent les malheureux qu' on leur abandonne, ils les plongent dans les flammes qui terminent leur vie et leur supplice.

Chapitre 16.

en quelle occasion se font les actes de foi.

les actes de foi accompagnent ordinairement les occasions d' éclat. On les réserve autant qu' on peut pour les couronnemens, pour les mariages des princes, pour toutes les fêtes distinguées ; soit que les inquisiteurs veuillent rendre ce spectacle plus frappant, par le concours des peuples, soit qu' ils cherchent à intimider les rois, qui, au milieu de l' appareil de leur puissance, sont forcés de se prêter à des exécutions dont ils ne se dissimulent pas l' injustice, ni peut-être le danger pour eux-mêmes. Dans ces réjouissances publiques, on voit des taureaux massacrés par des hommes, des hommes

p463

brûlés par des moines, et ces moines couvrir d' une honte ineffaçable la loi d' un dieu, qui n' a recommandé à ses ministres que la douceur et la paix. à la seule idée de ce spectacle, on ne peut retenir ses larmes ; cependant les peuples, qui en sont témoins, les voient d' un oeil sec. Les rois y assistent tête nue. Les moines font retentir l' air du nom de Dieu et de ses vengeances. Il n' y a de place ni pour la religion, qui pleure de se voir profanée, ni pour la pitié, que des voix cruelles s' empressent d' étouffer.

On a même poussé l' audace jusqu' à accorder des indulgences à ceux qui fourniraient du bois pour ces bûchers, où l' on ne devrait précipiter que ceux qui les allument. Dans toutes les villes où l' on fait ordinairement des *actes de foi* , il y a des confrairies chargées de cet emploi honorable ; ce sont elles qui fournissent, qui portent, et qui arrangent

le bois. Elles ont, comme il est juste, une place distinguée dans la marche et pendant l' exécution.

p464

C' est le dernier effort de la superstition dans ces ennemis du genre humain, que d' avoir osé rendre Dieu complice de ces horribles attentats ; c' est le comble de la crédulité dans ces peuples, de croire lui plaire en les souffrant ; c' est celui de la faiblesse dans les rois, d' autoriser par leur présence de pareilles scenes, où l' on commet plus d' inhumanités que l' imagination n' en sçaurait feindre.

Chapitre 17.

services rendus à l' inquisition par les jésuites.

tel fut le présent que les portugais firent aux Indes en 1559, sept ans après la mort de François Xavier.

On ne peut pas reprocher positivement aux jésuites d' en avoir été les auteurs. Goa devait naturellement suivre le sort de Lisbonne. Puisque cette dernière ville était assez malheureuse pour être soumise au saint office, la première ne pouvait pas s' en exempter. Je ne vois pas que dans l' une ni dans

p465

l' autre les jésuites aient été au nombre des juges de l' inquisition.

Mais ils en étaient les promoteurs secrets ; ils la louaient publiquement ; ils lui fournissaient dans leurs missions les recrues de coupables, dont elle avait besoin pour entretenir l' adresse et la vigueur de ses bourreaux. Ils étaient sur ces côtes malheureuses, comme des chiens alertes qui chassaient pour le plaisir des inquisiteurs. Ils battaient au loin la campagne et ramenaient le gibier dans leur enceinte. Cette horrible ministère doit déshonorer à jamais ceux qui avaient la bassesse de s' en

charger.

On ne doit pas être étonné, après cela, des progrès rapides du christianisme dans les Indes. Ces peuples, dont les idoles ne demandaient que le sang des victimes, durent détester long-temps un dieu qu' on leur faisait paraître si avide du sang humain. Cependant la raison même qui le faisait haïr les attirait en foule à ses autels. Ils préféraient le baptême au feu. Les écrivains jésuites ont triomphé

p466

avec trop d' orgueil de ces indignes conversions. Ils auraient dû en rougir ; mais le fanatisme ne rougit de rien, quand il peut mettre le nom de Dieu entre lui et les hommes. Ce nom sacré, qui devait être le gage de leur salut, est devenu souvent le cri de guerre de ceux qui les détruisent.

LIVRE (

p1

Chapitre ô ;
nouvelles tentatives des jésuites pour être reçus en France.

la France était toujours l' objet des vœux et des regards des jésuites. Ils ne se consolait point d' en être exclus, et n' oubliaient rien de ce qui pouvait faire tomber les barrières qu' on leur opposait. Le pape, la cour, les grands

p2

étaient gagnés ; mais le parlement, les universités ne l' étaient pas, et ces deux noms dans cette affaire prévalaient sur tous les autres.

Lainès, qui n' avait jamais perdu

Paris de vue, sentait à chaque instant redoubler le desir qu' il avait de s' y ouvrir une entrée. Henri li était mort. Deux minorités consécutives, les troubles prêts à éclore par l' ambition des grands mal contenus, et par le ressentiment des calvinistes persécutés, promettaient dans ce malheureux royaume une riche moisson à des esprits factieux.

On vit donc encore reparaître à la barre du parlement les clerks de la compagnie de Jesus, toujours appuyés par les ordres du roi, et toujours sollicitant, avec soumission, l' agrément des magistrats. L' évêque de Paris, Eustache Du Bellay, qui, comme nous l' avons vu, avait d' abord rendu contre la société une espece de décret moins célèbre, mais plus fort que celui de la sorbonne, s' était laissé adoucir. Il consentait alors à les recevoir, mais à condition qu' ils renonceraient à tous leurs privileges, et même à leur nom ;

p3

qu' ils se soumettraient aux statuts des universités ; qu' ils feraient simplement une association de prêtres pieux et sçavans, et non pas un ordre nouveau. Le parlement ne se rendit point encore : il les avait renvoyés à la sorbonne, aux évêques ; il les renvoya au colloque de poissy, qui venait de s' assembler.

Chapitre 2.

colloque de poissy. L'ainès s' y rend pour achever d' y faire adopter sa société par l' assemblée.

ce colloque était une espece de concile national, convoqué pour chercher des remedes aux maux qui désolaient la France. Quoiqu' ils ne fussent point parvenus à l' excès déplorable où ils furent poussés depuis, on distinguait déjà deux factions puissantes, dont le choc allarmait l' état, sans pourtant l' ébranler. C' était celle des Colignis calvinistes, et celle des Guises catholiques,

p4

ou qui du moins couvraient
d' un grand zele pour la religion une
forte envie de devenir les maîtres.
Les calvinistes n' avaient encore osé
faire l' essai de leurs forces. Ils craignaient
de hasarder trop précipitamment
une épreuve qui pouvait leur devenir
funeste : en aspirant à l' indépendance,
ils auraient mieux aimé la tenir
des loix que des armes. De leur côté,
les Guises ne jouissaient que d' un pouvoir
chancelant : le duc et le cardinal
voulaient se donner le temps de l' affermir.
Ils cherchaient à tromper leurs
rivaux, en attendant qu' ils se vissent en
état de les subjuguier.
Catherine De Médicis, dépositaire de
l' autorité royale, étrangement resserrée
par des sujets ambitieux, en sentait
avec douleur les faibles restes échapper
de ses mains. Elle desirait une paix
solide, qui pût rétablir le respect et
l' obéissance due à la couronne. Elle ne
pensait pas encore qu' il fallût égorger
tous les réformés pour rendre le calme
au royaume. Elle assembla donc à Poissy
des évêques, des ministres et les députés
de la noblesse, pour ménager un
accommodement.

p5

Ce parti qui paraissait tenir de la faiblesse,
était fortement désapprouvé à
Rome. On y frémissait au seul nom
d' une paix avec les hérétiques. à la vérité,
on avait vu Paul Iv prendre à sa
solde des compagnies de grisons réformées.
Quand on lui représentait
qu' un pareil secours était indécent pour
un pape, il répondait : *ce sont des
anges envoyés du ciel pour défendre
Rome ; et moi, j' espere fermement
qu' ils se convertiront* . Il craignait alors
une invasion de Charles V ; il retenait
volontiers des soldats hérétiques, mais
braves et fideles.
Ces anges si chéris à Rome, quand
on les croyait utiles, n' étaient plus que
des démons infernaux en France, où
ils anéantissaient le pouvoir des chefs.

Pie Iv, comme tous ses prédécesseurs,
redoutait ces assemblées nationales où
on se permettait d' examiner les prétentions
de Rome sur le temporel ; où,
en donnant trop à la raison, à la justice,
on pouvait faire tout perdre au

p6

saint-siege. Cependant, voyant que les
plaintes et les menaces ne pouvaient la
suspendre, il voulut au moins y envoyer
un légat pour veiller aux intérêts
de l' église.

Lainès, occupé aussi des siens, persuadé
que le sort de sa compagnie, prêt
à se décider irrévocablement à Poissy,
demandait sa présence, songea à suivre
ce légat. à l' avènement du pontife,
il lui avait tenu un long discours,
où il l' avait assuré que la société de
Jesus était le régiment du pape, qu' elle
était pleine de braves soldats prêts à
voler par-tout où ses ordres l' appelleraient :
il demanda donc la permission
d' aller à Poissy batailler pour la gloire
de Rome ; et il l' obtint.

p7

Chapitre 3.

*rôle que joue Lainès au colloque de
Poissy. Sa société y est reçue.*

cette assemblée fut, comme toutes
celles de ce temps-là, pleine d' intrigues
et de disputes. La reine y assista
avec ses femmes et toute sa cour : les
calvinistes parlèrent beaucoup sans
qu' on les écoutât : les catholiques répondirent
par des injures plus que par
des raisons. Elle n' aboutit qu' à augmenter
entre les deux partis la défiance et
l' acharnement.

Ce qu' on y entendit de plus raisonnable,
ce fut ce que dit Lainès : que,
quand on voulait faire de pareilles assemblées
et disputer sur la controverse,
il ne fallait le faire que devant des
docteurs, et non pas devant une cour

et une foule de femmes à qui on devait
en épargner l'ennui.
Il ne fut pas si raisonnable en parlant

p8

des calvinistes. Il les appella des
loups couverts d'une peau de brebis,
des renards trompeurs, des singes
adroits, suivant l'esprit du siècle, qui
prenaient un emportement grossier pour
de l'éloquence. Cependant ce zèle lui
fut utile ; il en imposa aux évêques
catholiques.

Le cardinal de Tournon et quelques
autres, prévenus en sa faveur, le firent
si bien valoir, que sa société fut enfin
reçue, mais aux conditions proposées
par l'évêque de Paris. Alors le parlement
ne pouvant plus reculer, enrégistra
les lettres patentes, et les jésuites
furent autorisés par un titre légitime.

On a de nos jours révoqué ce fait
en doute. On a prétendu que l'admission
de la société en France avait été
subreptice, et dépourvue de formes
légales. Ce ne sont pas les magistrats
qui ont hasardé cette imposture, mais
des ennemis ténébreux, qui croyaient y
trouver un excellent moyen contre leurs
adversaires.

Il est évident qu'ils se sont trompés
dans le fait, et dans les inductions
qu'ils en tiraient. Ils se trompaient
même dans le besoin qu'ils croyaient

p9

en avoir pour justifier des arrêts qui
pouvaient se passer de justification.
Quelque solennité qu'eût eu la réception
des jésuites en France, ce n'était
pas une raison pour les y retenir,
dès que l'autorité civile se croyait
obligée de les en exclure. Un établissement
ne devient point sacré et inébranlable,
par cela seul qu'il a été authentique ;
et l'on peut sans scrupule
se permettre, dans tous les temps, de

supprimer ce que les siècles antérieurs ont jugé à propos de recevoir, même avec le plus grand appareil. Ainsi le défaut de formes dans l' admission des jésuites n' était pas un prétexte nécessaire pour les bannir ; et dans le cas dont il s' agit, le prétexte était faux.

p10

Chapitre 4.

des privilèges accordés à la compagnie de Jesus, et ce qu' il faut penser de l' abandon qu' ils en ont fait en France.

il y avait un autre reproche, plus réel et plus sérieux, à faire à la société. Quand elle fut reçue, comme on vient de le voir, à Poissy, et ensuite au parlement : on mit, pour condition expresse, qu' elle renoncerait à tous ses privilèges. Ses ministres s' engagèrent, en son nom, à rester attachés aux loix du royaume. Ils promirent de n' y faire aucune innovation, de s' y comporter en bons et fideles sujets. On ne voit point sans surprise que, dans le même temps précisément, ils demandassent au pape et obtinssent des privilèges plus étendus, des bulles plus capables que les précédentes de révolter contre eux tous les gouvernemens jaloux de leur repos et de leur indépendance. Il est vrai qu' ils essayaient de justifier cette mauvaise foi. Ils prétendaient

p11

qu' ils ne sollicitaient ces exemptions que pour l' Italie et les pays où on était assez bons pour les souffrir, et non pour la France, où on n' en voulait point.

Cette excuse est peu capable de tranquilliser ceux qui l' écoutent. Le danger qui la rend insuffisante vient de la situation où se trouvent les monarchies séculières avec les monarchies monachales, dont le roi réside à Rome, et dont les provinces sont dispersées

dans le reste du monde. Il est sûr
qu'elles forment toutes des empires séparés
au milieu des empires qui les ont
admises. Leurs souverains sont les
vassaux liges du pape, qui les retient
toujours auprès de lui. Il leur prodigue
les privilèges, les exemptions les plus
abusives pour se les attacher : ceux-ci les
reçoivent ; ils conservent les bulles qui
les contiennent ; ils en font des amas,
comme les princes guerriers munissent
leurs arsenaux d'armes de toute espèce,
c'est à eux ensuite à saisir le temps et

p12

l'occasion de les faire valoir : mais
enfin il ne leur faut que le temps et l'occasion.
L'agitation perpétuelle des affaires
politiques les fait naître tôt ou tard.
Ces petits états, qui ont en eux-mêmes
leurs lois, leur principe de vie et
d'activité bien distincts, sont dans une
action perpétuelle contre les lois de
tous les états qui les environnent. Ils
réalisent dans la politique la chimère
ingénieuse des tourbillons de Descartes ;
ils réagissent en tous sens contre
les corps qui les pressent ; leur force
augmente dans la même proportion que
celle des autres diminue. Dès qu'ils
cessent d'être comprimés violemment,
ils s'étendent avec rapidité. En peu de
temps, on ne peut plus ni concevoir,
ni borner leurs progrès.
C'est par-là qu'on a vu les moines,
et sur-tout les jésuites, exciter en Espagne,
en Italie, les plus grands
troubles, en vertu de ces bulles dont
ils ne parlaient point en France. On ne
doit qu'à la sagesse, à la vigilance infatigable
des parlements, l'impossibilité
où ces pères se sont vus d'en faire
usage dans ce royaume ; mais enfin c'est
une funeste artillerie toute rangée,

p13

toute prête à jouer : dans tous les temps,

il n' y manque qu' une étincelle pour y mettre le feu.

Pour donner une idée des pieces qui la composent, je vais transcrire ici une bulle accordée aux jésuites par Pie Iv, dans le temps où ces peres ne devaient leur entrée en France qu' à la promesse authentique de n' en plus solliciter.

Chapitre 5.

bulle de Pie Iv, accordée aux jésuites en 1561.

" fils bien-aimés : sur l' exposition que vous nous fites dernièrement que le pape Jules Iii... etc. "

p25

telle est une des pieces dont les jésuites ont eu soin de garnir l' arsenal de leur ordre, et ce n' est pas encore la plus redoutable. Quiconque y voudra penser sérieusement, ne pourra s' empêcher de louer le parti qu' a pris la France de se défaire d' une société capable d' amasser de pareilles armes, et qui n' a que trop prouvé son adresse à s' en servir.

p26

Chapitre 6.

état de Rome. Du pontificat de l' église au seizieme siecle.

pendant qu' on tenait à Poissy des conférences inutiles, le sort d' une assemblée bien plus célèbre excitait l' attention de toute l' Europe ; c' était le fameux concile de Trente, désiré par les protestans, qui paraissaient devoir le redouter, et éloigné par la cour de Rome, qui, en apparence, aurait dû le desirer. Il avait été commencé, transféré, suspendu, repris, interrompu plus par les intrigues des papes, que par celles des princes séculiers.

Les premiers l' envisageaient avec autant de crainte qu' une partie des autres le demandait avec empressement. Pour concevoir comment cette assemblée

avait pu devenir si formidable au saint siege, il faut voir en quel état étaient alors la religion et le pontificat, quelles divisions agitaient l' Europe, et par quels moyens les saints-peres

p27

étaient parvenus à occuper dans Rome la place des césars. Depuis qu' elle s' était vue la maîtresse du monde, cette ville superbe avait bien perdu de sa gloire. Humiliée d' abord par ses propres souverains, prise, saccagée par des barbares ; de tous ses triomphes passés, il ne lui était resté pendant long-temps qu' un souvenir peu consolant dans sa misere présente. Cependant la religion devint pour elle une ressource. Elle fit valoir le bonheur d' avoir servi de retraite au premier apôtre du christianisme. Son sénat avait autrefois donné des loix au monde païen. Ses pontifes en voulurent donner au monde chrétien. Ils eurent, pour cela, recours à

p28

l' adresse bien plus qu' à la force. Ils s' appliquèrent uniquement à remuer les cours par des négociations : la politique devint l' arme à l' usage des romains ; et ce qui prouve dans cette nation un génie bien supérieur à celui des autres hommes, les romains modernes ont gagné presque autant par cette ressource des faibles, que leurs ancêtres par des victoires. Après bien des disputes et des essais inutiles, ils commençaient enfin à jouir des travaux de leurs pontifes. Les crimes d' Alexandre Vi, la scélératesse de son bâtard avaient affermi la grandeur du saint-siege. Au lieu de prétentions vagues et chimériques, soutenues dans des temps d' ignorance, il avait acquis un domaine réel et assez

étendu, qu' on ne lui contestait plus ;
mais, tandis qu' il s' aggrandissait en
Italie, il perdait dans une autre partie
de l' Europe les plus beaux de ses droits,
pour avoir voulu trop les étendre.
à la vérité, les scandales donnés par
le pape, Alexandre Vi, n' avaient fait

p29

aucun tort à l' église. On lui avait vu
vendre des bénéfices, remplir Rome de
ses bâtards, égorger ou empoisonner
des cardinaux ; cependant Charles Viii
avait baisé ses pieds, et servi sa messe.
Tant d' horreurs n' avaient occasionné
ni schisme ni révolte ; mais le ressentiment,
pour être secret, n' en était pas
moins vif. Au milieu des adorations
du peuple, il s' élevait quelquefois des
gémissemens qui reprochaient à l' idole
ses infamies. En vain la politique épuisait
toutes ses ressources, pour appesantir,
pour redoubler les chaînes des
nations ; quelques particuliers commençaient
déjà à soulever leurs fers,
comme pour en examiner la force.

p30

Chapitre 7.
*comment la ruine de Constantinople
et l' invention de l' imprimerie occasionnerent
les hérésies au seizieme
siecle.*

deux événemens singuliers, arrivés
dans le même temps, facilitaient cet examen :
le premier était la ruine de Constantinople ;
le second, l' invention de
l' imprimerie. Quand Mahomet Second
eut enfin abattu ce qui restait de
l' empire grec, les hommes célèbres
en tout genre, qui le remplissaient encore,
se disperserent : ils allerent chercher
en d' autres climats un asyle
contre la barbarie qui dévorait leur
pays. Un simple négociant, dont les
richesses égalaient celles des rois, les
accueillit. Il se couvrit de gloire par la

protection qu' il leur donna. Florence devint l' asyle des arts, et à notre égard elle fut leur berceau. Ces sçavans expatriés transporterent en Italie les connaissances et les lumieres

p31

qui s' étaient toujours conservées en orient. Il en résulta un nouveau jour pour l' occident qui languissait encore dans la barbarie. La religion en fut éclairée comme les arts profanes ; mais, par une fatalité malheureuse, le fruit de ces lumieres fut bientôt un trouble affreux dans l' église, et des disputes sanglantes.

Les ouvrages dogmatiques des anciens peres de l' Asie furent traduits et commentés en Europe. On ne pouvait se dissimuler ni leur antiquité, ni le respect qu' on leur devait, puisqu' enfin c' était d' après eux que nos ancêtres avaient pu apprendre quelque chose ; mais on prétendit y trouver des dogmes, des sentimens très-éloignés de ceux que la succession des siecles avait, disait-on, introduits dans nos climats. On crut y découvrir une religion presque toute différente. L' imprimerie venant à paraître dans cet instant, multiplia et les ouvrages et les réflexions qu' ils occasionnaient : elle les répandit depuis Florence jusqu' au fond du nord. Il en résulta une révolution insensible dans les esprits. Des particuliers indisposés par les crimes

p32

d' Alexandre, par la vie guerriere et indécente de son successeur, crurent entrevoir que l' usurpation et l' adresse seule avaient donné à la puissance du saint-siege, ce poids dont elle s' était si long-temps prévalu. On se trouva donc disposé à la ménager très-peu à la premiere occasion qui se présenterait de l' attaquer.

Chapitre 8.

époque des hérésies du seizième siècle.

cette occasion ne tarda pas à naître sous Léon X, prince aimable dont les voluptés étaient aussi douces et aussi humaines, que les débauches d' Alexandre avaient été criminelles et déshonorantes.

Les plaisirs, la magnificence, les arts semblaient être alors les seules occupations de la cour de Rome. Les tributs qu' elle levait sur les autres peuples, l' argent qu' on lui prodiguait pour faire des loix nouvelles, ou pour se dispenser des anciennes, s' employaient à élever des chefs-d' oeuvres

p33

dans tous les genres. Insensiblement les trésors temporels de l' église se trouverent épuisés par les pensions données à des artistes fameux. Léon X eut recours aux trésors spirituels : il fit vendre des indulgences par toute l' Europe.

Cette invention peu ancienne, était devenue une ressource sûre pour les papes. Le moyen était bon sans doute, puisque l' église l' a approuvé ; mais l' abus en était dangereux. Des moines ignorans attribuerent à ces indulgences un pouvoir que le pape lui-même n' avait jamais songé à leur donner.

Le peuple goûtait cette façon aisée de s' assurer avec l' argent de ce monde un bonheur certain dans l' autre. Il courait en foule aux bureaux où se distribuient ces passeports pour l' éternité.

Il ne doutait ni du pouvoir de celui qui donnait les indulgences, ni de leur efficacité.

Mais quelques-uns de ces esprits ulcérés, dont j' ai parlé, s' indignèrent de voir le pape enlever tant d' argent pour des absolutions qu' ils croyaient douteuses. Fâchés des richesses de Rome et de l' aveuglement de leurs citoyens, ils éleverent la voix pour

p34

les désabuser. Luther fut un des premiers et des plus zélés. C' était un génie ardent, impétueux, sçavant, éloquent même pour ce temps-là. Il n' attaqua d' abord que l' abus frappant des indulgences. Mais bien-tôt il décria les désordres grossiers des prêtres, le luxe voluptueux des évêques, la magnificence onéreuse des papes.

Ensuite, soit que ses vues se fussent étendues avec les études inséparables de ses fonctions, soit qu' ayant ruiné un coin de l' édifice, il se crût obligé de travailler à le détruire en entier, soit que le ressentiment des pontifes outragés lui eût fait une nécessité d' aller plus avant, et qu' il ne crût plus trouver de sûreté que dans une subversion totale, il ne ménagea plus rien ; il attaqua les dogmes de l' église : il porta la main jusques sur les plus sublimes objets de la foi ; il entreprit de les détruire.

Sa hardiesse en public, et des mécontentemens secrets lui firent des partisans. Plusieurs princes éclipsés chez eux par le faste des ecclésiastiques, ruinés par leur avidité, ou tentés par leurs richesses, saisirent l' occasion

p35

de se mettre dans l' indépendance. Le peuple qui aime naturellement les nouveautés, suivit ses maîtres. En peu de temps la plus grande partie de l' Allemagne eut adopté les nouvelles opinions.

Léon X, occupé de ses plaisirs, négligea trop les commencemens de la révolution. Ses successeurs prévenus de leur puissance se flatterent trop aisément de l' arrêter : l' indolence et la rigueur leur furent également nuisibles. L' une enhardit Luther, l' autre aigrit ses partisans ; et bien-tôt le mal fut sans remede. On entendait déjà de toute part les cris qui annonçait la révolte et la haine. Luther eut bien-tôt des imitateurs ; dès qu' un coin du voile fut levé, il se trouva des mains qui

l' arracherent tout entier.

p36

Chapitre 9.

les novateurs du seizieme siecle demandent un concile. Effroi que cette proposition cause à la cour de Rome.

cependant, en détruisant le pouvoir du saint-siege, en dévoilant les abus honteux qui fatiguaient et déshonoraient l' église, on ne paraissait point encore songer à la quitter.

On souhaitait une réforme, et non pas une séparation entiere. On demandait une assemblée générale et libre, où l' on pût fixer tous les points de la créance, changés ou inventés, suivant les nouveaux docteurs, dans des temps modernes ; où l' on pût abolir des droits onéreux, une autorité injuste que l' usurpation seule avait fait naître, suivant eux. Ils voulaient, pour premiere condition, que le pape n' y présidât point, et que tout le monde y fût également admis, en supprimant ces différences

p37

odieuses de catholiques et d' hérétiques. Ces demandes étaient sensées. Il fallait bien admettre ceux qu' on devait juger, au moins pour les entendre. On avait vu des conciles aller plus loin et promettre voix délibérative à des théologiens regardés comme hérétiques.

Les protestans pouvaient donc demander ici le même privilege. à l' égard de la présidence refusée au pape, rien de plus naturel ; on ne devait pas souffrir qu' il parût en maître dans une assemblée où l' on voulait lui faire son procès.

Mais, plus ces propositions étaient raisonnables, plus le saint-pere les trouvait injustes. Il ne se dissimulait pas sur quoi l' autorité temporelle du saint-siege en beaucoup de choses était appuyée. Il sentait qu' elle était

ruinée, dès qu' on voudrait remonter
à son origine, comme ces vieux édifices
qui croulent quand on en découvre
les fondemens. Les papes avaient prodigué
les intrigues, l' argent, les évêchés,

p38

les chapeaux rouges, les excommunications,
pour établir leur supériorité
sur les corps des évêques ; mais ces
pontifes abaissés à un rang subalterne,
pouvaient devenir plus fiers en se
voyant assemblés en grand nombre. Ils
pouvaient reprendre des droits que la
justice et la raison leur donnaient, et
dont une usurpation adroite avait su
les dépouiller.

On se souvenait encore à Rome
avec effroi d' un concile qui avait
établi sa supériorité sur les papes par
des décrets, et l' avait prouvée par des
actions, en déposant deux papes,
en en faisant un troisieme. Ces
actes de jurisdiction avaient été reçus
et approuvés de toute l' Europe. On
craignait la mémoire récente de ce
dangereux exemple, sur-tout dans
un temps où une multitude furieuse,
demandant l' anéantissement total du
saint-siege, les évêques croiraient faire
beaucoup pour lui, en ne lui enlevant

p39

qu' une partie de ce qu' il avait envahi.
Aussi Léon X et Clément Viii ne
voulurent jamais entendre parler de
concile ; ils éluderent ou rejeterent
toutes les propositions qu' on leur
en fit. Mais tout changea sous Paul Iii.
Charles V, puissant et redoutable,
mais menacé par le turc, attaqué par
la France, inquiet des convulsions que
donnaient à l' Allemagne les querelles
théologiques et les refus d' un remede
qu' elle demandait avec ardeur, sollicita
le concile de façon à faire voir
qu' il le vouloit.

Chapitre 10.

le pape est enfin forcé de consentir à la tenue d' un concile. Précautions qu' il prend contre cette assemblée.

le pape ainsi pressé, donna enfin la bulle de convocation. à la lenteur de ses démarches, aux précautions qu' il prenait, on sentait aisément ses craintes et ses répugnances. Il disputa le plus long-temps qu' il put sur le choix d' une ville. Il envoya, pour présider à l' assemblée, trois légats qui eurent l' adresse de s' y faire donner le droit exclusif de proposer les questions ; ainsi il fut sûr de n' y laisser débattre que celles qui lui conviendraient. Il leur enjoignit avec le plus grand soin de ne laisser passer aucun décret qui ne lui eût été communiqué. Il établit à Rome une congrégation nombreuse

de cardinaux pour les revoir.

On y mit même tant d' affectation, que cela occasionna des plaisanteries. On disait publiquement que le saint-esprit arrivait de Rome toutes les semaines dans une malle, pour éclairer les peres du concile. Cette plaisanterie indécente venait pourtant des catholiques eux-mêmes, qui étaient affligés que le peu de soin avec lequel on couvrait ces manoeuvres, exposât à la dérision des hérétiques la dernière ressource de la catholicité.

Les évêques français et espagnols s' étaient promis de relever l' éclat de leurs sieges. Les ultramontains, honteux des chaînes qu' on leur forgeait en Italie, parlaient de les briser. Pour se précautionner contre leurs attentats, le pape donna à ses légats une nombreuse escorte d' évêques italiens, à sa solde. Ces guerriers mitrés se signalerent avec zele en faveur de celui qui les payait. L' un d' entr' eux, évêque de Cava, arracha la barbe à un

p42

autre évêque qui avait parlé avec trop de liberté.

Pour écarter les protestans, dont on redoutait la hardiesse et les prétentions, on refusa toujours le sauf-conduit que demandaient ces allemands, avertis par le sort de Jean *Hus* et de Jérôme de Prague, que si le saint-esprit présidait aux conciles, les passions humaines y introduisaient aussi quelquefois la cruauté et la perfidie. Le pape ainsi rassuré, croyant le concile bien investi par sa garde italienne, en permit enfin l'ouverture.

p43

Chapitre 11.

ouverture du concile de Trente. Discours qui y fut prononcé.

les protestans et les incrédules ont peut-être trop profité de ces tristes découvertes que la sincérité de l'histoire leur a fait faire. Elles sont pour eux une source intarissable de plaisanteries et de motifs d'opiniâtreté. Ils n'ont point assez réfléchi que les peres, quoiqu' éclairés par le saint-esprit, étaient des hommes. Dieu s' est engagé à donner une protection éternelle à son église ; mais il n' a point promis d' élever tous ceux qui la dirigent au-dessus des faiblesses de l' humanité.

Il éclaire leur esprit ; il conduit leurs langues dans tout ce qui concerne la foi, dans ce qui intéresse les dogmes, la pureté de la créance. Dans le reste, il les abandonne quelquefois à leurs propres lumières, aux passions dont il ne s' est point obligé de purger leurs coeurs. Ainsi à Trente, il se passa plusieurs

p44

scènes affligeantes. On en vit quelques-unes de ridicules.

Il fallut une séance entière pour décider de quel cachet on se servirait pour sceller les décrets du concile. Il en fallut une autre pour examiner si les trois légats y assisteraient en chape, ou si on ne laisserait qu'à un seul ce droit honorable. Un prélat qui avait été volé en chemin, demanda qu'on fit un règlement pour défendre de voler les évêques. Un cardinal, peu ménagé à Rome par les pasquinades, pria qu'on voulût bien chercher les moyens de bannir les mauvais plaisans et les méchants esprits de cette grande ville.

Quand il fut question de savoir si l'on tendrait des tapisseries à l'endroit des sessions, si l'on mettrait un siège vuide pour représenter le pape, et un autre siège vuide pour représenter l'empereur ; trois cardinaux et trente évêques ne se crurent pas en état de décider cette importante question : on attendit, pour prononcer, l'arrivée des prélats français et espagnols. Mais qu'en résulte-t-il ? Ce n'étaient pas des anges qui formaient

p45

cette assemblée, sans doute. Est-ce une raison pour ne pas rendre justice aux excellens projets qui y furent proposés, aux idées admirables de législation civile et ecclésiastique qui y furent développées ?

L'histoire de Fra-Paolo, que les italiens trouvent satyrique, et qui n'est qu'impartiale, est une preuve évidente que le concile était plein d'esprits éclairés et vertueux, qui ne desiraient que le bien et la gloire de l'église : on traversa peut-être un peu leurs bonnes intentions, mais on ne les détruisit point. Il y eut beaucoup d'occasions où elles purent paraître et se faire adopter.

C'est la coutume de commencer de pareilles cérémonies par un discours : ce fut un évêque de Bitonte qui le prononça à celle-ci, et il n'y donna pas de preuves de goût. Il fit l'éloge du

concile : il en montra la nécessité,
parce que c' était dans les conciles
qu' on avait fait les symboles, ordonné
les croisades, déposé les rois et les
empereurs. Il dit que pour créer
l' homme et faire naître la confusion des

p46

langues, Dieu s' y était pris en forme
de concile ; que la religion avait trois
chefs, la doctrine, les sacremens et la
charité, qui toutes trois demandaient
un concile ; que tout le monde devait
se rendre à Trente, comme *dans le
cheval de Troie* .

Il apostrophait les forêts des environs
et les exhortait à se faire entendre,
comme autrefois celle de Dodonne,
et à prêcher la soumission due au concile.
Ensuite, s' adressant aux prélats, il
leur disait qu' ouvrir les portes du concile,
c' était ouvrir celles du ciel ; qu' il
en descendrait une eau vive, pour arroser
la terre de la science du seigneur ;
qu' ils devaient ouvrir leurs coeurs,
comme une terre seche, pour la recevoir ;
et que, quand ils ne le feraient
pas, quand leurs coeurs resteraient
vicieux et corrompus, le saint esprit
leur ouvrirait toujours la bouche,
comme à *Caïphe* et à *Balaam* ; enfin,
que le concile était une nôce, à laquelle
il fallait inviter la Grece, la France,
l' Espagne, l' Italie, toutes les nations.
Ce discours, suivant Fra-Paolo, fut
jugé, dans le temps même, comme il

p47

le méritait. On le trouva ridicule :
cependant les auteurs ecclésiastiques
parlent de l' évêque de Bitonte comme
d' un grand homme.

Chapitre 12.

*occupation du concile, jusqu' à sa
premiere dissolution.*

après ce début, on parut s' occuper
sérieusement du sujet pour lequel on

s' était assemblé. On proposa des points de foi à décider, des livres luthériens à condamner, des abus à réformer. Ce dernier article était le plus délicat : aussi ne fit-on qu' y glisser légèrement ; mais les autres se débattaient avec vivacité. Les grands articles de foi, ceux qui touchaient l' église et sa créance, se traitaient avec dignité ; mais dans les autres objets moins importants les théologiens, à qui l' on donnait carrière, épuisaient toute l' absurdité de la méthode scholastique pour embrouiller les questions. Telle fut, par exemple, l' immaculée

p48

conception, source peu intéressante de querelles très-sérieuses, où les jésuites sont entrés depuis, et qui n' a de respectable que le nom de celle qui en est le sujet. C' est un de ces objets dont la curiosité humaine couvre le ridicule, à force de mauvais argumens. Il faisait tenir la campagne à deux grandes puissances. D' un côté, les r p dominicains lui avaient juré une haine théologique : depuis long-temps, ils l' attaquaient avec toutes leurs forces ; ils s' étaient engagés à la détruire s' ils pouvaient. De l' autre, les r p cordeliers la regardaient comme un de leurs enfans : ils la défendaient avec prédilection ; ils détachaient, pour la soutenir, des théologiens aussi entêtés et aussi déraisonnables que les dominicains. Les deux partis se choquèrent avec force. Soto, Vega, l' un jacobin, l' autre franciscain, se distinguèrent avec éclat : on prodigua les citations et les argumens. Les peres, désolés de n' y rien comprendre, soupiraient après le moment de finir, par une décision, ces ennuyeuses disputes. Les légats, attentifs à

p49

ménager tout le monde de peur d' échauffer les esprits, cherchaient des conciliations.

On prenait deux moitiés d' avis pour former un décret. On ajustait ensemble, comme on pouvait, les différens systèmes ; et pourvu qu' on n' attaquât point les prétentions du saint-siege, on était écouté avec patience sur le reste. Les décrets ainsi formés allaient à Rome, d' où ils revenaient approuvés et corrigés : alors on les publiait avec éclat dans une assemblée qu' on nommait *session* .

De ces disputes, de ce dégoût, de ce ménagement devait naître une extrême obscurité. Aussi la doctrine du concile était si peu claire, que, dans le temps même qu' il durait encore, Dominique Soto écrivit trois livres, où il prouvait que le concile avait adopté ses idées. Dans le même temps André Vega, qui pensait tout le contraire, en écrivit quinze pour démontrer

p50

que c' était sa doctrine que le concile approuvait.

Cependant à Trente on prodiguait les anathêmes : on continuait l' examen des livres luthériens ; on les proscrivait sans pitié. Ceux-ci, indignés de voir qu' on voulût toujours les juger et qu' on refusât de les entendre, firent retentir l' Allemagne de leurs cris. Le pape intimidé, craignant de leur emportement quelque suite funeste, averti que le nombre des évêques italiens avait peine à contrebalancer la raison qui parlait avec force à tous les autres, transféra d' abord le concile à Boulogne, ville de sa dépendance. Ensuite il le rompit tout-à-fait, quand il vit que Charles V, gagné par ses promesses, ou effrayé des progrès des nouvelles opinions, pensait à leur opposer ses armes. Le saint-pere aimait bien mieux qu' on détruisît les hérétiques par les armes, que de se fatiguer à lancer contre eux des anathêmes peu

respectés.

p51

Chapitre 13.

le concile repris, interrompu sous deux papes, et enfin invoqué de nouveau par Pie Iv. Lainès, le général des jésuites, y assiste : discours qu' il y tient.

sous Jules Iii les mêmes raisons firent reprendre le concile et les mêmes craintes le firent encore dissoudre. Sous Paul Iv il n' en fut point question. Ce pontife altier, occupé d' intrigues, de négociations, pensait bien plus à assurer la grandeur de ses enfans qu' à réformer l' église. Enfin Pie Iv en indiqua la continuation, et voulut en voir la fin.

Pie Iv, en donnant son consentement à la tenue du concile, avait les mêmes inquiétudes que ses prédécesseurs. Il prit aussi les mêmes précautions ; il renforça le détachement des évêques italiens, en leur joignant

p52

Lainès et cinq autres jésuites, dont deux avaient le titre de ses théologiens. Lainès avait été aux deux premières reprises, mais comme simple particulier ; ici il parut comme général de son ordre.

Il ne s' agissait plus alors de ramener les protestans ou de les convaincre. Leur séparation, confirmée par le temps, par des succès et même par des malheurs, était un mal sans remède ; mais il fallait épargner au reste de l' Europe, demeuré soumis à Rome, le scandale que donnait une assemblée faite pour fixer la créance sur des objets sacrés, et si long-temps traversée par des intérêts profanes ; il fallait sur-tout prendre garde que, pour donner cette satisfaction à la catholicité, on ne mît point le saint-siege dans le cas de se perdre.

Parmi les ordres que reçurent les légats, les plus précis étaient de ne pas permettre qu' on traitât de l' autorité des conciles, de l' institution des

p53

évêques, etc. Matières dangereuses et propres à faire naître dans les esprits des idées qu' on voulait étouffer ; mais les légats n' en furent pas maîtres : trop de personnes étaient intéressées à les rappeler.

En parlant de la consécration des prêtres, on demanda de qui les évêques tenaient le droit de les consacrer ? Si le concile avait décidé qu' ils le tenaient de Jesus-Christ, alors les prélats étaient déclarés indépendans du pape. Leurs bulles n' étaient plus qu' une formalité civile. Chacun d' eux se serait cru égal en pouvoir à l' évêque de Rome. Ils en auraient aisément conclu que tous ensemble ils lui étaient supérieurs ; c' était-là le coup qu' on redoutait, et c' était celui qu' il fallait parer.

Pour cela, on détacha Lainès, avec ordre d' avancer en faveur de l' autorité papale tout ce qui pourrait se dire, sans aucun ménagement. Ce général, auteur du voeu qui soumet les jésuites au pape, n' avait garde de démentir par ses discours une règle sur

p54

laquelle il fondait en partie la grandeur de son ordre. Il établit d' abord la nécessité d' un seul chef dans l' église. Il dit qu' elle était bien différente des sociétés civiles ; que celles-ci se forment dans le sein de la liberté ; qu' en choisissant un chef, elles lui imposent les loix qu' elles jugent à propos : au lieu que l' église était née *dans l' esclavage* ; que son existence, fondée sur la bonté seule de Jesus-Christ, ne lui permettait point de composer avec le maître qu' il lui avait choisi.

Il prouva ensuite que saint Pierre
était ce maître ; que le dieu fait
homme lui avait dit : *vous êtes Pierre
et sur cette pierre je bâtirai mon église .*
Il prétendit qu' il avait eu seul le pouvoir
de faire des évêques, et que
Jesus-Christ, en donnant lui-même ce
caractere éminent aux premiers apôtres,
avait exercé les fonctions de
Pierre ; *qu' il avoit pris son pouvoir
pour ce moment-là, comme Dieu prit
autrefois un peu de l' esprit de Moïse,
pour en donner aux soixante-dix vieillards*

p55

qui devaient juger les israélites
dans le désert.
De ces preuves convaincantes, il
conclut que le pape était seul monarque
de l' église ; que les évêques étaient
des magistrats subalternes délégués par
lui, et qu' en lui seul résidait l' autorité
suprême, l' infailibilité et tous les
privileges que Jesus-Christ a promis
au corps des défenseurs de sa religion.
Chapitre 14.
autre scene où Lainès paraît avec éclat.
on fut choqué, avec raison, de ce
discours injurieux à tous ceux qui l' écoutaient.
Un évêque vénitien,

p56

un archevêque espagnol, le réfuterent
avec force. Ceux qui n' avaient pas
le courage de parler si haut, murmuraient
sourdement ; mais on n' y gagna
rien. Si les légats ne firent point passer
comme une article de foi les sentimens
du jésuite, ils vinrent à bout d' imposer
silence à ceux qui les combattaient.
On fit un décret qui laissait les choses
comme elles étaient. La question, ainsi
que beaucoup d' autres, resta indécise.
Il en fut de même des abus dont les
catholiques souhaitaient la réforme
avec autant d' ardeur que les protestans.
Les principaux étaient les dispenses,

dont on faisait à Rome un commerce public, les annates que les papes se faisaient payer bien exactement avant que de livrer aucune bulle aux prélats élus, les privilèges, les exemptions abusives prodiguées par le saint-siège, et la pluralité des bénéfices. Les légats étaient étourdis de l'unanimité avec laquelle on s'accordait pour couper ces canaux qui portent à Rome

p57

l'argent de toute la catholicité. Lainès se chargea encore de les défendre. Il fit son possible pour démontrer que Dieu autorisait les papes à permettre ce qu'il défendait par ses lois ; il soutint que c'était une hérésie d'avancer que les souverains pontifes ne pouvaient accorder toute sorte de privilèges ; que c'en était une autre de prétendre qu'un prélat allemand ne devait pas posséder les revenus de cinq ou six diocèses ; qu'enfin les lois divines et humaines donnaient à l'évêque de Rome le droit de vendre fort cher aux autres évêques les bulles qui confirment leur élection.

p58

Chapitre 15.
réglemens du concile sur la propriété des biens-fonds accordés aux mendiants. les jésuites s'y conforment, après avoir demandé d'en être dispensés. titres que le concile leur donne.

on ne fut pas persuadé, mais on était fatigué. L'adresse opiniâtre des légats l'emporta sur l'impétuosité peu soutenue des autres pères. Ceux-ci ne cherchaient qu'à expédier. Les questions de foi étaient décidées. Il ne restait plus que des matières de discipline, très-importantes sans doute, mais auxquelles différens objets, relatifs aux circonstances, pouvaient empêcher

qu' on ne donnât une égale attention.
Les prélats, indifférens désormais
sur des questions qu' ils voyaient bien
qu' on ne leur permettrait jamais de
décider, précipitaient d' autres petits
réglemens qu' on leur abandonnait volontiers
pour les occuper. Ils en faisaient

p59

sur l' ordre, sur le mariage,
qu' ils interdirent aux prêtres, quoique
le grand nombre fût pour le permettre.
Ils accorderent aux mendiants
le droit de posséder des biens-fonds.
Les capucins, les minimes seuls et
les jésuites refuserent d' être compris
dans cette concession ; mais le lendemain
Lainès se ravisa. Il voulut,
comme les autres, être autorisé à posséder
des immeubles, *afin*, dit-il, *que*
pouvant profiter de cette permission, et
n' en profitant pas, sa société en eût plus
de mérite devant Dieu .
Elle fut peu curieuse apparemment
de cette espece de mérite ; car, de tous
les ordres mendiants, aucun n' a eu
plus de goût pour les biens-fonds et les
possessions solides que les jésuites. On
fit aussi un réglemeut contre un abus
qui préjudiciait à l' ordre civil, et causait
du trouble dans les familles.
Beaucoup de personnes s' attachaient
à un cloître, sans y prononcer de voeu.
Soit dévotion mal entendue, soit faiblesse
d' esprit et séduction de la part

p60

de quelques moines adroits, elles prenaient
l' habit de l' ordre, elles le portaient
dans le monde sans renoncer
d' ailleurs à aucun des droits de citoyens.
Elles jouissaient de leurs biens,
elles recueillaient des successions, et
finissaient par en avantager les maisons
où on les engageait enfin à s' attacher
irrévocablement. On remédia à cet inconvénient
en fixant le temps où il serait

permis de porter l' habit d' une religion,
sans en prononcer les voeux, sans se
détacher entièrement du monde.
Ce qui était un abus dans les autres
ordres, faisait, comme on l' a pu voir,
un des principaux articles des constitutions
des jésuites. Lainès aurait été
au désespoir de les laisser entamer. Les
légats, pour qui il avait eu tant de
complaisance, furent aussi complaisans
à leur tour. Ils insérèrent dans les registres
que le concile n' avait point
eu intention de rien changer aux réglemens
des clercs de la société de
Jesus.

p61

Ce peu de mots est devenu le sujet
d' un triomphe puéril pour les historiens
jésuites. Ils en ont conclu, et ils
ont dit que leur ordre avait été approuvé
à Trente par l' église universelle :
faire tant de bruit d' une preuve
si faible, c' est donner lieu de croire
qu' on craint de n' en pas trouver de
meilleures.

Chapitre 16.

*fin du concile de Trente. Disputes qui
s' éleverent sur la préséance.*

voilà par où se termina une assemblée
respectable à jamais pour tous les
catholiques , mais dont l' utilité n' égala
point la réputation. Elle donna sur
certains articles de foi des explications
qui, par la malheureuse disposition
des esprits, ne satisfirent personne de
ceux qui les avaient demandées ; elle
ne ramena au sein de l' église aucun
de ceux qui s' en étaient écartés.
Ses réglemens sur la discipline ne
furent reçus dans aucun des royaumes

p62

où l' on veut, conformément à l' esprit
de l' évangile, que les actes de religion
ne préjudicient pas à la bonne
police. Elle ne se déshonora point à la

vérité par des actions cruelles, par des parjures, comme celle de Constance ; les moeurs étaient devenues plus douces, et d' ailleurs les luthériens eurent soin de ne pas lui en donner l' occasion. C' est probablement la dernière de ce genre qu' on verra dans le christianisme. Il n' est pas vraisemblable que les intérêts des princes, toujours opposés, en favorisent de pareilles, aujourd' hui sur-tout que la religion est éclaircie autant qu' elle peut l' être, que les lumières et la réflexion ont éteint l' enthousiasme, que toutes les sectes sont d' accord de s' en tenir à leur créance actuelle, et que les intrigues, presque inséparables d' un concile, risqueraient peut-être d' affaiblir le respect dû à ses décisions. Il n' est pas inutile de remarquer que Lainès eut à Trente une dispute au sujet de la préséance. Il convenait qu' il ne devait pas être avec les ecclésiastiques, parce qu' il n' était point séculier ; mais il ne voulait pas non plus

p63

être avec les moines, parce qu' il n' était pas régulier. Les légats appaisèrent tout en le mettant tout seul à part. Les écrivains ennemis de la société lui ont reproché, avec amertume, cette démarche du second de ses généraux. Ils l' ont attribuée à un orgueil impertinent. Personne, que je sçache, même parmi les jésuites, n' a essayé jusqu' ici de la justifier. Rien n' était pourtant plus facile. Il était aisé de faire voir qu' il y avait dans la distinction de Lainès bien moins de petitesse, que de politique. Un des grands crimes que l' on faisait, et que l' on continua long-temps encore après à faire en France aux jésuites, c' était de ne tenir à aucune des deux divisions de l' état ecclésiastique. On leur reprochait d' être des especes d' amphibiens dangereux, par cela même qu' ils n' avaient pas un genre distinct et connu. Cette objection était adroite dans

les circonstances où ils se trouvaient.
On a pu voir, par la requête de l' évêque de Paris, que, si les jésuites avaient fait choix d' un des deux états, on se serait également cru autorisé à demander leur destruction.

p64

S' ils s' étaient dit séculiers, on ne leur aurait pas permis de vivre en corps ; on les aurait forcés de se mettre dans la dépendance des universités, de se conformer à leurs statuts, de n' enseigner que dans leurs colleges, et avec leur consentement.

S' ils s' étaient dit réguliers, ce titre seul aurait paru suffisant pour les exclure de l' éducation de la jeunesse.

Rien n' étoit donc si précieux aux jésuites que l' ambiguïté où ils se renfermaient à cet égard.

Or, dans un siècle et dans une assemblée où presque tout se passait en cérémonie, où la moindre formalité pouvait fonder ou détruire des prétentions, Lainez étoit obligé d' apporter le plus grand soin à ne rien faire dont on pût se prévaloir contre lui.

S' il s' étoit rangé sans discuter dans la foule des moines, ou dans celle des docteurs non cloîtrés, il aurait paru adopter l' état auquel il se serait uni.

Il est donc évident qu' il ne pouvait se passer de recourir à une distinction puérile en apparence, mais que les moeurs du siècle, et sa propre situation, rendaient absolument nécessaire.

p65

Ce qui le prouve, c' est que d' autres que ce jésuite troublèrent aussi le concile par ces disputes ridicules auxquelles la vanité attache tant de grandeur ; elles étaient agitées à Rome avec violence, entre l' ambassadeur d' Espagne et celui de France : l' embarras étoit de savoir qui porterait

la queue du pape, qui lui donnerait à laver, à qui on présenterait d'abord l'encens et la paix. Le saint-pere, qui avait alors envie de gagner la France, décida pour elle. Quelque temps après, ayant besoin de l'Espagne, il donna ordre qu'on mît à Trente une parfaite égalité entre les deux ministres. Le cardinal de Lorraine, qui était au concile, prit feu sur cette injustice. Il déclara qu'il monterait en chaire, pour faire voir combien il y avait de danger pour la chrétienté à placer les deux ambassadeurs sur la même ligne. Il assura qu'il prendrait son crucifix à la main, qu'il crierait *miséricorde*, et conjurerait les peres, qui aimeraient la religion, de le suivre.

p66

Il ne donna point cette ridicule comédie. Mais, pour trouver un milieu, il fallut plus de négociations et de peines qu'il n'en avait fallu pour terminer la seconde guerre punique entre Rome et Carthage. Le concile même, en se séparant, donna une déclaration authentique, pour reconnaître qu'il n'avait point prétendu nuire à la préséance des souverains, et que par-tout ailleurs ils étaient maîtres de poursuivre ces nobles droits, comme ils le jugeraient à propos. C'est ainsi que les hommes, toujours vains et faibles, trouvent moyen de mettre de la puérilité dans les occasions qui sembleraient exiger plus de décence et de grandeur.

p67

LIVRE 6

Chapitre 1.
*disgrace arrivée aux jésuites du Japon.
examen d'une calomnie atroce hasardée
contre eux.*

le dévouement de Lainès était récompensé
par les honneurs et les privilèges
dont on le comblait à Rome.
Sa société ne perdait point de vue le
dessein de s'agrandir dans le reste du
monde ; et dans plusieurs endroits, elle

p68

jouissait du succès le plus favorable,
il n'y avait déjà presque point de pays
où elle n'eût des maisons solidement
établies.
Il faut avouer qu'elle en était digne,
par le zèle infatigable, et même par le
mérite de plusieurs de ses membres. Il
leur arrivait aussi quelquefois des mortifications,
mais c'étaient des épreuves
qui prévenaient l'indolence où une
trop longue prospérité aurait pu les
jeter.
Par exemple, ils avaient obtenu d'un
petit roi du Japon la possession d'une
ville entière, où il leur était
permis de ne point souffrir d'idolâtres.
Les bonzes, irrités d'une pareille
concession, gagnèrent, sous main, des
gens sans aveu, qui mirent le feu à
la ville. Elle fut toute réduite en
cendres.
Les jésuites auraient mérité un châtement
plus cruel, s'il était possible de
prouver un trait que rapporte un auteur
bien suspect, et qui, par bonheur,

p69

n'a, dans une histoire imparfaite, donné
que des preuves d'acharnement contre
cet ordre. Il assure que ces pères
avaient fait le complot de s'emparer,
au Malabar, de toutes les côtes de la
pêcherie, et sur-tout du canton qui est
le plus fameux par la pêche des perles.
Suivant lui, ils trouverent moyen
d'engager les habitans à entrer dans des
vaisseaux préparés à ce dessein ; ensuite
ils les transportèrent tous dans une île
déserte, où ils les laisserent périr de

faim et de misere. Un pareil crime, infructueux, nuisible même à ceux qui l' auraient commis, est si évidemment une calomnie, que la honte en retombe sur celui qui le raconte.

En effet, si les jésuites avaient voulu s' emparer du pays, pourquoi le dépeupler, en détruisant les habitans ? Il leur fallait quelqu' un pour pêcher les perles : par quelle politique auraient-ils été songer à se défaire eux-mêmes d' un peuple nombreux, accoutumé à cette pêche ? D' ailleurs, on ne leur a jamais reproché d' avoir essayé de subjuguier ainsi, par la force, des empires entiers. Le Paraguay est la seule possession de cette espece qu' ils aient eu, et nous

p70

verrons bien-tôt que la maniere dont ils s' y prirent, pour se l' assurer, fut très-éloignée de la violence. L' inventeur de cette histoire mal concertée a encore la mal-adresse de citer le jésuite Sachin, comme son garant. Une pareille hardiesse pourrait, ce semble, mériter un nom un peu plus fort. Les jésuites conduisaient au bûcher de l' inquisition quelques malheureux particuliers, pour l' édification, et sur-tout pour l' exemple de tous les autres ; mais ils étaient trop sages et trop habiles pour travailler à détruire des peuples entiers qu' ils auraient pu gagner.

p71

Chapitre 2.

les jésuites vont en égypte essayer de soumettre au pape l' église cophte.

dans le temps, à-peu-près, où on les accuse injustement d' avoir été si cruels, la crédulité du pape trompée les exposait à recevoir un affront en égypte.

On sait que la religion catholique est née en Asie. Elle y a long-temps régné avec splendeur. Constantinople, Antioche, Alexandrie, ont été des sieges

occupés par des patriarches respectables
et considérés dans tout l' empire.
Les papes et l' Europe ne jouaient
alors qu' un rôle obscur : l' occident, en
proie à l' ignorance et aux ravages des
barbares, n' excitait ni l' attention ni
l' envie de l' orient riche, embelli par
la culture des lettres et des arts, et supérieur
au reste de la terre, autant par le
génie de ses habitans, que par la beauté
du climat. Tout est changé depuis. Les
papes sont devenus des princes puissans ;
les patriarches asiatiques sont

p72

tombés, avec leurs peuples, dans un
esclavage honteux et cruel.
Cependant le souvenir de leur ancienne
grandeur les enorgueillit encore.
Ils ne peuvent se faire à l' idée de
regarder comme leur maître le chef des
évêques occidentaux. C' est à cette opiniâtreté
qu' il faut attribuer la longue
durée du schisme qui les sépare d' avec
nous. C' est l' ambition qui l' a causé :
c' est elle qui l' entretient.
Les papes ont toujours désiré avec
ardeur cette réunion, qui les comblerait
de gloire. Ils n' ont manqué aucune des
occasions qu' ils ont cru capables de la
procurer. Cette disposition habituelle
qu' on leur reconnaît, a causé plus
d' une aventure, où des asiatiques rusés
ont mis à profit la crédulité européenne.
C' est ce qui arriva cette année.
L' égypte fait un démembrement
considérable de l' ancienne église. Le
christianisme y subsiste, sous le gouvernement
du patriarche d' Alexandrie,
à qui les turcs vainqueurs n' ont ôté
ni sa dignité ni son pouvoir spirituel.
On appelle cophtes ces chrétiens esclaves
qui, dans leur humiliation, sont
encore fiers de former une église indépendante.

p73

Un cophte intrigant

se trouvait à Rome, sans qu' on sçût trop ce qu' il y était venu faire.

Il fabriqua dans sa langue des lettres qu' il porta au saint pere, en l' assurant qu' elles venaient du patriarche de sa nation. Comme personne n' entendait cette langue, on le pria lui-même de vouloir bien les traduire. Il y mit ce qu' il voulut, et par sa traduction, il paraissait que le patriarche desirait de se réunir avec l' église romaine. Il pria le pape de lui envoyer des gens sçavans et capables de travailler à ce grand ouvrage.

Le fourbe, chargé d' une mission si importante, fut accueilli, caressé, comblé de présens. Quand il voulut partir, on lui donna, pour l' accompagner, deux jésuites qui devaient recevoir l' abjuration du patriarche, et lever les doutes de ce prélat bien intentionné.

Leur arrivée à Alexandrie détruisit l' illusion : l' évêque cophte ne voulut point les entendre, et leur guide leur avoua sincèrement qu' il s' était moqué d' eux.

p74

Ce n' est pas la seule fois que le zele louable des jésuites les a exposés à de pareils accidens. Dans le dernier siecle, lorsque Louis Xiv se faisoit un honneur d' étendre par-tout sa religion et sa gloire, on entendit tout d' un coup parler en France d' un puissant prince des maronites, d' un émir du mont Liban, nommé Abou-Nauzel. Ce prince, maître d' une nation nombreuse, cherchait, disait-on, à la ramener à la foi catholique. Les jésuites, richement établis aux échelles du levant, devaient être les ministres de cette négociation. Louis Xiv, trompé, fit écrire à l' émir du Liban par ses ministres. Il lui envoya de riches présens. Cependant, quand on eut approfondi la chose, il se trouva que cet Abou-Nauzel était un païsan grossier parmi une nation très-grossiere. Le véritable émir l' avait fait dépouiller de son bien pour quelque crime. N' ayant

plus de ressources, il s'amusait, pour vivre, à voler les passans.

p75

Chapitre 3.

l' université de Paris intente un procès aux jésuites.

être trompé par un égyptien conjointement avec le pape, n' était pour la société qu' un chagrin médiocre.

L' université de Paris lui préparait un bien autre sujet d' inquiétude et de douleur.

Lors de la réception des jésuites à Poissy, elle n' avait point été consultée.

Le commencement des troubles qui se faisaient sentir en France, lui donnait une considération dont elle se prévalut. D' ailleurs, l' éclat avec lequel ces rivaux si long-temps écartés avaient ouvert leurs écoles, le nombre d' écoliers qu' ils lui avaient enlevés, étaient des raisons suffisantes pour la pousser à la vengeance.

L' ouverture de ces écoles avait été faite en vertu d' une espece de fraude peu tolérable. Un recteur, nommé Julien De Saint-Germain, avait vendu les intérêts de son corps. Sans en parler à

p76

personne, sans être autorisé par l' université, il avait délivré aux jésuites des lettres pour leur permettre d' ouvrir un college.

La durée de cette magistrature scholastique n' est pas longue. à peine le temps de Saint Germain fut fini, que son successeur agit tout autrement. Il fit citer les professeurs intrus au tribunal, pour répondre sur cet attentat.

On leur fit soutenir une espece d' interrogatoire. C' est alors qu' ils firent cette fameuse réponse dont on a fait depuis le sujet de tant de plaisanteries injustes, ainsi que beaucoup d' autres choses dont on rit toujours, quoiqu' elles ne soient pas mieux fondées.

qui êtes-vous, demanda le recteur, *séculiers ou réguliers ?* c' était un piège qu' on leur avait déjà tendu plusieurs fois. Comme séculiers, on disait qu' ils n' avaient pas le droit de vivre en commun et de former un ordre ; comme

p77

réguliers, on vouloit qu' ils perdissent le pouvoir d' enseigner. Les jésuites, pour ne pas se compromettre, répondirent : *nous sommes tels que le clergé nous a nommés à Poissy* (clercs de la compagnie de Jesus).

Comme l' usage du pédantisme de ce temps-là faisait employer le latin préférablement au français, sur-tout par les professeurs de l' université, les jésuites répondirent dans la même langue : *sumus tales quales*, etc. C' est de-là qu' est venu ce *tels quels* qu' on trouvera perpétuellement dans tous les ouvrages de parti qu' on écrira contre eux, et qui ne seront sûrement dictés ni par l' amour de la vérité ni par le bon goût.

L' interrogatoire n' ayant produit que cette réponse peu satisfaisante, il fallut recourir au parlement pour vider le fonds de la dispute. Les deux parties comparurent, et sollicitèrent chacune un arrêt favorable. L' université redoutait la plume de ses ennemis : elle fit assembler tous les libraires qui alors apparemment dépendaient d' elle :

p78

elle leur fit jurer de ne favoriser en rien les jésuites. On voit qu' elle leur suscitait par-tout des difficultés et des obstacles.

Chapitre 4.

consultation d' un avocat célèbre, donnée contre les jésuites.

l' université s' appuyait d' une consultation donnée par un avocat fameux, nommé Dumoulin, et rappelée souvent,

ainsi que le procès qui l' occasionna.
Cette consultation faite par un
particulier, et beaucoup moins citée
que le décret de la sorbonne, lui est
pourtant bien supérieure. Elle est aussi
solide, aussi sage que le décret de la
sorbonne l' est peu. Elle contient réellement
tout ce qui pouvait se dire
contre les jésuites, tout ce qui pouvait
les rendre suspects et dangereux. Je la
rapporte, afin qu' on puisse aussi en faire
la comparaison.
D' ailleurs on sera bien-aise peut-être
de voir comment un grand

p79

évêque et un avocat ont envisagé la
même question. Par leur maniere de la
traiter, par la différence des raisons
qu' ils détaillent, on sentira qu' une
même façon de penser n' est pas toujours
dirigée par les mêmes regles, et
que l' état des hommes influe beaucoup
sur leurs principes.

Consultation.

De Dumoulin sur cette question :
*doit-on recevoir les jésuites dans le
royaume de France et dans l' université
de Paris ?*

" non-seulement il n' est d' aucune
utilité, mais il est au contraire très-dangereux
pour le royaume de
France et l' université, de les recevoir, pour
les raisons suivantes. "

p86

la force de la vérité oblige de faire
ici un aveu humiliant pour la faiblesse
humaine. On se tromperait, si l' on
croyait que la justice et l' envie de la
faire rendre furent les seules raisons
qui engagerent Dumoulin à se décider
contre les jésuites avec tant de vigueur.
Il avait été calviniste et ensuite
luthérien. Il avait écrit contre quelques
abus de la cour de Rome. La crainte

d' en être puni, l' avait forcé de s' enfuir en Allemagne. Plein de ressentiment contre les papes, il cherchait à s' en venger sur ceux qu' on regardait comme leurs favoris. C' est ainsi que les hommes ne sont souvent justes que par passion. Ils disent la vérité comme ils appuieraient des calomnies, si elles leur étaient plus favorables ; mais l' université, en produisant la consultation de Dumoulin, n' avait garde de parler des motifs qui l' avaient dictée.
Chapitre 5.

les religieux mendiants veulent intervenir contre les jésuites.

les ordres mendiants intervenaient aussi en faveur de ce corps, pour leur intérêt particulier. On se souvient du legs que l' évêque de Clermont avait fait aux jésuites. Ceux-ci n' avaient pas encore pu parvenir à se le faire délivrer. Les autres moines, pour avoir renoncé aux richesses, n' avait pas oublié le prix de l' argent comptant. Ils

s' imaginerent que, s' ils pouvaient contribuer à faire chasser les légataires, il ne serait pas impossible qu' ils fussent mis à leur place pour recueillir cette importante succession.

Ils présenterent donc une requête où ils demandaient que le legs de Guillaume Duprat fût appliqué aux quatre ordres mendiants de la ville de Paris.

" ils étaient si nécessiteux, disaient-ils, qu' ils allaient, par faute de vivres, et vu le peu de charité du public, être obligés de renvoyer tous leurs novices. "

cependant, comme on ne fit que rire de leur requête, ils supporterent patiemment leur nécessité, ou la charité publique se réchauffa ; ou bien ils trouverent moyen de s' en passer : ils garderent leurs novices, et presque tous trouverent peu après des fonds assez considérables, pour prodiguer l' argent à

la ligue, quand il s'agit de bouleverser la France.

p89

Chapitre 6.

le procès de l' université contre les jésuites est entamé. Plaidoyer de Pasquier contre ces religieux.

depuis que les jésuites existent, ils ont fait, du moins en France, la réputation de tous les gens de loi qui ont eu quelque affaire à plaider contre eux. Ces avocats avaient l' avantage de parler devant un public prévenu. Ils trouvaient des oreilles favorablement disposées, et une multitude de bouches intéressées à les louer. C' est ce qui arriva à étienne Pasquier, chargé ici de la défense de l' université. C' était un jeune homme, peu connu jusques-là, mais digne de l' être. Il a dans la suite donné d' autres preuves de talent et d' érudition.

Il employa contre ses adversaires de très-bonnes raisons : on les verra détaillées et même exposées avec plus de force dans un plaidoyer prononcé plusieurs années après, sur la même affaire,

p90

par Arnauld, qui s' y est aussi couvert de gloire. On peut seulement l' accuser d' avoir mis trop d' aigreur, comme le sage magistrat, qui parla pour la partie publique, le lui reprocha. Soit défaut de son âge, soit envie de plaire à ceux qui l' employaient, cet avocat prodigua le fiel dans un discours où il ne fallait développer qu' une raison douce et persuasive. Il alla jusqu' à comparer saint Ignace à Luther ; il assura que l' un et l' autre étaient nés pour renverser toutes les loix divines et humaines. Cette comparaison odieuse aux yeux des catholiques, devait paraître encore plus injuste à ceux des protestans. Saint

Ignace avait consacré toute sa vie au fanatisme, à l'enthousiasme ou aux souverains pontifes ; Luther avait passé toute sa vie à les combattre. L'un, par ses réglemens, avait cherché à jeter la raison dans l'esclavage, à borner ses progrès. L'autre avait brisé

p91

ses chaînes, il l'avait mise dans la plus libre indépendance. Le premier n'était que le fondateur obscur d'un ordre qui faisait toute sa gloire ; l'autre, sans s'honorer du nom de prophète, était considéré par la moitié de l'Europe, comme son libérateur.

Enfin, à ne regarder que les qualités humaines, celles qui décident de la réputation et non pas du salut, Luther, avec quelques défauts, était un grand homme ; Ignace, avec quelques vertus, n'était qu'un homme très-ordinaire. Il n'y avait donc aucun lieu de les comparer ; mais il n'était pas question de dire des choses justes : il fallait faire haïr les jésuites, et Pasquier était en place pour cela.

p92

Chapitre 7.

plaidoyer pour les jésuites. Décision qui leur est favorable.

Versoris, qui plaïda pour la société, dit des choses tout opposées, comme il était naturel. Pasquier avait comparé Ignace à Luther, Versoris compara Luther à un serpent, et les jésuites à la fleur du frêne, qui, suivant un préjugé populaire, est un arbre mortel pour tous les animaux venimeux. Il prétendit que Dieu n'avait permis aux nouvelles opinions de s'introduire dans le monde, que dans le temps précisément où il faisait naître la société de Jésus pour les combattre. Il fut moins mordant que ses adversaires. Il tâcha pourtant de l'être autant qu'il

put, puisqu' il s' attira le même reproche du procureur-général. Celui-ci fit un discours aussi solide que modéré. Après être entré dans le détail de l' institut des jésuites, autant qu' on le pouvait alors, qu' il n' était

p93

pas encore connu, il conclut à leur expulsion, fondé principalement sur ce qu' ils avaient prêté serment à un général espagnol, et sur ce qu' étant étrangers, il était dangereux de leur confier l' éducation de la jeunesse française. Ces considérations étaient frappantes ; aussi les jésuites se donnaient des mouvemens violens pour en affaiblir l' effet. Ils avaient parmi eux un homme actif, nommé Possevin, déjà fameux, pour avoir été négociant en Savoie, en Pologne, et jusqu' en Moscovie, mais pour des affaires étrangères à sa société.

Ce pere partit de Paris ; il courut à Bayonne, où était alors la cour : il en revint avec la même promptitude, et rapporta des lettres de tout ce qu' il y avait de distingué qui s' intéressait pour les jésuites. Le général, qui était alors Borgia, se jeta aux pieds du pape. Le saint-pere écrivit à l' évêque de Paris, aux cardinaux, à tous ceux sur qui il espéra que sa recommandation pouvait avoir du poids.

Une chose qui pourrait faire croire que les jésuites n' étaient pas universellement

p94

regardés comme dangereux, ou qu' ils avaient l' art de séduire les esprits les plus éclairés, c' est que des magistrats, célèbres par leurs lumieres et par leur attachement au bien de l' état, se déclarèrent pour eux. Le chancelier De Lhopital, le premier président Christophe De Thou, parent de l' historien, et d' autres, écrivirent ou agirent

en leur faveur.

D' ailleurs, de l' aveu de M De Thou, l' idée qu' avait employée Versoris, en représentant la société de Jesus comme un préservatif contre les nouvelles erreurs, leur gagna la plupart des juges.

Cet écrivain, aussi impartial qu' éloquent, convient, comme on l' a déjà dit, que la persuasion où l' on était que ces peres se destinaient singulièrement à faire la guerre aux protestans, leur valut une décision favorable.

Sans leur donner gain de cause entier, on leur permit d' ouvrir un college ; on les autorisa à continuer d' enseigner la jeunesse, sans être du corps

p95

de l' université, mais sans en dépendre. Cette querelle, quoique renouvelée encore depuis, n' a pas été décidée davantage. L' université a toujours vu avec regret, s' élever à côté d' elle un bâtiment suspect qu' elle ne pouvait détruire.

Chapitre 8.

proscription des calvinistes. La saint Barthelemi.

on a vu les jésuites long-temps rejetés par le parlement, dont quelques membres étaient soupçonnés de pencher pour le sentiment des calvinistes.

On peut être étonné de le voir aujourd' hui favoriser une compagnie

p96

qui s' annonçait pour travailler à leur ruine. La raison en est simple. Les dispositions de la cour commençaient à influencer sur ce corps respectable ; on avait imposé silence aux magistrats les plus sages, comme le chancelier De Lhopital, le président De Thou ; on avait séduit ou intimidé les autres : on leur avait arraché un édit de proscription contre le célèbre amiral De Coligni ; ils paraissaient commencer à autoriser

les persécutions qu' on se préparait
à susciter aux réformés.
Catherine De Médicis avait voulu
gagner ceux-ci, au colloque de Poissy ;
mais, voyant qu' elle ne pouvait les soumettre,
elle songeait à les exterminer.
Les Guises, devenus maîtres de son
esprit, lui suggéraient des résolutions
cruelles, qui ne sympathisaient que trop
avec son humeur sanguinaire. De concert
avec eux, elle s' apprêtait à signaler
le regne du malheureux Charles IX,
par la plus atroce de toutes les cruautés.
On vit alors combien est vrai ce que
dit un de nos plus grands poètes :
qu' un roi qui veut le crime est trop bien
obéi.

p97

La nation française n' avait point passé
jusques-là pour barbare ; elle surpassa,
en une seule nuit, toutes les barbaries
dont l' histoire a conservé le souvenir.
Si quelque chose pouvait diminuer la
honte de nos ancêtres et l' horreur de
tant de crimes, ce serait de penser qu' ils
ont été ordonnés par une italienne,
exécutés par des étrangers, et désavoués
par tous les français dignes
d' occuper un rang dans l' état.
Cependant la postérité n' apprendra
point sans surprise qu' ils ont encore,
de nos jours, trouvé des approbateurs :
elle aura peine à se persuader qu' au
quinzième siècle on ait osé publier une
apologie de la saint Barthelemy.
Les jésuites n' y entrèrent pour rien.
Ils n' étaient pas encore dignes de participer
à de si grands attentats. On a vu
combien de peines et de soins leur avait
coûté un premier établissement dans le
royaume. Ils y étaient faibles, peu
nombreux, peu estimés : ils cherchaient

p98

à s' y attirer de la considération par des
moyens louables ; leurs premiers professeurs

ne se distinguèrent que par des talens. Maldonnat, qui y donna le premier des leçons publiques, est mis au rang d' un des plus sçavans hommes du siecle et des plus estimables.

Chapitre 9.

dans quel style les jésuites répondirent à l' avocat Pasquier, qui avait plaidé contre eux.

je viens de dire que les premiers jésuites introduits en France s' y distinguaient par des talens. Il n' est pas besoin d' avertir que c' étaient des talens à la portée du siecle. On sçait déjà ce que c' était que la philosophie ; la littérature ne valait guere mieux ; le bon goût que les papes faisaient renaître en Italie, n' avait point passé les Alpes. Les chefs-d' oeuvres de poésie que produisait cette terre fertile en beaux génies, n' avaient eu d' imitateurs ni en France ni dans le reste de l' Europe.

p99

Une barbarie grossiere y défigurait encore la prose et ce qu' on appelait l' éloquence. Le pantagruel de Rabelais, la satyre menippée sont des preuves que l' esprit seul ne suffit pas pour faire de bons ouvrages. Il régnait un goût d' allégories entortillées, de citations recherchées, d' expressions basses et dégoûtantes, qui est le fruit du pédantisme et de l' ignorance.

C' est dans ce goût que les jésuites répondirent au discours de Pasquier, dont je viens de parler, qui lui-même n' en était pas exempt. " que Pasquier rêve jusqu' à ce que quelqu' un de notre compagnie ou quelqu' autre pour le public fasse un recueil de ses ignorances... etc. "

p101

c' était-là le langage à la mode et le style des beaux esprits en français. Nous avons vu, par le discours de

l' évêque de Bitonte, qu' on trouvait en Italie des auteurs qui, en parlant latin, étaient, à-peu-près, aussi ridicules, s' ils étaient un peu moins grossiers : c' est des mêmes expressions, à-peu-près, que Luther remplissait les écrits qu' il publiait en Allemagne contre les papes, et nous verrons, par la suite, que les écrivains élevés et honorés dans le sein même de l' université de Paris, n' étaient ni plus délicats ni plus sensés.

p102

Chapitre 10.

nouveaux mouvemens excités sans fruit par l' université contre les jésuites.
pour finir tout ce qui regarde ces disputes, plus acharnées qu' intéressantes, il faut en raconter encore une, dont la singularité mérite d' être remarquée. L' arrêt du parlement n' ayant rien changé au fond de la question, les jésuites et l' université vivaient en paix en apparence ; ils étaient comme des ennemis attachés ensemble par une force supérieure, et qui cherchent le moment de se porter des coups secrets.

Les premiers regrettaient toujours de se voir exclus d' un corps où ils n' auraient point été fâchés de dominer.

L' autre gémissait de voir des rivaux, qu' elle en croyait indignes, venir partager sa réputation et diminuer ses écoliers. Dans cette disposition réciproque des esprits, la moindre étincelle suffisait pour produire un incendie.

p103

L' occasion s' en présenta bien-tôt, parce qu' on la cherchait des deux côtés. Maldonnat, jésuite, professeur de théologie, en fut le prétexte. Saint Ignace avait toujours été zélé pour la doctrine de saint Thomas. Il avait recommandé à ses enfans de se joindre aux dominicains, pour la

défendre contre les cordeliers. Leur attachement pour cette doctrine augmenta avec leur haine pour l' université, qui pensait comme les cordeliers. Maldonnat se déclara, dans ses leçons, contre l' immaculée conception. Ce n' était pas un crime, puisque l' église permet encore à tous les fideles de penser sur cet article ce qu' ils jugent à propos ; mais les docteurs affectèrent un grand ressentiment contre l' audace du jésuite. Ils le déférèrent au cardinal De Gondi, évêque de Paris ; ils l' accusaient d' attaquer le sentiment de la sacrée faculté de théologie. Ils prenaient mal leur temps. L' évêque avait à se plaindre de cette faculté ; elle avait censuré fortement la traduction

p104

d' une bible approuvée par lui. Il répondit à ces censeurs imprudens que Maldonnat n' était point coupable, qu' il n' avait rien enseigné de contraire à la foi catholique ; il rendit même une sentence en sa faveur. L' université, piquée, appella au parlement de la sentence du prélat, qui excommunia le recteur.

Un des principaux griefs allégué avec raison contre les jésuites, c' étaient ces privileges qui les tiraient de la juridiction épiscopale, ce droit d' élire des conservateurs pour les défendre, *même*, disent les bulles, *avec le secours du bras séculier* .

L' université en avait fait valoir l' injustice avec force. Elle avait démontré que la premiere vertu d' un ecclésiastique était la soumission aux prélats légitimes. Elle paroissoit oublier alors qu' elle avait aussi les mêmes privileges confirmés par plusieurs bulles. Quand elle se vit excommuniée par un évêque, elle s' en souvint et les mit en usage. Un autre cardinal, conservateur

p105

de ces droits dangereux, intervint pour elle contre le cardinal De Gondi, et voulut se rendre le juge de l'instance. Le parlement la rappella à lui, déclara l'excommunication abusive ; mais il laissa le reste de la question dans le même état.

Peu à peu tout s'apaisa. Maldonnat quitta Paris ; il alla enseigner à Bourges. Il y eut encore quelques petites querelles ; mais ce n'était plus qu'un reste de l'ancienne agitation. Les jésuites priaient toujours qu'on les reçût au nombre des professeurs immatriculés, et les quatre facultés se montraient toujours inflexibles, quoique le pape dans ce temps-là donnât à ces peres le droit d'enseigner la médecine et de la pratiquer, comme ils avaient déjà celui de montrer les arts et la théologie. Bientôt les désordres cruels qui vinrent désoler la France, firent oublier aux maîtres-ès-arts que la société leur faisoit tort. Leurs voix furent étouffées par les cris furieux qu'on commençait à entendre, et le zèle des jésuites pour la ligue fit perdre de vue l'irrégularité de leur réception.

p106

Chapitre 11.

François De Borgia, ancien duc de Gandie, est élu général de la société. son discours en cette occasion.

la société se trouvait alors sous le gouvernement du troisieme de ses rois. Lainès survécut peu à la fin du concile de Trente ; il ne vit pas même la conclusion du procès avec l'université de Paris. Il mourut la même année que ce procès fut terminé ou suspendu. Il laissa sa société riche et puissante ; il en avait étendu les bornes. Elle lui devait sa réception en France. Il y avait soutenu avec fermeté les intérêts de Rome en toute occasion. Cependant il ne fut point mis au rang des saints. On plaça seulement son corps vis-à-vis celui de saint Ignace, dans la même chapelle.

On élut, pour lui succéder, ce même
Borgia, autrefois duc et grand
d' Espagne, et dont la vertu crédule
ne laisse pas croire qu' il fût propre à

p108

une pareille place. Le discours qu' il
fit aux jésuites, après son élection,
peut confirmer cette idée.
" la grace que je vous demande,
et que je vous supplie de m' accorder... etc. "
outre le mauvais goût du temps,
on trouve dans ce discours une simplicité
basse, indigne d' un homme
élevé dans les cours, et destiné par
son nouvel emploi à y reparaître avec
une sorte d' éclat ; mais son nom lui
tint peut-être lieu de talents. D' ailleurs
on lui donna sans doute un conseil sage
qui pût, en le dirigeant, remédier à
son incapacité.

p109

Chapitre 12.
révolte des Pays-Bas contre les espagnols.
commencement des Provinces-Unies.
du temps de Borgia, on vit s' élever
en Flandres plus d' une espece de troubles.
Sa société y prit part, et les uns
lui furent favorables, les autres lui devinrent
funestes. Ces belles provinces
étaient un débris de la puissance formidable,
élevée autrefois sous un titre
modeste par la maison de Bourgogne.
Elle était tombée avec le malheureux
Charles Le Téméraire, tué dans un
combat près de Nancy. Louis Xi avait
arraché à sa fille une partie de son héritage.
Elle avait porté le reste dans
la maison d' Autriche par son mariage
avec Maximilien, depuis empereur.
La Flandre fut ensuite, sous Charles-Quint,

p110

son petit-fils, réunie à l' Espagne,
et passa à Philippe II.
Ce tyran, sombre et dissimulé, qui
fit servir la religion de prétexte aux
plus horribles cruautés, qui fit périr
son fils, qui empoisonna sa femme,
fut comme son père la terreur et le fléau
de l' Europe. Maître de l' Espagne, de
la Flandre, d' une partie de l' Italie, du
Portugal, des Indes, et de tous les
pays découverts dans le nouveau-monde,
il forma la plus énorme puissance
qu' il y eût dans l' ancien.
Elle aurait probablement été solide,
s' il eût été moins cruel et plus politique :
mais il voulut introduire le
despotisme dans les Pays-Bas. Son zèle
hypocrite pour la foi lui fit entreprendre
d' y établir l' inquisition, qu' il était
d' ailleurs trop digne de protéger. Suivant
l' esprit de ce tribunal, il ne le fit
appuyer que par des bourreaux ; et
c' est ce qui le renversa.
Le cardinal De Granvelle, qui
joignait à toute l' inhumanité d' un persécuteur

p111

endurci, le desir de justifier
le choix que Rome avait fait de lui en
l' honorant de la pourpre, seconda le
zèle de Philippe pour la destruction
des hérétiques. La Flandre fut bientôt
remplie de bûchers. Enfin la barbarie
poussée à son comble, produisit une
révolte ouverte. Le duc d' Albe, ce
monstre fameux, qui se vantait d' avoir
fait périr dix-huit mille hommes
par la main du bourreau, vint la précipiter.
Les peuples, au désespoir, repoussèrent
les assassins par les armes. Sept
petites provinces sur-tout, animées par
leur misère et leurs malheurs, osèrent
se déclarer ennemies du plus puissant
monarque de l' univers. La Hollande,
pays stérile, inconnu, fut l' écueil de
sa prospérité.
Athènes et Sparte, avec des soldats
pauvres et courageux, avaient autrefois
vaincu les esclaves du grand roi,
couverts d' or et de pourpre. Il en fut de
même dans les Pays-Bas. Une poignée

de pêcheurs, dans un coin de terre

p112

à demi submergé, osa entreprendre de résister à Philippe, et elle y réussit. On peut dire que la cruauté de ce tyran les força à devenir puissans. Le sang du comte de Horn, répandu sur un échafaut pour avoir été fidele à sa patrie, fit germer des vengeurs et des héros. On vit alors ce que peuvent l' union et l' amour de la liberté. Ces peuples, peu nombreux, après avoir chassé de leur pays la tyrannie qui le désolait, l' arracherent à la mer, qui semble toujours prête à l' engloutir. Ils se créèrent une patrie au milieu des eaux. Cet élément vaincu, parut dans la suite concourir à leurs succès. Ils allèrent attaquer dans les Indes les portugais, devenus esclaves des espagnols. Ils les chasserent de leurs conquêtes. Ils s' approprièrent exclusivement le commerce du géofle. Enfin l' Europe apprit à la fois, et qu' ils existaient, et combien ils étaient puissans.

p113

Chapitre 13.

les états de Flandre chassent les jésuites, et font pendre plusieurs cordeliers.

les jésuites sont rétablis par les secours des espagnols.

la Flandre et le Brabant ne profiterent point de ces avantages, quoique ce fût par ces deux provinces que les mouvemens eussent commencé. La multitude des chefs et la division des nobles les empêcherent d' être libres. Après le duc d' Albe et les bourreaux, le roi d' Espagne avait envoyé, pour réduire les révoltés, Dom Juan D' Autriche, bâtard de Charles V, devenu célèbre pour avoir gagné sur les turcs la bataille de Lepante.

Les états de Flandre appellerent successivement, pour les commander,

l'archiduc Matthias et le duc d'Anjou ;
mais ces deux princes peu guerriers ne
firent par leur présence et leur
rivalité qu'augmenter les troubles chez
ceux qu'ils étaient venus défendre.

p114

Cependant, en égorgeant les soldats,
en pillant les villes, en pendant,
en brûlant les citoyens, on parlait toujours
du desir sincere que l'on avait de
ramener le calme. Les états, à qui
l'on reprochait de ne s'être soulevés
contre Philippe que pour se soustraire
à la religion catholique, avaient fait
à Gand une espece d'accord, qu'on
appella la pacification de Gand. En
donnant au maintien du catholicisme
tous les égards nécessaires, on assurait la
vie et le repos des protestans. En 1578
l'archiduc Matthias étant à Anvers, la
fit renouveler. Il ordonna qu'on en
ferait jurer l'observation à tous les
corps.
Le clergé, sommé de prêter le serment,
n'en fit aucune difficulté. Mais
cette pacification semblait blesser les
droits du roi, et sur-tout ceux du
pape, en rendant la tranquillité à des
hérétiques. Les jésuites refuserent de
jurer. On prit avec eux le parti
qu'il faudrait prendre avec tous les

p115

moines désobéissans. On les embarqua
sur le canal d'Anvers, avec défense de
rentrer dans la ville dont on les chassait.
Les cordeliers voulurent imiter les
jésuites, mais ils n'en furent pas
quittes pour être ainsi renvoyés par eau.
On les haïssait ; ils avaient prêché avec
fureur contre les réformés. D'ailleurs,
quelques-uns d'entre eux avaient établi
des congrégations de femmes
où on les accusait de ménager peu
l'honneur des maris. Tous ceux qu'ils
avaient outragés se réunirent à Anvers

et à Gand. On brûla en place publique sept cordeliers, avec un augustin qu' on y joignit ; on en fit fouetter d' autres ; et tout le reste des moines mendians fut chassé avec opprobre. Dans les secousses que ces troubles donnerent à la Flandre, les jésuites se ressentirent des bons et des mauvais

p116

succès des espagnols. Leurs maisons furent pillées et eux chassés de tous les endroits où les révoltés se rendirent les maîtres. Mais par-tout où l' Espagne domina, ils rentrèrent en triomphe à sa suite, et s' y établirent d' une maniere inébranlable, au moins jusqu' à présent. Philippe li, persuadé de leur attachement pour Rome et pour la maison d' Autriche, les favorisa tant qu' il put. Ils n' oublierent aucune des occasions où sa bonne volonté pouvait être utile. Ce fut sous lui qu' ils rentrèrent à Anvers, à Malines, qu' ils s' affermirent à Bruxelles, et sur-tout à Louvin. Cette derniere ville avait une université célèbre ; mais n' ayant, comme les autres, pour tout revenu que l' argent exigé des écoliers, elle ne pouvait aimer les jésuites, qui n' en demandaient point. Cette université était presque aussi agitée que le reste du pays. Tandis que le sang commençait à couler en Flandre pour la religion, on prodiguait à Louvain les cabales, les menaces, les bulles, pour des argumens que personne n' entendait.

p117

Chapitre 14.

*affaire et condamnation de Baius,
docteur de Louvain.*

il faut sçavoir qu' il y avait dans cette ville un docteur d' une grande réputation, nommé Michel Bai ou Baius. à ce titre seul il devait avoir des ennemis : il s' en attira encore davantage

par un zèle indiscret.
Une loi respectable oblige les prêtres
de purifier leurs consciences par la confession
avant que de célébrer le sacrifice
de la messe. En effet, il n'est pas naturel
de se préparer à tenir le dieu sans
tache dans des mains pleines de souillures ;
et puisque la confession est un
moyen de les effacer, il semble qu'aucun
prêtre ne devait dans le besoin se
dispenser d'y recourir ; mais en Flandres
les rr pp cordeliers avaient
trouvé cette règle gênante.
Ils prétendirent n'être obligés de
prendre qu'un confesseur de leur ordre ;
ils soutenaient que, quand il ne se

p118

trouvait point de franciscain tout prêt
pour les entendre, ils pouvaient dire
la messe sans préparation, après une
nuit passée dans la débauche, fût-ce,
disent les mêmes historiens, *l'ivrognerie
et la fornication.*

le cas, disent les mêmes historiens,
arrivait souvent ; ce qui devait être
un sujet d'édification, en devenait
fréquemment chez les cordeliers un de
scandale. Ces rr pp ne pensaient
point que les excès de la table, ou la
jouissance d'une maîtresse, fussent des
raisons suffisantes pour les écarter de
l'autel.

Baius attaqua cette opinion, qui
n'était pas conforme à la règle de saint
François ; il la fit condamner : mais
aussi-tôt il se fit des ennemis irréconciliables
de tous ceux qui la trouvaient
commode.

Il avait écrit beaucoup de livres ;
ainsi il fut facile de trouver de quoi le
rendre criminel. Un docteur, nommé

p119

Ravestein, jaloux de sa réputation, et
apparemment ami des cordeliers,
écrivit à un autre docteur que Baius

était sûrement hérétique.
" il enseigne, disait-il, que les
bonnes oeuvres des justes ne méritent
la vie éternelle d' un mérite de condignité,
qu' autant qu' elles sont les
oeuvres, non-seulement du libre arbitre,
mais de Jesus-Christ même
et du saint-esprit qui habite en eux.
Et il avance que les hommes et les
anges n' ont pas mérité la vie éternelle
par la grace du saint-esprit,
mais par leurs forces naturelles ; que
la félicité dans laquelle le premier
homme avait été créé, n' était pas
un don de la grace, mais sa condition
naturelle. Il veut que la concupiscence
soit un péché proprement
dit dans les régénérés qui sont retombés,
quoiqu' elle n' en soit pas un dans
les justes qui perséverent. Vous voyez
par-là, ajoutait le zélé docteur, que
notre université ébranlée menace
ruine ; que son nom, si célèbre dans

p120

le monde chrétien, est sur le point
d' être éclipsé, si elle n' est promptement
secourue. "
on ne voit pas comment ces propositions
peu intelligibles, ou très-indifférentes,
pouvaient ébranler l' université
de Louvain ; mais ce n' était pas
tant sa ruine qu' on craignait, que celle
de Baius qu' on souhaitait.
Les cordeliers se joignirent à Ravestein.
Tous ensemble firent une liste
de propositions, dont plusieurs même
n' étaient point de Baius, et les envoyèrent
à Rome pour les faire condamner
toutes sous son nom. Ils
avaient un puissant protecteur auprès
de Pie V, nouvellement parvenu au
pontificat.
C' était ce fameux Peretti, ce gardeur
de cochons, depuis pape, et qui mit
autant de fierté dans son regne, que la
fortune avait mis de bassesse dans son
origine. Il était général des cordeliers,
chéri du saint pere, dont
l' humeur hautaine et impitoyable sympathisait
avec la sienne. Il prit avec chaleur

p121

le parti des franciscains : il s' employa pour faire condamner les propositions extraites, et en dressa lui-même la bulle.

Chapitre 15.

soumission et douceur de Baius.

cette affaire dura long-temps : elle fut poursuivie du côté des docteurs et des cordeliers avec toute la vivacité et l' acharnement que des théologiens savent mettre dans des bagatelles. Les jésuites y prirent part sur la fin. François Tolet, un d' entr' eux, fut chargé, sous Grégoire XIII, d' apporter à Louvain une autre bulle, qui confirmait celle de Pie V.

On fit faire à Baius plusieurs professions de foi ; on l' obligea de recevoir l' absolution ; on lui fit même abjurer ce qu' on appellait ses erreurs. Il se soumit à tout avec une douceur, une patience bien rare dans un sçavant, et encore plus dans un docteur.

Quoi que fissent ses ennemis, il ne voulut jamais être hérétique. Il fit en

p125

public au bout de deux ans une apologie pleine de dignité et de modération.

" vous sçavez, dit-il à ses auditeurs, qu' il y a environ deux ans, on envoya de Rome une bulle qui condamne un certain nombre d' articles... etc. " il justifia ensuite ses sentimens ; mais, qu' il eût raison ou non, il paraît qu' il est difficile de ne pas aimer cet

p126

homme vertueux, et de ne pas haïr ses persécuteurs. Je ne me suis étendu sur cette affaire que parce qu' elle a été l' origine et le modele d' une autre dispute du même genre, commencée presque de nos jours, et dont les suites

se font encore sentir. Si les jésuites ont mis dans celle-ci autant d' animosité et d' injustice que les cordeliers dans l' autre, il s' en faut bien que leurs adversaires aient en tout imité la modération de Baius.

p127

LIVRE 7

Chapitre 1.

le catholicisme et les jésuites sont bannis de l' Angleterre par Henri Viii, et rétablis par sa fille Marie.

en France, en Allemagne, c' étaient des sçavans, des docteurs graves qui détruisaient le catholicisme ; en Angleterre, c' était l' amour. La passion violente

p128

d' un roi, l' artifice adroit d' une femme, et l' inflexibilité opiniâtre d' un pontife, avait causé cette révolution. Henri Viii, impétueux dans ses desirs, aimait avec fureur, une fille d' honneur de Catherine d' Arragon sa femme, et tante de Charles V ; cette fille, à qui il fit depuis couper la tête après l' avoir épousée, eut l' adresse de nourrir son amour sans le partager. Une résistance habilement ménagée enflamma le roi au point de le faire penser à dissoudre son mariage. Dix-huit ans d' union sans aucune plainte de sa part, la colere de l' empereur dont il méprisait ainsi la parente, le scandale donné à l' Europe, rien ne l' arrêta. Il paya des jurisconsultes et des théologiens qui trouverent ses raisons très-bonnes. Muni de leurs suffrages, il s' adressa à la cour de Rome pour faire prononcer la dissolution. Le cas était embarrassant. La demande était injuste : elle choquait visiblement

les loix reçues dans l' église ; mais enfin Rome, disaient les flatteurs de Henri, avait autrefois approuvé tant d' unions illégitimes, quand son intérêt l' exigeait : elle pouvait bien en casser une, légitime à la vérité, mais qui ne pouvait subsister sans trouble. D' un autre côté, Charles V était la puissance prépondérante de l' Europe ; il menaçait ; il était voisin. La politique des pontifes se flatta de ralentir l' impétuosité du monarque anglois par des refus, ou d' user son amour par des délais. Ils se tromperent : Henri, fatigué de leur lenteur, chassa sa femme, il épousa sa maîtresse ; et punissant la religion elle-même de la lenteur de ses ministres, abjura le catholicisme. Cependant il n' adopta les sentimens ni de Calvin ni de Luther. Il avait écrit contre ce dernier dans un temps où il n' avait point d' amour. Pour n' obéir ni à l' église dont il punissait les refus, ni à celle dont il avait combattu les maximes, il prit le parti de se faire une église à lui. Il faut remarquer que depuis ce moment il ne fut plus qu' un tyran

cruel. C' est le sort de presque tous les princes qui se sont trop mêlés de la religion ; il se baigna dans le sang, il fit égorger ses femmes et ses amis : cependant, comme le remarque un auteur, il mourut paisiblement dans son lit ; et le plus grand des rois, le meilleur des hommes, Henri Iv, est mort assassiné. édouard, fils et successeur d' Henri Viii, ne fit que passer. Il n' eut le temps de faire paraître ni vertus ni vices. Mais sa soeur Marie ne se montra que trop digne fille de Henri : elle voulut rétablir le catholicisme ; la façon dont elle s' y prit ne fit que le rendre plus odieux : elle n' eut, comme son pere, que des bourreaux pour apôtres.

Chapitre 2.

le schisme se renouvelle en Angleterre sous élisabeth.

enfin élisabeth vint donner aux anglais un regne digne d'eux. C'est à son regne que commence la véritable gloire de cette nation. Sous elle la marine et le commerce des anglais se fortifierent : ils jouèrent un rôle vraiment intéressant dans l'Europe : cette princesse fit connaître à ses sujets le repos et l'abondance.

Pendant un regne fort long, elle n'eut d'autres ennemis que les papes, l'Espagne et les jésuites ; elle méprisa les premiers, mit la seconde dans l'impossibilité de lui nuire, et chassa les autres. Malgré tous leurs efforts, elle jouit des respects de ses contemporains, et mérita l'admiration de la postérité.

Elle parut d'abord indécise entre l'exemple de son père et celui de sa sœur. L'autorité de Rome abattue par

Henri, et relevée par Marie, lui sembla exiger des ménagements ; elle fit part de son avènement à la couronne au pape, comme aux autres princes.

Paul IV occupait alors le saint siège. Ce pontife, toujours impérieux quand il ne fallait pas l'être, ne répondit que par des injures, à une déférence qui ne lui était pas due. Il taxa cette reine de *bâtardise* et d'*impertinence*.

Elle était bâtarde aux yeux du saint père, à cause de la bulle de Clément VII qui cassait le mariage de sa mère Anne De Boulen. Elle était bien plus visiblement impertinente, parce qu'elle avait osé monter sur le trône sans sa permission. Voilà comme on parlait à Rome.

Mais à Londres élisabeth était légitime
et sage. La nation qui l' aimait
consentit, avec plaisir, à la venger de
l' insolence du pape. On détestait les
maximes sanguinaires du dernier regne.
L' Angleterre redevint sans effort ce

p133

qu' elle avait été sous Henri VIII et
sous édouard.
La religion catholique y fut authentiquement
abolie par des constitutions
nationales, qui subsistent encore dans
toute leur force. Les anglais sont des
fils opiniâtres, décidés à ne plus recevoir
dans leur isle une mere qu' ils ont
dépouillée : ils n' en parlent qu' avec mépris,
et ne s' en rappellent le souvenir
qu' avec horreur.
Il est vrai que cette mere les a quelquefois
traités un peu rudement. Sans
parler de tous les affronts faits à la
couronne de la Grande Bretagne, et
à son indépendance, précisément à
cette époque du seizieme siecle, on
s' y souvenait encore du despotisme
exercé, dans les temps antérieurs, par
les pontifes romains. On était indigné
en songeant au denier saint Pierre,
à ce tribut aussi honteux que fatigant,
que la faiblesse d' un roi avait imposé à
tout le pays.
L' Angleterre voulait se venger, et
elle n' en laissa pas échapper l' occasion.
élisabeth devint l' idole d' un peuple
dont elle servait le ressentiment en
travaillant à ses propres intérêts. Ce

p134

ressentiment, nourri dans tous les
coeurs, fut le vrai motif de la révolution,
bien plus que l' enthousiasme,
qui n' y eut aucune part ; il anime encore
la nation après deux siecles entiers ;
il est l' aliment et le gage de sa haine
implacable contre le culte qu' elle a
proscrit : l' autorité dont les papes ont

joui avant la réformation, et l'abus qu'ils en ont fait, sont et seront toujours sans doute les principales raisons qui en écarteront à jamais le catholicisme.

Chapitre 3.

efforts de Pie Iv pour regagner élisabeth.

Pie V l'excommunie. Elle

s'en venge sur les catholiques, et sur-tout sur les jésuites.

en vain Pie Iv voulut essayer de réparer la faute de son prédécesseur.

Il invita élisabeth à concourir au concile de Trente, à y envoyer des

p135

ambassadeurs et des évêques ; mais il n'était plus temps : elle refusa à son tour les avances de Rome, qui avait refusé les siennes avec bien moins de raison.

Quand Philippe li se prépara à lui faire la guerre, ce prince hypocrite, qui tâchait toujours de mettre les apparences de la religion de son côté, sollicita contre la reine une bulle d'excommunication. Pie V la donna volontiers. Ce fut encore le même Peretti, devenu cardinal, qui la dressa.

Le pape y dit qu'il a une puissance sans bornes dans l'église ; que Dieu l'a établi souverain sur toutes les nations, pour arracher, détruire, dissiper, planter, perdre et édifier, afin que le peuple fidele demeure uni par les liens de la charité : il semble que la charité ne s'accorde guere avec les expressions odieuses ; mais tel est en effet l'espece de pouvoir dont quelques papes ont fait le plus d'usage.

Après cet aveu naïf, mais imprudent, Pie V exposait ses griefs contre élisabeth, au nombre desquels sont

p136

compris l'abolition des litanies, du carême et du célibat des prêtres, et le

refus de recevoir des nonces en Angleterre.
D'après ces raisons, il la déclarait
déchue de ses droits à la couronne,
et déliait ses sujets du serment
de fidélité.

Alors élisabeth, qui avait jusques-là
conservé quelque espece de ménagement
avec les catholiques, se détermina
à les traiter avec rigueur. Elle
proscrivit leur religion : elle en condamna
les ministres au supplice et les
partisans à des amendes. Elle distingua
sur-tout les jésuites dans la proscription
générale ; elle prononça la peine
de mort particulièrement contre eux et
contre ceux qui les recevraient.
Peut-être punissait-on leur attachement
non douteux pour le saint siege
et pour le roi d' Espagne : peut-être
les soupçonnait-on d' avoir eu part aux
intrigues qui avaient occasionné la
bulle. Ce qui se passait en écosse, et
même en Angleterre, donnait lieu de
le penser.

p137

Chapitre 4. *imprudence et crimes de la reine Marie Stuard.*

ces deux royaumes n' étaient pas
encore unis. L' écosse avait ses rois, et
son trône était occupé par Marie Stuard,
niece des Guises, qui l' avaient fait
épouser au jeune François II. Devenue
veuve à l' âge de vingt ans, retournée
dans ses états avec l' approbation des
grands et l' applaudissement du peuple :
sa jeunesse, sa beauté semblaient lui
promettre un sort heureux ; mais des
passions, portées au plus coupables
excès, déshonorèrent sa vie, et lui
procurent enfin une mort funeste.
Rome, pour qui elle n' eut cependant
qu' un attachement fort douteux, en a
presque fait une sainte, une espece de
martyre. En lui donnant ces éloges, on
voulait flétrir élisabeth, qui la fit expirer

p138

sur un échafaud. L'histoire, sans approuver son supplice, ne voit en elle qu'une femme souillée de crimes tant qu'elle eut la liberté d'en commettre. Le calvinisme avait fait de grands progrès en Écosse : le pape voyant Marie si jeune, et jugeant de son zèle pour la religion par celui des Guises qui l'avaient élevée, voulut l'engager à détruire chez elle les nouvelles opinions, comme ses oncles travaillaient à les exterminer en France. Il lui donna successivement des nonces et des jésuites pour conseils. On peut croire que ni les uns ni les autres n'étaient propres à faire de bons ministres. Ils engagèrent la reine à employer les supplices pour le rétablissement de la religion. Ils lui firent par-là des ennemis qu'elle ne prit que trop de soin d'augmenter. Elle avait épousé un jeune seigneur écossais, nommé Stuard, comte de Lenox, à qui elle avait d'abord marqué l'amour le plus vif ; mais, soit que son cœur fût peu capable de constance, soit que l'hymen eut fait oublier à son mari que la soumission d'un sujet s'étendait plus loin que les droits d'un époux, soit une destinée fatale, elle le quitta

p139

bientôt pour un autre. Elle s'attacha à un musicien nommé Rizio, qui, avec de la figure, des talents et de l'adresse, n'eut pas de peine à la séduire. En qualité de reine, elle ne se crut point obligé de cacher son commerce. Le musicien ne laissa bientôt plus au malheureux Lenox que le nom de mari de la reine : il en usurpa les fonctions et l'éclat. Stuard patienta long-temps. Enfin quelques seigneurs indignés du faste et de la hauteur de Rizio, excitèrent le prince à venger sa honte : il fit massacrer son rival aux yeux et dans les bras de la reine. Cette action violente fut punie par une suite de crimes ; Marie, ne voyant plus dans son mari que l'assassin de son amant, le fit

d'abord empoisonner, et ensuite étrangler.
Pour comble d'atrocité, elle se
fit enlever par le ministre de sa barbarie :
elle ne rougit point de l'en
récompenser en l'épousant.

p140

Chapitre 5.

*Marie Stuard est chassée d'Écosse, et
arrêtée en Angleterre. Elle cabale du
fond de sa prison, par le secours
des jésuites.*

tant d'horreurs réunies souleverent
la nation ; on prit les armes pour
punir le meurtrier du roi, devenu le
mari de la reine, qui ne craignit pas
de livrer bataille pour le défendre ; elle
fut vaincue, mise en prison, forcée
d'abdiquer la couronne et de la résigner
à son fils encore au berceau. Elle
s'échappa du lieu où on la gardait ;
mais, se trouvant sans asyle, craignant
le juste ressentiment des peuples qui
l'avaient détrônée, elle chercha une
retraite en Angleterre.

Elle n'y trouva qu'une prison. L'horreur
qu'inspiraient ses crimes en fut le
prétexte, mais d'autres raisons en furent
la cause. Elle avait des droits au
trône que son fils occupa en effet dans
la suite. Les papes, peu sensibles à la

p141

honte dont elle s'était couverte, l'auraient
aidée volontiers à régner dans
Londres, pourvu qu'elle y eût rétabli
leurs droits. Élisabeth le savait, et on
ne peut la blâmer de l'avoir craint.
On dit qu'elle écouta encore des
motifs moins excusables ; on a écrit
qu'elle s'applaudissait de tenir dans les
fers sa rivale en beauté et en esprit ;
que pour la punir des avantages dangereux
qu'elle avait reçus de la nature,
elle rendit sa captivité plus rigoureuse
et plus humiliante. Cela peut être ; les
plus grandes actions des souverains ont

souvent des motifs bien petits. Mais Marie fit tout ce qui dépendait d'elle pour fournir à élisabeth des prétextes plus honnêtes.

Du fond de sa prison, elle cabalait encore. On avait établi un régent en écosse pour gouverner au nom de son fils. Elle suscita contre lui un archevêque qui fut pendu ; elle promit sa main à un seigneur anglais qui eut la tête coupée. On découvrit ses intrigues avec le pape, et les jésuites furent accusés

p142

d'être les entremetteurs de ce commerce secret.

La bulle de Pie V, qui survint dans le même temps, persuada à élisabeth que ce coup d'éclat annonçait des desseins plus profonds : elle appesantit les fers de Marie ; elle proscrivit comme je l'ai dit, une religion que ses ministres n'auraient pas craint de profaner, en l'employant à autoriser une révolte ; elle chassa tous ceux qui auraient pu rendre à ce pape ou à la reine d'écosse ce coupable service.

p143

Chapitre 6.

succès des jésuites dans le reste de l'Europe. Histoires et prophéties absurdes que la haine fait répandre contre eux.

en perdant l'Angleterre, les jésuites s'affermirent ailleurs : ils pénétraient en Pologne, où ils sont encore puissants et respectés. Ce royaume étendu, mais barbare, reçut avec plaisir une espèce de religieux qui promettaient une éducation sage à la jeunesse. Ils y formèrent en peu de temps divers établissemens. C'était la même chose en Allemagne. Presque tous les ans quelques-unes des villes restées attachées à la communion romaine, demandaient à fixer dans leur sein un détachement de ces soldats

de Rome.
Tant de succès nourrissaient la haine
de leurs ennemis. On écrivait contre

p144

eux : on parlait tout bas : on publiait
tout haut des histoires scandaleuses ; on
disait en bien des pays qu' ils respectaient
peu l' innocence de leurs élèves.

En Baviere, on alla plus loin.

L' église recommande avec soin à ses
ministres de conserver leur chasteté ;
mais elle leur ordonne aussi de conserver
scrupuleusement le pouvoir d' y
manquer. On prétendit à Munich que
les jésuites ôtaient à leurs disciples cet
heureux pouvoir. On produisit un
jeune homme nommé Kessel, qui se
plaignait d' une opération fâcheuse : il
assurait qu' il la devait au zèle du pere
économe de son college.

Cet économe, qu' on accusait de
ménager si peu les richesses de la nature,
était embarrassé ; car enfin Kessel
prouvait aux chirurgiens qu' il n' avait

p145

plus ce qu' il devait avoir. Il chargeait
fortement le jésuite, et le peuple murmurait.
Enfin, dans une visite authentique,
on s' avisa d' obliger l' accusateur à retenir
son haleine. L' effort nécessaire
pour cela fit redescendre ce qu' il cachait,
pour dire qu' il l' avait perdu :
alors la vérité parut dans tout son
jour, et la gloire de la société, qui
s' était vu obscurcie, reprit tout son
éclat.

Cette histoire ne peut faire de tort
qu' à ceux qui la racontent sérieusement.
Elle se trouve en effet dans un
auteur jésuite ; mais il la réfute. Elle
paraît dans les écrits de leurs ennemis
comme une vérité incontestable. C' est
une haine bien peu éclairée, qui les
engage à s' amuser ainsi à de pareilles
fables, dans l' espérance maligne de

déshonorer par-là une société qu' ils détestent.
Ils parlent aussi de plusieurs prophéties :
ils citent une visionnaire,
nommée *Hildegarde* ; elle dit dans

p146

un de ses écrits, qu' il y aura des hommes
qui seront voleurs de grands chemins,
larrons, concussionnaires, usuriers,
fornicateurs, adulteres. Pour assurer
de pareilles choses, il ne faut
assurément être ni sainte ni inspirée.
Cependant on en conclut qu' elle était
l' une et l' autre, et que ce sont les jésuites
dont elle a voulu faire le portrait.
François De Borgia , successeur
d' *Ignace* , un irlandais nommé *Georges
Broun* , sont mis aussi au nombre de
ceux qui ont prophétisé contre la compagnie
de *Jesus* . L' irlandais dit qu' elle
est pleine de scribes, de pharisiens, de
païens, de juifs, d' athées. Il annonce
qu' elle sera retranchée par les mains
même de ceux qui se sont le plus servis
d' elle.
Il n' avait pas sans doute en vue les
parlemens de France. Il ajoute qu' elle
finira par n' avoir point de place fixe, et
que le temps viendra où un juif aura
plus de crédit qu' un jésuite.
Le moment marqué pour l' accomplissement

p147

de ces prédictions n' était
pas encore arrivé vers la fin du seizieme
siecle, car le crédit des jésuites ne faisait
qu' augmenter : la cour de Rome
les favorisait en tout.
Chapitre 7.
*faveurs dont les papes comblent la
société.*
Pie V les faisait rentrer à Avignon,
d' où on les avait chassés sur le soupçon
qu' ils travaillaient à y établir l' inquisition.
Cette ville, soumise au saint
siege, mais peu amie des maximes

italiennes, se soulevait à la seule idée de ce joug affreux. Pour le mieux écarter, on avait banni des mains que l' on croyait propres à le fabriquer. Le même pape les établissait à Douay, et les incorporait à l' université nouvellement fondée. Ce corps prit à sa naissance les sentimens de tous les autres. Il voulut aussi se faire un revenu des leçons qu' il donnait à la jeunesse. Les jésuites persistaient à ne vouloir rien prendre. On

p148

les regarda à Douay, ainsi qu' ailleurs, comme des marchands qui gâtaient le commerce par le vil prix de leurs marchandises. On chercha à les obliger de se mettre au taux général, mais ils obtinrent de Pie une bulle qui leur confirmait le droit d' être professeurs et désintéressés. Ce même pape leur confia un des plus honorables colleges de Rome : il y joignit ce qu' on appelait la pénitencerie qui produisait de gros revenus et donnait une considération extrême, mais que les papes ne voulaient remettre, par cette raison, que dans des mains bien fidelles. Voici ce que c' était que cet établissement singulier et lucratif. Dans le temps où Rome était pour les chrétiens, ce qu' est encore La Mecque pour les mahométans, si cependant on peut comparer ensemble les choses sacrées et les profanes ; une foule de pèlerins s' empressait d' y porter son argent pour y recevoir l' absolution de ses péchés. Il fallut établir alors dans cette capitale des hommes capables d' entretenir une correspondance si utile. Les bords du Tibre étaient toujours couverts

p149

d' une multitude de pénitens de tout âge et de tout pays, qui venaient y chercher le pardon de leurs fautes. Comme un préalable nécessaire était

la confession, on avait besoin de prêtres
qui sussent toutes les langues de
l' Europe pour expédier ces étrangers.
On forma donc un corps de prêtres
français, allemands, anglais, espagnols,
etc. à chacun desquels on
donna des revenus considérables, et
dont tout l' emploi était d' écouter les
confessions de tous les pèlerins de leurs
pays ; c' est ce qu' on nomma la *pénitencerie* .
Quand ensuite la dévotion se fut
ralentie, les titulaires de ces bénéfices
ne prirent plus la peine d' en remplir
les fonctions. Ils payerent d' autres
prêtres moins riches pour absoudre les
pèlerins, comme les prélats opulens
soudaient de petits évêques *in partibus* ,
qui pour un prix modique se chargent
de confirmer tout le diocèse.
Pie V fut touché de cet abus. Les
jésuites le firent beaucoup valoir, et
l' exagererent peut-être encore. Ce zele

p150

ne leur fut pas inutile. Comme on
trouvait en eux à peu près la science
nécessaire pour exercer cet emploi, on
leur en donna les fonctions et les
revenus.

Chapitre 8.

*orage contre les jésuites à Venise. Ils
autorisent en Espagne des dévotions
scandaleuses, ainsi que les autres
moines.*

on leur faisait des difficultés à
Venise, en Espagne, en Sicile ; mais
ils s' en tiraient ou par une soumission
adroite, ou par les artifices que tous
les ordres religieux savent si bien employer.
à Venise on attaqua leur zele
pour le pape, et leur zele encore
plus grand pour confesser les femmes.
On trouvait mauvais que les jésuites,
célèbres et vieux, se chargeassent
des femmes les plus aimables et
les plus distinguées ; tandis qu' ils laissaient
le reste aux jeunes gens qui

p151

n' avaient point encore de réputation.
On ne dit point si c' étaient les femmes
qui se plaignaient de ce partage
injuste. Mais ces républicains remédierent
à tout en ordonnant que leurs
femmes n' iraient plus à confesse aux
jésuites, et qu' on veillerait avec soin
sur leurs démarches.

En Espagne ces dévotions populaires
dont nous avons parlé, ces confrairies,
ces flagellations continuaient toujours.
Après avoir commencé par des abus
secrets, elles devenaient un désordre
public. On voyait aux processions des
troupes de pénitens demi-nuds qui se
disciplinaient à l' envi.

Les femmes les imitaient : c' étaient
sur-tout les plus jeunes, les plus
jolies qui marquaient le plus d' empressement.
Elles se faisaient voir avec
une pieuse complaisance, dans un
état où elles sentaient bien que leur
amour propre n' avait rien à craindre.
Les vieilles soupiraient de n' être plus
dans un âge à pouvoir édifier les
hommes.

Ce n' étaient pas les jésuites seuls qui
autorisait ces indécences ; tous les
moines en faisant naître le desir à

p152

leurs pénitentes, et tous les honnêtes
gens en étaient scandalisés.
Les évêques tâcherent de réprimer
un zele si licencieux. Ils firent des réglemens
sages pour le proscrire, mais
on prétend qu' il a subsisté long-temps
malgré leurs efforts. Je crois qu' en Espagne,
l' usage permet encore aux jolies
femmes de se donner la discipline à la
suite des processions.

Chapitre 9.

*crédit des jésuites à la cour de Portugal.
calomnies révoltantes contre eux.*

en Portugal, c' était autre chose ; les
jésuites y faisaient de leur crédit un
usage bien différent. Le fils du grand
Emmanuel Jean Iii y était mort, après
un regne plus glorieux par les talens de
ses sujets que par les siens.

Il avait toute sa vie favorisé les

p153

peres de la société : il en avait pris un pour confesseur ; il en avait donné un à sa femme, à son frere, à tous ses courtisans.

Il eut pour successeur son petit-fils Dom Sébastien, âgé seulement de trois ans. La reine Catherine, veuve du roi mort, fut chargée du gouvernement pendant la minorité.

Les jésuites assiègerent encore la cour sous la régente. Ils s' emparerent de son esprit, et si l' on en croit les historiens, ils voulurent établir, dans ce royaume riche et commerçant, une réforme qui aurait peine à subsister dans les républiques les plus pauvres. Ils firent des loix somptuaires : ils fixerent la dépense des tables et celle des habillemens : ils voulurent proscrire le luxe, et sur-tout celui qui consommait les productions étrangères.

Ces nouveaux lycurgues ne pensaient pas que la puissance du Portugal n' était fondée que sur le transport de ces denrées inutiles par elles-mêmes, que la vanité ou la mollesse rendaient nécessaires à l' Europe : aussi ces loix ne furent point exécutées.

Ils firent bien plus, si l' on en croit un libelle appelé *les jésuites criminels*

p154

de lese-majesté . Ils solliciterent le jeune Sébastien à déclarer *que nul à l' avenir ne pût être roi de Portugal, s' il n' était jésuite, et élu par leur ordre, ainsi que l' est le pape à Rome par le college des cardinaux* .

L' auteur assure qu' il tient ce fait du marquis de Pizani, alors ambassadeur de France en Espagne. Cette calomnie est si absurde, qu' elle n' a pas besoin d' être réfutée ; la suite de ce chapitre la détruira assez. Ou le marquis de Pizani s' est trompé, ou, ce qui est

plus probable, le calomniateur qui est assez hardi pour inventer une fausseté, a pu l' être assez pour l' autoriser par un grand nom.

J' ai sous les yeux une autre de ces productions méprisables à peu près du même titre : ce sont *les jésuites mis sur l' échafaud* . Il y a un chapitre intitulé : *meurtres des petits enfans trouvés, commis par les jésuites* . Il n' y a rien à répondre à cette espece d' écrivains, ni à ceux qui les copient. On ne leur doit tout au plus que de la compassion.

p155

Chapitre 10.

projets du roi de Portugal pour la conquête de l' Afrique, approuvés d' abord, et ensuite traversés par les jésuites.

ces bruits qui naissent et meurent dans l' obscurité, ne faisaient point de tort aux jésuites en Portugal. Ils vinrent à bout de faire nommer un jésuite pour confesseur, et un pour précepteur au jeune roi.

Ces deux moines imprudens et brouillons ne cessaient de lui représenter combien un roi était obligé de faire servir sa puissance à étendre la religion. Ils l' assuraient que c' était-là l' emploi pour lequel Dieu l' avait placé sur le trône. Ils lui promettaient dans cette entreprise les applaudissemens des hommes, et la bénédiction du ciel. Son gouverneur, ancien guerrier,

p156

séduit par une imprudence plus excusable, lui parlait trop des conquêtes faites sous son bisaïeul. Il lui rappelait toujours les exploits qui avaient rendu les portugais fameux dans les Indes. Il l' exhortait à les soutenir ou à les effacer. Par-là on faisait naître dans ce jeune coeur un desir ardent de faire la guerre, et de la faire au nom de Dieu.

Pour son malheur, il s' en présenta une occasion. Un roi de Maroc détrôné vint à Lisbonne demander de la protection contre l' usurpateur. Sébastien se persuada que la volonté de Dieu était qu' il marchât en Afrique pour la soumettre à l' évangile, et il proposa de partir sur le champ. On sentit alors le danger de l' éducation qu' on lui avait donnée ; on voulut en vain dans son conseil lui faire des remontrances sages. Les jésuites ne pouvant détruire eux-mêmes les principes qu' il tenait d' eux, tâchèrent au moins de leur donner un autre objet. Ils lui disaient qu' un prince religieux était bien plus obligé de combattre

p157

les *hérétiques* que les mahométans ; que comme le poison de l' hérésie est plus subtil, il fallait le redouter encore plus que celui de l' idolâtrie, et que Dieu lui sçaurait beaucoup plus de gré de travailler à détruire les ennemis de l' église romaine, que les partisans de l' alcoran. Ils voulaient par-là le retenir en Europe ; mais ces maximes détestables ne désabuserent pas Sébastien. Elles attirèrent même la disgrâce de leurs auteurs. Le jeune roi, inébranlable dans son projet d' aller conquérir l' empire de Maroc, se refroidit pour des moines qui osaient le traverser ; il éloigna de sa cour et les jésuites et ceux qui semblaient penser comme eux. Alors il ne s' occupe plus que de sa grande entreprise.

p158

Chapitre 11.
témérité du roi de Portugal : sa mort et ses suites.
on est tout étonné de voir, par la conduite de ce prince, dans quelles mains la fortune confie quelquefois la

destinée des peuples. Il se préparait à attaquer une monarchie puissante, gouvernée par un grand capitaine. Il se flattait d' un triomphe sûr. Il prenait déjà des arrangements pour gouverner l' Afrique, quand elle serait soumise. Cependant il n' avait ni vaisseaux, ni soldats, ni argent. Pour s' en procurer, il fallut agiter bien des ressorts, et faire bien des injustices. Il négocia avec Philippe, qui lui promit quelques galeres. à force de prodiguer les espérances, il eut quelques allemands, dont le prince d' Orange fournit la plus grande partie, dans la vue de se faire un allié du roi de Portugal,

p159

et peut-être de l' engager un jour, s' il réussissait, à se déclarer contre l' Espagne. Une tempête fit aborder près de Lisbonne des troupes italiennes que le pape envoyait en Irlande pour appuyer une révolte suscitée par lui. Sébastien les retint : il écrasa le Portugal par des impôts excessifs. Il eut enfin un peu d' argent et une petite armée d' environ treize mille hommes, avec laquelle il s' embarqua le 17 de juin 1578. On sait que cette entreprise eut le sort qu' elle méritait ; il fut vaincu et tué. Un fantôme de roi, un cardinal déjà très-vieux lui succéda. Ce prêtre âgé, infirme, monté sur le trône, consulta en vain les médecins et le pape pour sçavoir s' il pourrait se faire des héritiers légitimes. Il mourut après dix-huit mois de regne. Philippe li, appuyant d' une bonne armée ses droits fort douteux sur le Portugal, le réunit à l' Espagne.

p160

Chapitre 12.
que c' est sans raison qu' on a regardé les jésuites, comme les auteurs de la révolution de Portugal.

c' est bien injustement qu' on a accusé les jésuites en général de cette fatale catastrophe. Ce reproche se trouve dans presque tous les livres qui ont parlé de la compagnie de Jesus, et il est mal fondé, comme beaucoup d' autres. C' est une suite de la prévention qui a possédé tous les écrivains opposés à cette compagnie. Ils trouvent moyen d' attribuer aux seuls jésuites tous les événemens funestes ou honteux qui agiterent l' Europe au seizieme siecle. Ils representent toutes les puissances comme des machines à ressort, dont ces peres hâtaient ou retardaient la marche à leur gré. La révolution du Portugal n' est pas oubliée parmi ces calomnies sans fondement. On assure que les jésuites la procurerent pour plaire à Philippe li :

p161

et on dit aussi que ce roi qu' ils servaient si bien, avait conseillé à Sébastien de les chasser ; on ajoute encore que ce faible prince n' osa exécuter les conseils de son voisin, parce que les jésuites le menacerent de le livrer à l' inquisition. Tout ce recit est une compilation d' erreurs et d' absurdités. La crainte de l' inquisition n' empêcha point Sébastien d' éloigner les jésuites et d' ôter les emplois à leurs créatures, mais ce ne fut point à la sollicitation de Philippe. Le confesseur du roi entra pour quelque chose dans la ruine du Portugal, comme le gouverneur qui n' était point jésuite, par des conseils dont les réflexions tardives ne purent détruire l' effet ; mais l' ordre entier en fut très-innocent. Il ne pouvait qu' y perdre. Quelque bien intentionné que fût Philippe, c' était un prince âgé, dont la politique ambitieuse n' estimait la religion et ses ministres qu' autant qu' ils lui étaient

p162

utiles. Sébastien était un jeune homme séduit. Il avait éloigné les jésuites, mais il les estimait : il s' était laissé long-temps gouverner par eux ; il pouvait les rappeler. Il était donc de leur intérêt de le conserver le plus long-temps qu' ils pourraient. Tout autorise à croire qu' ils le regretterent, et qu' en passant sous le joug des espagnols, leurs larmes furent aussi sinceres que celles des autres portugais.

Quand il fut mort, quand ils virent un bâtard chevalier de Malthe, détesté de la noblesse, décrié par son libertinage et ses étourderies, demander la couronne à la populace, et s' attirer une exclusion formelle de la part du roi cardinal, ils ne se firent aucun scrupule de servir le roi d' Espagne ; mais ce prince habile ne les employa pas plus que les autres.

Quand on parla de marier Henri, craignant que l' ambition et la fécondité d' une jeune femme ne trouvassent des moyens pour suppléer à la faiblesse du vieux monarque, Philippe chargea

p163

un moine de le détourner de ce parti. Si le monarque espagnol avait été jusques-là si bien servi par la société, il n' aurait pas manqué sans doute de confier à un jésuite cette étrange négociation ; mais ce fut un dominicain qu' il en honora.

Elle était délicate. On connaissait le roi cardinal pour une ame faible et superstitieuse. Le dominicain eut ordre de lui représenter qu' en se mariant, il allait faire crier les hérétiques, qui ne pardonneraient jamais à un prêtre de quatre-vingts ans de vouloir faire des enfans légitimes. Henri se fâcha, il chassa le moine ; mais soit défiance de lui-même, soit difficulté d' obtenir la dispense, il ne pensa plus au projet de prendre une femme.

Il semblait n' être monté sur le trône que pour entendre parler de son successeur. Tous les prétendans tâchaient

de l' intéresser pour eux. On le pria
tous les jours de déclarer celui qui devait
régner après sa mort.
Il s' occupa, avec dégoût, de cette

p164

désagréable affaire : il refusa de favoriser
personne ouvertement. Un jésuite,
son confesseur, tâcha cependant de le
faire pencher pour Philippe. Il lui représenta
qu' il s' assurerait une couronne
éternelle dans le ciel, en donnant celle
de Portugal à un prince si catholique.
La crainte des préparatifs du roi
d' Espagne, qui levait des troupes,
appuyait encore cette raison. Il parut
avoir dessein de lui donner la préférence ;
mais il mourut sans s' être entièrement
décidé, et Philippe trouva,
dans son armée, de quoi se dédommager
du testament qu' il n' avait pu
obtenir.

Il ne faut pas oublier que, quand le
Portugal fut entièrement soumis, ce
prince scrupuleux sentit des remords
d' avoir fait massacrer environ deux
mille prêtres ou moines, qui s' étaient
opposés à son usurpation : il demanda
au pape une bulle d' absolution, et le
pape l' accorda.

p165

LIVRE 8

Chapitre 1.

*liaison de l' histoire de la France au
seizieme siecle, avec celle des jésuites.*
tandis que l' Espagne engloutissait
le Portugal, que son roi, presque sans
peine et par une courte violence, réunissait
le fruit de toutes les découvertes

p166

du seizième siècle, la France éprouvait un sort bien différent. La maison royale s'y voyait à la veille de perdre un trône qu'elle possédait depuis plus de 800 ans.

Ce malheureux royaume n'était plus qu'un corps sanglant et déchiré.

Des sujets ambitieux y soufflaient le feu de la révolte. Des prêtres turbulents, armés de tous les objets que la religion a consacrés pour le repos et le bonheur des hommes, attisaient encore ce feu avec fureur.

Tous ensemble appelaient des mains étrangères pour les aider à redoubler l'embrasement qui dévorait leur patrie. Un faible monarque, insensible à la gloire comme à la honte, plongé dans des plaisirs criminels, voyait, sans marquer d'inquiétude, se former un orage qui ébranlait déjà sa couronne, et devait bientôt lui coûter le trône et la vie.

Il n'y a personne qui ne connaisse ce moment funeste de notre histoire ; mais tous les jours on disserte, on écrit sur

p167

les proscriptions de l'ancienne Rome : on ne se lasse point de détester cet horrible triumvirat, qui inonda l'Italie du sang de ses vainqueurs. Par la même raison, on ne peut trop parler en France des troubles non moins déplorables de la ligue.

On ne risque rien sans doute de rappeler, à un homme qui se porte bien, les maladies qu'il a essuyées.

Ce n'est pas le déshonorer, que de lui représenter les détails de la fièvre dont il s'est guéri. Il n'y a point eu d'état, d'empire au monde, qui n'ait eu de ces fièvres politiques ; mais, quand elles sont passées, le récit des symptômes et des crises qui les ont accompagnées, devient la partie la plus intéressante et la plus instructive de l'histoire.

D'ailleurs, c'est dans la nôtre le temps où les jésuites se sont montrés le plus criminels. C'est celui où ils ont le plus

vérifié les reproches sanglans qu' on leur a faits. Je dois donc, en qualité d' historien, au moins une esquisse légère de ces temps malheureux.

Je ne m' arrêterai point à une foule de détails révoltants, qu' on peut trouver par-tout ; je tâcherai seulement de

p168

développer les principes qui les ont causés ; je découvrirai les démarches des jésuites, et jusqu' à quel point elles ont été coupables. Les siècles à venir pourraient trouver, dans ce récit, des leçons bien utiles, si les exemples passés suffisaient pour combattre, dans l' esprit des hommes, l' intérêt présent qui les maîtrise toujours.

Chapitre 2.

état de la France sous Charles Ix et Henri Iii.

la nuit, à jamais effrayante, de la saint Barthelemi n' avait guere produit aux assassins que des remords et de la honte. à la vérité, le pape Grégoire XIII en fit l' éloge en plein consistoire.

Il ne rougit pas d' appeller cette affreuse boucherie, le triomphe de l' église militante. Il fit frapper des médailles, pour en conserver le souvenir.

p169

Mais, en partageant le déshonneur de ceux à qui il donnait ces exécrables éloges, il ne fit que l' augmenter. Le massacre n' avait pas été général. Plusieurs gouverneurs avaient refusé de s' y prêter. Il ne faut pas oublier l' action d' un évêque de Lizieux, nommé Jean Hennuyer : quand le lieutenant de roi se présenta avec ses ordres, ce digne pasteur s' y opposa avec fermeté ; il protesta qu' il mourrait plutôt que de les laisser exécuter. Beaucoup de gentilshommes en place eurent autant d' honneur et d' humanité que ce respectable évêque.

Il resta donc encore assez de calvinistes
pour venger la mort de leurs
freres. Pleins d' une juste indignation,
tremblans pour leur propre vie, ils prirent
les armes pour se défendre. Auparavant,
ce n' étaient que des mutins
timides, mais alors c' étaient des révoltés
furieux. La France ne fut plus bien-tôt
qu' un vaste champ de bataille.
Au milieu de ces horreurs, Henri,
duc d' Anjou, devenu trop fameux

p170

sous le nom de Henri Iii, fut élu
roi de Pologne. Une apparence de
talens, de petits succès militaires et
beaucoup d' affabilité lui avaient fait
une grande réputation.
D' ailleurs il jouissait en France d' un
apanage très-considérable. La renommée,
qui grossit toujours les objets
éloignés, augmentait encore ces avantages :
ils firent impression sur les polonais,
qui souhaitent toujours un roi
riche, et qui alors en voulaient un
riche et guerrier.
Henri ne reçut qu' avec peine le
décret de son élection. La cour de
France était alors aussi voluptueuse que
sanguinaire. Il en regrettait les délices.
Il soupirait, en songeant qu' il allait
régner dans un pays pauvre, sauvage ;
sur une nation qui ne connaissait d' autres
plaisirs que la guerre et l' indépendance.
Cependant il partit.
Bien-tôt Charles mourut. Ce jeune
roi périt à l' âge de vingt-quatre ans,
laissant une mémoire odieuse, et souillée
par un forfait dont l' histoire ne

p171

fournit aucun exemple. N' ayant point
eu d' enfans, sa couronne appartenait
au roi de Pologne. Celui-ci montra,
pour revenir à Paris, autant d' activité,
qu' il avait laissé voir de répugnance à
s' en éloigner.

Chapitre 3.

caractere de Henri lii.

jamais personne n' a mieux vérifié
ce vers, devenu proverbe, et fait pour
lui :

tel brille au second rang, qui s' éclipse au
premier.

" du vivant de Charles ix, dit
un judicieux historien, personne
ne paraissait plus digne du trône que
Henri... etc. "

p173

tel est le portrait de ce malheureux
prince, tracé par un contemporain,
par un magistrat dont les lumieres égalaiet
l' impartialité.

p174

Chapitre 4.

premieres démarches de Henri lii et du duc de Guise.

on était encore en armes en France,
au retour de Henri lii ; tout y retentissait
du cri de la guerre. Quand
Charles ix faisait des traités avec les
protestans, ce n' était jamais que dans
le dessein de les violer. Par-là, à peine
le trouble était appaisé d' un côté, qu' il
recommençait de l' autre, et rien ne
finissait.

Henri était encore le maître, à son
avènement, de rendre le calme à ses
états. Sa jeunesse l' avait rendu complice
de la saint Barthelemi, mais il
n' en était pas l' auteur. Les protestans
n' en conservaient pas de haine contre
lui.

D' ailleurs ils le craignaient. Ils redoutaient
ce vainqueur, qui, dans un
âge bien plus tendre, les avait deux
fois vaincus à Jarnac et à Moncontour.
Ses vices, qui ne paraissaient pointencore,

p175

laissaient à sa réputation tout son éclat. Les réformés auraient eu confiance en sa parole : s' il leur avait offert la paix, ils se seraient crus trop heureux de l' obtenir.

Les Guises eux-mêmes, déjà factieux et puissans, n' osaient pourtant aspirer à une couronne, dont il se voyaient si loin ; ils pouvaient être facilement écrasés par l' autorité royale.

Le duc de Guise, que ses talens rendirent le fléau de l' état, pouvait en être l' appui sous un roi digne de le commander : mais Henri ne fut point ce roi.

En arrivant, au lieu de détruire tous les partis, de profiter de l' amour des peuples toujours plus vif au commencement d' un nouveau regne, de rappeler à lui toute l' autorité, il se mit à la tête d' un des partis ; il chargea les peuples d' impôts ; il travailla lui-même à détruire son autorité ; il déclara la guerre aux protestans, et par-là il s' en fit des ennemis irréconciliables.

p176

Sa mere exigeait secrettement cette démarche imprudente. Cette femme, dévorée d' ambition, voyait avec désespoir son regne prêt à finir. Elle l' avait prolongé tant qu' elle avait pu : ses deux premiers fils, par leur minorité, lui avaient laissé la jouissance d' un pouvoir dont elle n' avait que trop abusé.

Leur mort même n' avait pas été exempte de soupçon : on accusait leur mere de l' avoir précipitée, et ce bruit n' était point sans fondement. Une furie qui avait commandé publiquement, sans remords, cent mille assassinats, pouvait bien s' être permis deux empoisonnemens secrets, s' ils lui avaient paru utiles.

Mais alors le crime n' était plus de saison. Elle y fit succéder une politique non moins funeste. Elle se persuada que, s' il y avait deux partis en France, elle en deviendrait la médiatrice ;

elle était flatté de jouer ce rôle qui

p177

devait lui donner de l' éclat et du pouvoir. Elle appuya donc les Guises et le parti catholique. Elle sacrifia la gloire, le repos et la vie même d' un fils qu' elle chérissait d' ailleurs, pour n' avoir point le chagrin de traîner une vieillesse languissante, et de paraître oubliée dans des lieux où elle avait si long-temps commandé.

Le duc de Guise, sûr, avec un tel appui, de paraître innocent à la cour, alla plus loin. Il avait pénétré le caractère mol et indolent du nouveau roi.

Il voyait qu' on n' avait point à craindre, de sa part, de résolution vigoureuse ; qu' en ne troublant point ses plaisirs secrets, on pourrait impunément l' attaquer dans tout le reste.

Il attirait depuis long-temps les regards du peuple : un grand nom, des qualités personnelles très-estimables, cet abord ouvert, cet air flatteur et poli, que les grands sçavent si bien prendre quand ils le veulent, le faisaient aimer de tous ceux qui l' approchaient. Il affectait, de plus, un attachement sincère pour la religion catholique. Il

p178

laissait voir une douleur amère de l' état où elle était réduite en France, et le desir le plus vif de lui rendre toute sa splendeur, par la destruction de l' hérésie. Il n' eut donc pas de peine à trouver des partisans, quand il parut se proposer cet objet.

Chapitre 5.

commencement de la ligue. Elle est approuvée par le pape, et prêchée par les moines.

des libertins ruinés, des citoyens sans nom, mais aveugles et fanatiques, des gentilshommes ambitieux concoururent à former ce qu' on

appella la *ligue* ou l' *union* . Elle devait être signée, *au nom de la très-sainte trinité*, par les princes, seigneurs, barons et bourgeois. Chacun s' engageait à y vivre et mourir

p179

pour l' honneur et le rétablissement de la religion. On jurait de sacrifier ses biens et sa vie pour faciliter ses progrès, de la venger contre tout agresseur, quel qu' il fût, et sans égard pour personne, *sans exception* . On devait lui créer un chef. On lui promettait une obéissance sans borne, et un pouvoir sans limites. Quiconque n' embrasserait point le parti de la ligue, devait en être déclaré ennemi. Le seul commandement du chef autorisait à le tuer ou à lui faire la guerre. Tous ces articles, comme on voit, étaient un complot manifeste contre le trône. Ce chef, qui ne pouvait être que le duc de Guise, devenait bien supérieur au roi même. à peine furent-ils arrêtés, qu' on eut soin d' y mettre le sceau de la religion. Le pape Grégoire Xiii, en les approuvant, fit éclater une grande joie. Aussi-tôt les chaires furent pleines de prédicateurs séditieux. On ne parla plus dans tous les confessionnaux que de l' obligation où étaient les chrétiens de

p180

signer l' union. Cette démarche devint le gage du salut ; on n' ouvrit plus la porte du ciel qu' à ceux qui donnaient à la ligue leurs signatures et de l' argent. Tous les moines reçurent leurs ordres de Rome, et ils y obéirent avec ardeur. Les jésuites, comme plus soumis, se distinguaient aussi avec plus de zèle. Un d' entre eux, nommé le pere Matthieu, fut un des plus ardens apôtres. Les voyages ne lui coûtaient rien. Sur une simple explication que

demandait un ligueur de quelque importance,
il volait à Rome ; il reparaisait
presqu' aussi-tôt, chargé de brefs,
de bulles, et donnait toutes les lumieres
demandées.

Ses confreres imitaient, autant qu' ils
pouvaient, un zele si généreux. Ils
répandaient par-tout la sainteté de la
ligue, la haine du roi et la puissance
du duc de Guise.

p181

Chapitre 6.

*mollesse et imprudence de Henri Iii.
état déplorable de la France sous son
regne.*

un pareil attentat ne put rester caché
au monarque qu' il offensait ; mais
ce faible prince n' eut pas même la
force de songer à le réprimer. Au
lieu d' écraser impitoyablement la
ligue, comme il le pouvait et comme
il le devait, il crut faire un coup de
politique très-important, en s' en déclarant
le chef. Il la signa lui-même,
et lui donnant par-là le droit de se
montrer désormais à découvert, il
arma, de toute l' autorité du trône,
un corps formé principalement pour
le renverser.

Ce n' était pourtant pas la pénétration
qui lui manquait. Il desirait la
paix, il détestait les Guises, il sentait
lui-même combien ils étaient dangereux ;
mais n' ayant pas la force de rien
vouloir, amolli par des plaisirs honteux,
les traits de lumiere qui venaient quelquefois

p182

l' éclairer, lui devenaient bien-tôt
importuns.

Il se rejetait dans son indolence,
sans que le bruit des complots, les cris
de son royaume, déchiré de tous côtés,
pussent l' en arracher. Sa grande affaire
était de prévenir les querelles que la
jalousie faisait naître entre deux de ses

mignons qu' il chérissait également.
On a peine à croire tout ce que les contemporains nous disent de ses occupations et de sa conduite. Les prodigalités, les excès révoltans de Néron, les folies de Caligula n' ont rien qu' elles ne surpassent, à la cruauté près, dont il ne parut pas capable : encore la saint Barthelemi et l' assassinat du duc de Guise donnent-ils lieu de penser que la douceur était en lui un défaut de vigueur, plus qu' un penchant à la bonté.

Il prodiguait l' argent à ces jeunes libertins dont il était entouré ; il achetait, par des gouvernemens, par des places honorables, par des dons excessifs, leurs complaisances criminelles.

p183

Le degré de leur crédit et de leurs richesses marquait celui de leur infamie.

Pour payer ces désordres, il fallait tous les jours solliciter au parlement l' enrégistrement de nouveaux impôts. Tandis qu' il n' osait aller reprendre ses places aux ligueurs qui s' en emparaient, il se rendait avec pompe au palais, pour opprimer par sa présence des magistrats respectables, qui n' avaient d' autre défense que leur vertu.

On remarquait, dans les plus petites choses, son goût pour l' inconstance et la profusion. Un article considérable de sa dépense étaient des petits chiens, des singes et des perroquets, qu' on cherchait et qu' on nourrissait à grands frais : quelquefois il s' en dégoûtait, et les donnait eux et leurs maisons. Ensuite la fureur revenait, et il fallait lui en trouver, à quelque prix que ce fût.

La superstition trouvait aussi sa place dans cette ame avilie, ouverte à tous les genres de faiblesses. Pour écarter les remords ou le dégoût des plaisirs,

p184

il se livrait à des pratiques pieuses.
Il instituait des pénitens bleus ; il en instituait de gris, de noirs. Il assistait à leurs processions, avec sa cour, suivi de ses mignons. Il y paraissait, vêtu d' un sac ; il s' y donnait la discipline. Il croyait par-là réparer sa honte et rétablir son crédit auprès du peuple, dont le coeur s' attache à tout ce qui frappe les yeux ; mais il se trompait : ses débauches et ses excès le rendaient odieux, ses processions le rendirent méprisable. Quelque zèle qu' il affectât pour la ligue, honteuse d' avoir un pareil défenseur, elle n' en devint que plus ardente à sa perte. Pour qu' il ne manquât à la France aucun des fléaux qui peuvent augmenter le malheur des peuples, une maladie, qu' on nomma la coqueluche, la parcourut toute entière : la peste ravagea Paris. Les français, effrayés par la corruption de l' air, ruinés par leur roi, égorgés par leurs compatriotes, ne trouvaient plus d' asyle au

p185

milieu de leur pays. Ce n' était pourtant encore que le commencement des désolations qu' ils avaient à craindre.
Chapitre 7.

continuation des troubles de France : rapports secrets de la ligue avec les conjurations formées en Flandre et en Angleterre.

la guerre était sérieusement allumée en France. Le roi de Navarre, Henri De Bourbon, digne de succès moins funestes, forcé malgré lui d' opprimer un peuple qu' il aimait et qu' il devait un jour gouverner, s' était mis à la tête des protestans. Il n' y avait point de province qui ne fût saccagée par trois ou quatre armées.

Les catholiques prenaient une ville, ils la pillaient, ils en pendaient les défenseurs, ils en égorgeaient les habitans. Les réformés, quelque temps

après la reprenaient et la traitaient de même. Il y avait tous les jours des combats sanglans et des châteaux brûlés. On se battait, de part et d' autre, avec tout l' acharnement des guerres civiles : celle-ci avait même quelque chose de plus cruel, parce que c' était une guerre de religion.

On la faisait toujours au nom du roi. Il n' y prenait pourtant d' autre part que de ne pas l' empêcher. Le duc de Guise, de son côté, ne paraissait pas encore la conduire. Il ne voulait se montrer que quand son nom pourrait éclipser tous les autres. Celui du roi n' était pas assez obscurci, pour qu' il pût se flatter de l' effacer sans peine. Il laissait patiemment mûrir ses projets. Il attendait que le temps et les intrigues de ses créatures lui livrassent une proie qui ne pouvait lui manquer. Il n' oubliait cependant aucun moyen d' augmenter son crédit. Il cherchait des ressources jusques dans les étrangers. Il en demandait sur-tout à l' Espagne, que son propre intérêt engageait à ne lui rien refuser.

On a vu la Flandre et la Hollande révoltées contre la barbarie de Philippe II,

opposer enfin le plus légitime de tous les droits à la plus injuste de toutes les violences. Ces provinces se soutenaient toujours, malgré les efforts du tyran. Elles étaient secondées et conduites par un homme qui, sans pouvoir, sans titre, et presque toujours traversé par la fortune, a pourtant égalé la réputation des plus grands rois.

C' était le fameux Guillaume De Nassau, prince d' Orange. Il avait embrassé la réforme : cependant il était resté fidele à Philippe, tant qu' il avait pu l' être avec sûreté. Il n' avait pas tenu à lui que la Flandre ne fût soumise ; et elle l' aurait été, si l' on avait suivi ses

sages conseils.

Quand il s'aperçut que les ministres espagnols ne demandaient que du sang, qu'ils paraissaient plus curieux de massacrer les flamands que de les gouverner ; il s'était décidé à repousser la force par la force : il avait consacré ses biens, ses travaux, et même sa famille, à la défense commune de la liberté.

p188

Il semble que les états de Flandre auraient pu, comme ceux de Hollande, se contenter d'avoir pour chef un prince à qui ils devaient tant. Mais d'autres seigneurs, jaloux de sa réputation, avaient cabalé, pour forcer les flamands à chercher une protection étrangère. Ils avaient appelé d'abord l'archiduc Matthias, frère de l'empereur Rodolphe. Ce prince, n'ayant aucun talent par lui-même, et n'étant point soutenu par son frère, n'apporta à Anvers qu'un grand nom, sans aucune ressource.

Ces mêmes flamands, dégoûtés, se donnerent bien-tôt au quatrième fils de Catherine De Médicis, au duc d'Anjou, frère du roi de France. Quoique le duc d'Anjou ne fût pas non plus connu par un grand mérite personnel, le voisinage de la France, la tendresse de sa mère et de son frère, promettaient à ceux qui le reconnaissaient un puissant appui.

Philippe le sentait bien. Il n'oublia rien pour mettre la France hors d'état

p189

de secourir le frère de son roi. Ils s'appliqua à y faire naître tant de troubles, qu'elle ne pût donner aucune attention à ce qui se passait à ses portes. Ce fut là l'origine de ses liaisons avec le duc de Guise.
Chapitre 8.

*conspirations conduites ou encouragées
par des jésuites ou autres religieux,
contre le prince d' Orange, à la sollicitation
de Philippe II.*

on sait que le roi d' Espagne n' était
pas délicat sur le choix des moyens.
Il avait déjà mis à prix la tête du
prince d' Orange. Il avait tâché de faire
assassiner cet homme respectable, dont
il ne pouvait ni vaincre le courage,
ni décréditer la vertu.
Les plus grands crimes trouvent toujours
des mains pour les commettre,
quand ils trouvent des bouches pour
les ordonner. La récompense promise,
pour le sang du prince d' Orange, tenta

p190

un banquier nommé *Anastro* , dont
les affaires allaient mal.
C' était un homme devenu prudent
par l' expérience. Il ne voulut pas courir
le risque d' une entreprise dont il
comptait recueillir le fruit. Il prit un
de ses commis âgé de vingt ans : c' est
l' âge du fanatisme et de la séduction.
Il l' éblouit par des promesses ; il le
fortifia par des secrets magiques, par
des toiles qui avaient touché à notre-dame
d' Oviedo.
Un dominicain vint encore aider ce
courage chancelant. Il l' assura qu' il pouvait
en conscience tuer un prince hérétique,
pourvu que *ce ne fût point par
avarice, et qu' il n' eût en vue que la
gloire de Dieu et le service du roi* .
Ce moine le confessa, le communia,
lui promit l' impunité ou le
paradis ; mais l' entreprise n' ayant point
réussi, le prince n' étant point mort du
coup, l' assassin fut tué sur le champ,
et le dominicain pendu quelque temps
après.

p191

Comme on ne punit point les rois,
Philippe voyant cette conspiration manquée,

se hâta d' en former une autre.
Il se proposait d' envelopper le duc
d' Anjou et le prince d' Orange dans
une perte commune, et de susciter en
France un nouveau trouble qui pût
l' empêcher de penser à les venger. Il y
eut donc un traité passé entre lui et les
princes lorrains. Ceux-ci s' engageaient
à lui fournir un meurtrier. Philippe de
son côté leur promettait de l' argent et
des troupes s' il en était besoin.
Les Guises, qui avaient autour d' eux
des gens propres à tout, eurent bientôt
trouvé celui qu' il leur fallait. Ils envoyèrent
en Flandre un scélérat, nommé
Salseda , condamné à la corde à Rouen,
sauvé par le crédit du duc, et prêt à
exposer pour son service la vie qu' il
tenait de lui.
Il devait se rendre auprès des deux
princes avec un régiment levé exprès,
et profiter des occasions pour se défaire
d' eux ou pour livrer les places qui lui
seraient confiées ; mais la providence,
qui ne permet pas que tous les crimes
soient heureux, fit encore échouer
celui-ci. Salseda fut pris et interrogé.

p192

Chapitre 9.

*dépositions de Salseda. On en instruit
le roi qui les néglige.*

les dépositions du coupable avaient
de quoi effrayer tout autre homme que
Henri Iii, à qui on eut soin de les envoyer.
Il détailla tout le plan de la conjuration.
Il en nomma les complices.

C' étaient les plus grands seigneurs du
royaume ; plusieurs même de ceux
dont le roi payait si cher la coupable
amitié.

Mais cet infortuné prince, semblable
à ces malades qui dans un assoupissement
mortel supportent impatiemment
qu' on les réveille, ne fit aucun
usage des lumières qu' on lui donnait ;
soit qu' il craignît d' avoir trop à punir ;
soit, comme il est plus probable, qu' il
craignît seulement l' effort nécessaire
pour en venir là, il ferma les yeux sur
un danger qui devenait de jour en jour

plus terrible.
Salseda exhorté, à ce qu' on prétend,

p193

par un jésuite, ayant désavoué tout
au moment du supplice, Henri fut fort
aise de voir les choses devenir problématiques :
à force de tâcher de se persuader
qu' il n' y avait point de péril,
il le crut dissipé. Par-là il mit le comble
au mépris qu' on avait pour lui. Il
fortifia la ligue qu' une résolution vigoureuse
aurait peut-être encore pu
anéantir.

Ce caractere paraît inconcevable : on
ne peut pas imaginer qu' un prince, si
près du précipice, conserve encore une
indolence qui tient de la stupidité plus
que de la faiblesse. Mais tel était Henri ;
il n' était frappé, comme les enfans,
que d' un amusement présent. Il aurait
laissé volontiers aux Guises l' administration
pénible des affaires, pourvu
qu' ils lui eussent assuré des plaisirs tranquilles.
Dans le temps qu' on désolait ses provinces,
qu' on creusait sous ses pieds
un abîme où l' on ne songeait qu' à le
faire tomber, il achetait des livres de

p194

vélin manuscrits, et pleins de mignatures
assez jolies ; il s' occupait sérieusement
à les découper, il passait
les journées entières à en orner ses oratoires.
Chapitre 10.

*nouvelle conspiration contre le prince
d' Orange, dirigée par plusieurs
moines. Il est assassiné.*

Philippe était bien sûr de désoler la
France gouvernée par un pareil roi ;
mais il voulait auparavant trouver une
main qui le défit de cet incommode
prince d' Orange, dont il croyait la
mort nécessaire à la soumission des
Pays-Bas. Enfin il fut servi par un
jeune homme, appelé Balthasar Gerard,
qui crut, comme les autres, faire

son salut en tuant un prince hérétique.
Il avait consulté successivement un
cordelier et quatre jésuites. Tous cinq

p195

lui promirent la couronne du martyr :
c' était l' esprit du temps. Cette doctrine
détestable étant appuyée, d' un côté par
un pape et ses théologiens, de l' autre,
par un prince puissant qui y joignait
des promesses séduisantes, elle ne pouvait
manquer de faire impression sur
quelques esprits.

Le pape et Philippe ne voyaient pas
qu' ils donnaient des armes contre eux-mêmes.

Le prince d' Orange et les ministres
réformés pouvaient les proscrire
à leur tour. Ils avaient même une raison
de plus, c' était celle d' employer,
pour se défendre, les mêmes moyens
avec lesquels on les attaquait.

Mais on doit cette justice en général
à tous les protestans, qu' ils ont été
moins furieux et plus éclairés que les
catholiques. En s' éloignant du sein de
l' église, ils ont aussi rejeté cet esprit
cruel qu' elle désavoue, et qu' on s' est
trop efforcé de lui donner. Ils n' ont
jamais eu recours à l' assassinat, au poison,
à ces ressources des lâches, dont
d' indignes ministres de l' église n' ont
que trop souvent fait à ses enfans une
triste nécessité : ils ont été plus d' une
fois les victimes de ces attentats, mais

p196

ils ne les ont jamais commandés.
C' est ce qui arriva au prince d' Orange ;
il fut assassiné au commencement
de mai 1584, par ce Gerard dont j' ai
parlé. Il mourut à Delft au milieu d' un
peuple qu' il avait si long-temps défendu,
après une vie glorieuse, inquiétée
par une foule d' ennemis, dont l' acharnement
même prouvait combien il leur
était supérieur.
Philippe avait été aussi débarrassé

quelque temps auparavant du duc d' Anjou :
il était mort dans la même année,
haï de ces flamands qui l' avaient choisi
pour leur souverain ; et il avait mérité
leur haine. Gêné par le pouvoir des
états qui le voulaient bien pour prince,
et non pas pour tyran, il avait essayé de
s' emparer, par une trahison secrète,
de leurs meilleurs villes : il y fit
massacrer beaucoup de bourgeois ; mais
enfin ses troupes ayant été repoussées, il
ne lui resta que la honte d' un crime
inutile, et le juste ressentiment d' un
peuple qui ne l' avait pas élu pour en
être égorgé.

p197

Chapitre 11.

autres conspirations en Angleterre.

part qui prennent les jésuites.

le même fanatisme, qui armait
tant de mains contre le prince d' Orange,
agissait aussi en Angleterre. La
reine élisabeth n' était pas moins
odieuse à Rome et à l' Espagne. Philippe
préparait déjà contre elle cette
fameuse flotte que les espagnols nommerent
l' invincible, et que les anglais
trouverent pourtant le moyen de
vaincre.

Suivant sa coutume, ce prince n' était
pas fâché de la faire précéder par
des assassins : un crime coûte moins de
temps et d' argent qu' une grande flotte,
et Philippe était économe.

La reine d' Angleterre se vit bientôt
menacée par des ennemis secrets, et
par cela même plus redoutables. Dès
l' an 1581, il était parti d' un séminaire
formé à Rheims par les jésuites, pour
servir de retraite aux catholiques anglais,

p198

un détachement de prêtres, destinés
à prêcher à Londres la révolte, et
tous les excès qui peuvent la faciliter.
Un évêque, âgé de quatre-vingt

ans, avait trouvé encore assez de force pour se rendre de Rome en France à dessein de diriger cette sainte entreprise. Il apportait avec lui le plan résolu et formé sous les yeux du pape. On devait prendre cinquante hommes armés pour massacrer la reine dans quelque une des visites que cette princesse sage faisait souvent dans son royaume. On lui joignait quelques-uns de ses officiers, dont on craignait le courage ou le crédit : ensuite tous les conjurés avec les catholiques auraient reconnu pour reine Marie Stuard, et l'auraient placée sur le trône ; mais un contre-temps fit tout découvrir. Les jésuites et leurs prêtres furent pendus. élisabeth renouvella la sévérité de ses anciennes ordonnances contre les catholiques, et sur-tout contre leurs prédicateurs.

p199

En 1584, on fit naître à un jeune homme, nommé Guillaume Parri, le dessein de s'immortaliser en tuant cette princesse excommuniée. Ces sortes d'esprits forment d'eux-mêmes le premier projet ; mais ils ont besoin ensuite d'être guidés par des ames plus fermes, qui étouffent les remords que l'idée d'un crime ne manque jamais de produire. Parri fut d'abord encouragé à Venise par un jésuite italien, nommé Palmio. à Paris, un autre jésuite nommé Vatz lui fit presque abandonner son entreprise. Cet honnête homme lui prouva par mille raisons qu'il n'était jamais permis, même par la religion, de troubler l'état et d'attenter à la vie des rois. Il lui cita beaucoup d'autres jésuites qui pensaient comme lui. Ce qui prouve que dans une société nombreuse, il y a toujours des coeurs vertueux qui condamnent le crime, tandis qu'il y a des scélérats qui l'approuvent. Malheureusement pour Parri, il tomba entre les mains d'un autre jésuite

plus courtisan. On le mena chez des cardinaux. On lui fit venir des lettres du pape : on eut bientôt rallumé la fureur que Vatz avait tâché d'éteindre. Fortifié par ces perfides conseils, le misérable partit pour Londres ; mais s'étant indiscretement ouvert à un parent, dont il croyait faire un complice, il fut pris et puni.

Deux ans après cette conspiration, l'ambassadeur d'Espagne travailla à en former une autre. Les moyens étaient mieux choisis, et le prétexte plus spécieux.

On se souvient que l'infortunée Marie, reine d'Écosse, avait été arrêtée en cherchant un asyle en Angleterre. Elle languissait depuis dix-huit ans dans une dure captivité : ce fut sa délivrance qu'on parut se proposer.

On devait, aussi-tôt qu'Élisabeth serait expirée, tirer Marie de prison, la couronner reine ; et pour assurer le commencement de son règne, on devait transporter des troupes françaises et espagnoles qui attendraient l'ordre sur les côtes.

Chapitre 12.

dernier complot tramé en Angleterre contre Élisabeth, à la sollicitation de la reine d'Écosse et du roi d'Espagne, sous la direction d'un jésuite.

on avait informé de ce projet la reine d'Écosse. On lui avait fait promettre que, si Jacques son fils ne voulait pas se faire catholique, elle adopterait Philippe, ce zélé défenseur de la foi, et lui céderait tous ses droits. Cette femme, qui avait empoisonné son mari par vengeance et par libertinage, promit sans peine de déshériter son fils, pour recouvrer sa liberté et sa couronne. Ces mesures ainsi prises, il ne manquait plus qu'une main pour exécuter sur Élisabeth la première partie du complot. On choisit encore un jeune homme : car il faut remarquer que

dans cette suite d' horreurs et d' assassinats
trop multipliés, aucun de ceux qui

p202

s' offrirent pour en être les exécuteurs,
n' avait trente ans.
Celui-ci, nommé Babington, était
d' une maison illustre. Il avait de l' esprit
et les passions vives. On chargea
un jésuite nommé Balard de le séduire.
Il employa, pour remuer ce coeur crédule
et ambitieux, tous les ressorts
imaginables. Il lui représentait élisabeth
excommuniée, privée de
son droit au trône par le vicaire de
Jesus-Christ.

Depuis ce temps-là, disait-il, son
regne n' est point légitime : c' est un
pouvoir qu' elle usurpe contre les loix,
c' est une tyrannie détestable qu' elle
exerce sur les adorateurs du vrai dieu.
*lui ôter la vie, c' est comme si vous l' ôtiez
à un réprouvé, à un païen, à un
homme maudit du ciel. c' est accomplir
les loix divines et humaines ; enfin
songez à la récompense qui vous attend
en ce monde ou dans l' autre.*
On prétend que la récompense en ce
monde était la reine Marie elle-même.
Le jésuite lui en promit la possession.

p203

Le jeune homme, enivré d' espérances,
promit tout : il choisit, pour
verser le sang de la reine, le 24 d' août,
le même jour de la saint Barthélemi,
déjà souillé en France, quatorze ans
auparavant, par les ordres d' une autre
reine aussi furieuse que celle-ci était
sage. Le complot fut découvert avant
l' exécution ; mais il eut des suites bien
funestes pour la malheureuse princesse
qui l' avait autorisé du fond de sa prison ;
Marie fut chargée par les
dépositions de tous les conjurés. élisabeth
se trouva alors dans un très-grand
embarras.

Chapitre 13.

condamnation et exécution de la reine d'écosse.

le crime était évident. Depuis dix-huit ans on avait plusieurs fois conjuré contre sa vie. Le nom de la reine d'écosse avait toujours été le prétexte des conspirations, elle-même y avait trempé. La dernière avait encore quelque chose de plus odieux et de plus terrible que les autres. Laisser subsister ce nom en Angleterre, c'était y conserver une source intarissable de troubles et de complots, qui pouvaient enfin réussir.

D'un autre côté, Marie était reine ; élisabeth tremblait de donner des exemples dont on ne pouvait manquer de profiter pour la faire haïr davantage. Elle avait à craindre le ressentiment de Jacques, roi d'écosse, qui redemandait sa mère, et de tous les catholiques, dont sa mort pouvait augmenter la fureur.

Elle crut trouver un moyen d'accorder ces différens intérêts ; elle laissa agir une commission du parlement, qui jugea Marie, et la condamna à mort. Elle se conduisit même de façon que les juges purent faire exécuter l'arrêt, sans qu'elle parût y avoir donné un consentement bien formel.

Alors elle n'oublia rien pour relever la mémoire d'une rivale qu'elle ne craignait plus. Elle versa des larmes ; elle affecta d'être inconsolable ; elle lui fit des funérailles magnifiques.

Peu de personnes furent dupes de cette prétendue politique. On savait bien qu'elle était trop éclairée et trop absolue pour n'être pas informée de ce qui se passait dans son royaume. On savait bien aussi que personne n'aurait osé hasarder une pareille démarche, si l'on n'eût été sûr qu'elle serait

approuvée.

Les anglais, chez qui les rois sont soumis aux loix plus qu' ailleurs, et quelquefois même aux peines portées par ces loix, voulurent justifier la tragédie sanglante qui venait de se passer chez eux. Ils en firent une apologie publique. Ils y mirent plus d' érudition

p206

que de bon sens. On cita des violences commises par des tyrans, par des usurpateurs, par des papes. On ne voyait pas que ces citations étaient déshonorantes. C' était faire tort à élisabeth que de la justifier par des exemples détestés. La question toute entière pouvait se réduire à ce peu de mots : les rois, quand ils exigent des crimes, sont-ils aussi coupables que leurs sujets quand ils les exécutent ? La couronne autorise-t-elle à commander des assassinats avec impunité ? Et des princes se rendent-ils coupables, en châtiant avec les formalités de la justice, ceux de leurs pareils qui le sont devenus.

p207

LIVRE 9

Chapitre 1.

établissement des jésuites au Japon.

je suis las de parler toujours de sang répandu, de crimes ou commis, ou punis. Ceux qui auront la patience de me lire, ne doivent pas être moins dégoûtés de voir perpétuellement des papes, des rois, des dominicains,

p208

des jésuites, multiplier ces horreurs,

et ne rien oublier pour les rendre plus communes. Nous ne sommes pourtant pas au bout ; mais l'histoire offre dans le même temps quelques événements moins funestes, comme une espèce de repos pour l'écrivain et pour les lecteurs.

La religion, qui causait tant de troubles en Europe, pénétrait au Japon. Ses sectateurs y étaient encore tranquilles, parce qu'ils étaient peu nombreux. Dès qu'ils se crurent assez forts, ils ne manquèrent pas, comme ailleurs, d'essayer à se rendre redoutables ; mais ces fiers insulaires couperent sans ménagement, comme on le verra, tous les liens qui les attachaient à l'Europe. Ils noyèrent un christianisme séditieux dans le sang des chrétiens révoltés. Ils chassèrent pour jamais des prédicateurs turbulents, dont les exemples faisaient plus haïr la religion, que leurs discours ne pouvaient la faire aimer. Vers la fin du seizième siècle, ils n'avaient pas encore eu besoin de recourir à un remède si violent. L'imprudence de François Xavier avait instruit ses successeurs. Ils s'y étaient pris autrement

p209

pour s'assurer un bon accueil dans ces îles, et ils avaient réussi. Les japonais étaient divisés alors sous le gouvernement d'une multitude de petits souverains. Malgré les trésors que la nature a prodigués à leur pays ; ils paraissaient curieux des productions d'une industrie étrangère. Les portugais trouvaient un gros avantage à échanger les bagatelles de l'Europe contre les bagatelles de l'Asie. Ce fut pour eux une nouvelle branche de commerce. Les jésuites prédicateurs se mirent à la suite des portugais négociants. Ils profitèrent habilement de la jalousie que l'arrivée des vaisseaux étrangers répandait parmi les petits rois du Japon. Ceux-ci cherchaient à s'en procurer les avantages au préjudice les uns des autres. Les portugais

portaient des armes, des tableaux, des étoffes.

Les jésuites, qui peut-être étaient intéressés dans les cargaisons, engageaient les capitaines à ne mouiller

p210

qu' où il leur plaisait : par-là ils étaient les maîtres du commerce ; on n' avait point de marchandises de Lisbonne, à moins qu' on ne prît en même temps un jésuite.

Celui-ci, dès qu' il avait obtenu d' être souffert, travaillait ensuite avec adresse à se faire aimer. Leurs complaisances, soutenues du retour fréquent des vaisseaux portugais, les faisaient réussir. Ils baptisaient quelques prosélytes parmi le peuple, pour qui les choses nouvelles ont toujours de l' attrait. Ils gagnaient aussi quelques seigneurs plus faibles ou plus vieux que les autres. On ne manquait pas de faire valoir en Europe ces glorieuses conquêtes : on n' y parlait que du triomphe de la religion, du désespoir des bonzes et de la soumission des rois ; mais ce n' était pas assez de dire que les japonais étaient convertis, il fallait le prouver.

p211

Chapitre 2.

ambassade japonaise envoyée au pape par les jésuites.

du temps de Clement Vii, il était venu de l' Abyssinie, du fond de l' Afrique, des ambassadeurs negres pour baiser les pieds du saint pere. Un prêtre séculier avait aussi gagné au christianisme cette nation, qui depuis n' a plus voulu entendre parler ni de prêtres ni des chrétiens.

Les jésuites penserent à imiter cet exemple édifiant. Ils crurent que rien ne serait plus honorable pour eux et plus flatteur pour le pape, que de lui faire voir des japonais à ses pieds. En

effet le Japon est bien plus éloigné
que l' Abyssinie.
Ils députèrent donc quatre seigneurs
du pays avec un jésuite, pour les accompagner
jusqu' à Rome. Ils se disaient

p212

l' un petit-fils, l' autre neveu de deux
rois, les deux derniers prétendaient
être des particuliers de la première distinction.
On n' a point démêlé si réellement
ils jouissaient chez eux des titres dont
ils se paraient dans la route, ou si
c' étaient des gens gagnés, qui, dans l' espoir
d' une grande récompense, se prêterent
à jouer ce brillant personnage ;
mais ils étaient japonais, cela suffisait
pour être crus et reçus avec magnificence.
Ils traversèrent l' Espagne. Le religieux
Philippe li ne manqua d' y
faire des honneurs infinis à des hommes
que l' amour de la religion engageait
à faire un si long voyage.
En Italie, tous les cardinaux s' empressèrent
d' aller au devant d' eux.
On les conduisit en pompe à l' audience
du pape, à qui, malgré sa vieillesse, ce
spectacle semblait rendre des forces.
Ils lui présenterent des lettres écrites
au nom des rois dont ils se disaient

p213

ambassadeurs, composées en japonais,
par les jésuites, et traduites par eux en
italien. On conçoit que le saint-pere
dut n' y trouver rien que d' agréable.
L' une s' adressait à l' *adorable qui tient
sur la terre la place du roi du ciel... etc. .*
Ces trois princes s' excusaient, sur leur
âge et sur leurs affaires, de ce qu' ils
n' allaient pas en personne rendre leurs
hommages au vicaire de Jesus-Christ.
Ils faisaient aussi un petit éloge des
jésuites, que la vanité des secrétaires
n' avait pu s' empêcher d' y glisser.
Le pere conducteur renchérit encore
sur les lettres ; il donna au pape les

louanges que méritait son zèle pour
l'agrandissement du christianisme ;
mais il n'oublia pas de lui faire remarquer
qu'il ne pouvait trouver de meilleurs
ouvriers que ceux qui allaient lui
faire au fond de l'Inde des conquêtes
dont il voyait les preuves.

p214

Le bon vieillard était pénétré de joie :
il récita le psaume *nunc dimittis servum
tuum*, comme s'il n'avait plus rien à
desirer au monde après cette cérémonie.
En effet, il mourut peu de temps après.
On n'oublia pas dans son épitaphe
de faire mention de l'ambassade du
Japon. On lui éleva une statue : on
écrivit au pied que c'était pour avoir
aboli l'impôt sur la farine, et reçu les
ambassadeurs japonais avec autant de
magnificence que devait le faire un
vicaire de Jésus-Christ.
Son successeur, moins crédule peut-être,
et se défiant de cette comédie
dont il pénétrait les raisons, se hâta
de congédier les ambassadeurs. Il leur
donna en partant sa bénédiction, et
trois mille écus. Voilà ce que produisit
cette ambassade dont le pompeux récit
occupe une longue place chez bien des
écrivains.

p215

Chapitre 3.

*correction du calendrier, sous le pontificat
de Grégoire XIII.*

un autre événement plus mémorable
contribua encore à illustrer le
pontificat de Grégoire. La disposition
de la société humaine exige que le
temps y soit marqué par des divisions
fixes, établies sur des mesures certaines
et constantes. Les hommes ne trouvaient
point ces mesures sur la terre, où tout
change avec rapidité. Ils les ont cherchées
dans le ciel, où les révolutions
périodiques des astres paraissent s'accomplir

avec une régularité inaltérable.
Ce fut sur le cours du soleil et de la
lune qu' on dressa les premiers calendriers ;
mais il fallut souvent y faire
des réformes : une erreur insensible
d' abord devenait considérable au bout
de plusieurs siècles. Malgré les corrections

p216

de Jules César et du concile de
Nicée, il se trouvait, au temps du concile
de Trente, une différence de dix jours
entre l' année civile et l' année réelle.
L' équinoxe du printemps, fixé au 21
de mars dans le quatrième siècle, était
au 11 de ce mois dans le seizième :
cela venait de la précession des
équinoxes, espèce de mouvement rétrograde,
particulier à la terre, qui
fait passer successivement les équinoxes
et les solstices par tous les points du
zodiaque.
Cette erreur était visible et préjudiciable.
Le concile de Trente chercha
à la corriger, mais la difficulté des
moyens fit évanouir l' utilité du projet.
Grégoire XIII s' en occupa sérieusement.
Il invita tous les astronomes à
chercher des méthodes qui pussent guérir
le mal passé, et obvier au mal à venir.
De toutes celles qui furent proposées,
la plus simple était celle d' un médecin
italien, nommé *Lilio* , qui retranchait
tout d' un coup dix jours de l' année
courante, et établissait dorénavant, de
quatre ans en quatre ans, une année
plus longue d' un jour, comme on le
fait aujourd' hui.

p217

Cette méthode fut adoptée dans tous
les royaumes catholiques sans difficulté,
et non pas chez les protestans :
ils y opposèrent un entêtement qui n' est
pas raisonnable ; ils ne s' en dissimulaient
pas la nécessité, mais ils ne
voulaient point le tenir des mains du

pape.

Ce n' est que de nos jours que les progrès de la raison leur ont fait sentir qu' ils pouvaient profiter des lumieres d' un italien, sans se soumettre à la cour de Rome ; et que, réformer le calendrier, n' était pas compromettre leur créance. Il est singulier que, dans l' inscription mise au pied de la statue de Grégoire Xiii, on ne parle pas de la réforme du calendrier ; il semble pourtant qu' elle lui fait au moins autant d' honneur que les lettres du roi de Bango ou du prince d' Omura.

p218

Chapitre 4.

*grace accordée aux jésuites par Grégoire Xiii.
progrès de leurs missions.*

ce pontife se signala encore par son goût extraordinaire pour les missions ; il y donna un soin particulier, il favorisa tous ceux qui y travaillaient : on sent que les jésuites n' avaient garde d' être oubliés dans la distribution de ses graces.

Il s' intéressa pour eux en Europe ; il les soutint, il les fit souvent dépositaires de son pouvoir dans le reste du monde.

Il leur accorda entr' autres privileges celui d' avoir avec eux de petits autels portatifs pour dire la messe par-tout où ils se trouveraient. Ces autels n' étaient autrefois qu' une table ordinaire ; un usage fondé sur la décence en a

p219

fait depuis des tables consacrées par une bénédiction spéciale aux mysteres qui s' y célèbrent. Comme leur défaut mettait souvent les jésuites dans l' embarras, Grégoire Xiii leur permit d' en avoir toujours avec eux de petites toutes consacrées.

Ils en avaient besoin ; leurs courses continuelles, et l' envie d' en faire, augmentaient

avec leur nombre : leurs établissements couvraient déjà toutes les côtes de l' Afrique et de l' Asie. On a vu ce qu' ils faisaient au Japon : un d' entr' eux avait osé pénétrer jusqu' au Monomotapa ; mais, ayant été pendu par l' ordre d' un roi negre qu' il avait baptisé, ses confreres n' oserent plus se compromettre avec des prosélytes si peu reconnoissans. Ils resterent sur la côte, où la présence des soldats portugais inspirait plus de respect pour les prédicateurs.

Ils y trouvaient des mahométans, des idolâtres, adoreurs de Kaka, ce dieu du Japon, connu à Siam, à la Chine, sous les noms de Sommona-Codom, de Foé : ils entreprenaient d' y convertir d' autres idolâtres croyans à la métempsycose, et descendans de

p220

ceux qui avaient eu l' honneur d' instruire Pythagore. Enfin, ce qui paroîtra étonnant, ils y rencontraient jusqu' à des chrétiens, et ce n' étaient pas les plus faciles à se rendre.

Chapitre 5.

ce que c' était qu' une église chrétienne existante au Malabar, sans relation avec le reste de la chrétienté.

il y avait au Malabar une église qui faisait remonter son origine jusqu' au temps des apôtres : elle prétendait devoir sa naissance à s Thomas, qui, dans le partage du monde, fait entre les disciples de Jesus-Christ, avait eu pour sa part la Chine et les Indes. Les peuples de sa communion s' appelaient *chrétiens de saint Thomas* . Ils ne manquaient pas de fortifier cette tradition par le récit de plusieurs prodiges. Elle pouvait être fausse ainsi que ses

p221

miracles ; cependant on ne peut douter que l' église où elle subsiste ne soit

très-ancienne et au moins du sixième siècle. Elle fut, dans ce temps-là, ou établie, ou gouvernée par des prêtres perses. Ceux-ci, en apportant aux Indes leur christianisme, y firent aussi passer les sentimens de Nestorius, ce patriarche de Constantinople, condamné en occident comme hérétique, et révééré en orient par les schismatiques comme un grand saint.

Quand la désolation de l'empire romain, devenu empire grec, fut au comble ; quand les barbares orientaux déchirèrent ce vaste corps en Asie, comme ceux de l'occident le démembraient en Europe, les secousses terribles que le monde éprouva, rompirent les liens qui attachaient les différents peuples. L'Inde, qu'on n'avait pas encore trop bien connue, fut tout-à-fait oubliée.

La religion rétablie y subsista toujours, mais sans communication avec le reste de l'univers, excepté pourtant le patriarche de Mosul, que les malabares appelaient patriarche de Babylone. Ils le reconnaissaient pour leur

p222

pape, et recevaient de lui le seul évêque dont leur pays eût besoin. Cette église se soutint pendant plus de neuf cents ans, ainsi perdue pour l'Europe, fidelle à l'ancienne discipline, comptant au nombre des saints Nestorius et d'autres prélats bannis de nos calendriers, et ne connoissant point absolument l'existence du pape ni des chrétiens occidentaux.

Les protestans n'ont pas manqué de profiter de cette découverte pour tâcher de donner une nouvelle force à leurs sentimens. L'église malabare, formée incontestablement, suivant eux, avant que la supériorité de celle de Rome fût bien reconnue, en rejette plusieurs dogmes ; elle n'admet que trois sacremens, le baptême, l'ordre et l'eucharistie ; elle déteste la confession auriculaire ; elle abhorre les images : la croix est le seul objet sensible

qu' elle honore d' un culte religieux.
Les portugais eux-mêmes qui l' ont
fait connaître, sont obligés d' avouer
que rien ne ressemblait tant à la doctrine

p223

des réformés de nos jours : ils ont
prétendu que c' était de-là que les réformateurs
avaient tiré la plupart de
leurs dogmes, quoique peut-être ni
Luther, ni Calvin n' aient jamais sçu
que leur créance existât ainsi avant eux
dans ce petit coin du monde.

Chapitre 6.

*les jésuites essaient de parvenir à diriger
l' église malabare. Comment ils
y réussissent.*

quoi qu' il en soit, plus cette sage
église était nombreuse et éloignée de
l' église romaine, plus il y aurait eu
de gloire à l' y ramener. Le premier
qui l' entreprit, fut un cordelier portugais :
il vint prêcher aux chrétiens
de saint Thomas la nécessité de se soumettre
au pape, de croire Nestorius,
leur patriarche, et ses évêques, damnés,
de se confesser à lui, et beaucoup

p224

d' autres choses qu' ils n' avaient jamais
entendues.

Du reste, ce cordelier n' était pas
un grand missionnaire : il n' était capable
que de prêcher avec zèle ; mais
il ne savait ni vendre des toiles, ni
acheter du poivre, ni faire agir à
propos l' autorité séculière. Il ne réussit
point ; ses travaux furent stériles au
milieu d' une moisson si abondante.
Les jésuites apprenant que le pays
produisait de belles toiles, du coton,
de l' ivoire, de l' or, ne désespérèrent
pas de s' y occuper fructueusement : ils
y passerent, ils y établirent d' abord,
suivant leur coutume, un college pour
l' éducation de la jeunesse. C' était le
moyen de s' assurer de la génération

suivante, s' ils ne pouvaient gagner la génération actuelle.

Mais, trouvant encore ce moyen trop lent, ils en prirent un plus expéditif : ils se persuaderent que, pour devenir maîtres du troupeau, il ne falloit que subjuguier le pasteur. Ils engagèrent donc le vice-roi de Goa à faire arrêter l' évêque pour l' envoyer à Rome, où ils espéraient qu' on saurait bien lui prouver la nécessité de se soumettre au pape.

p225

Cela fut exécuté. On pourrait demander quel droit avaient les portugais et les jésuites sur le chef indépendant d' une église libre, formée et soutenue sans eux pendant tant de siècles ? Mais quel droit avaient-ils aussi sur le reste du pays où ils s' établissaient en conquérans, dont ils détrônaient les rois et faisaient les peuples esclaves ? Celui de la force apparemment, et ce droit-là n' a pas besoin d' apologie.

Chapitre 7.

persécution qu' on fait éprouver à un évêque malabare.

ce malheureux évêque, transporté à la cour du pape, y fut soigneusement examiné. On s' informa de son pouvoir, de sa juridiction, de sa maniere d' exercer les fonctions épiscopales. On apprit avec étonnement qu' il

p226

était juge suprême dans toutes les affaires civiles. On sçut de sa bouche que les chrétiens de son diocèse n' avaient pas d' autre magistrat ; que lui et ses arrêts étaient respectés et exécutés sans appel, de sorte qu' il ne laissoit que le criminel seul à la disposition des rois. Son sort, à cet égard, fut approuvé et envié de tous les prélats, mais on déplora son aveuglement

sur le reste.

Il ne voulait d' autre supérieur que le patriarche de Babylone ; il ne mettait point de vin dans le calice en consacrant les prêtres ; il ne donnait point de dispenses, il ne confirmait point : tout cela fit penser aux évêques italiens que celui des Indes pouvait bien n' être ni prêtre ni évêque.

On l' obligea donc de jurer obéissance au pontife de Rome, et de renoncer à celui de Babylone : on lui conféra en cérémonie le sacerdoce et l' épiscopat ; ensuite on le laissa partir avec des lettres-patentes signées par le cardinal camerlingue, pour apprendre aux portugais et aux malabares que son ordination était légitime, et qu' on lui devait dorénavant le plus grand respect.

p227

Le prélat negre étant revenu chez lui, oublia tout ce qu' il avait promis à Rome ; seulement, pour satisfaire les portugais, il ordonna tous ses prêtres une seconde fois, et bientôt après, une troisième, sous les yeux de deux jésuites envoyés exprès pour voir s' il y aurait du vin dans le calice à cette cérémonie.

Elle ne nuisait point à ses droits ; sa répétition augmentait même ses revenus : car, au malabar l' ordination se paie à l' évêque ; le baptême, la communion, aux simples prêtres ; et tous n' ont guere que cela pour vivre. Cette pratique avait paru horrible à Rome. Les cardinaux, les prélats trouvant dans l' opulence de leurs bénéfices des richesses plus honorables, avaient décidé que les choses saintes devaient s' administrer gratis. Ils oubliaient sans doute que le rituel taxe le prix du baptême et celui des enterremens, que les prêtres pauvres sont autorisés à vendre leurs messes, que cette vente est le plus sûr revenus de tous les ordres mendiants.

p228

La désobéissance de l' évêque irrita
les portugais ; les jésuites, qui aspiraient
à remplir sa place, excitaient
leur ressentiment : tout le pays se trouva
bientôt plein de troubles et de brigues
secrettes. Les chrétiens de saint Thomas
qui, pendant neuf cens ans,
avaient vécu avec tranquillité dans
leurs erreurs, détestaient les européens
qui venaient leur prêcher des vérités si
orageuses.

D' autres évêques vinrent encore de
Syrie augmenter la division, en tâchant
de se faire chacun un parti. Le vice-roi
de Goa les envoyait à Rome
quand il pouvait les attraper ; il y en
eut un de brûlé à Lisbonne par le
saint-office.

p229

Chapitre 8.

*on établit au Malabar la catholicité
et un évêque jésuite. L' une et l' autre
en sont chassés.*

enfin le véritable évêque mourut,
laissant son autorité à un archidiacre,
seule dignité intermédiaire au Malabar
entre l' épiscopat et la prêtrise.

Cet archidiacre devait régir le diocèse
jusqu' à ce que le patriarche de Mosul
l' eût pourvu d' un pasteur légitime.

Alors un archevêque de Goa,
guidé par les jésuites, fit une démarche
décisive : il entreprit lui-même la visite
de ce diocèse désolé ; il intimida, il
séduisit l' archidiacre. Dans une assemblée,
on lui lut une confession de foi
en portugais qu' il n' entendait point :
on le força de jurer que c' était-là ce
qu' il croyait fermement.

p230

L' archevêque de Goa, se trouvant
seul en droit de faire des prêtres, n' en
admit aux ordres aucun dont il ne fût
bien sûr ; et pour qu' on ne pût le tromper,

il en confia l' examen aux jésuites.
Peu à peu tout rentra dans une tranquillité
apparente. On tint un concile
à Diampier, ville du royaume de
Cochin : on obligea les prêtres malabares
de s' y rendre, de signer tous les
décrets qui s' y promulgueraient.
On leur fit jurer de ne mettre dans
leurs prieres que le nom du pape, d' en
ôter ceux du patriarche schismatique,
de Nestorius, etc. De brûler tous leurs
livres qui contenaient quelque chose
de contraire à la foi romaine, de respecter
à jamais la douceur et la sainteté
de l' inquisition, de croire sept
sacremens, de vivre dans le célibat,
ou du moins de ne plus se marier, de
porter des habits longs, de renoncer à
prendre de l' argent pour leurs fonctions,
de défendre à leurs chrétiens
les ablutions fréquentes, etc.
On transporta dans ces climats brûlans
toutes les pratiques que la température
du nôtre a rendues nécessaires
ou supportables. Enfin, pour s' assurer

p231

la durée de ces changemens, on donna
au diocèse un évêque jésuite.
La violence l' avait établi, il employa
la violence pour se soutenir ;
mais cette tyrannie ne fit que nourrir
dans les coeurs des peuples un desir
violent de s' y soustraire. Un peu
plus d' un demi-siècle après, ils reçurent
les hollandais comme leurs libérateurs ;
ils les aiderent à chasser les
portugais, et n' en demanderent d' autre
récompense que d' être débarrassés
des jésuites.

p232

Chapitre 9.
*du Paraguay, et du bien que les
jésuites y ont fait.*
comme le bien va toujours avec le
mal dans les affaires de ce monde, les

jésuites tyrans, usurpateurs dans les Indes orientales, étaient en ce même temps législateurs en Amérique : ils fondaient au Paraguay un empire admirable ; ils réalisaient ce que Platon et tant d' autres rêveurs politiques ont à peine osé imaginer.

Ils y faisaient servir la religion à la tranquillité des hommes ; ils établissaient des loix qui conciliaient la subordination avec l' égalité, le renoncement à toute propriété avec l' opulence, la bravoure militaire avec la haine des combats, l' éloignement des disputes avec la plus sage, la plus profonde ignorance.

On sent bien que je veux parler des réductions du Paraguay. Je n' examine point s' ils avaient dessein de se rendre

p233

indépendans ; je ne cherche pas si leur plan était d' employer un jour ces sauvages, devenus, par leurs soins, hommes et chrétiens dociles, pour subjuguier le reste de l' univers : bien des gens ont cru qu' il n' y avait pas d' injustice à le soupçonner ; mais ils ne l' ont pas fait, ils ne le feront pas, puisque, selon toutes les apparences, ces établissemens tomberont avec la plus grande partie de ceux qui les soutenaient.

Je ne veux que donner une idée de ces fondations singulieres, que la postérité prendrait peut-être pour des chimeres, si elles n' avaient causé, par un singulier enchaînement de circonstances, la ruine de leurs auteurs en Portugal et même en France.

Il n' y a peut-être point d' établissement humain qui ait essuyé plus de critique et reçu plus d' éloges ; il n' y en a point qui ait fait naître plus de soupçons et occasionné plus de calomnies.

Les partisans des jésuites n' y ont vu que des sujets d' admiration ; leurs adversaires ont cherché à empoisonner le bien même qui en résultait incontestablement. L' enthousiasme de l' amitié

p234

est aussi trompeur que celui de la haine. Laquelle de ces deux passions a le plus dominé dans les récits que l' on nous a faits des travaux de ces modernes lycurgues ? C' est ce que je voudrais approfondir avec impartialité. Elles ne furent perfectionnées que dans un temps bien inférieur à celui où nous sommes dans l' ordre historique ; mais le projet en fut formé vers la fin du seizieme siecle. Cela m' autorise à en dire un mot ici ; d' ailleurs, je saisis volontiers l' occasion de reculer un peu les horribles détails de la ligue. Peut-être le bien que les jésuites firent au Paraguai pourra-t-il contrebalancer aux yeux des lecteurs les maux qu' ils ont tâché de faire à la France.

p235

Chapitre 10.

état de l' Amérique lorsque les jésuites songerent à s' y former un empire.

il faut se rappeler ce qu' on trouve dans tant d' auteurs sur la découverte du nouveau monde et les horreurs qui la suivirent. Une jurisprudence singuliere attribua la possession de ces vastes pays aux européens qui seraient assez heureux pour y descendre les premiers. Des papes légitimerent, par des bulles, ces usurpations peu solides. Le grand-prêtre du soleil à Cusco aurait eu autant de droit à donner Rome et l' église à un des incas du Pérou ; mais les incas n' avaient ni fusils ni canons : ce fut là ce qui assura aux bulles une validité incontestable.

Quelques brigands espagnols, comme on sait, furent des plus ardents à faire valoir ces excellens titres. Ce fut

p236

par leur secours qu' ils s' emparerent de

plus de la moitié de l' Amérique ; ils comptèrent pour rien la possession bien plus légitime des habitans qui la cultivaient, ou plutôt ils couvrirent cette première injustice par une autre plus affreuse.

Des bulles leur donnaient la propriété du pays, ils y joignirent celle des habitans. Personne n' ignore à quel point ils abusèrent de cette funeste idée : on sçait avec quelle barbarie ils s' opiniâtèrent pendant plus de trente ans à massacrer ces malheureux indiens, nuds, désarmés, dont tout le crime était d' avoir beaucoup d' or et point de fer.

Enfin, pourtant l' avarice désarma la cruauté : ces vainqueurs féroces se lasserent de faire périr des hommes sans fruit, ils voulurent au moins que leur mort fût utile ; ils devinrent moins sanguinaires, sans être plus humains : substituant l' esclavage à la boucherie, ils réservèrent les indiens pour les travaux pénibles des mines.

p237

Ils les ménagerent comme on épargne des troupeaux dont on veut tirer le lait avant que d' en manger la chair. Ces infortunés furent divisés par bandes, les gouverneurs les louaient pour un certain prix à des entrepreneurs qui les excédaient de travaux, et n' étaient point responsables quand ils venaient à périr de fatigue et de misère.

Ce qu' il y a de singulier, c' est qu' en les traitant ainsi, on leur prêchait le christianisme : ces conquérans cruels étaient accompagnés de catéchistes zélés. Un des premiers soins de la cour d' Espagne avait été d' envoyer des moines avec les soldats. Ce pays, si horriblement dévasté, était en même temps rempli de brigands qui massacraient les peuples, et de dominicains qui les exhortaient à se laisser baptiser, à croire ce que croyaient leurs implacables ennemis.

Si cette foi avait eu la force de briser leurs chaînes, il est probable qu' ils l' auraient

volontiers embrassée ; mais son
pouvoir n' était que pour l' autre vie :
elle assurait le salut de leurs ames,
en laissant leurs corps dans la plus effroyable
servitude. Ces malheureux, ne

p238

voyant dans de pareilles exhortations
qu' une nouvelle insulte, mouraient en
détestant une religion qu' ils accusaient
d' autoriser tant d' atrocités.
Quelques-uns d' entr' eux avaient eu
le bonheur d' échapper au premier carnage ;
ils avaient été chercher, loin des
côtes, autrefois si fertiles sous les mains
de leurs ancêtres, des asyles affreux
dans le milieu des rochers : la désolation
et l' effroi les y tinrent long-temps
cachés ; ils s' y ensevelissaient en tremblant,
comme des lapins qui n' osent
quitter leur terrier tant qu' ils entendent
des chiens aboyer aux environs :
ils devinrent pourtant enfin braves par
nécessité, et cruels par désespoir.
Réduits à choisir d' être tués ou de
tuer, ils prirent le second parti, après
avoir été long-temps dupes du premier.
Tout ce qui avait l' air espagnol fut
impitoyablement massacré par eux : ils
erraient dans ces vastes solitudes,
épiant le moment de venger le sang
de leurs peres, de leurs amis, par le
meurtre de quelques-uns de leurs

p239

ennemis. De-là vint une guerre qui
dure encore, et que les écrivains espagnols
ne rougissent pas d' appeller
une révolte.

Chapitre 11.

*comment les jésuites parvinrent à peupler
le Paraguai.*

au milieu des alarmes que cette
révolution inspirait aux nouvelles colonies,
quelques jésuites réfléchissaient
à tout ce qui s' était passé : ils ne voyaient
dans ces indiens que des hommes doux,

à qui l' on avait fait une malheureuse
nécessité de ne plus l' être. Leur vengeance
venait de la crainte plus que de
l' acharnement : leur maniere même
d' être cruels montrait de la faiblesse ;
ils fuyaient dans les déserts, ils tremblaient
encore à l' approche des espagnols,
et n' étaient à craindre que pour
ceux qu' une avarice aveugle rendait
imprudens.

Les jésuites conçurent qu' en prenant
d' autres moyens, on pouvait leur

p240

inspirer d' autres sentimens ; ils se résolurent
à hasarder une épreuve : ils
commencerent d' abord à obtenir de la
cour d' Espagne une déclaration qui
rendait libres tous les indiens
qui seraient amenés par eux au
christianisme ; on leur accorda même
ensuite le gouvernement entier de
toutes les peuplades qu' ils pourraient
former, avec le droit d' y établir les
loix et les coutumes qu' ils jugeraient à
propos : alors ils mirent la main à ce
grand ouvrage.

Autant ils montraient de hauteur
dans les Indes, où l' inquisition les
appuyait, autant ils employèrent ici
de souplesse et de complaisance ; ils
allaient seuls dans les déserts, vivant
comme les sauvages, leur donnant des
exemples de douceur et de patience.
Cherchant à se rendre utiles par des
services, et aimables par des démonstrations
d' attachement, ils renouvelaient
même les temps d' Amphion et
d' Orphée ; ils descendaient les rivières
en jouant du violon ou de la flûte.

p241

Les barbares, frappés de cette harmonie
nouvelle, écoutaient avec respect celui
qui savait la produire ; ils le regardaient
comme un homme divin.
Le missionnaire alors s' attachait à

eux, il les suivait dans leurs courses, il apprenait leur langue : la supériorité de ses lumières lui donnait un empire absolu sur ces hommes ignorants. Il leur enseignait la morale du christianisme, bien plus que ses mystères. Il la pratiquait avec eux, il leur prêchait la charité, la concorde et les vertus que l'évangile recommande ; il leur donnait insensiblement le goût d'une société réglée, où ils pussent jouir du fruit de ses maximes.

p242

Chapitre 12.
combien l'établissement des jésuites au Paraguay était admirable et méritait d'éloges.

assez d'écrivains se sont récriés sur l'ambition qui donna lieu à ce projet, sur l'autorité despotique, sur l'opulence qui en fut le fruit ; mais je ne vois pas qu'ils aient rendu justice au courage, à la sagesse, aux vertus qui furent nécessaires pour l'exécuter.

Ce n'était plus là comme en Europe, où un peu d'adresse et des cabales secrètes suffisaient pour séduire un pape, ou pour gagner des évêques : il ne s'agissait plus d'une vie tranquille, partagée entre les douceurs de la littérature et celles de la politique.

Il fallait se dévouer aux travaux les plus pénibles, soutenir de longues fatigues, s'exposer à toutes les rigueurs des saisons, s'observer perpétuellement parmi des barbares défiants, à qui une seule démarche douteuse aurait fait

p243

oublier dix ans de service. Il fallait braver le danger d'une mort cruelle, toujours présente, et que plusieurs missionnaires ne purent en effet éviter. Ils étaient entre les mains des indiens, comme des otages qui répondaient de la conduite des espagnols.

Il ne faut point dire que l' avarice
était le motif secret de ce dévouement
généreux. Les contrées qui en devenaient
le théâtre ne produisaient point
d' or. Il est inutile de chercher à abaisser
des actions si mâles, en leur prêtant
injustement des principes avilissants.
L' histoire ecclésiastique, et même celle
du monde entier, n' offre rien de si étonnant
que la conduite de ces premiers
missionnaires.
Quelle qu' ait été celle de leurs successeurs,
ils n' en sont pas moins de
vrais héros, aux yeux de ceux qui
comptent pour des vertus héroïques
la prudence, le mépris des dangers, et
le service rendu à un grand nombre
d' hommes, de les arracher à une vie
barbare, pour leur faire connaître les
douceurs de la société, pour assurer
leur bonheur temporel en ce monde,
avec l' espérance d' une félicité plus

p244

grande dans l' autre. Ces demi-dieux,
à qui l' antiquité païenne élevait des
temples, n' avaient pas fait davantage
pour elle.
Il est vrai que cet ouvrage admirable
est défiguré dans les historiens
jésuites par des prodiges ridicules ;
mais ils n' y sont que pour flatter la
crédulité de quelques lecteurs européens,
qui, sans cela, ne verraient
dans les livres rien d' intéressant.
Les lecteurs sensés les méprisent ;
ils s' arrêtent au vrai miracle, à ces loix
dictées par la sagesse, introduites par
la persuasion, reçues et confirmées sans
violence, à cet empire fondé au milieu
des déserts, sans le secours de la force,
sans effusion de sang ; subsistant, sans
relation avec les autres ; où les prêtres,
réunissant dans leurs mains le sceptre
et l' encensoir, veillaient au culte
de Dieu, sans troubler le repos des
hommes.

p245

Chapitre 13.

principes de la législation politique et religieuse établie par les jésuites au Paraguay.

la base du nouveau gouvernement politique au Paraguay fut la religion. Plusieurs autres législateurs avaient déjà essayé d'employer ce mobile ; mais aucun ne l'avait fait avec autant de succès, excepté Moïse, qui, dans sa mission, étant appuyé de la puissance divine, subjuguait la raison, sans avoir besoin de la convaincre. Les jésuites, moins favorisés du ciel, cherchèrent d'autres ressources. Pour faire adopter le christianisme aux indiens, ils n'employèrent d'abord que la vue d'un intérêt pressant et personnel. Ils prêchaient les grandes vérités de la religion ; ils promettaient à ceux qui les croiraient une vie libre et tranquille. Les barbares, voyant en effet la réalité suivre leurs promesses, venaient en foule se faire baptiser ; ils ne demandaient

p246

que l'exemption de l'esclavage, le reste les touchait peu. C'était en voyant leurs voisins succomber sous la servitude accablante des espagnols, qu'ils se félicitaient d'être chrétiens avec les jésuites.

La première génération passa sans être persuadée, mais la seconde le fut : les enfans élevés par les missionnaires, à qui les parens n'avaient garde de les refuser, étaient devenus dociles par habitude ; et chez bien des hommes, elle vaut mieux que la conviction. Ils adoraient un dieu puissant et terrible, un dieu qui exigeait d'eux, pour hommage, une entière obéissance ; qui leur faisait entendre ses oracles par la voix des missionnaires : ils étaient fortement persuadés que la résistance aux ordres de leur curé était un crime. La prudence de celui-ci empêchant que jamais la soumission ne se trouvât combattue par les loix immuables que la nature a gravées de sa main dans tous

les coeurs, cette race nouvelle vit, dans
les protecteurs bienfaisans de ses peres,
les organes de la divinité, les exécuteurs
infaillibles de ses décrets.
Ce premier point une fois obtenu

p247

le reste suivit sans peine. On reçut à
genoux les loix qu' une sagesse supérieure
parut avoir inspirée au jésuite
qui les dictait.
La propriété, cette source éternelle
des divisions et des calamités parmi
les hommes, fut bannie du Paraguai.
Toutes les terres appartenrent à l' état ;
on employa également, pour les cultiver,
tous les bras dont il pouvait disposer :
les fruits se conservaient dans de
vastes magasins, sous la garde du
curé, qui en distribuait à chaque
famille la part nécessaire pour sa subsistance.
La faiblesse n' était point exclue de
ce partage : la force n' y introduisait
point une inégalité odieuse. Tous les
membres de la république lui consacraient
leur travail : en retour, elle leur
fournissait à chacun une nourriture
assurée. L' avarice et la violence n' y
ayant donc rien à faire, l' union et la
paix devaient être rarement troublées.

p248

Chapitre 14.

*de la vie intérieure, de la police : des
arts au Paraguai.*

les législateurs du Paraguai ayant
besoin d' hommes, n' y souffraient point
une vertu qui les empêche de naître. Ils
ne parlaient point à leurs disciples de la
chasteté ; mais ils avaient trouvé moyen
de supprimer tous les désordres qui la
violent. Ils les mariaient au moment
marqué par la nature.

L' opinion publique et la crainte
secrette d' offenser le dieu à qui rien ne
peut se cacher, maintenaient ensuite
les époux dans la fidélité conjugale.

La vigilance du pasteur prévenait les occasions où l' on aurait pu être tenté d' y manquer.

Quand les besoins publics obligeaient le mari à une absence, la femme se retirait dans des maisons consacrées à cet usage, et gouvernées par des veuves âgées. Elle y passait le

p249

temps dans des occupations utiles, loin des tentations qui auraient pu faire enfreindre la loi, en rendant plus vive la difficulté de l' observer.

Le reste du temps, la vie laborieuse et appliquée, que menaient tous les citoyens, bannissait les vices dont l' oisiveté est presque toujours la cause. Les hommes travaillaient à la terre ; les femmes recevaient, chaque semaine, une quantité fixée de lin ou de coton, qu' elles devaient rendre filée dans un certain temps.

Les enfans même avaient leurs tâches proportionnées à leurs forces ; ils apprenaient de bonne heure à se rendre utiles. Leurs faibles efforts, dans un âge si tendre, étaient des gages du zèle avec lequel ils devaient, par la suite, en faire de plus puissans, de plus fructueux.

La plupart des arts qui servent à rendre la vie plus douce, s' étaient transplantés d' Europe dans cette terre agreste ; mais on n' en tirait qu' une utilité réelle, ou des agrémens sans danger. On formait des élèves à la peinture, à l' architecture, à la musique. Leurs mains, guidées par des cœurs

p250

innocens, ne produisaient pas de ces tableaux dont l' infamie fait souvent tout le mérite ; elles n' élevaient point de ces édifices, où une richesse orgueilleuse fait servir les arts au triomphe de la mollesse ; elles ne tiraient point des instrumens de ces sons qui énervent le

coeur en flattant les oreilles.

L'architecture consacrait à l'être suprême des temples dignes de sa majesté : la peinture y fournissait des ornemens agréables : la musique animait les transports et les fêtes que la reconnaissance, ou, si l'on veut, la politique autorisait.

Ces fêtes étaient, comme chez les anciens, des spectacles pompeux : elles avaient pour objet de remercier le dieu de qui on tient la vie, et les biens qui la font aimer : elles étaient accompagnées de danses : il y régnait une joie vive, qui les rendait à la fois plus touchantes et plus respectables pour ces peuples ingénus, qui adoraient, dans un dieu si bon, l'auteur de leur félicité.

On a trop critiqué cet usage consacré par toutes les religions, sans en excepter la véritable. Il est certain que

p251

Dieu, qui condamne le crime, n'en fait point un de la joie. La pompe, l'appareil des grandes fêtes est très-propre à exciter, dans des coeurs simples et sans vices, cet enthousiasme qui leur rend sensible la présence de la divinité.

Chapitre 15.

attention des jésuites à conserver leurs sujets dans une ignorance salutaire, et à interrompre toute communication entr'eux et l'Europe.

en mettant ainsi aux plaisirs de leurs sujets le sceau de la religion, les jésuites éloignaient d'eux les lumières qui auraient pu les en dégoûter, ou leur en faire désirer d'autres plus vifs et moins innocens. On ne leur donnait que le degré de connaissance dont ils ne pouvaient pas abuser : on ne leur enseignait point à disputer sur les dogmes, mais à les croire : on ne leur inspirait point l'envie de tout sçavoir ou de tout expliquer.

p252

On leur apprenait un peu à compter,
un peu à lire, à écrire, à chanter.
Voilà à quoi se bornaient leurs talents.
Travailler la terre, faire des enfans,
respecter leur curé, étaient les seuls
devoirs inspirés aux paraguayens. La religion,
qui les ennoblissait, les rendait
peu pénibles ; elle en écartait toute idée
de servitude et de contrainte.
Je n' examine point si la simplicité
de ces occupations pouvait suffire à
remplir le coeur humain, si les jésuites
avaient regardé cette favorable ignorance
comme le maintien du despotisme,
ou comme un moyen sûr de
prévenir ces maux qui accompagnent
la science par-tout ailleurs. Je ne cherche
pas si, dans les vûes de la nature, il
est bien essentiel au bonheur d' avoir des
théâtres, des académies, des médecins
qui tuent, des philosophes qui cabalent,
des docteurs qui disputent : je
dis seulement que les paraguayens n' avaient
rien de tout cela, et qu' ils n' en
étaient pas plus à plaindre.
Pour assurer mieux, à cet égard, ou
leur aveuglement, ou leur repos, on
leur interdisait tout commerce avec
les espagnols : ils n' en sçavaient pas

p253

même la langue. Il est certain que cette
précaution était nécessaire : l' entrée
d' un seul européen dans ces climats
paisibles y aurait excité des orages.
Il aurait étalé, avec les habitans du
pays, une supériorité insultante. Il se
serait piqué au moins d' une égalité
dangereuse avec les ministres du culte
divin. En attaquant le respect dû aux
souverains, il aurait diminué la confiance
et la soumission des sujets.
Le goût de la propriété, celui de
l' indépendance, toutes les passions qui
respectaient encore ce petit coin de
terre, s' y seraient glissées à sa suite ; il
aurait rendu à ces hommes simples le
funeste service de leur déchirer le
coeur, sous prétexte de lever le bandeau
qui leur couvrait les yeux.

Chapitre 16.

*félicité des habitans du Paraguay.
véritable idée qu' on doit se former de
cet établissement des jésuites.*

on a prétendu que cette exclusion
donnée aux espagnols cachait encore
d' autres desseins ; qu' elle tendait à les
empêcher de connaître la richesse du
pays : cela est très-vraisemblable ; mais
enfin, cette richesse, les jésuites
l' avaient fait naître.

à leur arrivée, le Paraguay était une
vaste solitude, couverte de serpens et
de forêts. La barbarie des européens
conquérans y avait poussé quelques
sauvages, qui n' y augmentaient que le
nombre des animaux. Les missionnaires
seuls y avaient porté la raison et l' amour
du travail.

Les habitans qui s' élevaient au milieu
de ces déserts, les moissons qui
les couvraient, la société qui s' y formait,
tout était leur ouvrage. Je ne
vois pas comment on pourrait leur disputer

le droit de disposer d' un bien
acquis par leurs travaux.

On demande sur quoi était fondé ce
droit, sur quelle autorité les jésuites
osaient ainsi fonder un empire séparé
des autres ? Et quel droit avaient les
espagnols et les portugais sur les contrées
voisines ? Ils se les étaient assurées,
en les inondant de sang. La boucherie
des habitans avait été leur prise
de possession : le Paraguay appartenait
aux jésuites à un bien autre titre : ils y
avaient créé la terre et les hommes.

N' a-t-on pas vu d' autres moines
conquérans et souverains ? Les chevaliers
teutoniques, ceux de Malthe
n' ont-ils pas réuni la domination suprême
avec le voeu authentique de ne
rien posséder ? Ces bénédictins allemands,
à qui personne ne conteste les
droits régaliens sur leurs terres, ont-ils
autre chose à alléguer, pour justifier

leur possession, que des usurpations primitives, ou des défrichemens faits par leurs prédécesseurs ? Les jésuites n' avaient pas usurpé le Paraguay ; ils l' avaient défriché.

Cette terre, sous tout autre empire, n' aurait été peuplée que de tigres ou de

p256

lions ; sous le leur, elle se couvrait d' hommes laborieux. Si les espagnols y avaient trouvé ces hommes, ils les auraient ensevelis tout vivans dans ces cachots empoisonnés, où l' avarice fait de l' or avec le sang humain. Les jésuites leur laissaient respirer un air pur ; ils n' exigeaient d' eux que le travail modéré auquel la nature accorde les seuls trésors nécessaires, qui maintient la santé, qui assouplit les passions.

Au reste, je ne prétends point entrer dans une description exacte de tous les mysteres de ce gouvernement : elle serait trop longue ; peut-être d' ailleurs me menerait-elle à des objets dangereux, que je ne veux ni ne dois toucher.

Je serais fâché d' être obligé moi-même de dégrader de si beaux établissemens, et de convenir que, dans la suite, on a abusé de la politique sage qui les avait fondés ; mais quelque criminelle qu' elle ait pu devenir depuis, je ne puis m' empêcher de remarquer qu' elle ne l' était pas, du moins à l' égard de ceux qu' elle gouvernait.

Elle les faisait vivre dans un calme inaltérable ; elle leur assurait la jouissance de tous les plaisirs que la nature

p257

approuve, et leur ôtait la connaissance avec le desir des autres. Elle leur sauvait les soucis dévorans de l' indigence, et l' orgueil outrageant de la richesse. Après des jours tranquilles, elle leur procurait une fin douce, exempte d' inquiétudes et de remords. Ils allaient

demander au dieu, dont ils avaient exécuté les ordres, les récompenses qu' il leur avait promises, par la bouche de ses ministres. Assurément, s' il y a jamais eu un peuple heureux sur la terre, il ne faut le chercher qu' au Paraguay.

Ses maîtres, dit-on, lui enlevaient le fruit de son travail. Ils tiraient de cette terre, arrosée par ses sueurs, des trésors qui servaient ailleurs à soutenir leur puissance.

Mais qu' importait à ce peuple l' usage qu' on faisait d' une opulence dont il n' avait pas besoin ? Ses desirs étaient satisfaits. Quand il était vêtu, nourri, occupé, amusé, devait-il s' inquiéter de ce que devenait un superflu qu' il ne pouvait pas consommer.

Ce superflu nous intéressait, sans doute, s' il est vrai qu' il servît en Europe, comme on le dit, à soudoyer des évêques, à corrompre des cardinaux,

p258

à éteindre ou allumer les foudres du vatican, à acheter le sang des rois. Il fallait l' ôter à ceux qui s' en servaient pour produire des effets si terribles ; mais au moins les mains qui le produisaient n' en étaient pas complices.

Les crimes que l' on payait en Italie ou en Portugal, avec le prix de l' herbe du Paraguay, n' empêchaient point qu' on ne vécût très-heureux dans les *réductions* , et que le nom même de crime n' y fût inconnu.

Après cette espece de digression, je reviens à la suite de l' histoire. Je vais rendre compte des services rendus à la ligue par les jésuites : époque fatale, qui marqua leur ordre d' un premier affront, et qui fit craindre à la France une ruine entiere.

p259

LIVRE 10

Chapitre 1.

progrès de la ligue en France. Caractere de son chef, le duc de Guise.

les ligueurs étaient enfin parvenus à ce qu' ils avaient long-temps souhaité, sans oser l' espérer. Ils avaient

p260

réduit le roi à se mettre lui-même à la tête des armées contre les protestans. La fortune, qui d' ailleurs le traitait si mal, lui accordait des succès, dont tout l' honneur revenait au duc de Guise. Ce prince était l' ame du parti. Je vais copier ici le portrait qu' en fait un historien contemporain, et connu par sa véracité, autant que par son éloquence.
" Henri De Lorraine, duc de Guise, était, dit-il, à la tête de la faction opposée au parti protestant... etc. "

p264

chapitre 2.

politique et intrigues du duc de Guise.

ce qu' il y a d' étonnant, c' est que le duc ne faisait pas même part de ses desseins à ses freres, le duc de Mayenne et le cardinal de Guise. Il se contentait seulement de les faire souvenir de leur naissance et du danger où leur famille était exposée.

Quant aux différens ordres de l' état, pour les faire entrer dans ses intérêts, il colorait ses démarches du spécieux prétexte de la religion. Il faisait entendre qu' elle était en danger sous un prince qui n' écoutait que de mauvais conseils, et qui négligeait d' en prendre la défense.

Du reste, il entretenait des émissaires dans toutes les villes du royaume : c' étaient tous des gens ruinés, ou des scélérats, qui ne pouvaient espérer que d' une guerre civile, ou une ressource à leur misere, ou l' impunité des crimes dont ils étaient chargés. Il se

p265

tenait, sur-tout à Paris, des assemblées fréquentes du parti.

C' était par-là que le duc voulait que commençât la révolte, persuadé que les autres villes suivraient infailliblement l' exemple de la capitale. Dans cette vue, il avait à ses gages grand nombre de prédicateurs qu' il payait avec l' argent d' Espagne.

Ces gens vendus à la ligue, au lieu de prêcher au peuple la parole de Dieu, ne travaillaient qu' à le soulever. Ils jetaient la défiance dans l' esprit de la populace insensée, et la remplissaient de terreurs paniques : tantôt ils taxaient le roi d' une mollesse, d' une négligence inexcusable ; d' autres fois ils déchiraient ouvertement sa conduite : en même temps ils donnaient les plus beaux éloges aux princes lorrains ; ils les appellaient les défenseurs de la religion : il n' y avait point de fable grossiere qu' ils n' imaginassent pour les rendre chers à la multitude.

Le parti payait jusqu' à des auteurs qui composaient des libelles séditieux, qu' on faisait ensuite courir avec audace. Le plus zélé était un Louis D' Orléans, avocat au parlement : il publia

p266

un long et ennuyeux discours sous le nom d' un catholique anglais : il supposait que ce catholique, par reconnoissance de l' asyle qu' on lui avait donné dans le royaume, exhortait les français à se précautionner contre les hérétiques et contre la tyrannie, les avertissant qu' autrement ils se verraient exposés à la persécution que souffraient les catholiques d' Angleterre.

Chapitre 3.

zele des jésuites pour le service de la ligue.

tel était donc le rival de Henri Iii.

On voit par-là que les hommes se ressemblent par-tout et dans tous les temps. Les moyens qu' employait ce dangereux sujet à Paris, pour faciliter la réussite de ses desseins, sont les mêmes que les citoyens factieux mettaient en usage à Rome vers la fin de la république. Le duc de Guise y aurait été César ou Catilina. Ces hommes, devenus célèbres, l' un par une scélératesse

p267

peu fortunée, l' autre par des crimes plus heureux, auraient aussi bouleversé la France ; ils auraient employé, pour servir leur ambition, des avocats, des capucins, des docteurs et des jésuites.

C' est ce que fit le duc de Guise ; il se servait indistinctement de tous ceux qui pouvaient lui être utiles : les jésuites n' étaient pas les seuls ; mais ils se distinguaient par leur activité.

Il s' agissait de gagner à la ligue le duc de Nevers ; c' était un seigneur puissant et riche, mais il avait des scrupules : il ne voulait point s' engager sans avoir une bulle précise, par laquelle le pape approuvât l' union.

Un jésuite, nommé Claude Matthieu, s' était fait fort de le persuader.

Il courut à Rome solliciter la bulle.

Grégoire XIII, qui siégeait encore, la refusa ; Matthieu revint apprendre au duc de Nevers que le saint pere ne jugeait pas à propos de donner la bulle, mais que d' ailleurs il assurait à la ligue sa bénédiction, et qu' il était prêt de tout faire pour ses progrès.

p268

Eh bien, dit le duc de Nevers, ayons au moins un bref particulier pour le repos de ma conscience. Matthieu part pour obtenir le bref ; le pape, inflexible, le refuse encore, et le jésuite revint dire que pour le bref, il

n' était pas possible, mais que du reste le saint pere accorderait toute autre chose.

Qu' il écrive donc à son légat, dit enfin le duc ; que je voie sa lettre, et je serai content. Matthieu vole encore à Rome pour la troisieme fois : malheureusement Grégoire était décidé à ne rien accorder ; et malgré les sollicitations du jésuite, qui regrettait ses trois voyages, le duc de Nevers abandonna la ligue.

Pour se dédommager, le pere travailla fortement à engager le pape à excommunier le roi de Navarre : il fatigua sa vieillesse par des demandes réitérées ; mais, par timidité ou par prudence, le pontife ne voulut entendre à rien ; il s' obstina toujours à refuser la bulle.

p269

Il en voyait l' inutilité par l' exemple de l' Angleterre : l' arrêt prononcé contre élisabeth, par Pie V, n' empêchait point qu' elle n' y fût aimée et respectée ; mais sous Sixte V, son successeur, Matthieu réussit.

Chapitre 4.

avènement de Sixte V au pontificat.

à la mort de Grégoire Xiii, il fut question de donner un chef à l' église. Les cardinaux, suivant la coutume presque toujours observée, voulaient un pape vieux, afin qu' il vécût moins long-temps, et d' un esprit faible, afin qu' il fût plus facile à gouverner. On crut trouver ces qualités réunies dans Felix Peretti, cardinal de Montalte, autrefois cordelier : il s' était, dans sa jeunesse, distingué par des qualités bien différentes ; il avait bouleversé son ordre par ses intrigues.

C' était même son audace, sa rigueur impitoyable, qui l' avaient élevé au cardinalat. Pie V, impétueux et

p270

inflexible comme lui, s' en était fait une espece de favori ; mais depuis quinze ans il vivait dans la retraite, occupé uniquement du soin de se faire oublier. Il paraissait accablé d' infirmités ; il ne parlait que de la mort et d' oeuvres de miséricorde : on croyait son esprit et son corps également affaiblis ; cette étrange politique lui réussit. Les cardinaux, bien persuadés qu' il n' y avait point, dans le sacré college, de sujet plus indigne de la papauté, ne balancerent pas à la lui déférer.

On sait quelle prodigieuse métamorphose son élection produisit. à peine était-elle finie, que Montalte parut un autre homme : il marchait, il parlait avec vigueur ; il raillait les cardinaux, étonnés d' un si prompt changement.

p271

Il prit le nom de Sixte V : ce n' était pas le premier pape qui, de la plus basse naissance, se fût élevé sur le saint siege ; mais ce fut un de ceux qui l' occuperent avec plus de hauteur et de fierté.

Il commença d' abord par remettre le calme dans tout l' état ecclésiastique, où la mollesse de son prédécesseur avait laissé naître un désordre déplorable.

Ce Grégoire Xiii, qui s' était livré à une joie indécente, en apprenant le massacre de cent mille innocens égorgés en France, ne pouvait se résoudre à signer à Rome la mort d' un criminel.

Cette indulgence, funeste dans un souverain, avait peuplé tous ses états de bandits qui les infestaient : Sixte leur déclara la guerre avec une sévérité inflexible. En très-peu de temps il en nettoya l' Italie, avec le seul secours de

p272

la justice ; mais à ce soin, digne d' un grand prince, il joignit des démarches peu convenables à un pape.

Chapitre 5.

Sixte V excommunie Henri Iv. Courage de ce prince, qui inspire de l' admiration et de l' estime au pape lui-même.

Matthieu le jésuite n' avoit point quitté Rome ; il attendait le moment d' en tirer une bulle contre le roi de Navarre et le prince de Condé, dont la valeur soutenait le parti des protestans.

Grégoire l' avoit refusée ; Sixte la donna : il remit enfin à la ligue cette piece qu' elle avoit si long-temps désirée.

On y reconnoît la main qui avoit déjà dressé les bulles contre Baïus et élisabeth : le pape y faisait un magnifique éloge de sa puissance, fondée, disoit-il, sur la pierre ferme, destinée à humilier les grands du monde, à les faire descendre du trône pour les

p273

précipiter dans l' abyme comme des ministres orgueilleux de l' enfer. Après cet exorde injurieux à tous les rois, il reprochoit au roi de Navarre et au prince de Condé d' avoir une seconde fois abandonné la vraie religion, après avoir eu le bonheur d' y rentrer : il oublioit sans doute par quelle porte ils y étoient rentrés ; il ne vouloit pas se souvenir que c' étoit en passant sur les cadavres de leurs amis égorgés, et que la crainte seule de la mort avoit occasionné leur abjuration.

Ensuite, suivant le style ordinaire, la bulle les déclaroit privés de tous leurs droits ; indignes, eux et leurs héritiers, de jamais posséder aucune principauté, et sur-tout la couronne de France, qui tombait nécessairement au roi de Navarre après la mort de Henri Iii.

La ligue répondit à cette déclaration par un cri de joie. Il n' y eut plus rien qu' elle ne se permît contre les princes qui y étoient nommés : les prédicateurs en chaire les traitaient de la

maniere la plus injurieuse.

p274

On répandait dans les rues des tableaux qui représentaient les supplices supposés des catholiques en Angleterre : on y plaçait des gens avec des baguettes qui en faisaient aux passans une lamentable description ; on ne manquait pas d'ajouter que ces scenes se verraient bientôt en France, si le béarnois en occupait jamais le trône.

Ce généreux prince ainsi persécuté, ne s'abandonna pas lui-même ; il fit afficher dans Rome un démenti public qu'il donnait au pape, avec un appel au concile général et au parlement.

Le redoutable Sixte fut effrayé de la hardiesse de cette démarche ; il ne concevait pas que ce prince, proscrit et éloigné, eût eu assez de courage pour en donner l'ordre, et des amis assez zélés pour l'exécuter.

Depuis ce moment, soit qu'il eût un remords secret de poursuivre un grand homme dont les vertus méritaient un meilleur sort, soit que sa pénétration lui fît voir que les grandes qualités de Henri l'élèveraient tôt ou

p275

tard sur un trône que la naissance lui donnait, il parut se refroidir beaucoup pour la ligue.

Il se borna à entretenir la paix et la sûreté dans Rome, à y relever quelques-uns des monumens de son ancienne magnificence : il éclata à la vérité d'une façon indécente contre Henri Iii ; mais il eut toujours des égards pour Henri Iv, et même à sa mort il en fut regretté.

Chapitre 6.

*journée des barricades. Henri Iii
chassé de Paris.*

cependant le duc de Guise poursuivait

toujours l' exécution de ses desseins ;
il réunissait les talens militaires
et ceux du cabinet : il ne se contentait
pas d' entourer le roi de dangers secrets,
il les augmentait encore par la
réputation éclatante dont il se couvrait.
Il battait une armée allemande que
Henri Iv avait fait venir à grands
frais, et qui paraissait être sa dernière

p276

ressource. Par-là il acquérait la confiance
des soldats comme il avait celle
du peuple. Enfin, après mille actions
particulières, qui ne sont point de mon
sujet, il leva le masque. Il lâcha le
peuple de Paris, dont il disposait à son
gré : ce fut ce qu' on appella la journée
des barricades.

Il fit désarmer les gardes du roi ;
il le força lui-même de s' enfuir à la
hâte, et de lui abandonner sa capitale :
il eut soin ensuite d' en changer tous les
officiers : il confia toutes les places à
ses créatures : il s' empara de la bastille ;
et après une rébellion aussi peu
douteuse, il eut encore l' audace d' écrire
au roi fugitif pour se justifier :
il l' assurait de sa soumission ; il l' exhortait
à revenir consoler par sa présence
ses fideles sujets.

Il ne craignit pas même d' envoyer
solliciter la ville de Chartres où s' était
retiré Henri, à suivre l' exemple de
Paris. Pour y faire entrer ses espions,
il se servit d' un stratagème assez extraordinaire.
Je le rapporte, parce

p277

qu' il marque l' esprit du temps, et qu' il
prouve bien que, si les jésuites étaient
les plus zélés ligueurs, ils n' étaient
pas les plus ardens fanatiques.

Chapitre 7.

*farce imaginée par les ligueurs, et
exécutée par les capucins, pour tirer
Henri Iii de Chartres où il s' était*

enfermé.

on sait le goût puérile qu' avait le
roi pour les processions, pour les confrairies
de pénitens : il en avait institué
plusieurs en France ; il les révérait ; il
chérissait les moines qui s' y prêtaient
avec une complaisance intéressée : c' est
par-là qu' on résolut de le prendre.
Il y avait au couvent des capucins
à Paris un religieux singulier ; c' était
un parent du célèbre favori, de cet
Anne De Joyeuse, tué à Coutras :
celui-là, après quelques chagrins,
s' était fait capucin, et vivait dans la
retraite depuis cinq ans, sous le nom
de frere Ange.

p278

On le tira de son couvent ; on lui
proposa de conduire à Chartres une
procession qu' on avait dessein d' y envoyer :
il y consentit ; et pour y mettre
quelque chose du sien, il concerta avec
dix autres capucins la ridicule comédie
qu' ils devaient jouer.
à la tête de la procession, marchait
un homme avec une longue barbe,
apparemment un capucin, sale et
crasseux depuis la tête jusqu' aux pieds :
il était couvert d' un cilice avec un
large baudrier, d' où pendait un sabre
recourbé ; il tenait une vieille trompette
rouillée dont il tirait de temps en
temps des sons aigres et perçans.
Après lui venaient trois autres hommes
avec un air farouche, qui, au lieu
de casque, portaient sur la tête chacun
une marmite ; ils avaient une cotte de
maille sur leur cilice, et tenaient des
hallebardes toutes rouillées, afin que
la malpropreté de leurs armes répondît
à celle de leurs habits.
Ils se donnaient beaucoup de peine
pour écarter la foule, et traînaient après
eux frere Ange, lié et garotté. Celui-ci
était couvert d' une robe blanche ; il
avait une longue perruque, et par-dessus

p279

une couronne d' épine toute
sanglante.
On avait été jusqu' à lui peindre sur
le visage, avec du vermillon, des
gouttes rouges, pour exprimer le sang
que les épines étaient supposées lui
tirer de la tête ; il traînait une longue
croix de carton dont il paraissait écrasé :
de temps en temps, comme s' il n' eût
pu se soutenir, il se laissait tomber,
en poussant des gémissemens douloureux.
à ses côtés marchaient deux jeunes
capucins, aussi vêtus de blanc, et sous
la forme de *deux jeunes vierges* :
c' étaient la vierge Marie et la Magdelaine
qu' ils représentaient. Ces vierges
capucins tenaient les bras modestement
croisés sur la poitrine ; elles levaient les
yeux au ciel, pleuraient amèrement,
et se prosternaient en cadence chaque
fois que frere Ange se laissait tomber.
Pour le faire relever, on avait placé
derriere lui quatre hommes qui lui
donnaient de grands coups de fouet :
une longue suite de pénitens, en habits
de cérémonie, fermait la marche.
Telle était la religion des ligueurs ;
tels étaient les chrétiens qui s' annonçaient

p280

pour être les défenseurs de l' église,
et en faveur de qui Sixte V ne
rougissait pas d' excommunier un grand
homme : il avait raison ; le dieu des
ligueurs ne pouvait pas être celui de
Henri Iv.
Chapitre 8.
humiliation et faiblesse de Henri Iii.
le duc de Guise sentait mieux que
personne le ridicule de cette farce
impie ; mais, en homme habile, il la
souffrait, parce qu' il connaissait le
peuple : d' ailleurs, il prenait d' autres
moyens pour s' assurer son parti ; il
gagnait les gouverneurs des villes.
Devenu riche de l' argent d' Espagne,
ou de celui que les catholiques furieux
lui prodiguaient, il payait les trahisons
au poids de l' or, tandis que le malheureux
Henri n' avait pas même de quoi

entretenir le peu de troupes qui lui restaient fidelles.

p281

Ce faible prince se trouvait dans une extrémité vraiment déplorable : sans argent, sans soldats, sans places, chassé par ses sujets catholiques, qui le méprisaient avec raison, attaqué par ses sujets protestans, qui le chassaient avec bien plus de justice encore, il se vit absolument hors d'état de faire la guerre ; à peine pouvait-il se flatter d'obtenir une paix humiliante. Ses plus sages serviteurs lui conseillaient de s'unir avec le roi de Navarre : on connaissait le grand coeur de ce héros ; c'était l'appui de la France, l'héritier présomptif de la couronne ; son parti étoit puissant : en y joignant le peu de force qui restait à celui du roi, en y portant sur-tout ce titre respectable d'une autorité légitime, on pouvait reprendre sur la ligue la supériorité que trop de faiblesse lui avait donnée. Les protestans d'ailleurs ne cherchaient point à faire dominer leur religion, ils ne voulaient que la voir tolérée. Cette considération, fortifiée par des succès et de bonnes armées, pouvait faire ouvrir les yeux à bien des catholiques. Henri se serait vengé

p282

par-là, et de l'Espagne qui soudoyait ses sujets révoltés, et de Rome qui les encourageait, et du duc de Guise, qui n'aurait bientôt plus eu de ressource que dans une fuite honteuse. Ces raisons touchaient le roi ; mais, en suivant ce conseil, il fallait se résoudre à la guerre : il fallait mener une vie inquiète, agitée, compromettre son repos au caprice de la fortune ; il espérait rassasier l'ambition des Guises, et épuiser la fureur des ligués par sa

complaisance.

Il se flattait, en cédant beaucoup,
de s'assurer au moins la possession
tranquille du peu qu'on lui laisserait.
Sa cruelle mère, qui craignoit plus
que personne de voir les protestans en
état de donner la loi, le poussait encore
à la paix.

p283

Chapitre 9.

*Henri III fait une paix honteuse avec
les ligueurs.*

il s'humilia donc devant le sujet
orgueilleux qui venait de le chasser de
sa capitale ; il le pria de marquer les
conditions auxquelles il voudrait bien
lui permettre d'y rentrer. On négocia,
on débattit les articles : il ne s'agissait
point d'un traité honorable ; mais dans
la nécessité d'en accepter un infame,
les ministres tâchaient d'en diminuer
un peu l'opprobre.

Enfin, le roi donna un édit dicté
par les ligueurs ; il s'y obligeait, par
serment, à extirper de son royaume
les hérésies condamnées sur-tout par le
saint concile de trente, à faire recevoir
en France ce concile que les
parlemens et tous les honnêtes gens
avaient toujours rejeté.

Il déclarait qu'il obligerait tous les

p284

princes, seigneurs, villes et communautés
à faire le même serment, et à
jurer de plus de ne reconnaître à sa
mort pour roi qu'un prince catholique :
il défendait de recevoir qui que
ce fût à aucune charge sans une attestation
de catholicité, signée par un
évêque, un grand-vicaire, ou au
moins un curé, avec des témoins non
suspects.

Il accordait un pardon général pour
tout le passé, sur-tout pour la journée
des barricades, et pour le pillage de

ses finances qui avaient été dissipées dans ce moment funeste ; de plus, il assurait au duc de Guise la charge de grand-maître de sa maison, le titre de généralissime des armées, avec le même pouvoir qu'aurait eu le connétable sur les soldats.

C'est à ce prix qu'on voulut bien lui laisser le nom de roi : ce prince aveugle ne voyait pas encore qu'il s'était mis hors d'état de le défendre, si par la suite on avait envie de le lui ôter.

p285

Chapitre 10.

assassinat du duc et du cardinal de Guise aux états de Blois, sous les yeux et par l'ordre du roi.

il n'était pas possible qu'une pareille paix pût subsister long-temps ; on devait bien s'attendre que l'un s'obstinerait à demander davantage, et que l'autre se laisserait de tout accorder : aussi, à peine fut-elle signée, que tous deux penserent à la rompre.

Le duc n'avait renoncé ni à ses espérances, ni à ses intrigues : il avait le pouvoir de connétable ; il en désirait le titre. Cette charge, qui n'avait que le trône au-dessus d'elle, lui paraissait un degré nécessaire pour y monter : il songea donc à l'obtenir ; mais, n'espérant pas pouvoir l'arracher du roi, il résolut de se la faire donner par les états généraux.

Ces états furent convoqués à Blois au mois d'octobre 1558. Henri se flattait de recouvrer dans cette assemblée, composée des trois ordres du royaume, le pouvoir qu'il avait perdu depuis si

p286

long-temps : il croyait qu'en montrant aux députés leur roi avec toute la pompe qui accompagne ces cérémonies, il ferait renaître le respect et la soumission qu'on avait oublié.

Il ignorait que presque tous les députés étaient vendus aux ligueurs, et qu' au lieu de s' occuper à relever son pouvoir, ils ne songeaient peut-être qu' à lui porter le dernier coup. Le duc, mieux instruit, ne cachait pas ses espérances ; il paraissait dans l' assemblée, assis au pied du trône en qualité de grand-maître ; mais tous ses courtisans se le représentant tel qu' il avait paru à la journée des barricades, comparant la noblesse et la fierté de son maintien avec l' air abattu de Henri, s' indignaient en secret de les voir tous deux dans des places qui paraissaient ne leur pas convenir : on disait tout haut qu' il fallait aider le duc à franchir le petit espace qui le séparait du trône. C' était une chose publique que sa soeur, la duchesse de Montpensier, portait à sa ceinture des ciseaux

p287

d' or destinés, disait-elle, à tondre le roi quand on le reléguerait dans un monastere, pour donner sa couronne à un prince plus digne de la porter, et de défendre la religion qu' il abandonnait. Le duc semait l' argent, les promesses, les menaces, ou pour se faire de nouveaux partisans, ou pour s' attacher les anciens, ou pour effrayer ses ennemis. Il revenait au roi de toute part des avis détaillés de ces funestes desseins. Enfin, ce prince épouvanté, pressé par ceux qui lui restaient encore attachés, se détermina à venger, par un assassinat, tant d' outrages publics : il crut qu' il ne lui restait que cette façon de punir un homme devenu trop puissant pour être puni autrement. Le duc fut percé de coups dans sa chambre et sous ses yeux : le cardinal fut égorgé vingt-quatre heures après ; et l' autre frere, le duc de Mayenne, ne dut la vie qu' à son éloignement. Il était à Lyon, dont il ne tarda pas à sortir, dès qu' il apprit ce qui venait de se passer à Blois.

Chapitre 11.

*déchaînement des ligueurs dans Paris
à la nouvelle de l' attentat de Blois.*

en se préparant à un coup si hardi,
Henri n' avait pris aucune mesure pour
le soutenir. Il dit ce jour-là à tous
ceux qu' il voyait : *enfin, je suis roi,
qu' on apprenne à me craindre* . Mais,
par sa conduite, on put juger qu' il
croyait suffisant de le dire.

Au lieu de rompre les états, de se
mettre à la tête de la noblesse, de
courir à Paris, qui, dans son effroi,
n' aurait pas osé résister, il s' amusait à
voir des requêtes, à faire interroger
l' archevêque de Lyon dont il
avait eu dessein de se défaire, à écrire
au duc de Mayenne pour le rassurer,
et presque pour se justifier.
Ce duc ne songeait qu' à la vengeance ;
et les ligueurs, dans Paris, la

commençaient déjà : ils n' avaient plus
de chefs ; on leur donna le temps de
choisir le duc d' Aumale, cousin des
morts, et intéressé à défendre leur mémoire.
Ils élurent seize séditieux pour
lui faire une espee de conseil, en attendant
l' arrivée du duc de Mayenne ;
ils recommandaient sur-tout aux prédicateurs
de se faire entendre : on les
voyait dans les chaires s' agiter comme
des furieux ; ils ne parlaient plus du
roi qu' en le traitant d' assassin, de
tyran, d' hypocrite.

On n' a point d' idée juste de ces
temps-là, et de la licence affreuse qui
régnait dans les chaires, faites pour
prêcher la vérité : il n' était rien qu' on
ne se permît d' y dire ; les prédicateurs
étaient réellement des trompettes que
la ligue et l' Espagne faisaient sonner
quand il leur plaisait. Un peu d' argent
comptünt, l' espérance de quelques bénéfices,
étaient les motifs des séculiers
et de quelques moines ; les autres, et
sur-tout les jésuites, n' agissaient qu' en

vertu de l' obéissance promise au pape,
et soigneusement exigée en son nom.
L' histoire a conservé le souvenir de
ces scélérats qui, joignant, comme il

p290

arrive toujours, l' impiété au fanatisme,
deshonoraient à la fois et la religion
et leur caractere. C' était un évêque de
Senlis, nommé Roze ; les curés
Lincestre, Hamilton, Aubri, Boucher ;
les jésuites Commolet, Pighenat ; le
bénédictin Génébrard ; les cordeliers
Guarin et Feuardent, le feuillant
Bernard. *c' étaient aussi*, dit le président
De Thou, *des pédans et autres excréments
de college qui barbouillaient des
vers et des libelles ridicules, mais recherchés
pour la fureur dont ils étaient
pleins* . On voit que le poison avait
gagné par-tout, et que tous les ordres
ecclésiastiques fournissaient également
des mains pour le répandre.

p291

Chapitre 12.

*indécence de la conduite du pape
Sixte V en cette occasion.*

c' était toujours de Rome qu' on
donnait le signal. L' exemple du
pape Sixte V n' était que trop propre à
encourager les rebelles : le roi avait
pensé de bonne heure à se justifier
auprès de lui. Le massacre du cardinal
de Guise était sur-tout ce qui paraissait
le plus délicat.

On avait bien vu des papes s' attribuer
sur les cardinaux le droit de
vie et de mort. Pie Iv en avait fait
pendre un, Leon X un aussi, un autre
pape plusieurs à la fois, et presque tous
injustement ; cependant ni le nombre
des condamnés, ni l' iniquité de l' arrêt,
ni l' ignominie du supplice, n' avaient
excité de murmures.

Mais, le saint pere n' avait garde de

laisser prendre à des séculiers l' autorité
qu' il se donnait sur les princes de sa
cour. L' orgueil du saint siege voulait
que ceux qu' on faisait étrangler à Rome
sans difficulté, fussent par-tout ailleurs
des souverains indépendans ; aussi,
Sixte éclata avec une indécence inconcevable.
Le roi lui avait envoyé pour ambassadeur
l' évêque du Mans, vieillard
respectable, qui à quatre-vingts ans ne
craignit point les dangers ni la fatigue
du voyage. Le pape ne lui donna que
des dégoûts et des mortifications. L' évêque
ne demandait point l' absolution,
le pontife exigeait qu' il la demandât,
et d' une façon humiliante.
Ce n' était pourtant pas la mort du
duc de Guise dont il faisait un crime :
il convenait que le roi était maître de
la vie de ses sujets ; mais il trouvait un
attentat horrible dans le meurtre de
son frere : il croyait le ciel et la
terre intéressés à venger l' affront fait à
la pourpre romaine. C' était avertir
tous les rois d' interdire à leurs sujets

une dignité funeste qui, s' il en avait
été cru, aurait assuré l' impunité des
plus coupables excès.
Après la longue énumération qu' il
faisait des privileges du cardinalat, et
du respect dû à ces princes ecclésiastiques,
on aurait pu le rappeler au
temps où tous les curés étaient cardinaux :
on aurait pu le faire souvenir
que l' église existait déjà, et que ses
princes n' existaient point ; mais les
circonstances ne permettaient pas à l' évêque
du Mans de tenir un pareil langage.
Il fit sa cour à tous les membres
du sacré college : l' autorité royale
était méprisée à Paris ; il l' avilit à
Rome.
Sa plus grande ressource était d' assurer
que les rois de France avaient le
privilege de ne point encourir les
censures, qu' on appelait les *larges*

sentences, latae sententiae ; qu' ils n' étaient point soumis aux constitutions faites par les papes en faveur des cardinaux, parce qu' ils n' y étaient point nommés, et que ces constitutions n' avaient point été publiées dans le royaume.

p294

De pareilles raisons ne pouvaient faire impression à Rome : le seul moyen de se rendre le pape favorable, c' était de se mettre en état de se passer de lui.
Chapitre 13.

Henri Iii se réconcilie avec le roi de Navarre, connu sous le nom de Henri Iv. Autres processions scandaleuses.

Henri prit enfin le seul parti qui lui restât : il signa une trêve avec le roi de Navarre ; il se joignit avec ce prince qu' il avait si long-temps tâché de détruire, et dont il était trop heureux de rechercher l' appui.

Henri Iv se prêta à la réconciliation avec la franchise et la candeur d' un grand homme. Tout roi, tout vainqueur qu' il était, il se mit à genoux devant Henri ; il le reconnut pour son maître, et les deux armées, réunies sous ses ordres, montrèrent dès-lors, aux ligueurs tremblans dans Paris, des vengeurs prêts à les punir.

p295

Ils presserent alors Sixte V d' excommunier le roi, puisqu' il faisait la paix avec des hérétiques relaps et excommuniés.

Ce pape, indigné de voir son absolution méprisée, croyant peut-être en devoir la vengeance à l' honneur de son église, ou cédant aux sollicitations de ceux qui l' obsédaient, excommunia donc Henri De Valois et tous ceux qui avaient eu part à la mort des princes lorrains, s' ils ne se rendaient à Rome dans un temps fixe, pour se justifier au tribunal du pape.

Cette bulle n' augmenta point la

fureur des révoltés, mais elle leur
fournit de nouveaux prétextes : on ne
parla plus dans Paris que de déposer
ignominieusement le roi excommunié,
qui s'avançait pour le réduire.
La sorbonne avait déjà auparavant
fait rayer son nom des prières publiques ;
soixante docteurs avaient déclaré
les peuples dégagés du serment de fidélité ;
ils avaient décidé solennellement
qu' il était permis de faire la guerre au
roi pour défendre la religion.
On fit aussi des processions pour
rendre plus célèbre l' excommunication.
Quoiqu' il fit très-froid, les femmes,

p296

les filles, les enfans, y allaient nus
pieds, tenant des cierges allumés, qu' ils
éteignaient avec de certaines cérémonies.
Les plus jolies filles y paraissaient
en chemise, donnant le bras à
de jeunes gens dont cet ajustement
rendait la dévotion plus fervente : la
croix marchait à la tête, et les curés
venaient à la fin, ravis de reconnaître
dans ces pieux transports le triomphe
de la religion.

Chapitre 14.

*assassinat de Henri Iii, par un
jacobin.*

ces démentes fanatiques produisaient
sur les peuples l' effet qu' on en
attendait ; elles excitaient l' enthousiasme
et la haine pour le roi.

Tous les jours quelque ville se
déclarait pour le parti du duc de
Mayenne : les jésuites excitaient une
sédition dans Bordeaux, mais ils
en étaient chassés ; un avocat du roi
vendait la ville de Laon à la ligue ;

p297

un évêque et un cordelier faisaient
soulever Poitiers.
Les deux rois prirent alors une résolution
courageuse ; ce fut de marcher

droit à Paris : on pouvoit se flatter
d' affaiblir la ligue, et peut-être de la
détruire, en subjuguant cette capitale.
On sçait quel événement funeste rendit
cette démarche inutile ; on sçait que
Henri Iii y reçut la mort de la main
d' un dominicain séduit par les sermons,
par les exhortations dont Paris
retentissait.

On prétendit que le duc de Mayenne
n' avait pas ignoré le complot ; on alla
même, dans le temps, jusqu' à assurer
que la furieuse duchesse de
Montpensier l' avait payé d' avance du
prix le plus cher qu' une femme puisse
mettre à ce qu' elle desire.

On sait aussi que Sixte V ne rougit
point d' en faire l' éloge ; il compara ce
moine à Judith, à éléasar : on en fit
un martyr, dont le portrait fut placé
sur les autels ; et tandis qu' à Rome on
balançait à réciter quelques prières

p298

pour un roi dont on aurait dû plaindre
le sort, on en adressait à Paris à son
infame meurtrier.

Je glisse sur ces horreurs, aussi honteuses
qu' affligeantes pour les français,
et même pour tous les hommes :
d' ailleurs, les jésuites n' y ont qu' une
part indirecte. Puisqu' il faut absolument
parler de crimes, on doit au
moins me permettre de ne m' arrêter
qu' à ceux qu' ils ont réellement commis.
Chapitre 15.

*dernier excès des fureurs de la ligue.
la sorbonne et les parlemens proscrivent
Henri Iv.*

ces peres, et ceux qui leur donnaient
l' exemple, ou le recevaient
d' eux, après avoir si long-temps persécuté
Henri Iii, n' épargnerent point son
successeur : ils avaient contre lui bien
des motifs de plus, car Henri Iii
n' était que faible et excommunié ;
Henri Iv était aussi excommunié, mais
de plus hérétique et courageux. La
fureur des partisans de la ligue continua

donc, et elle ne se rallentit pas
d'abord dans les provinces.

Ce prince admirable y donnait des
preuves étonnantes de valeur et de
bonté ; cependant on n' en parlait que
comme d' un tyran dont le ciel ordonnait
aux hommes de procurer la mort.

Le parlement de Toulouse rendit un
arrêt pour remercier Dieu de l' attentat
commis par Jacques Clément ; il ordonnait
pour reconnaissance des processions
publiques, et défendait, sous
les peines les plus graves, d' obéir à
Henri De Bourbon, *soi-disant roi de
Navarre* . Il le déclarait, d' après la
bulle de Sixte V, indigne de succéder
à la couronne, *comme atteint et convaincu
de plusieurs crimes notoires,
mentionnés dans cet arrêt* .

Chacun de ces excès était toujours
accompagné de quelques cérémonies
éclatantes qui le consacraient aux
yeux du peuple : c' étaient ou des *te
deum* , ou des sermons, ou des processions.

Dans une de celles qui se
firent à Toulouse dans cette occasion,
on vit un moine armé d' un crucifix,
qui criait : *y a-t-il quelqu' un qui
refuse de s' enrôler dans cette sainte*

*milice ? S' il s' en trouve d' assez lâches
pour ne pas se joindre à nous, qu' on les
tue, sans craindre d' en être repris* .
à Paris, la sorbonne rendait consécutivement
deux décrets semblables à l' arrêt
de Toulouse. Les docteurs, *après
avoir dit une messe de saint-esprit,
après une mûre délibération,*
déclaraient que *les catholiques ne
devaient en conscience se soumettre jamais
à un hérétique,... etc.* .

On imprimait ce décret en latin et
en français ; on y joignait une préface
où on louait la sagesse de la sorbonne ;
on exhortait à recevoir ses décisions
comme un oracle du saint-esprit :
c' est le troisième attentat de cette

espece, commis par ce corps en moins de deux ans. On peut remarquer que c' est cette même sorbonne qui, trente ans auparavant, appelait l' institut des jésuites contraire aux droits des princes temporels, formé pour la vexation des peuples.

Chapitre 16.

part que prennent les jésuites à ces événemens. Malheurs de la France.

au milieu de tant d' horreurs, les jésuites ne s' oubliaient pas : ils avaient mendié des bulles à Rome ; ils demandaient des soldats à l' Espagne, et ils en obtenaient.

Un autre pere Mathieu pressait à Madrid l' envoi des secours promis à la ligue. Philippe, tranquille dans son palais, goûtait le plaisir de voir la France se déchirer, et lui préparer une proie facile : il croyait toucher au moment de lui faire éprouver le sort du Portugal.

D' autres jésuites tonnaient en chaire : par un abus sacrilege, ils faisaient des

applications horribles de quelques passages de l' écriture. Commolet, l' un d' entr' eux, prêchant dans Paris, assiégé par Henri Iv, s' écriait : *il nous faut un roi, fût-il moine, fût-il soldat, fût-il berger .*

S' ils laissaient voir tant de fureur dans les chaires publiques, on peut croire qu' ils ne se rallentissaient pas dans les tribunaux secrets de la pénitence ; ils montraient toujours la mort du roi comme le moyen d' effacer les crimes les plus énormes.

La désolation de la France était au comble. Ravagée par les soldats espagnols, qui feignaient de vouloir la secourir ; par ses propres habitans même, qui prétendaient la délivrer ; par son propre roi, qu' elle forçait malgré lui à la combattre, elle se trouvait à peu

près dans les mêmes circonstances que
la malheureuse Rome, quand, accablée
du poids de sa grandeur, elle payait
par son propre sang celui des nations
qu' elle avait si long-temps répandu.
Les infortunes de la France étaient aussi
terribles, et bien moins méritées.
Afin de réunir toujours des farces
ridicules à des tragédies sérieuses, on

p303

faisait encore une procession sous les
yeux du cardinal Légat et des évêques
italiens de sa suite : l' évêque de
Senlis et le prieur des chartreux
ouvraient la marche avec un crucifix
dans la main et une hallebarde dans
l' autre. Ils étaient flattés de s' entendre
donner le nom de machabées. Après
eux venaient en bon ordre les capucins,
les minimes, les feuillans, les cordeliers,
les jacobins, les carmes, la robe
retroussée, le casque en tête et la
cuirasse sur le dos.
Les plus vieux tâchaient de prendre
un air fier et guerrier ; les jeunes tiraient
souvent de mauvais fusils dont ils
étaient armés, au grand risque des
spectateurs. Une balle tua un domestique
du légat à côté de son maître,
qui s' enfuit bien vite, craignant autant
la mal-adresse de ces nouveaux soldats,
qu' il avait d' abord loué leur zèle.
On ne manqua pas de publier aussitôt
que l' ame du mort, tué dans
une action aussi sainte, était montée
droit au ciel, où elle était placée entre

p304

les confesseurs : on disait qu' il fallait
en croire monseigneur le légat, qui
l' assurait, et qui savait bien ce qu' il
en était.

Chapitre 17.

*projet de barriere pour assassiner
Henri Iv.*

les bulles, les processions, les

décrets de la Sorbonne étaient les alimens de la fureur du peuple ; mais à force d' en user, il s' en dégoûta. Peu à peu ce grand feu s' appaisa ; la religion de Henri Iv avait sur-tout servi à le nourrir : ce prince se résolut à la quitter.

Il peut se faire qu' il fût bien convaincu, et qu' il devint catholique de bonne foi ; mais il est sûr que sa propre sûreté et celle du royaume exigeaient ce sacrifice : il fit son abjuration authentique, et par-là il ôta à la ligue la moitié de ses forces.

Des citoyens fideles lui faciliterent l' entrée de Paris ; il y fut reçu avec des

p305

cris de joie par ce même peuple qui, peu de jours auparavant, en poussait de rage contre lui : il ne punit les insultes réitérées, dont on l' avait si long-temps accablé, qu' en forçant par sa bonté leurs auteurs à en rougir, à se presser de les réparer.

Cette modération était d' autant plus admirable, que des complots affreux, tramés dans le même temps contre lui, semblaient exiger de la sévérité, et rendre la clémence dangereuse. On venait d' arrêter à Melun un bâtelier, nommé Pierre Barriere, sur des soupçons bientôt après changés en certitude, qu' il était venu pour assassiner le roi. Ce malheureux, dit-on, était devenu fou pour avoir perdu sa maîtresse : on le vit ennuyé de la vie ; on lui mit en tête de la perdre d' une façon utile à sa patrie, et ceux qui le conseillaient lui insinuaient que rien ne pouvait être plus utile que la mort du roi : il se résolut donc à le tuer.

Il alla d' abord à Lyon, où un carme grand-vicaire, un capucin et d' autres prêtres le confirmerent dans son pieux dessein : il s' en ouvrit aussi à un dominicain qui, saisi d' horreur, dissimula

p306

dans le moment, et lui donna rendez-vous pour le lendemain. Il eut soin d'avertir un gentilhomme qui partait pour la cour, de se trouver à la même heure : il lui fit bien envisager Barriere, et le pressa de se rendre auprès du roi, afin de prévenir l'assassin et de le faire arrêter, ce qui n'était pas possible à Lyon, où la ligue dominait encore.

La difficulté des chemins et la crainte d'être pris, retarderent la marche du gentilhomme. Barriere eut le temps de venir à Paris ; il se rendit d'abord chez Aubri, curé de saint André-des-arts, ligueur trop connu par son fanatisme. Le curé le mena chez le recteur des jésuites, nommé Varade : tous deux ensemble combattirent ses scrupules ; ils affermirent sa résolution ; ils l'encouragerent si bien, qu'il allait exécuter son crime à Melun, quand le gentilhomme y arriva et le dénonça. Il fut pris, il avoua son projet, nomma ceux qui l'avaient exhorté, et fut puni comme il le méritait.

p307

Chapitre 18.

que les jésuites ne méritaient pas d'être chargés seuls du crime de Barriere.

nous verrons bientôt cet attentat favorisé par un jésuite, devenir une des grandes ressources de leurs accusateurs dans le procès qu'ils ne tarderent pas à leur intenter. M De Thou dit qu'il augmenta la haine que l'on avait pour les jésuites : ils en étaient dignes sans doute ; ils n'avaient que trop contribué à ces agitations qui se faisaient sentir encore. Depuis trente ans il s'était peu commis de crimes qu'ils n'eussent ou approuvés ou partagés ; mais enfin ils n'étaient pas seuls. Un carme, un capucin, un curé, un jésuite, avaient également encouragé Barriere ; cependant on ne parlait et l'on ne parle encore que du jésuite. Je remarque toujours cette partialité fondée sur les anciens préjugés qui

commençaient à renaître avec l' espérance de la tranquillité publique. On

p308

ne les avait point écoutés dans un temps où une complicité de crimes communs unissait tous ceux qui auraient pu travailler à les répandre. On trouve dans M De Thou qu' un jésuite furieux, et aussi fanatique qu' un corybante, nommé Pighenat, mourut à Rome dans les excès de sa rage, tandis qu' il exhalait sa fureur dans ses sermons. Une foule d' écrivains cite ce trait comme une preuve de la conviction où était ce sage historien des crimes de tous les jésuites. Il est vrai que cette phrase est dans son histoire, mais ce n' est point son style, et il ne dit point que ce fût sa pensée ; il rapporte seulement qu' elle se trouvait dans des livres imprimés, pour rendre les jésuites plus odieux. Les ennemis de la société l' ont souvent accusée de falsifier les livres, quand elle en avait besoin ; elle peut bien aussi leur reprocher de falsifier les citations, quand ils le croient nécessaire.

p309

Chapitre 19.

reddition de Paris. Obstination des jésuites et des capucins à ne pas reconnoître le roi.

quoi qu' il en soit, les jésuites ne donnerent que trop de prise à la haine publique. Quand le roi fut maître de Paris, tout courut se faire un mérite d' une soumission dont sa générosité voulait bien ne pas examiner les motifs. Les parlemens, les théologiens vinrent lui baiser la main et lui jurer un repentir sincere. Au milieu de cette heureuse révolution, quelques ordres religieux osèrent conserver un reste de l' ancien esprit. Les chartreux, les jésuites et les capucins refuserent de placer

son nom dans les prières publiques.
Ils prétendaient qu' on devait attendre
le commandement précis du
pape, et que, jusqu' à son absolution,
le roi n' était pas légitime. Chez les
chartreux, cette obstination était l' ouvrage
d' un petit nombre de particuliers ;

p310

mais chez les autres, ces délais
étaient du goût de tout le corps.
On est peut-être curieux de connaître
l' origine de ces capucins, qui,
dans les troubles précédens, ayant
cherché à figurer avec un peu d' éclat,
avaient alors la hardiesse de s' attacher
à la fortune des jésuites, et qui
depuis ont plus d' une fois montré les
mêmes sentimens.

Ils s' étaient établis à peu près dans le
même temps : c' était une réforme
des observantins, occasionnée d' abord,
comme les autres, par le zèle, et bientôt
corrompue par des motifs moins
purs. On n' en connaît pas trop au juste
le fondateur.

Le capucin Zakarias Boverius a
beaucoup écrit sur cet objet intéressant ;
il a examiné si l' on devait ce titre
de fondateur au célèbre Mathieu De Bassi,
ou à l' illustre Louis De Fossembrun.
Il faut savoir que les capucins tirent
leur nom d' un capuce quarré et pyramidal,
qui est comme le talisman de

p311

l' ordre, parce qu' il les distingue de
quelques autres disciples de saint
François.

Or, l' auteur dont je parle, avoue
que Mathieu De Bassi fut l' inventeur
du respectable capuce, mais non pas de
la réforme. Fossembrun au contraire
imagina la réforme, et non pas le capuce
quarré. De-là Boverius conclut
que son ordre n' est point l' ouvrage de
la main des hommes, que les capucins

sont, comme Melchisédech, sans
pere et sans mere, et que l' univers
entier doit les admirer.

à cet éloge, il faut ajouter que le
premier et le troisieme de leurs généraux
abjura le catholicisme pour
aller se marier en Allemagne, et qu' on
fut bien tenté de les supprimer aussitôt
leur naissance. échappé à cet
orage, leur ordre prit racine en Italie ;
il poussa des branches assez vigoureuses
en Allemagne, en Espagne et sur-tout
en France.

Leur général resté à Rome, y fit,
comme je l' ai dit ailleurs, circuler une

p312

seve empoisonnée, qui produit des
fruits funestes. C' est cette dépendance
du pape qui les rendait, eux et les
jésuites, opiniâtres dans leur révolte,
tandis que le reste des ecclésiastiques
plus indépendant, ouvrait enfin les
yeux à la raison, et se soumettait à un
devoir que l' extrême bonté du roi
devait rendre peu pénible.

Chapitre 20.

*l' université reprend son ancien procès
avec les jésuites.*

cette démarche, aussi imprudente
qu' inutile de la part de la société,
réveilla ses anciens ennemis. Le roi
avait rendu un édit par lequel il engageait
tous les français à oublier le passé.

L' université n' oublia que les choses
dont elle avait intérêt de ne pas se souvenir ;
mais elle se rappella ce procès
commencé contre les jésuites avec tant
d' éclat, et suspendu à son grand regret.
Elle venait de partager leurs excès ;
elle n' avait pas songé à se plaindre

p313

d' eux, tant que l' ivresse commune avait
duré ; mais, quand elle crut avoir effacé
ses emportemens criminels par une
soumission involontaire, elle en poursuivit

la punition sur ceux qui en avaient été long-temps les complices. Aux anciennes raisons, on en ajoutait de nouvelles tirées des troubles passés, et de la conduite que ces peres y avaient tenue. Outre l'orgueil de leur nom, l'indépendance de la juridiction épiscopale, on leur reprochait encore d'avoir soutenu les intérêts des espagnols, de leur avoir servi d'espions et d'instrumens pour diviser le royaume, pour y causer des troubles funestes. On les appelait une secte empestée ; on demandait que, pour réparation de ses attentats, elle fût bannie non-seulement de Paris, mais de toute la France.

Ces reproches peuvent paraître un peu singuliers ; ils étaient communs aux accusateurs, et même à quelques-uns des juges, comme aux accusés ; mais les premiers sentaient bien que,

p314

plus les seconds seraient suspects, plus ils se montreraient sévères. Ceux qui avaient été les plus furieux partisans de la ligue heureuse, devaient être les plus ardens à en condamner les restes, en la voyant abattue. Dans une occasion pareille, on est d'autant plus impitoyable, qu'on craint davantage de paraître criminel. On croit prouver son innocence, en se montrant toujours scrupuleux sur celle des autres.

L'université ne craignait pas même de rappeler l'ancien décret de la sorbonne contre ses ennemis. Mais ce trait était trop fort. Les jésuites armés de trois décrets, aussi déraisonnables et bien plus déshonorans, lancés contre les deux rois, forcerent la faculté de théologie de renoncer au procès.

Les docteurs honteux, confus, ne pouvant désavouer les injustices anciennes, ni justifier les folies récentes,

p315

avouèrent qu' ils auraient voulu qu' on soumît les jésuites aux statuts de l' université, mais non pas qu' on les chassât du royaume.

Chapitre 21.

efforts que hasardent pour ou contre les jésuites, leurs partisans et leurs ennemis.

d' autres exemples plus favorables peut-être animaient encore l' université : les jésuites, puissans en Pologne, avaient obtenu du roi étienne Batthori une maison dans Riga, ville nouvellement soumise à cette couronne. Les habitans étaient attachés à la confession d' Ausbourg. Ils eurent pour les soldats du pape la même haine que les autres protestans. Ils se révolterent, et un de leurs motifs fut l' indignation contre les jésuites, qu' ils appuyaient de beaucoup de griefs, vrais ou supposés. Ils citaient le soulèvement des écoliers de Cracovie, université célèbre

p316

dans cette partie du nord, et dirigée par des jésuites. Ces jeunes gens s' étaient assemblés le jour de l' ascension, par l' ordre de leurs maîtres, à ce que l' on prétendait. Ils avaient entouré une maison de protestans : ils y avaient mis le feu, et brûlé ou tué tous ceux qui s' y trouvaient. L' odieux de cette violence retombait sur la société, qu' on accusait hautement de l' avoir exigée.

à Padoue, on avait aussi fait à ces peres un affront. Le sénat de Venise avait fait fermer leur college. Ils y étaient accusés d' enseigner trop de sciences ; les autres professeurs voyant leurs écoles désertes, et ne pouvant rappeler leurs disciples qui s' en écartaient, firent défendre à leurs rivaux de les recevoir.

On blâma jusqu' à la méthode de dicter publiquement des traités ; méthode qui aurait pu devenir utile, et qu' on aurait eu tort de proscrire, si ces traités s' étaient trouvés bons ; mais c' était ce que les professeurs n' examinaient pas. Ils ne craignaient rien tant

que d' être soupçonnés d' approuver en quelque chose les sentiments d' une société qui donnait des leçons gratuites.

p317

On retrouvait, jusques dans la Transylvanie, des jésuites intriguans et factieux. Un d' eux, nommé Alphonse Carino, espagnol, s' était emparé de l' esprit du vaivode. Sous prétexte de religion, il l' engageait à se révolter contre le turc. Il donnait lieu par-là à une révolution qui perdit le prince, et causa un massacre affreux des habitans de ce malheureux pays. Ces exemples étrangers semblaient être un avertissement pour la France de se défier de ces mains dangereuses qui portaient le feu par-tout où elles pouvaient atteindre. On s' attend bien que les accusés ainsi pressés n' étaient pas cependant sans protecteurs. Ils firent agir pour eux des seigneurs puissans. Le cardinal de Bourbon, alors mourant, se déclara en leur faveur avec le plus grand zele. Le duc de Nevers, qui leur avait fondé un college à Nevers, en fit autant. La protection de ce seigneur était une chose d' autant plus heureuse, qu' il avait toujours été fidele au roi. Ses sentimens n' étaient point suspects. Son crédit, ses alliances, son exemple pouvaient attirer aux jésuites beaucoup d' amis, et rassurer sur leurs desseins.

p318

Le cardinal et lui allerent même jusqu' à demander à intervenir dans le procès contre l' université ; mais ils ne furent point admis.

Les jésuites prièrent qu' au moins la cause fût plaidée les portes fermées, et ils avaient raison. Ils ne se flattaient pas de détruire les accusations dont on les allait charger. Il ne leur restait qu' un seul moyen pour les adoucir un peu. C' était de prouver qu' elles portaient sur

les suites d' un aveuglement général, plutôt que sur des crimes particuliers, et de faire voir que cet aveuglement n' avait pas été un obstacle au pardon qu' avaient obtenu tous ceux qui s' y étaient livrés.

Cette espece de défense exigeait peu de spectateurs. Ceux qui se seraient ainsi entendus reprocher leurs fautes passées, auraient affecté de l' indignation pour cacher leur honte. Les jésuites auraient augmenté le nombre de leurs ennemis, en rappelant combien ils avaient de complices.

p319

Chapitre 22.

on plaide l' affaire des jésuites de part et d' autre. Discours d' Antoine Arnauld contr' eux.

après tous ces préliminaires, le combat s' engagea dans les formes. Les intéressés de part et d' autre se montrèrent sur la lice. Le recteur, Jacques D' Amboise, fit d' abord un petit discours latin, suivant l' usage établi, de ne parler que cette langue au barreau, dans certains discours d' appareil ; usage singulier, que la barbarie de la langue française pouvait autoriser autrefois, et qui subsiste encore aujourd' hui que l' on pourrait certainement l' abolir sans danger.

Ensuite vint le plaidoyer d' Antoine Arnauld : c' est ce discours fameux que l' on a appelé le *péché originel* de sa famille. Il causa, dit-on, les malheurs de son fils le docteur, sur qui les jésuites en poursuivirent la vengeance, et cependant il n' empêcha point son

p320

petit-fils d' être ministre d' état : ce qui prouve que, si c' étaient réellement les jésuites à qui il faut attribuer la perte du docteur Arnauld, ce serait de l' homme, et non du discours qu' ils

auraient cherché à se venger.
Ce dernier, jusqu' à présent, n' a
guere encore été cité qu' avec éloge, et
même avec enthousiasme. Me sera-t-il
permis, en faveur du titre que porte
mon livre, d' examiner si ce monument
si admiré mérite sa réputation ? Il
est devenu, avec les lettres provinciales,
une des plus fortes ressources des
ennemis de la société. Ce sont, si l' on
peut ainsi parler, deux especes d' arsenaux,
où l' on va chercher des armes
pour l' attaquer : l' un fournit les faits
honteux, les autres dénoncent la morale
coupable.

J' ai déjà indiqué ailleurs ce que je
croyais que l' on devait penser de la
maniere dont Pascal, dans ses ingénieuses
satyres, a défiguré, travesti la
morale, ou plutôt les auteurs, qu' il
voulait rendre suspects. Il me reste à
voir si les faits allégués par Arnauld
sont plus exacts, et plus fidèlement
rapportés. Une des plus grandes obligations

p321

d' un écrivain, est de montrer
la vérité par-tout où il la découvre, et
ce n' est pas s' écarter de l' histoire des jésuites
que de s' arrêter à la discussion
d' une piece où presque tous les traits
historiques qui les concernent sont falsifiés.
Je ne la donnerai point ici entiere :
ce serait abuser de la patience des lecteurs
en tous sens. Je me contenterai,
à l' exemple de M De Thou, d' en présenter
un extrait suivi et détaillé, auquel
je joindrai de plus des notes qui
me paraissent nécessaires. Les personnes
qui voudraient juger de l' extrait et des
notes, en les comparant avec le discours
lui-même, trouveront aisément
à satisfaire leur curiosité. Le fanatisme
et l' emportement grossier qui y regnent
d' un bout à l' autre, l' ont rendu précieux
au parti qu' il favorisait, et ce
motif en a prodigieusement fait multiplier
les éditions.

L' exorde roule tout entier sur cette
assertion, dont j' ai démontré ailleurs
la fausseté, que les jésuites étaient les

seuls moteurs de la ligue. Il est rempli
d' impressions et d' idées aussi ridicules
qu' indécentes. Arnauld y appelle Philippe

p322

li un *vieil ennemi* , dont les français,
sans leurs guerres *plus que civiles* ,
auraient compromis les *délices* et
l' escurial . Il traite son gouvernement
d' *horrible tyrannie* . Sans doute Philippe li,
aux yeux de la postérité, n' est
pas un prince bien respectable ; mais,
pendant sa vie, même en lui faisant la
guerre, on devait, du moins à sa place,
des égards qui sont ici violés avec une
grossièreté révoltante.

En ménageant si peu un roi avec
qui il n' avait rien à démêler, Arnauld,
comme on le devine bien, n' épargne
pas la société contre laquelle il plaidait.
Il débute par appeler les jésuites
des *trompettes de guerre* , des *vents*
turbulens, de mauvais *échansons* qui ont
versé au peuple le *breuvage* de rebellion,
et l' ont nourri d' un *pain* très-dangereux,
en aigrissant la *pâte* de la
France d' un *levain* espagnol. Ce n' est
assurément point là le style de Demosthene
ni de Cicéron.

Dans ce qui suit, on ne trouve pas
plus la délicatesse de ces orateurs célèbres.
L' avocat s' adresse à Henri lii.
Il l' appelle *grand prince* aux yeux d' un
auditoire qui avait été témoin de sa

p323

petitesse. Il le prie de lui représenter
continuellement devant les yeux sa
chemise toute sanglante ; il lui demande
de la force pour exciter l' indignation
contre les jésuites qui avaient tenu des
conseils secrets avec l' *empoisonneur* de
son frere unique. Or les mémoires du
temps insinuent très-clairement que ce
frere unique avait été empoisonné du
consentement de ce *grand prince* ; et
il ne semble pas qu' il y ait beaucoup

d' habileté à implorer sa protection pour la vengeance d' un crime dont on l' accusait d' avoir été le complice.

Arnauld, dans ce même exorde, parle encore des gens de bien qui sont restés à Paris pendant les guerres, et qui, d' *une si grande ardeur et d' un si grand courage, en ont ouvert les portes à leur roi* . Si le motif de cette ardeur et de ce courage avait été l' envie de rendre au souverain légitime ce qui lui était dû, l' avocat de l' université aurait pu en parler sans imprudence ; mais personne n' ignorait en Europe ce qui avait décidé ces gens de bien à la soumission. On savait qu' ils s' étaient rendus à la libéralité de Henri Iv, après avoir combattu ses droits ; et s' ils

p324

lui avoient ouvert les portes de sa capitale, ce n' était qu' après s' en être bien fait payer. Celles de la grand' chambre étaient fermées, et personne n' y entra tandis qu' Arnauld plaidait ; mais, sans cette précaution prudente, parmi ses auditeurs, combien y en aurait-il eu qui eussent pu l' entendre sans rougir ? Après un début si peu discret, il entre en matière. " Charles Le Quint, et Philippe, son fils, se voyant remplis de l' or des Indes,... etc. "

p334

Arnauld, après une digression très-longue et assez déplacée, sur le cas que l' on doit faire en France des excommunications de Rome ; après avoir dit que le saint-pere, en persécutant Henri Iv, songeait à se venger de saint Louis, à cause de la pragmatique sanction, en vient à l' origine des jésuites ; et comme il attribue le ressentiment de Rome contre la maison de Bourbon, à une ordonnance rendue trois cens ans auparavant, et abolie depuis plus d' un siecle, il prétend aussi

judicieusement que la haine de saint Ignace pour la France, venait de ce qu' il avait eu les jambes cassées, en portant les armes contre les français : *haine qui lui fit couvrir* , dit l' orateur, *avec l' aide du malin esprit, cette maudite conjuration des jésuites,... etc. .*

p351

Mais comment, continue l' orateur, s' y prendront-ils, pour avoir toujours à leurs ordres ces recrues d' assassins qu' ils sont si jaloux d' entretenir ? C' est à quoi a pourvu un article de leurs constitutions, qui permet aux supérieurs de renvoyer en tout temps les sujets dont ils ne se soucient plus, ou qu' ils veulent employer à leurs desseins secrets. Par-là ils les jettent dans l' indigence, dans le désespoir, si ce sont des malheureux sans patrimoine, et les réduisent à la nécessité, ou de devenir, dit-il, eux-mêmes *tueurs, ou d' exhorter, confesser, communier tous les parricides qui se présenteront* .

p352

Une autre ressource pour le même objet, suivant l' avocat de l' université, c' est l' éducation de la jeunesse. Il prétend que les jésuites ne s' en sont chargés que pour répandre de bonne heure dans les âmes l' amour du joug espagnol, et l' horreur du gouvernement national. Il compare les peres, qui laissaient étudier leurs fils dans les colleges de la société, aux carthaginois qui sacrifiaient, de leurs propres mains, leurs enfans à Saturne : il dit, en propres termes, que les nouveaux instituteurs jetaient des *charmes* et des *sorts* sur leurs disciples. " ceux qui sont blessés de l' aspic, nommé Dipsas, ont une altération perpétuelle par la force du venin,... etc. "

p371

Arnauld se fait ici une objection assez naturelle. Dans une cause toute civile, il accumulait de prétendus moyens, qui, en les supposant fondés, devaient produire une accusation au criminel. Ils devaient exciter la vigilance du ministère public qui restait tranquille. Il devait paraître singulier qu' il n' y eût pas de conclusions du procureur-général, contre un corps que l' on se permettait d' accuser avec une si prodigieuse violence, dont on voulait faire regarder la suppression comme nécessaire au repos de l' état et à la sûreté du roi. Ce silence de la partie publique, en cette occasion, était un désaveu formel des calomnies qu' osait hasarder l' avocat de l' université.

Il le sentait bien, et il le laisse appercevoir. Mais, par une nouvelle maladresse, après avoir parlé de cet argument pressant, au lieu de le résoudre, ou du moins d' y essayer, il se rejette sur les mêmes objets dont il a déjà parlé ; il en revient à soutenir, ce qui n' était ni de sa cause, ni de son ministère, qu' il fallait chasser du royaume tous les jésuites en général, et

p372

en mettre une partie en prison, pour les condamner à mort. Pour justifier sa demande, il cherche des exemples. *l' histoire des freres humiliés*, " et du cardinal Borromée est toute notoire et toute récente... etc. "

p384

le reste de ce discours n' est plus qu' une amplification ampoulée et fastidieuse des griefs que l' on a déjà vus. L' avocat a l' imprudence de rappeler comme un homme coupable, et dont l' exemple est dangereux, le cardinal

Tolet, jésuite, qui avait plus que personne contribué à faire absoudre Henri IV par le pape, et à qui ce prince fit faire, quand il mourut, des obseques magnifiques dans l' église de notre-dame à Paris.

Il transcrit tout au long le décret de la sorbonne contre la société : il assure que cette piece a été composée par *instinct vraiment divin, sous la présidence du saint-esprit* ; il joue sur le ridicule *tales quales* , dont j' ai démontré l' absurdité.

Enfin il termine son discours par une déclamation encore plus violente, mais dans le même goût que ce qui précède, c' est-à-dire, sur ce principe, que les jésuites ne restaient en France que pour en faire périr les princes, et servir le roi d' Espagne.

Ce que l' on peut conclure du plaidoyer de cet avocat, c' est que c' était un génie ardent et impétueux : c' est que, quelque amer, quelque outré

p385

que fût son zele contre les jésuites, il ne craignait pas qu' on osât le désapprouver, parce qu' il paraissait fondé sur sa tendresse pour le roi, qui commençait à redevenir une vertu, après avoir si long-temps passé pour un crime. C' est qu' Arnauld comptait beaucoup moins sur la force de ses raisons, que sur la haine qu' il inspirait contre ses adversaires ; et qu' enfin, en rejetant hardiment sur eux seuls la cause de tous les troubles dont on rougissait, il voulait d' un côté mettre à leur aise ceux à qui leur propre conscience reprochait d' en avoir été les premiers artisans, et de l' autre de ne laisser aux juges que l' alternative de condamner les jésuites sans examen, ou de passer pour de mauvais citoyens.

p386

Chapitre 23.

discours de l' avocat des curés, et d' un professeur de l' université, en cette occasion.

après l' avocat de l' université, parla celui des curés avec plus de modération et moins de succès. Ces pasteurs avaient aussi voulu intervenir dans la cause. Plusieurs d' entr' eux, comme Aubry, Hamilton, Lincestre, avaient surpassé pendant la ligue les crimes et les fureurs des jésuites, mais cet égarement avait été personnel à quelques particuliers. Ce n' était point, comme on le disoit de la société, le fruit des maximes générales et constantes de tout le corps. On se souvient que les curés s' étaient élevés autrefois contre les privileges de la compagnie de Jesus. Dans l' occasion présente, lorsqu' elle paraissait toucher à sa ruine, ils se joignirent volontiers à ceux qui travaillaient à la précipiter. Dans le temps que le barreau retentissait des plus sanglantes invectives

p387

contre les jésuites, l' université, au nom de laquelle on les prononçait, voulut que ses chaires en devinssent un peu l' écho. Elle croyait la perte de ses ennemis bien assurée ; mais elle n' aurait pas cru en jouir bien complètement, si elle ne leur avait porté quelques coups de sa propre main. On vit donc un professeur d' éloquence, nommé Passerat, se signaler à son tour dans le genre de dire des injures grossieres. En expliquant un endroit de Cicéron qui traite de la plaisanterie, il se mit à crier contre les jésuites ; il les appelait *des harpies, des animaux à deux pieds sans plumes,...* etc. .

p389

Ce mélange de pédantisme, de boufonneries et d' obscénités, débité en mauvais latin, fut reçu avec applaudissement. On en sçut plus de gré à Passerat,

que de quelques petites pièces
françaises pleines de goût et de délicatesse,
qu' il publiait de temps en temps.
Telle était alors l' éloquence de l' université
et des plus illustres de ses
membres.

Pour ne rien oublier de ce qui pouvait
la servir, le recteur assembla,
comme il l' avait déjà fait, les libraires
et imprimeurs, sur lesquels il
avait alors le droit d' inspection. Il leur
fit jurer solennellement qu' ils ne prêteraient
leur secours en aucune manière
à la publication des défenses des jésuites.
Ainsi on leur cherchait par-tout
des ennemis. Mais le soin extraordinaire
que l' on prit d' empêcher leur justification
de devenir publique, prouve
que l' on craignait qu' ils ne parvinssent
à se justifier, et qu' on sentait bien que
cela ne leur serait pas impossible.

p390

Chapitre 24.

defenses des jésuites. Leur succès.

on croirait que les jésuites, ainsi
abandonnés, trouvaient au moins quelques
ressources dans eux-mêmes ; qu' ils
firent paraître, dans leurs justifications
imprimées, l' esprit et les talents qu' on
leur connaissait. Point du tout : c' est
une chose étonnante que la faiblesse
avec laquelle ils se sont toujours défendus.
L' apologie de la société a été l' écueil
de ses meilleurs écrivains. Ils
n' ont jamais sçu répondre que des injures
aux provinciales. De nos jours,
dans une crise décisive, ils ont agi,
écrit, parlé avec une faiblesse inconcevable :
sur leurs justifications seules,
on aurait pu les condamner.

Il en fut de même, dans le temps dont
je parle. Leur défenseur parla très-peu et
très-mal. Soit incapacité, soit honte de
soutenir une cause odieuse, soit aussi,

p391

comme il est vraisemblable, défaut de moyens solides, il se réduisit à dire que l' université ayant déjà contre ses parties un procès qui n' avait pas été jugé, il ne fallait point leur en susciter un nouveau.

Pour diminuer l' impression de ce terrible plaidoyer d' Arnauld, ils publièrent un écrit plein d' inconséquences, de contradictions, et dont la faiblesse était le moindre défaut. Mais en écrivant mal, ils négociaient habilement. Ils inspiraient tant de chaleur à leurs amis secrets, que les opinions furent partagées parmi les juges. Les têtes les plus sages étaient pour l' expulsion. On sentait la nécessité d' un exemple. Dans l' obligation de faire un choix parmi les moines pour le donner, il était plus juste de le faire tomber sur ceux qui étaient plus nouveaux, plus suspects et plus haïs.

Cependant le grand nombre fut pour laisser les choses indécises : on joignit ces nouvelles requêtes aux pièces de l' ancien procès, et l' on remit à un autre temps à faire droit sur le tout. Les jésuites restèrent en possession. L' université

p392

vit avec désespoir échouer un projet qu' elle avait cru infaillible. Ses heureux adversaires se crurent assurés désormais d' un calme inébranlable : après avoir sçu empêcher qu' on ne jugeât le fond du procès, ils se flattèrent aussi d' empêcher qu' on ne le reprît : ils étaient tranquilles et contents ; mais l' entreprise imprévue d' un fou fit tout changer ; elle opéra en un instant ce que n' avaient pu faire trente ans de plainte, de soupçons trop bien fondés.

p393

Chapitre 25.
attentat de Jean Châtel : supplice du jésuite Guignard. Bannissement de

la société.

le poison de la ligue fermentait encore visiblement dans les esprits : il donnait des convulsions à la plus grande partie du royaume. Plusieurs de ses provinces étaient inondées d'espagnols guidés par des français furieux. Les ducs de Mayenne, de Mercoeur, de Guise, de Nemours s'opiniâtraient dans une révolte malheureuse. Le pape différait l'absolution du roi, ou par égard pour les espagnols, ou pour la vendre plus cher.

On ne prêchait plus à la vérité qu'il était permis de tuer un prince excommunié, mais on se souvenait de l'avoir entendu prêcher. Il ne manquait pas d'esprits faibles, qui se rappelaient qu'on avait attaché long-temps à cette action la rémission des péchés, et l'assurance

p394

du paradis. Un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Châtel, se mit en tête de le gagner par ce moyen. C'était un caractère sombre et fougueux, livré à tous les vices qui sont le partage de la jeunesse. Comme la débauche et le scrupule vont souvent ensemble, le souvenir de ses désordres lui troubla l'esprit. Il étudiait aux jésuites. L'usage encore subsistant chez ces pères, était d'ordonner à leurs élèves, ce qu'ils appelaient des *méditations* ; mais alors, pour les rendre plus fructueuses, ils enfermaient ces jeunes gens dans une chambre peu éclairée, pleine de peintures hideuses, de diables et de flammes.

Le cerveau de Châtel, déjà frappé, s'altéra davantage dans ces prisons faites pour favoriser le fanatisme. Il tomba dans le désespoir. La vie lui devint à charge ; ne voulant pas pourtant se tuer lui-même, il s'arrêta d'abord à un moyen qui prouve une folie extrême et un cœur bien corrompu. Il essaya de se faire surprendre avec des jumens dans une attitude que l'on

punit du feu ; mais, n' ayant pas réussi, les sermons de ses maîtres lui revinrent dans l' esprit : il se détermina à assassiner le roi, puisque par-là il se délivrerait de la vie, et s' ouvrirait le ciel.

Ce dessein formé, il suivit le roi, entra jusques dans sa chambre, et lui lança un coup de couteau, qu' il croyait adresser dans la gorge ; mais ce bon prince s' étant baissé dans le même moment, pour embrasser un officier qui arrivait de la campagne, le coup porta dans la mâchoire, et fut arrêté par les dents. Châtel fut aussi-tôt saisi et interrogé. Quand on sçut qu' il était écolier des jésuites, le cri fut général. Cet événement parut justifier les craintes qu' avaient montrée les meilleurs citoyens, dans le procès de l' université. Tout le monde se reprocha de ne les avoir pas crus. On mit des gardes au college de Clermont, on fouilla les chambres, les papiers. On trouva, pour le malheur des jésuites,

dans les papiers du nommé Guignard, des écrits injurieux au roi de France et à tous les princes. Il appelait Henri Iii *un Sardanapale et un Néron* ; Henri Iv, *un renard de Béarn* ; la reine d' Angleterre, *une louve* ; le roi de Suede, *un griffon* ; l' élteur de Saxe, *un porc* . Il louait l' action de Jacques Clément, et l' approbation qu' y avait donnée le jacobin Bourgoïn. Il y disait *que le béarnais serait trop heureux d' être mis dans un monastere, pour faire pénitence ; que, si on pouvait lui faire la guerre, il fallait la faire ; que, si on ne pouvait pas, il fallait l' assassiner* .

Avoir écrit de pareilles choses, ne marquait que l' esprit du temps ; mais les avoir gardées, annonçait un attachement secret à cet esprit, et peut-être l' envie de le faire renaître. On ne délibéra

plus : Guignard fut pendu, le professeur de philosophie de Châtel mis à la question, et le reste des jésuites banni du royaume. Ces faits sont connus ; il ne me reste que quelques observations à faire.

p397

Chapitre 26.

réflexions sur l' événement qui précède.

je ne cherche point à justifier les jésuites. On fit bien de les bannir ; on aurait mieux fait de ne les point recevoir, cela est sûr. Je suis convaincu qu' ils étaient dangereux, à beaucoup d' égards ; qu' il fallait un exemple ; et qu' après tout, autant valait qu' ils le donnassent que d' autres.

Mais on a prétendu que l' attentat de Jean Châtel était manifestement leur ouvrage : on s' en est servi pour prouver que les jésuites n' avaient jamais conseillé que des forfaits, qu' ils ne pouvaient pas faire autre chose, et qu' ils avaient trempé directement dans tous les crimes de leze-majesté commis depuis leur établissement. J' ai déjà dit bien des fois que la forme de leur institut les rendait très-propres à le faire ; mais l' histoire ne dit point qu' ils l' aient fait en toute occasion, et sur-tout dans celle-ci.

p398

1 aucun jésuite ne fut chargé par Châtel de l' avoir exhorté nommément. Il ne prit conseil que de son désespoir et de l' opinion publique. Cette opinion était détestable ; mais tant de voix concouraient à la former, qu' il n' était pas possible d' en distinguer aucune en particulier.
2 les impressions qui le rendirent criminel, il les avait reçues dans un temps où elles n' étaient point un crime : les jésuites ne furent pas plus accusés que les autres d' avoir renouvelé les discours séditieux qui les avaient fait

naître. Le roi, en pardonnant ces discours,
s' était fié à l' amour de ses sujets
du soin d' en prévenir les suites ; mais
il n' avait pas dit qu' il en rendrait responsables
ceux qui, par son arrêt de
grace, en étaient devenus innocens.
3 Clément était Jacobin. Cinq ou
six ans après Châtel, deux jacobins
formerent le même complot ; on les
pendit, mais on ne chassa point les
jacobins. Les chartreux fournirent
aussi un scélérat du même genre ; on ne
chassa point les chartreux. Les capucins
en produisirent deux ou trois ; on
ne toucha point aux capucins.

p399

Il est donc clair qu' en sévissant
contre les jésuites, on eut sur-tout en
vue de donner à tous les autres un avertissement
capable de les effrayer. On
ne peut pas conclure précisément qu' on
les crût plus coupables. S' ils furent
châtiés plus rigoureusement, c' est que
dans une bande nombreuse de criminels,
quand on n' en veut punir qu' une
partie, il faut bien que le sort tombe
sur quelqu' un.

Des raisons particulieres le firent
tomber sur les jésuites : la tranquillité
publique, la sûreté du roi, la gloire
même de la nation, trop long-temps
ternie par des maximes étrangères, exigeaient
également qu' il y eût quelques
moines turbulens de sacrifiés ; il fallait
approuver la justice sévère du parlement,
sans plaindre, sans calomnier
ceux qui en étaient les objets.

Tel était donc la situation des jésuites,
soixante ans après leur établissement.
Ils succombaient à Paris sous
l' orage qui les avait si long-temps battus.
Ils cachaient, à Toulouse et dans quelques
autres villes, des débris languissans,
à qui la voix publique annonçait
une ruine prochaine ; mais ils fleurissaient

p400

à Rome, en Espagne, en Portugal,
où l' influence du saint-siège et
de la religion favorisait leurs progrès.
Ils s' affermissaient dans une partie
de l' Allemagne et de la Pologne ; ils
essayaient de s' introduire à la Chine : ils
se formaient des correspondants sûrs
dans les Indes, au Mexique, au Pérou,
au Paraguay, où ils fondèrent depuis un
empire aussi sage et plus puissant que
celui de Lacédémone.

Ces établissemens étaient encore
faibles, mais ils prirent des accroissemens
rapides. En peu de temps, ils devinrent
assez puissans, pour exciter un
nouveau genre de plainte. Jusques-là, les
jésuites n' avaient eu à soutenir que la
haine du clergé séculier, la jalousie des
moines, et les alarmes des magistrats.
Dès le commencement du seizième
siècle, ils eurent à se défendre contre
les murmures des négocians, qui se
plaignirent souvent de trouver des concurrens
redoutables dans les prédicateurs de l' évangile.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)